This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DOCTEUR ILLUMINÉ

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Réincarné ! Roman de l'Au-Delà.

Hanté ! Moryce Biegouny, le médium errant. Roman de l'Au-Delà. Couverture d'Henri Bischoff.

Initié ! Moryce Biegouny, le médium errant. Roman de l'Au-Delà. Couverture d'Henri Bischoff.

Saturnin le Saturnien. Roman.

Moïra. Roman.

La Dame de Cristal. Roman d'aventures. Couverture et frontispice de P. Quint.

Le Mouton Rouge.

Les Yeux du Mort.

HISTOIRE

Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre. 7 volumes. Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Histoire des Violations du Traité de Paix. 4 volumes.

DIVERS

Le Divorce des Aliénés.

Les Caractères médicaux dans l'écriture chinoise (270 figures).

Le Cabanon.

Rapport à M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie sur ma Mission économique en Turquie et en Roumanie (septembre-octobre 1924).

SOUS PRESSE

L'Automne d'Adonis. Roman.

Digitized by Google

Dr LUCIEN-GRAUX

LE DOCTEUR ILLUMINÉ

ROMAN

PARIS
ARTHÈME FAYARD ET Cie, ÉDITEURS
18 et 20, RUE DU SAINT-GOTHARD

MCMXXVII

Digitized by Google

383334

IL A ETÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trente exemplaires sur papier hollande,
dont cinq hors commerce, numérotés à la presse
de 1 à 25 et de 26 à 30.
1 exemplaire sur papier japon.

Copyright by Dr Lucien-Graux, 1927.
Tous droits de traduction, reproduction
et adaptation réservés pour tous pays.

SPECIAL LIBRARY FUND

Digitized by Google

JUN 2 19

PRÉFACE

La première intention de ce livre s'est éveillée en nous il y a deux ans et nous a bientôt conduit à visiter les Iles Baléares. En considérant, à Miramar, dans le belvédère isolé au-dessus de la mer, la petite lampe et la table boiteuse près desquelles, assure la légende, Ramón Lull fit un beau rêve d'amour et de fraternité universelle, nous fûmes, de façon décisive, séduit par ce personnage, passionné et chimérique, intrépide et généreux, troubadour sous la robe du moine, sensuel jusque devant la Vierge Marie, chemineau de l'idéal, paillard et modèle de vertus, philosophe, inventeur, porte-étendard de la « guerre pour Dieu » près des pontifes et des rois, Doctor barbatus et illuminatus, *enfin martyr béatifié à qui, dit-on, Rome songe à ménager une place dans l'authentique liste des Saints.*

En traversant son domaine de Manacor et déjà mieux instruit, par plusieurs entretiens avec des Lullistes dont le nombre est si grand dans Mayorque, nous nous prîmes donc à analyser, de très près, la figure historique de l'admirable artiste qui écrivit Blanquerna. *Plusieurs soirs durant, sur cette terre bénie où le voyageur ne rencontre point de casinos, nous avions pu nous faire traduire, de ce chef-d'œuvre, les pages essentielles, composées en cette langue mayorquine du* XII^e^ *siècle qui, — pour un Français*

Digitized by Google

d'aujourd'hui, un peu tenace et se souvenant de son professeur de latin, — n'oppose, d'ailleurs pas toujours, à l'intelligence du texte, un obstacle insurmontable.

Plus tard, à Paris nous complétâmes cette étude plus en détail et d'une façon encore plus approfondie.

Mais c'est en approchant du haut plateau, où sur la montagne de Randa, les Franciscains entretiennent, avec une ardente vénération, la mémoire de l'Illuminé, que nous résolûmes, — avec une intention méthodique fidèlement observée, depuis, ainsi que l'on va en juger, — de rassembler tous les matériaux utiles pour composer, sitôt notre rentrée en France, une biographie de Ramón Lull.

Nous n'eûmes point de peine à nous faire entendre, approuver et aider, et sans délai, au pays même du « croisé venu trop jeune en un siècle trop vieux ». C'est avec la plus cordiale sympathie et le plus parfait désir de nous faciliter notre tâche que des admirateurs de l'infatigable pélerin, — historiens spécialisés sur un thème si riche en développements, compilateurs et éditeurs de ses œuvres, prêtres de villages, abbés du séminaire de Palma, — nous chargèrent de compacts volumes, ouvrirent devant nous, dans les bibliothèques ecclésiastiques ou privées, les livres et les recueils parcheminés où il était parlé de l'illustre Baléare, et où sa gloire apparaissait sous quelque forme, en prose, en vers, de même que par l'image.

Étonné de retrouver si vivant dans les âmes d'aujourd'hui le souvenir d'un homme dont les restes reposent, depuis 1315, à l'Eglise de Saint-François, nous découvrions, presque à chaque pas, en nous laissant conduire à travers les rues de la pittoresque capitale de Mayorque, un lulliste encore

Digitized by Google

qui, libéralement et utilement, ajoutait à notre butin et arrondissait, d'une précieuse référence, notre abondante glane.

C'est qu'à vrai dire, dans la grande Baléare, tout le monde est lulliste à quelque titre. A côté du savant qui étudie et commente les écrits, du religieux qui prie le « Béato », de l'archiviste et du bibliophile qui conservent comme reliques tout ce qui fut publié à son propos et tout ce qui affère à son existence de gentilhomme, de père de famille, d'explorateur du monde chrétien, d'apôtre et de martyr, il y a l'unanimité des fidèles qui, à Palma, se sont tous recueillis dans l'ombre de la chapelle, sous le sarcophage et l'épitaphe, et qui, dans les campagnes, bourgeois, paysans, fermiers, ouvriers, marchands, laissent s'éclairer leur visage d'un radieux sourire sitôt qu'un étranger s'avise de leur parler de don Ramón, de l'honneur perpétuel que vaudra sa naissance à l'île fortunée, et du splendide exemple que sa sainte existence continue à donner à la terre entière.

Lorsque cette sainteté aura reçu l'approbation d'un sceau pontifical, le jour où Lull aura gagné le procès qui le fera, devant les hommes de foi, l'égal de Saint Augustin et de Sainte Monique, Mallorca, et avec elle Menorca, Iviza, Cabrera et Formentera, seront instantanément pavoisées, de la proue à la poupe, comme des bateaux de fête. Un portique de fleurs et de palmes se dressera, devant l'arcade, contre la maison qui remplace le logis du maître, Plaza Mayor. Des guirlandes se balanceront, non loin, à l'endroit même où la Vierge apparue l'invita à baiser le pied de l'Enfant; on suspendra des couronnes aux mâts des bateaux qui se sont mis sous la protection d'un nom si agréable à Dieu; peut-être même voudra-t-on revoir les vénérables ossements

Digitized by Google

qui, pourtant, et depuis des siècles, furent exposés trop de fois à des regards pieusement indiscrets.

Des processions dérouleront leurs traînes interminables, les plis de leurs bannières et l'inflexion de leurs cantiques, sur les routes de Deya et de Valdemossa, jusqu'au Collège des missionnaires, maintenant ruiné, tout rempli de silence, pressé par les herbes sauvages, entre l'écrasante falaise et les petites criques vertes et bleues où se joue, parmi les rochers, le flot mourant de la Méditerranée. Des foules graviront les pentes de Randa après avoir dévasté la réserve des provisions hâtivement accumulées dans la seule auberge d'Algaïda, le bourg voisin d'où commencent à s'élever les sentiers. Chaque pélerin attachera à son vêtement une petite branche de millepertuis et l'on montrera aux enfants les buissons de cette plante abondante qui, tout autour de la grotte mutilée par la haine des sectaires, pousse à l'endroit même où Lull apprit à lire l'arabe et l'hébreu, sur l'envers des feuilles prodigieuses. Les heureux Franciscains de la Cura *s'autoriseront une infraction à la règle et boiront du vin, car, quel que soit le jour où ils sauront la nouvelle de Lull sanctifié, ce sera un jour férié.*

La statue du bienheureux Ramón, dans l'avant-cour du Colegio de Sapiencia à Palma, celle que l'on voit au jardin Darbara Mora, à Esporlas, et qui est l'œuvre de Gugliermo Galmes; l'effigie qui fut scellée sur la Puerta mayor à la cathédrale palmasane; le tableau de l'Eglise d'Andraitx, où l'on reconnaît Lull assis près d'un crucifix, au moment d'écrire, un ange tenant un livre et, de l'autre main, lui tendant une plume d'oie; telle autre œuvre peinte qu'on attribue à Mesquida (?) et qui, Plaza de la Ceo, dans une collection particulière, montre une

Digitized by Google

figure symbolique de l'Immaculée Conception entre Lull et Escolo, qui furent l'un et l'autre défenseurs de ce dogme alors controversé; la peinture sur verre provenant de l'ex-couvent de Santa-Maria; le Martyre de 1315, *toile de Salvator Torres y Gafaro (Collection de feu Antonio Blanes), enfin l'immense composition qui décore, malheureusement trop enfumée, le réfectoire du monastère de Randa : autant de trésors qui se partageront l'hommage d'une population ravie, enfin récompensée d'une séculaire mais confiante espérance.*

On verra que notre entreprise n'allait pas sans un long et minutieux dépouillement de références. Nous avons essayé, autant qu'il nous fut possible, de ne point donner à notre ouvrage le caractère d'une compilation aride. Tout au contraire notre intention de chaque instant fut de conserver, entier, son caractère romanesque à cette existence qui fut véritablement, et en effet, un roman. Nous l'avons subdivisée en épisodes, suivant de près, dans ses étapes infiniment variées, le chemineau de Jésus-Christ, ivre du désir de persuader la création entière que le temps des croisades n'était pas mort, encore qu'il le fût très certainement. Les notes que nous avons cru devoir adjoindre à ce récit éclaireront ceux qui, dépassant la forme purement « d'aventures » d'une œuvre dont le héros tient du Juif errant et de don Quichotte, voudront des précisions et des sources. Nous sommes bien loin d'avoir tenu compte de tout ce qui nous tomba sous les yeux, mais nous pensons avoir, dans cette documentation, respecté une juste mesure, qui facilitera aux uns les moyens d'aller, s'il leur plaît, s'informer plus généralement sur les questions où se fixerait leur curiosité, et aux autres de ne se laisser retenir que par le spectacle

Digitized by Google

d'une existence aussi bien remplie que peu commune.

Ajoutons que, nous préoccupant très assidûment par ailleurs, de l'avancement des sciences métapsychiques, ayant été des premiers à concevoir la valeur essentielle des recherches poursuivies par de nombreux savants modernes, tant en France qu'à l'étranger, pour mettre au jour quelques-unes des lois mystérieuses qui commandent encore la phénoménologie supranormale; ne voulant pas ignorer que la vie des saints personnages fut, de tous les temps, une illustration même de ce fait que de telles créatures possèdent en elles des forces, occultes mais désormais incontestables, qui les servent pour provoquer des manifestations longtemps considérées comme surnaturelles, nous avons cru devoir tirer, de la vie de Ramón Lull, quelques enseignements de nature psychique. Ici encore, une étude très étendue eût pu être entreprise. On nous excusera de l'avoir seulement indiquée de loin, et à peine ébauchée, car elle n'est qu'un commentaire incident au travail que nous nous étions proposé. Il ne nous apparaît cependant pas inutile que touchant la vie « supranormale » de Ramón Barbatus, *ces quelques premiers jalons aient été posés. Nous serions heureux si, un jour, une plume plus autorisée en ce genre d'investigations, reprenait les modestes suggestions que nous adjoignons à notre livre et leur donnait les développements qu'elles comportent.*

Dr Lucien-Graux.

Digitized by Google

PROLOGUE

Sos pares trabaiaren amb esment per donar bona educació an ses seu fil Ramón. Inspirarien segurament a la seua anima el sant temor de Deu i una tendra devoció a la Verge Maria.

(Ses parents s'appliquaient ensemble à donner une bonne éducation à leur fils Ramón. Ils inspirèrent sûrement à son âme la sainte crainte de Dieu et une tendre dévotion à la Vierge Marie.)

(VIDA POPULAR DEL B. RAMÓN LULL, Palma, 1915.)

I. — DEVANT L'ÉPÉE, CONSEILLÈRE DES PLUS NOBLES COURAGES

Ce 25 Janvier 1242 (1), dans l'étroit jardin d'une maison sise sur la paroisse San Miguel, à Palma de Mayorque, une grande douceur tombait du ciel, à l'heure du crépuscule. Un peu renversé contre le dossier de pierre lisse, sur un banc arrondi en forme de croissant, un homme, dont le mâle visage s'enca-

(1) Si l'on compte l'année — comme il est d'usage — d'après la règle moderne, car, en fait, à l'époque où commence ce récit, l'année ne partait pas du 1er Janvier, mais du 25 Mars (Incarnation ou Annonciation de la Vierge).

Digitized by Google

drait d'un mince collier de barbe noire, haussait devant ses yeux une longue et droite épée dont il venait de polir la lame et la regardait briller dans une pâle et dernière coulée de soleil. A cette arme qui devait éveiller en lui bien des souvenirs, il adressait parfois la parole, et lorsque la phrase se prolongeait, il était aisé de comprendre qu'un ancien guerrier s'adressait tendrement à sa meilleure amie.

De la plus haute marche d'un perron, une femme, qui pouvait être de sept à huit ans plus jeune que ce quadragénaire séduit par l'évocation de beaux combats, le considérait sans laisser deviner sa présence, et, à dix pas de celui qui songeait aux rudes batailles d'antan, composait, par son attitude immobile, par la grâce charmante de son visage de madone, par le geste infiniment pieux et exquisement statuaire de ses mains jointes, une adorable image de la Paix. Le moment vint où l'homme tourna la tête, averti par un secret instinct et vit ainsi la compagne de ses jours. Alors, il lui sourit et elle lui rendit son sourire.

Disjoignant ses doigts, elle descendit vers lui, s'assit à ses côtés, se laissa prendre et caresser le poignet. Le soleil, abaissé derrière les maisons et un petit mur fleuri d'étoiles mauves, n'allumait plus de feux sur la longue lame que le gentilhomme avait couchée en travers de ses genoux, la garde en croix tout près de la robe de l'épouse. Les rumeurs de la rue voisine s'apaisaient. Les marchands ambulants avaient quitté les abords. Le grincement des charrettes et le pas sonore des mules se faisaient plus rares. Aux échos de la terre se substituaient les murmures du ciel, au tapage des négoces l'invitation à la prière. Une cloche tintait et cent pigeons s'appelaient au bord des toitures.

Digitized by Google

— Don Ramón, scanda lentement une voix émue, comme il est plaisant de vivre dans cette heureuse demeure. N'est-elle pas bénie de Dieu ?

— Certes, elle l'est, répondit le maître du lieu, avec une gravité réfléchie. Elle l'est, vous dis-je, aussi vrai que je suis né Lull, et vous, Elisabet de Heril, de famille illustre.

— Méritions-nous tant de bonheur ?

— En douteriez-vous ? A bien servir la cause du Tout-Puissant, nous avons acquis quelque titre à ses bontés. Ce serait offenser sa justice que de s'en croire indigne lorsqu'on a, derrière un roi très chrétien, offert son sang et sa vie, pour délivrer cette noble terre de Mayorque, pour en chasser les Infidèles Maures, et pour dresser l'étendard du Christ sur ces mosquées d'où nous vient à cette heure le cantique des cloches. C'était un beau temps que celui-là, et si peu éloigné encore, où nous poussions nos bateaux sur la mer et touchions à ces rivages baléares infestés de mécréants. Je revivais toute cette fête de guerre, dans l'instant, en rendant son éclat à cette vieille compagne d'aventures où le sang des méchants, quelque soin que je prenne à l'en effacer, ramène toujours un peu de rouille. Après de si vaillantes luttes, le droit nous est bien légitime de croire à la vie sereine et de n'attendre que des jours apaisés.

— Maître, à la volonté de Dieu !

Elisabet avait murmuré, tête basse, cette réponse qui eût justifié un accent plus allègre, avec un regard plus confiant vers le bienfait d'en-haut.

Don Ramón y pressentit quelque inquiétude cachée, et :

— Seriez-vous contrariée de quelque souci ? demanda-t-il, affectueusement retourné vers des

Digitized by Google

yeux admirables, mais dont les cils battaient trop vite.

— Je ne saurais feindre, reprenait la voix assourdie. Je tremble que, depuis notre union, tant de félicité ne nous ait été donnée que pour nous être retirée en la personne de notre enfant.

— Souffrirait-il ?

— Grâce à Dieu ; il est dans tout son corps aussi robuste que son père, mais les troubles et les fièvres de sa jeune âme m'inquiètent.

— Je vous entends, Madame. Ce n'est pas la première fois que vous vous alarmez de lui et me confiez vos craintes. De vrai, notre fils n'est point d'une race de brebis. Il est lion par plus d'un signe. Mais s'en alarmer n'est qu'une vaine terreur. Qui doit porter la cuirasse un jour, peut et doit se montrer un peu plus fougueux qu'une fille. Il est vif et bouillant. Son ardente jeunesse, par ses défauts même, prépare les vertus de son adolescence, et les qualités du chevalier qu'il sera. Les temps que nous vivons sont orageux. Il ne me déplaît pas que mon fils porte en lui l'éclair et la tempête. Elles lui conseilleront la bravoure à son premier combat.

— Il a dix ans, ce soir.

— Je le sais.

— L'homme que vous avez commis à son instruction déclare qu'il ne vit jamais d'élève plus indifférent à ses leçons.

— Peut-être ai-je tort de le confier à ce troubadour français, maladroitement choisi dans le troupeau que chassèrent vers nos pays les troupes de Simon de Montfort, et qui ne me paraît rien comprendre à la « Gaye Science ». Je le renverrai.

— C'est un digne homme pourtant.

— Je le retiendrai donc. Mais sachez ceci. Il

Digitized by Google

n'est point mal que nous ayons, jusqu'à ce jour, laissé notre petit Ramón suivre en liberté le cours de sa nature. Je garde pleine foi en lui.

— Il brise tout dans le logis. En vérité, un charmant démon.

— C'est que vous aurez mal surveillé sa nourrice, qui dut lui faire boire du vin en cachette.

— Vous raillez ?

— Non point, j'ai très bon espoir et veux vous rassurer. Prêtez bien l'oreille à ceci. Quand nous nous sommes unis, j'avais vingt-trois ans et vous seize. Nous avons attendu dix années cette créature que Dieu nous refusait. Il nous l'a envoyée en 1232. Son enfance a été entourée de soins. Nous en voulons faire un chrétien. A quatorze ans il sera page du roi. Il porte un grand nom. Par ses deux sangs, il vient de haute lignée. Vous êtes la plus pure des mères et je suis, de mon prince, un sujet qu'on peut proposer en exemple. La Providence contredirait ses desseins si elle ne nous accordait un bon fils qui nous honore un jour. Quant au reste, vous avez devancé mon intention. Je voulais, sitôt le repas du soir, parler, en père et en ami, à celui qui, plus tard, possédera cette épée, cette maison, nos biens de Pollenza, Manacor et Randa. Le voici qui fait grand tapage. Devant vous, et sans attendre, je lui dirai ce qu'il doit savoir.

Dans la maison, à un bruit de fauteuils renversés, s'ajoutaient les cris aigus et les véhémentes autant qu'inutiles exhortations du troubadour et de son élève. On entendit le vacarme d'une poursuite, d'une chute dans un escalier, et aussitôt, avec une impétuosité inouïe, la chevelure en désordre, le rouge au visage, les poings crispés, un enfant, — Ramón Lull, fils de Ramón Lull, — bondit dans

383334

Digitized by Google

le jardin, contourna un bouquet d'arbres comme une bête traquée, et vint, hors d'haleine, s'abattre aux pieds de son père, en hurlant : « Je ne veux plus, je ne veux plus que ce Français m'approche ! »

— Et en quoi vous moleste-t-il, mon fils ? demandait Don Ramón en relevant, d'une rude poigne, le disciple révolté.

— Il prétend m'apprendre à lire en levant la main sur moi.

Le seigneur Lull eut un léger haut-le-corps, mais, apercevant, sur le perron, le pédagogue qui élargissait un geste désespéré, il se borna à lui commander, d'un signe, de rentrer dans la maison et d'y calmer ses humeurs. Puis, saisissant à pleines mains les bras déjà musclés du jeune Ramón, il l'attira entre ses genoux, prit les petits doigts, les desserra, les posa sur le fer du glaive, s'inclina sur des yeux de feu qui ne se détournèrent point, et dit :

— Mon fils, votre mère est peinée par les mouvements de votre caractère. Je m'en offense moins, mais j'ai le devoir de les diriger. Vous êtes venu au monde il y a dix années et à cette heure même. Etes-vous déterminé à être plus tard un homme de bien ?

— Mon père, je veux être un homme de bien. Néanmoins...

— Trêve. Veuillez ne point récriminer et vous tenir attentif. Vous voilà, ce soir, d'un âge à vous entendre conter une bien belle histoire.

Digitized by Google

II. — DEVANT LES ANCÊTRES, EXEMPLES DES PLUS HAUTES VERTUS

Notre bienheureux Raymond était le fils d'un des nobles catalans qui avaient suivi Jacques I" à la conquête de Mayorque et étaient restés dans l'île redevenue un royaume chrétien.
Il y naquit à Palma en 1232.

(MARIUS-ANDRÉ, Préface de la traduction de l'ouvrage *l'Ami et l'Aimé*.)

— Une nuit, — c'était en l'an de grâce 1228, — notre bon et bien aimé roi, que Dieu tienne en sa sainte garde, soupait, avec les meilleurs de sa cour, chez Pierre Martell, l'un des plus hardis marchands de la cité de Barcelone. Notre Jayme le Conquérant, roi d'Aragon, seigneur de Montpellier, à cette époque de son règne comme au jour d'huy, tenait pour ses amis autant les gens de négoce et le peuple que les seigneurs eux-mêmes. Il allait écouter les refrains à leurs mariages, les hymnes à leurs funérailles, et, dans les champs, au bord des vignes, arrêtait son cheval pour parler, avec son cœur, aux paysans. Martell, à la fin du repas, dit ce qu'il avait vu, aux îles des anciens Almoravides, chez qui il avait eu le courage de se porter, pour ses entreprises. Il montra ces îles fortunées et captives, ce paradis de Dieu tenu par les gens d'Islam. Il dit la saveur des vins, l'épaisseur des toisons, tous les parfums de fleurs et de fruits qui flottaient dans l'air, la chair fondante des oranges, le grain savoureux des figues, la finesse du chanvre ; la vigueur des palmiers, la griserie des myrtes, la dureté des marbres, la beauté des criques que creuse la mer dans la

Digitized by Google

roche ; il ne cacha rien de bien d'autres merveilles, en sorte que le prince, qui écoutait, déposa sa coupe au milieu des roses, se leva, et dit : « Je n'avais pas encore six ans que je luttais déjà contre des vassaux rebelles. J'ai triomphé de tout et de tous. J'ai battu mes ennemis maîtres de Saragosse, de Huesca, de Jaca et d'autres lieux. En cette année que voici, j'ai soumis enfin tout ce qui m'affrontait en Aragon. Je puis reprendre la guerre contre les Maures. S'il plaît à Dieu et à la Vierge sa très Sainte Mère, il faut, mes amis, conquérir les îles. Dans moins de quatre saisons, nous aurons le pied sur Mayorque. Comme ceux de Valence et de Grenade qui appellent au secours, ceux des Baléares nous attendent ! Allons à eux ».

Don Lull appuyait une paume sur le front de son fils. Il sentait que s'y étaient atténuées les chaleurs de la colère. Lui-même adouci, il demanda :

— Comprenez-vous tout ce que je vous dis ?

— Oui, mon père, affirma l'enfant, car il est parlé de notre roi, et je l'aime depuis que je sais ce que vous fîtes de grand avec lui.

— Rassemblez donc bien ce que vous avez connu, Ramón, et ce que je vais vous faire connaître, et si vous en mesurez toute la leçon, instruit de si hauts faits, vous rentrerez homme dans cette maison d'où vous êtes sorti *niño*.

Elisabet ébauchait le mouvement de caresser la joue de son « petit ». Avec une douce fermeté, le père éloigna la main maternelle.

— Au lendemain du vœu solennellement formé devant les convives du marchand, reprit-il, toute la ville préparait le glorieux voyage de la délivrance. Le clergé, les *ricos hombres*, la population entière, dans le royaume eût voulu voir, au prochain jour,

Digitized by Google

les bateaux gagnant la haute mer. A une assemblée de prélats, de nobles, de bourgeois, d'artisans catalans, Jayme dit bientôt : « Illumina cor meum... ». Mais ton maître au moins t'a-t-il assez enseigné le latin... ? s'interrompait Don Ramón.

— Je ne l'entends point trop mal, attestait l'élève, une lueur de fierté sous les paupières, et c'est à son étude que j'excelle le mieux.

— Soit. Le roi dit ainsi : « *Illumina cor meum, Domine, et verba meo de Spiritu Sancto*. Implorons Dieu Notre Seigneur et sa très Sainte Mère la Vierge Marie, à cette seule fin que tout ce que nous dirons serve notre plus grande gloire avec la vôtre, vous qui écoutez. Que nos paroles soient pleinement agréables à notre Sauveur comme à sa Mère et Seigneuresse. Nous avons projet de traiter de telles bonnes œuvres que nous tenterons et qui doivent procéder des volontés de la Providence. Notre naissance, vous l'avez su, fut un miracle de Dieu. Vous savez, tout de même, que nous sommes votre Seigneur naturel, que, nos parents n'ayant pas eu d'autre fils, nous n'avons point de frère et qu'enfantelet encore, arrivant parmi vous, nous trouvâmes la rebellion aux Etats d'Aragon et de Catalogne. En lutte, les vassaux entretenaient la discorde, tel opposant à tel autre ses prétentions. A de si tristes « dams », nous ne pûmes remédier que par l'assistance de la volonté divine. Au jour d'huy, pour d'autres causes, — la première est Dieu, l'autre est le lien que nous avons avec vous, — nous vous prions, avec toutes nos forces, de nous porter aide et conseil, pour que nous sachions tenir en paix notre terre, pour que, comme il sied, nous servions le Seigneur dans l'attaque que nous pensons conduire contre Mayorque et autres îles, pour qu'enfin

Digitized by Google

vous me marquiez comment cette entreprise pourra être menée *ad majorem Dei gloriam*. Et, pour ce, je vous ai tous appelés ».

La croisade baléare est approuvée par tous, en ce 24 Décembre 1228. On chante grâces à la cathédrale. Le roi prie à l'autel, jusqu'à l'aube, et communie.

Les préparatifs se prolongent pendant des mois. Enfin, on part, aux premiers jours de Septembre 1229. J'étais sur le navire même de mon roi (1). Le plus beau matin que j'ai vécu est celui où nous vîmes au loin les côtes de l'île promise. Quand nous fûmes rapprochés, nous aperçûmes et entendîmes les Infidèles sur les falaises. Ils s'appelaient à grands cris et insultaient nos étendards dès l'instant déployés. Alors, commença la guerre pour Dieu, faite de deuils et de joyeuses journées. Et puis, ce fut le triomphe. Notre flotte portait trente mille intrépides enfants de notre Seigneur Jésus. L'adversaire se défendit avec rage. Palma résista à un terrible siège. Nous la prîmes enfin, d'assaut (2), le 31 Décembre et la conquête s'avança dans les terres. Il fallut combattre plusieurs mois encore. Cinquante mille musulmans périrent et trente mille furent emmenés en captivité. Le roi ne quitta l'île qu'après un an. D'avance, il avait donné des domaines en fiefs à beaucoup d'entre nous. Je reçus une belle part, et les habitants eurent des lois humaines (3). Les impôts furent épargnés aux chrétiens, aux juifs, aux sarrasins eux-mêmes. De Provence et de nos pays,

(1) Ce navire avait été baptisé le *Montpellier*.

(2) Pour le siège de Palma, on employa des *fonebols* (boulets de pierre) que lançaient des *trébuchets*, des *alquarradas* et des *almajanachs* (Voir *Voyage à l'île Majorque*, par Jules LECLERC, Paris, 1912).

(3) C'est le 1er juillet 1232 que fut signé l'acte de distribution des terres entre les conquérants.

Digitized by Google

beaucoup venaient, trouvaient leur place au soleil. Les navires apportaient un peuple de marchands qui ouvrirent des comptoirs à toutes places. Maintenant, Mayorque échange avec le Levant et l'Afrique. Je fus chercher votre mère en Catalogne. Elle y attendait ou ma mort ou la bénédiction de Dieu. Je n'étais que blessé et désormais inapte à la guerre. De ce jour, nous unîmes nos prières pour demander au ciel votre venue tant espérée. Vous avez vu la lumière à Palma, dans cette demeure même. Vous êtes le plus jeune rameau du grand arbre des Lull. Nous sommes issus des Lolius de l'antique Rome. L'un de vos ancêtres accompagnait Charlemagne dans la péninsule ibérique. Un autre fut gouverneur du château de Montjuich. Je fus nommé, par mon roi, Chevalier de la conquête. Ramón, avez-vous entendu et compris ce que je vous demande de retenir en votre mémoire, le cas échéant ?

— Je le retiendrai, mon père, protestait l'enfant, sur un ton énergique et nouveau, en pressant entre ses mains la lame de l'épée libératrice d'une des plus aimables terres qui soient sous le ciel. Je le retiendrai quoi qu'il advienne, car, sur l'honneur d'un Lull, je l'ai bien compris et entendu.

Alors, le soldat de Dieu passa deux fois la main sur son collier de barbe, appuya les avant-bras aux épaules du *niño* fait homme, pressa les doigts contre la chevelure et, aux dernières lueurs du jour, regarda dans ces yeux d'enfant où luisait la franchise avec la volonté d'être digne d'une toute noble ascendance.

Puis, desserrant son étreinte, Don Ramón dit à Doña Elisabet :

— Madame, vous pouvez, en confiance, baiser le front de votre fils.

Digitized by Google

Or, tandis que la mère, qui ne doutait plus du bonheur présent et à venir, attirait à elle le « démon » amendé, par delà les clôtures, une sorte de frémissement entièrement inaccoutumé devint perceptible. On eût pu croire qu'un bruit de flot d'abord presque illusoire, puis de plus en plus précis, montait de la mer vers la haute ville, s'avançait sur les toits en amphithéâtre, se brisait aux basses pentes des ruelles, pour se recomposer plus sonore, gradin par gradin, sur les rampes étroites où se pressaient les échoppes des petits métiers. Ce qui n'était tout à l'instant que murmure, devenait houle et cette sourde plainte d'une brise accourue du large prenait les inflexions passionnées de grands cris humains, tout remplis de joie.

— Un événement hors de coutume a dû se produire, déduisit le maître sans s'émouvoir, mais en quittant le banc jadis sculpté en forme d'arc par quelque tailleur de pierre sarrasin. Nous demanderons aux gens qui passent la raison de cette gaieté soudaine.

A dire vrai, on chantait dans les rues, et, partout, les cloches endormies s'éveillaient pour attester à la première étoile l'allégresse populaire. Des hymnes à la Vierge Marie s'accordaient au seuil et, aux fenêtres des maisons et au fond de la grand' place, d'autres alleluias répondaient, par la voix claire des jeunes filles et des enfants, aux chants mâlement appuyés des adolescents et des hommes.

Dans la grisaille du jardin, Don Ramón entraînant sa femme et son fils, marcha jusqu'au perron du logis. Il boitait, à cause du coup de lance qu'un musulman lui avait porté, lors de l'assaut de 1229, mais son impatience de savoir lui faisait dédaigner ce méchant souvenir, et il allongeait le pas. Ensem-

Digitized by Google

ble, ils traversèrent la maison, ressortirent, par le devant, et virent la foule heureuse. On s'embrassait sous la clarté des flambeaux fumeux; on jetait, au ciel, dans une immense exaltation, une oraison collective. Des prêtres, des moines couraient de groupe en groupe, s'agenouillaient, et sur les Palmesans dociles au pieux exemple, dessinaient, à grands écarts de bras, le signe de la Rédemption, avec des crucifix.

Le délire était si général que personne ne prenait loisir de répondre à la question réitérée par le compagnon d'armes du roi Jayme Ier. Il paraissait évident à chacun que nul ne dût plus ignorer la merveilleuse nouvelle, puisque toute la ville, déjà, en avait perdu la raison.

Enfin, s'étant avancé jusqu'à un vieillard, qui, ployé sur sa canne, appuyé contre un mur, reprenait haleine, le Seigneur de Manacor, de Randa et de Pollenza renouvela sa requête. L'homme haussa un regard étonné, s'accorda le temps de tracer une croix entre ses yeux, sur sa bouche et au creux de sa poitrine, puis dit, dans un quasi état de béatitude : « Vous ne savez donc pas encore !... Un navire est arrivé, il y a moins d'une heure et s'est rangé devant le palais des rois maures, et, avant même de poser le pied à terre, les mariniers qui le manœuvraient ont crié ce qui peut le mieux réjouir un chrétien : Notre bon roi Jayme vient de s'assurer l'île de Minorque et les mécréants y sont défaits jusqu'au dernier ».

Lors, Don Ramón, remontant vers les siens, leur dit la grande victoire du vrai Dieu et, fermant avec soin la porte, ajouta : « Madame, faites allumer, ce soir, toutes nos lampes, car voilà, pour certain, une bien glorieuse journée ».

Digitized by Google

PREMIER EPISODE

1250.

L'ENFANT DE FEU ARDENT

...libidinosis captus amoribus, vernaculis odis affectus, videsses adolescentem natalium splendora gloriosum, corporis elegantia allectum, regio officio elatum, opibus audacem, prœtiosis vestibus jactabundum, his studiis deditum, adequitantem, gladiantem, venantem, cytharizantem, amantem.

(Prisonnier des amours libidineuses, attaché aux pires haines, on voyait l'adolescent glorieux de la splendeur de sa naissance, vain de l'élégance de son corps, orgueilleux de son service royal, portant avec jactance ses précieux vêtements, délaissant ses études, montant à cheval, luttant au glaive, chassant, jouant de la cithare et aimant).

(*Vitæ, doctrinœ et martyrii Raymundi Lulli doctoris illuminati archéelogium.* P. F. BONAVENTURA ARMENGUAL, anno Domini 1643.)

Jour pour jour, huit années après cette soirée si mémorable dans la vie d'un enfant, à Barcelone, dans le palais du roi Jayme I^er^, un jeune homme d'une captivante beauté, portant superbement, sur un noble front, dans la chaude caresse de ses yeux et le dessin sensuel de sa bouche, toute la grâce,

Digitized by Google

tout l'attrait, toute la hardiesse galante de ses dix-huit printemps, se tenait à demi étendu, et avec une affectation de mol sybaritisme, sur un siège allongé et étoffé d'un brocard d'or et d'argent. De l'endroit qu'il avait ainsi choisi pour oublier, dans la nonchalance de l'esprit et du corps, ses soucis et ses peines, s'il en connaissait à cet âge, ce si aimable cavalier pouvait, par une baie largement ouverte et que, déjà, encadraient de graciles fleurs prometteuses de riantes saisons, découvrir toute la cour d'honneur de la royale résidence et, tout en laissant distraitement errer ses doigts sur les cordes d'une cithare, il paraissait prendre un plaisir bien vif au spectacle toujours changeant qui se déployait à sa vue.

Sous les grandes portes à triple arcature qui, à l'Ouest, fermaient l'enclos dallé de marbres pyrénéens, c'était un incessant va-et-vient de seigneurs à cheval, de hauts barons et de moindres sires. Fort affairés, ils quittaient la selle l'instant d'après, pour se mêler, sous les portiques, à une foule qui, de toute évidence, préparait et commentait un événement peu ordinaire. Des messagers partaient en courant, d'autres surgissaient avec non moins de hâte, par toutes les issues. Et des valets sans nombre passaient sur les terrasses, sous les arceaux des galeries, soutenant devant eux le faix de riches vêtements aux couleurs vives, d'armures, de coffres, et d'étendards à demi déroulés.

Dans une arrière-courette qu'il dominait, le jeune indolent s'intéressait au travail fébrile d'une quantité de palefreniers et de gens des écuries, qui, sous le contrôle harcelant d'officiers des équipages, faisaient la toilette des carrosses, des palefrois, des harnais et des traits.

Mais ce n'était point là ce qui retenait le plus

Digitized by Google

l'attention du gentilhomme oisif. Il lui plaisait mieux de promener un regard butineur sur la rangée de fenêtres. Devant lui, à la hauteur de ses yeux, elles se juxtaposaient, avec leurs balustrades aux lignes souples, comme autant de corbeilles où l'amour aurait distribué des fleurs, sous les gracieuses apparences d'une centaine de pimpantes dames d'honneur, de damoiselles rieuses; à la lumière d'un franc soleil de janvier catalan, elles composaient, à cette heure, le plus joli bouquet de grâces qui se pût voir au monde. Parmi elles, il reconnaissait tour à tour, avec une même chaleur au creux de la poitrine, telle complaisante amie d'une semaine ou d'un soir que, sans le moindre effort et par l'irrésistible autorité de ses charmes d'Adonis vainqueur, il avait su plier à sa loi amoureuse. L'éclat de leurs rires franchissait le vaste enclos rectangulaire et venait, à peine atténué tant il était clair, rebondir devant lui, qu'une telle musique enchantait jusqu'aux moelles. Alors il oubliait de faire sonner, sous l'amande de ses ongles, les cordes de l'instrument inutile, et le laissait glisser sur les coussins brodés de roses au naturel et de symboles héraldiques. Et tout abandonné à la séduction de l'heure, du décor, des personnages, au-dessus du théâtre où évoluait, dans une pompe si luxueuse, si pittoresque et si riche en plaisirs, la vie de la cour royale, il fermait les yeux, en une extase jouisseuse, pour goûter sans partage l'agrément d'être jeune, bel et aimé.

Dans cette rêverie, à la fin, il en venait pourtant à songer qu'avant peu de matins, tout ce monde prendrait route vers la cité d'Alcaniz où allaient s'assembler les Cortès, pour entendre la publication solennelle de l'acte par lequel le souve-

Digitized by Google

rain faisait, de ses Etats, un nouveau partage anticipé, laissant à Alonzo, son fils aîné, la couronne d'Aragon, cédant la Catalogne à son second fils don Pedro, et répartissant des apanages à chacun de ses deux autres enfants. Ainsi s'achèverait peut-être un trop long dissentiment, qui, dans les années précédentes, était né d'un soulèvement des Aragonais mécontents d'un premier partage, et si exaspérés qu'il avait fallu l'intervention de Ferdinand III de Castille, pour rétablir l'ordre.

Ce morcellement du royaume, à dire vrai, était-il raisonnable ? Le frivole joueur de cithare ne restait pas, dans sa méditation, si étranger aux affaires de l'Etat qu'il n'inclinât à douter de la sagesse de son roi. Il craignait pour l'avenir, mais, bien vite, obstiné à l'optimisme, réconfortait son esprit par l'harmonie du temps présent.

La cour de Jayme Ier était, dans ce moment, la plus magnifique qui existât en Europe. La puissance du prince avait grandi d'année en année depuis le soir fameux où, dans Barcelone, le peuple chantait *Laudes* à Dieu pour la prise de Mayorque. Les résultats des expéditions contre les Maures étaient fermement consolidés. A ces grands actes historiques qu'étaient les captures, autrefois, de la forteresse de Morella, de la place maritime de Burriana, de Peniscola qui s'était rendue par peur, après la chute de Valence et le retour des chrétiens dans sa riche *huerta,* l'autorité du monarque avait rayonné sans conteste sur l'Aragon, la Catalogne, le royaume valencien, les Baléares, le Roussillon, la Cerdagne, la Seigneurie de Montpellier.

Et c'est en 1246, en pleine apothéose du protecteur de son père, que le jeune Ramón Lull avait

Digitized by Google

quitté Palma, pour venir à Barcelone et prendre rang parmi les pages.

Dans cette claire matinée hivernale qui s'ingéniait à ressembler au printemps, l'ancien élève du troubadour français, et pour l'anniversaire même de sa naissance, se laissait entraîner à remonter le chemin qu'il avait brillamment parcouru, entre le crépuscule où sa mère Elisabet le baisait au front, près de l'épée, sous le regard des ancêtres, et cette minute entre toutes savoureuse où il épiloguait sur son heureux avenir de confident d'un grand roi.

Le départ à quatorze ans, la bénédiction et l'adieu, sur le port, la ville, la côte s'effaçant à l'horizon, Barcelone debout contre le ciel, à l'aube; la cour, l'accolade du souverain, le premier manteau de page, tout de soie violette fleurie de pervenches, la vie nouvelle, les amitiés naissantes, la découverte d'un monde insoupçonné, l'étude des bonnes formes, l'éducation des fêtes et cérémonies, la surprise des petits secrets politiques, et, tout à coup, la curiosité des grands secrets amoureux !... Que de souvenirs ! Le temps passe. Jayme distingue son page et l'honore : il lui donne son premier grade et, ce jour-là est inoubliable pour l'adolescent. Une femme et bien belle et bien tendre, à qui il portait un livre de chevalerie, le retient dans ses bras.

Premier couronnement d'une longue fièvre d'attente, car, de longtemps, l'enfant de feu ardent avait sangloté d'amour, en appuyant des lèvres incendiées sur les pages galantes où flambait la verve héroïque et passionnée des romanceros. Dès lors, il s'était essayé à assembler des rimes pour des poésies légères qu'il dédiait à de chères inconnues. Dès ce jour, il fut poète et amoureux à bon escient. Il suffisait qu'il passât dans une salle et qu'il abaissât les

Digitized by Google

yeux sur un groupe de belles filles, pour qu'un cœur flambât. Ainsi les plus sévères vertus faisaient abdication à la première invite, et beaucoup s'élançaient sans qu'elles en fussent priées.

Passé maître au jeu des grâces et de l'esprit, ami des Infants, enivré de toutes les faveurs, de ce brillant cavalier délicieusement fat, recherché et admiré, « chère peste de nos yeux », disaient les dames. Papillon capricieux, traître toujours pardonné, il volait de l'une à l'autre et semblait ne se nourrir que du miel des baisers offerts.

L'amour le suivait en voyage. Il le trouvait, docile, à son service, sitôt l'étape, qu'il suivît le roi en Catalogne, en Aragon, jusqu'au pays de Valence ou par delà les monts. Lorsque, sur les cortèges, des fleurs tombaient, autour du prince, lancées par les fenêtres étoffées et « encourtinées » de draps pourpres, il reconnaissait bien les œillets et les jasmins que des femmes, soudainement séduites, décernaient à son impétueuse beauté. Pour lui, au palais, d'autres, qu'il ne sollicitait jamais, peignaient leur bouche de couleurs vermeilles et lorsque, par pitié, il leur accordait un rapide clin d'œil, elles soupiraient puis murmuraient « Sènyer Deus ! » en remerciement au ciel.

Il advenait que l'heureux Ramón Lull entendait, en écho, au fond de sa conscience, la promesse faite, entre les genoux paternels, au jour de ses dix ans. Lors, il s'affectait de ne l'avoir point tout entière tenue. Il n'avait guère travaillé les sciences. Il ne rêvait qu'armes, chevalerie et plaisirs. Dans l'île, Dona Elisabet, sous la lampe, composait chaque mois, des recommandations qui, pour être lues avec grande piété filiale, n'en restaient pas moins inobservées. La supplication de la mère, qui parlait des

Digitized by Google

devoirs envers Dieu, des vanités de la carrière mondaine, faisait froncer un pli entre les tempes du fils. Et, le soir, de la lettre prévoyante et sage, il faisait un signet pour marquer, en quelque recueil de haultes prouesses, la page où il suspendait sa lecture. L'anxieux témoin de ses jeunes ans, celle qui avait deviné en lui le « démon », pleurait, au loin, les débordements d'un cœur auquel le sien avait donné le premier battement. Mais endigue-t-on le torrent de la montagne ? Peut-on appeler eau de citerne un sang qui bouillonne ? Et quelle force sous le ciel retiendrait un corps vigoureux, une chair brûlante, soulevée, emportée par l'amour, dans une cité, dans une cour où les plus adorables créatures s'en allaient toutes, atournées de mille exquises façons, et comme parfumées de la sensualité des odalisques du Koran ?

.....

La clameur d'une trompette aiguë déchirait l'air, au seuil des grands appartements, sur un rythme pressé qui, au plus profond de sa songerie, remémorait à Ramón Lull l'un de ses devoirs au service du roi. A regret, il posa un instant encore son regard sur les fenêtres où la jeunesse insouciante s'épanouissait dans une clarté de fête céleste, repoussa la cithare qui laissa échapper une plainte, prit son épée et sa toque, et s'en fut, une tristesse dans l'âme, par le grand et froid escalier du nord, après avoir gentiment arrondi la coque de ses boucles brunes, devant un miroir encadré à la cordobane.

Digitized by Google

SECOND EPISODE

1256.

AU VERGER INÉPUISABLE

> Quant fuy grans e senti del mon sa vanitat, comencey a far mal e entrey en peccat, oblidant lo ver Deus, seguent carnalitat.
>
> (Lorsque je fus grand, atteint par la vanité du monde, je commençai à mal agir et entrai en péché, oubliant le vrai Dieu, et ne suivant plus que les ordres de la chair.)
>
> (RAMÓN LULL, *Desconort*, 2.)

En 1250, l'avant-veille du départ pour les Cortès d'Alcaniz, le favori du roi Jayme Ier, s'était, par une trop rare grâce de Dieu, senti le cœur étreint à la pensée que Madame Elisabet, sa digne mère, souffrait de ses déportements. Mais de quelle angoisse plus vive encore ne fut-il pas saisi, en cet après-midi de l'été 1256, lorsque tant de bateaux faisant escorte à celui de l'Infant Jayme, se prirent à danser sur la mer, dans le vent levé, comme de joie à pointer leur avant sur la côte mayorquine, déjà en vue ! Tous étaient sortis l'avant-veille, dès l'aurore, du havre de Barcelone et un peuple pressé aux

Digitized by Google

rives avait salué de longs cris et de vœux propices cette flotte où s'en allaient, bord à bord, autour de la caravane princière, maints esquifs et nacelles, gabares et brigantins, galéons, galères et pinasses, zambuches et caracores.

C'était donc là, silhouettée sur les radieuses perspectives de l'eau, cette terre natale où le sort ramenait, près d'un nouveau maître, l'enfant fait homme, le fils de don Ramón, qui n'y trouverait plus que deux tombeaux. Le père, la mère étaient morts et celle qui jadis doutait de la durée de son bonheur, avait fermé les yeux sans recevoir de son fils aimé l'assurance qu'il retrouverait le chemin des vertus. Jayme, second fils du roi, à peine nommé gouverneur de Mayorque, rejoignait l'île. De splendides fêtes l'attendaient. Il allait, dans l'église de Sainte-Eulalie, apprendre que les Mayorquins le reconnaîtraient pour leur roi à la mort du souverain d'Aragon-Catalogne. Il confirmerait d'abord tous les privilèges antérieurement accordés. Puis, dans l'ancienne résidence des monarques maures, il administrerait et régenterait, au nom du Christ.

A cet enfant de seize ans, la sollicitude paternelle avait donné un compagnon sûr et expert : Ramón Lull, qui touchait sa vingt-cinquième année et qui serait, au palais, Sénéchal-Majordome. Dans une certaine mesure, cet aîné dont la sagesse eût dû égaler le dévouement, participerait au gouvernement de l'île. Son influence y pourrait être réelle.

A l'instant de la séparation, le roi lui avait dit : « Je sais que mon fils peut s'appuyer sur vous. Votre expérience des choses et des hommes n'est pas menue. Dieu mon maître, roi suprême et empereur d'en haut, m'inspire heureusement en vous donnant le sénéchalat. Puisse-t-il vous inspirer

Digitized by Google

de même en vous retirant du cœur cette fougue à aimer, ce goût de la vie licencieuse qui me peine et sans lequel vous seriez le meilleur de mes sujets ».

Dure leçon, mais de tout point méritée. Des yeux, à Barcelone, pleuraient par centaines, de dépit ou d'amour, à voir partir un amant infidèle dont le dédain eût pu ne pas durer toujours ou un bien-aimé trop cruel, enfui, par delà des flots qui effacent tout souvenir, sans même prendre à cœur d'aller voir couler les larmes d'adieu.

On disait de ce conquistador : « Toute femme n'est pour lui qu'une orange. Il cueille, il goûte, il rejette les plus beaux fruits. Il sait que le verger est inépuisable et que les branches tendent leurs présents vers lui, dès qu'il paraît sous les ombrages ».

Debout à l'avant de la caravelle, près du jeune prince dont il devenait le bras droit, Ramón, première incarnation du don Juan classique, à cette minute d'éphémère scrupule, se reconnaissait douloureusement poursuivi par le reproche de son roi et accueilli par le blâme de la chère ombre maternelle. Cessant de regarder, devant lui, la haute roche de la Dragonera qui masquait l'île même, il se retourna du côté du continent invisible. Mais soutenant également mal la pensée que sa mère restait triste, à son propos, dans la tombe, et que son Maître, dans son palais, ne croyait plus à son éventuel amendement, il abaissa son regard sur les vagues moins agitées que son cœur et, d'une voix hésitante, promit au sépulcre comme au trône : « Je me marierai donc, et devant qu'il soit peu ! »

Le prince Jayme s'approchait. L'impénitent se ressaisit dans l'instant même. Surmontant ses remords de fils, son humiliation de serviteur admonesté, se rappelant, entier, aux obligations de sa

Digitized by Google

charge, souriant, aisé en son verbe et en ses gestes, la main tendue vers les falaises et les pentes qui se précisaient dans la distance, il se prit à parler, avec une chaleureuse éloquence, de cette île heureuse où ils allaient débarquer et vivre. Vingt gentilshommes s'étaient groupés et écoutaient le seigneur palmesan dont la brise de mer emportait les paroles vers la côte bénie, comme un premier hommage. Il disait, mieux que ne l'avait dit, vingt-huit ans plus tôt, l'homme des audacieux négoces, Pierre Martell, l'abondance des palais dans la cité fortunée, leurs murailles épaisses, le frais mystère de leurs patios, la chanson de leurs fontaines, et déjà une pensée d'enfer lui suggérait d'ajouter que bien des ruelles et recoins, tout autour des remparts, favorisaient les rencontres amoureuses et n'ébruitaient pas les baisers échangés. Il décrivait les splendeurs du ciel, ses flambées de lumière, et proposait au prince la promenade jusqu'à ce domaine de Randa, qu'il tenait, par héritage, de son vaillant père, et d'où, atteint le sommet du mont, on découvre quinze villes, à peu s'en faut l'île entière, et Cabrera et Menorca (1). Il supputa d'avance la merveille que serait la cathédrale, commencée dès 1229, après la conquête, sur les ordres du roi. Déjà, deux ans auparavant, lorsqu'il était allé aux funérailles de Dona Elisabet, l'édifice dessinait sur le sol, à la plus belle place qu'on eût pu choisir, un imposant quadrilatère sur lequel la piété des chrétiens ne tarderait pas à élever un chef-d'œuvre (2). Il glorifia l'hiver mayorquin qui ne se refuse ni la fleur de l'amandier, ni la chaude haleine du sud, chargée de poussières dorées et de fines senteurs. Et comme un souffle plus fort faisait tout

(1) Minorque.
(2) La cathédrale de Palma ne fut achevée qu'en 1601.

Digitized by Google

à coup palpiter et se tendre la voilure, il ne se retint pas d'ajouter, bien qu'il se fût, au préalable, mordu la langue pour se contraindre à se taire : « Et puis, il n'est pas, dans Mayorque, une femme qui ne soit jolie ! »

⁂

Au soir qui suivit l'arrivée, après l'ovation populaire et l'entrée au palais, s'ouvrit la profonde salle où la table semblait ployer sous les mille et une richesses des festins. Ramón qui, pour une heure, s'était éloigné et revenait de prier devant le tombeau des siens, but beaucoup, fit grand honneur aux inventions des cuisiniers, et même, il chanta. Quelque droiture qu'il portât en lui, il se retrouvait faible et désarmé devant les hanaps et vingt aiguiérées de vin généreux ne lui faisaient point peur. Si, pour un bref instant, d'honnêtes résolutions s'étaient formées dans son âme, la cadence grêle des luths, le balancement des guirlandes fleuries, l'éclat des métaux précieux sur les menuiseries délicatement ouvragées, la plaisante humeur de son prince, l'enjouement des belles, conviées en nombre, tout concourait à le rejeter dans ce torrent des libres passions qui, sitôt engagé sur sa pente, eût renversé les plus massives roches pour s'élancer plus furieusement aux abîmes. Dans la demi-ivresse où le tenaient ses excès, vers la fin du festin, il n'apercevait plus qu'un avenir tout coloré du bonheur de vivre, paré d'un haut prestige, aussi aimé que redouté, tenant rôle aux conseils de l'Etat, et renouvelant à son gré sur sa lèvre assoiffée, préférable aux plus illustres des vins, ce nectar aux saveurs infiniment variées que verse l'amour lors-

Digitized by Google

qu'il n'est que d'écarter les bras pour les refermer sur le corps d'une belle amante, impatiente de se livrer au plus désirable des séducteurs. Autour de lui, déjà, parmi celles qui, venues d'Espagne, toutes nobles dames résidant à Mayorque et qui ajouteraient dorénavant aux grâces et parures de la petite cour, il dénombrait ses victoires prochaines. Savant en l'art d'accorder un peu ou beaucoup d'espoir, de loin, et la coupe au poing, il mesurait ou accentuait la faveur à celles qui devraient attendre et à celles qu'il étreindrait demain. Redevenu franc avec lui-même, dès le premier service, il avait conclu à la toute hypocrisie d'un acheminement vers le repentir. Il pressentait trop bien qu'il sortirait seulement du tourbillon lorsque l'âge aurait amolli ses muscles, usé sa chair et lassé son cœur. Il n'avait pas demandé à la Providence de le créer beau et prodigue de tendresses. L'octroi de si précieux dons signifiait qu'il dût les dépenser. Très tard, lorsqu'il serait pauvre, il remercierait Dieu, une dernière fois, de ses anciennes richesses, puis se ferait sage et exemplaire. Au surplus, s'il avait péché en gaspillant, le ciel, indulgent aux faiblesses de la créature qui s'égare en trop aimant, lui laisserait le délai de racheter ses fautes vénielles, par l'accomplissement de plus d'une bonne œuvre.

Lorsque le prince Jayme leva la main droite pour donner à ses hôtes le signal de la retraite, Ramón, que nulle charge ne retenait plus, cette nuit, au palais, descendit, l'un des premiers dans la grand'cour et la fraîcheur de l'air marin, en le frappant au visage dès qu'il se fût avancé vers le golfe luisant comme un émail, au clair de lune, lui fit aussitôt un grand bien en apaisant sa fièvre de corps et d'âme. Seul, il marchait dans les rues silencieuses

Digitized by Google

et désertes, car les Mayorquins, après avoir beaucoup chanté sous les fenêtres, dormaient depuis longtemps déjà. Droit devant lui, il allait, remontant vers le chantier de la cathédrale dont les murs amorcés se profilaient sur la hauteur, contre un firmament d'azur sombre endiamanté d'étoiles. De plus en plus tempéré, il se louait de ne s'être point jeté sur quelque proie, dès ce soir même. Aussi bien, opposant à son plaisir cette apparente contrainte, n'ignorait-il pas qu'il y ajoutait un raffinement, une subtilité seule comprise par ceux qui savent que l'une des plus complètes joies dans l'amour est, parfois, de l'imaginer bien plutôt que de le vivre. Avec une délectation spirituelle qu'aucune possession, à cette heure, n'eût pu valoir, il replaçait devant ses yeux, et une à une, toutes les femmes parmi lesquelles il lui eût été aisé de choisir, et à chacune, sa jouissance aiguisée par un ingénieux dosage, il demandait un peu, pour compléter le tout irréprochablement parfait que la plus éperdue des amantes n'eût jamais su totaliser.

Tandis que sous le placide regard des soleils nocturnes, il réduisait ainsi les espaces infinis aux dimensions d'une alcôve, il allait, par la ville morte, inconsciemment averti des détours qu'il convenait d'observer dans le méandre des ruelles hautes et basses, pour ne point trop s'éloigner de son but. Après des heures et comme, vers l'est, une pâleur s'élargissait sur les maisons, il ressentit la fatigue. Levant la tête, il reconnut l'entrée de l'église San Miguel, cette ancienne mosquée, où, tant de fois, sa mère l'avait conduit par la main.

La maison Lull n'était qu'à quelques pas.

Digitized by Google

⁂

Lorsqu'il eut trois fois fait retomber le marteau de porte, le vieux serviteur de don Ramón, gardien du logis depuis le double deuil, vint ouvrir, haussant le flambeau. Depuis un mois, matin et soir, dans ses prières, il bénissait Dieu, qui allait ramener, dans l'île et dans le foyer, le jeune maître monté si haut sur l'échelle des honneurs.

Incliné, il baisa la main de celui qu'il avait vu si petit, fièrement cambré sous la férule du magister troubadour. Toutefois il contint sa joie, pour n'importuner point le Sénéchal-Majordome, fatigué sans doute du voyage et peut-être de la fête du palais. Il osa seulement demander si l' « illustre fils » tiendrait résidence à la Ca Lull (1) ou près de son prince. Une réponse indéterminée le laissa perplexe. Alors, il reprit le flambeau qu'il avait déposé sur la table, dans la grande salle du rez-de-chaussée et s'autorisa à s'engager le premier sur les degrés de l'escalier.

A l'étage, il ouvrit, avec lenteur et tout entière, une porte qu'étoffait une draperie frappée aux armes des Lull, puis il s'effaça contre la boiserie. Des larmes roulaient sur ses joues tannées.

— C'est la chambre de Don Ramón, votre père.

— Grand merci, Francesch, et va dormir.

Seul, dans la pièce oblongue et sévère, le Mayorquin qui, depuis dix années, s'était enivré de tant de profanes senteurs dans le monde, ne put se défendre contre le sentiment presque religieux qui, les fumées des alcools désormais dissipées, assaillait

(1) Maison Lull.

Digitized by Google

son cœur brusquement rasséréné. Un relent de poussière dormante et de renfermé prolongé le troublait comme l'odeur fade et pourtant enivrante de ces anciens coffres ouverts d'une timide main et où l'on retrouve, après de longs voyages, de dures épreuves et de coupables oublis, l'évocation vivante et qui n'a point vieilli, des billets tendres jadis lus fébrilement à la lueur de l'âtre, le parfum de souples chevelures où l'on posait les lèvres lorsque l'on avait vingt ans. Malgré lui, et tout décidé qu'il fût à ne point se laisser gagner par la trop douce poésie des souvenirs les plus purs et les plus beaux dans la vie de tout homme mûri, sinon blasé, il céda à l'ordre de ranimer sa jeunesse déjà lointaine entre ces murs qui en avaient entendu les rires et les colères. Il tendit l'oreille vers l'écho des temps accomplis et, à son tour, sentit se mouiller ses joues. Il fut jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit. Malgré l'imminence de l'aube, la lune amicalement, semblait sourire à ce revenant désemparé. Comme aux jours du passé, elle éclairait le mur bas et le banc sarrasin, taillé en arc, comme elle.

Un oiseau, invraisemblablement, pépiait, comme en rêvant, de petits appels dolents. Trop ému pour soutenir son âme ferme et droite devant ce clos si plein de rêves et de visions redressées, il repoussa les vantaux où les vitraux tremblèrent dans leurs armatures disjointes. Retourné vers les hautes parois, il vit enfin l'épée. Depuis qu'elle avait retrouvé son poli et sa flamme, en un soir inoubliable, elle était restée suspendue, près d'un petit fanion aux couleurs d'Aragon, sur le cuir fauve où la main d'un guerrier, pour toujours éloignée des combats, l'avait dressée contre les poutres blasonnées.

Digitized by Google

Il posa les doigts sur le fer et le sentit glacé de toute la froideur du tombeau. Dans le morne silence de la grande maison, il écoutait son cœur qui battait à la cadence de la fièvre. Il regarda la porte derrière laquelle s'ouvrait la chambre de sa mère. Il vit, comme à travers la boiserie miraculeusement transparente, le haut lit à colonnes où, gisante, les bras en croix, la sainte femme lui était apparue une dernière fois, blanche comme une cire, et déjà retournée à la droite de Dieu. Puis, il pensa, grave, en sollicitant les morts, et il leur dit : « Je ne trahis rien de mon engagement. Dormez dans la paix du Seigneur. Vous m'avez légué un sang qui me brûle et m'emporte à l'amoureuse aventure. Quand le Très-Haut voudra, il en éteindra l'ardeur. Je suis son esclave trop docile, et je le confesse humblement. Priez qu'on jette un peu de cendre sur un feu que je ne saurais réduire. Retirez votre fils d'une fournaise dont les flammes le consument. Jamais, de lui-même, il ne saurait s'en distraire. Et soyez bénis pour vos bienfaits passés, présents et à venir » .

Lentement, Ramón se dévêtit sitôt qu'il eut, à genoux, terminé sa prière. Et il comprit alors la toute puissance des invincibles instincts qui ordonnaient le cours de sa destinée, car, tout pénétré qu'il fût de l'émoi où le laissait la scène muette et tragique qu'il achevait de vivre, lorsque, sur le lit, il écarta la couverture et ajusta les coussins de tête selon sa convenance, il ne se retint pas de contempler un instant, sur le drap, le visage, fallacieusement modelé contre l'étoffe par le Diable, d'Ambrosia de Castello, femme d'un riche Gênois citadin de Palma, et la plus belle assurément, de toutes celles qui, quelques heures plus tôt, assistaient au repas, chez Jayme le Gouverneur.

Digitized by Google

TROISIEME EPISODE

1261.

LA MÉDAILLE AMBROSIENNE

« Seigneur, qui avez permis que la connaissance des péchés et de la pénitence des grands débauchés du monde vînt jusqu'à nous afin que nous sachions qu'il n'y a point de crimes que vous ne remettiez à un cœur contrit, faites que nous évitions le péché ou que, si nous avons le malheur de le commettre, nous en fassions une sincère pénitence. »

(Vie des Saints pour tous les jours de l'année, édition Jacques FERRAND, à Rouen, MDCCXCII. *Sainte-Marie l'Egyptienne*, 7 Mai.)

A Manacor, le vaste domaine des Lull, présent du roi dès 1229 et qu'avait reçu en héritage, avec d'autres terres fécondes, Ramón le dissipé, s'étendait dans la plaine, tout chargé d'oliviers, de vignes, de céréales et de moulins. Jusqu'aux pieds des côteaux qui se relevaient à l'est et d'où l'on découvrait, du faîte, une si large vue sur la ville, ses clochers et ses jardins, tout ce qui tenait de la « Cabalsomeria d'en Lull » s'élargissait à perte de vue. Plus loin, vers le massif montagneux d'Arta, après les premières pentes de Son Lorenzo et de Son Servera,

Digitized by Google

des villages posaient les blancheurs de leurs façades sur l'arrière-plan d'un sol chaudement coloré où les forêts, en longs bandeaux de verdures frémissantes, montaient jusqu'à la région des neiges.

Un bon nombre de paysans, chrétiens venus au moment de la conquête et qui, arrivés à la vieillesse, se réjouissaient d'avoir crû et multiplié dans l'île bénie, consacraient l'effort de leurs muscles et leurs plus fidèles pensées à la prospérité des cultures et au contentement du maître, le Seigneur Sénéchal. Depuis qu'en 1257, il avait pris pour épouse une riche orpheline, Dona Bianca Picany, fille d'un des plus braves conquérants de Mayorque, ils unissaient les deux nobles conjoints dans une égale vénération et lorsque, dans leurs séjours sur le « bien Lull », remontés de Palma ou descendus de Pollenza, ils amenaient avec eux l'héritier du nom, le jeune Domingo qui avait, à Manacor même, poussé son premier vagissement en 1259, ils se rassemblaient, heureux comme de grands enfants, le soir, pour voir la nourrice, et plus tard la gouvernante, promener, devant la maison, ce petit gentilhomme qui serait, un jour, le maître et le protecteur de leurs fils.

En cette journée de fin d'automne 1261, ils trouvaient une nouvelle raison de joie à se savoir serfs et serviteurs d'une illustre famille. Ne venait-on point d'apprendre, dans l'oliveraie et jusqu'aux confins du domaine, que la gente Dame Bianca, si douce et si affectueuse pour tous, attendait, avant l'aube prochain, la délivrance qui, peut-être, lui apporterait un second fils ? Tout le jour, hommes et femmes avaient, au milieu des champs et des prés, souvent suspendu leur labeur pour prendre le temps de solliciter du ciel un heureux couronne-

Digitized by Google

ment de la bonté de Dieu. Dans cette circonstance, on faisait taire, au fond des cœurs rustiques, la peine secrètement enfermée que causait à chacun et à tous la rumeur depuis longtemps répandue. On voulait oublier que Don Ramón, par des péchés trop fréquents et trop avoués à la face du monde, avait enfoncé bien des fois un méchant poignard sous le sein de sa pure compagne. On éloignait le souvenir des scandales qui, du palais même, avaient porté leur écho jusque dans ces placides campagnes où l'on ignorait tout des bruits de l'univers. On espérait que le démon de la chair ne s'acharnerait plus sur cet homme trop beau, sur ce vainqueur trop assuré de ses victoires, et que, père de deux garçons, il apaiserait en lui ses passions, dont le roi lui-même, lui avait, paraît-il, fait grand reproche. Alors, il ne partagerait plus sa vie qu'entre l'amour de Dieu, le respect de Dame Bianca, ses devoirs d'éducateur et les fonctions de sa haute charge.

Une large part de ces sentiments, Ramón Lull avait pu la lire, dans le cours de l'après-midi, sur les prunelles des campagnards, en parcourant, lentement, à cheval, presque tout son territoire et en arrêtant sa monture, au bord des sentiers, à tout instant, pour échanger des paroles amies et recevoir des vœux affectueusement émus. Pour respectueuses et voilées que fussent les appréhensions de ces pauvres gens qui l'aimaient, il n'avait pas manqué de les débusquer, sous l'intonation des adieux et derrière l'accent des remerciements adressés d'avance, à la Providence qui est tutélaire aux gens de bien. Il ne s'offensait point de ces sentiments, au reste si soigneusement déguisés et où le plus susceptible des hommes n'eût pu surprendre l'impertinence d'un conseil. Il n'y voulait envisager, parmi tant d'autres

Digitized by Google

témoignages d'attachement, que la tacite espérance des cœurs tout remplis de lui et qui souffraient de le voir, dans les adorables et terribles jeux de l'amour, si impitoyablement victime de sa faiblesse.

Cette souffrance que tant d'êtres simples et bons éprouvaient si vive, si fraternelle, ne la ressentait-il pas, toujours, cuisante dans ses réveils, lancinante dans ses apaisements, au fond de lui-même ? Il savait bien ne point agir cyniquement et à l'étourdie, et avec une fougue aveugle et fataliste, en se lançant dans les équipées sentimentales, sans y apporter aucune trêve. Il n'eût pas toléré l'injure de s'entendre dire qu'il courait au plaisir comme l'animal court à son plat, et ne le vide goulûment que pour en vider aussitôt un autre, pour peu qu'il le rencontre. Pas une de ses aventures d'amour n'avait été engagée et suivie sans qu'il s'accordât, trop bref hélas et sans profit réel, le délai de se blâmer d'abord. Pas une qui n'eût pris fin sans qu'il ne considérât un instant, écrasée sous ses pieds, cette écorce de fruit qu'il achevait de broyer entre ses dents. Toujours, il s'était fait honte de l'avoir rejetée, sans un remerciement, pour en palper déjà une nouvelle. La notion de son égarement vivait dans son esprit côte à côte avec l'impérative autorité de son appétit perpétuel. Jamais il ne s'était rué vers quelque facile triomphe, sans accorder à sa conscience le geste, honorable mais vain, de faire d'abord quelques pas à reculons.

Il se pourrait que Dieu lui comptât un jour ces mouvements de l'âme. Mais jusqu'à l'heure où l'affaire serait, là-haut, mise en jugement, l'amant dont ne se dénombraient plus les ravages et dont les réprimandes personnelles ne concouraient qu'à le rejeter au plus profond du gouffre, n'avait réussi

Digitized by Google

qu'à dresser, contre lui, les justes critiques d'un prince dont il eût dû être le mentor, l'animosité d'une cour qui, feignant d'applaudir à ses galantes prouesses, attendait le moment où quelqu'un saurait les lui faire expier toutes à la fois, et enfin, la silencieuse et passive douleur d'une épouse et d'une mère, la désolation profonde de Bianca Picany qui, souventes fois, penchée sur un berceau, buvait ses larmes en assurant, si elle y était surprise, que c'étaient celles de son enfant.

Ni la sainteté du lieu, ni la considération envers celle qui allait ajouter à sa lignée, ni le respect qu'un vrai gentilhomme doit attendre du monde, ni l'amour paternel, ni le péril de l'enfer, ne contenaient cette lascivité impatiente et sans frein qui piétinait, avec une vergogne de plus en plus effrénée, toute convenance, tout devoir et toute vertu.

Et quoi qu'il en fût, au premier tournant de chemin, pourvu que la brise mît dans une robe un pli assez gracieusement arrondi, pourvu qu'un rayon du tendre couchant allumât sous une paupière un éclat assez joli, le Seigneur Majordome du roi Jayme de Mayorque, retournerait à son tant aimable péché, qu'il s'appelât Juana ou Elvira, Nastasia ou Natana. Nulle objurgation ne retiendrait la main du séducteur haussé vers les trésors du corsage et le bruit de toutes les cloches mayorquines ne saurait couvrir son amoureux murmure, devant l'idole, ni son satanique *Ave Maria*.

Ainsi songeait Ramón Lull, alors dans sa vingt-neuvième année, aux dernières heures du jour, en achevant sa promenade cavalière, au milieu des paysans. A cinq cents pas devant lui, entourée de grands arbres dont les abondantes

Digitized by Google

frondaisons dorées s'appuyaient aux toits du logis, il voyait, carrée et robuste, simple en ses lignes, massive en ses structures, la maison où, sur le plan sarrasin à peine modifié, son père avait greffé des ailes de pierre blanche. Tout autre homme que son incorrigible fils eût, dès la veille, fermé la porte aux voix du dehors, dressé entre le monde et lui une barrière haute que rien n'eût pu le décider à franchir. Tout autre époux, tout autre père, fût resté dans la demeure familiale, eût recommandé la vigilance aux femmes de service et attendu, au fond de quelque pièce retirée, en lisant les Evangiles, qu'un cri l'avertît de l'heure où la chair de sa chair émergeait des limbes. Cependant, étrange et vagabond jusque dans une circonstance si solennelle, il avait fait seller le cheval et s'était tenu loin du foyer, durant des heures. En cela encore, et mu par quelque coupable diablerie, il se distinguait fâcheusement, parmi les créatures de Dieu. Il aimait Bianca, et il semblait la fuir à l'instant de la souffrance comme il la fuyait aux moments où il ne devait avoir pour souci que de lui prodiguer la joie. Depuis un peu plus de quatre ans que durait leur union, de quels calices ne l'avait-il pas abreuvée ? Et lorsque le fiel des mères en gésine marbrait son cher visage tiré par l'auguste douleur, il n'était point là pour éponger la sueur sur les tempes et offrir le réconfort d'une main caressante, contre les dentelles de la coiffe ! Sa pensée errait loin du lit, qui, tout ce jour, pour un Lull, eût dû être le centre de la terre, et voyageait à Palma d'où, pour un apaisement forcé, il avait dû s'éloigner, sur le conseil de son prince, à Barcelone d'où le sollicitait, de par delà la mer, le souvenir de tant de folles équipées vécues hâtivement, pendant

Digitized by Google

huit séjours sur la péninsule, depuis son installation dans l'île en 1256.

Dieu le voulait ainsi. Dans ces trop rapides instants, tels que celui-ci, où sa sagesse asservie au mal se rappelait à sa raison, il convenait d'être fautif et promettait un baillon à son démon conseiller. En assurant, à cet inspirateur aussi maudit que bien-aimé, qu'il s'appliquerait désormais à secouer sa tyrannie, Ramón, sitôt le porche franchi, se pencha vers un serviteur accouru et demanda : « Rien encore ? »

L'homme se signa, écarta les bras comme pour traduire, d'une façon muette, une réponse où les mots ne lui eussent jamais paru assez respectueux, puis, ajouta : « Il est venu un laboureur de la terre d'en haut qui a apporté des médailles ».

— Des médailles ?

— Oui, pareilles à celles que d'autres trouvèrent dans les champs d'alentour et qui ont été remises à Votre Seigneurie.

Le Sénéchal se souvenait. En plusieurs occasions depuis qu'il faisait cultiver son bien de Manacor, les paysans avaient exhumé, sous leurs pioches, plus d'un de ces témoignages des civilisations qui s'étaient succédées aux Baléares. Ces curiosités antiques, une à une groupées à la « Caballeria d'en Lull », y constituaient déjà une assez riche collection. On y voyait, souvent en assez bon état de conservation, des disques de métal, des jetons, des pièces, qui attestaient le passage sur ce sol fréquemment disputé, des Rhodiens, puis des Carthaginois du huitième siècle avant notre ère, puis des Romains cent vingt-cinq ans devant que ne brillât l'étoile guide des mages, puis des Vandales, vers l'an 425, puis des Goths, des

Digitized by Google

Arabes, des Zeirites, enfin des Almoravides. Les îles « baltaires », les βαλεαριδες de Strabon, les βαλιαρτες de Diodore de Sicile, avaient été semées de ces signes parlants où le bronze, l'argent et l'or conservaient, depuis la nuit des temps, comme en un sûr tombeau, les effigies des grands d'ici-bas dont les noms s'effaçaient au pourtour des médailles.

— Où est l'homme ? questionna-t-il, intéressé.

— Dans la salle des gens. Il se tient près du brasero, car il était accouru sitôt sa trouvaille, et, vous savez, Maître, c'est le fils du berger Joachim : il tousse aux premières fraîcheurs.

— Tu lui as donné à boire ?

— Un peu.

— Retourne. Verse-lui la seconde rasade. Je l'irai voir dans un instant.

Le valet emmenait le cheval. Ramón entra dans sa demeure, fit son pas plus léger sur les nattes et s'enquit des circonstances. Jusqu'à la porte de la chambre nuptiale, il remonta, mais là, accroupie dans la laine d'une peau de mouton, une servante s'appuya un doigt sur la lèvre. Dona Bianca avait longuement gémi. Maintenant, elle reposait. On entendait, par la baie entr'ouverte, son souffle pressé et fort.

L'époux, contrarié dans un bon mouvement de son cœur, eut un geste de dépit et grommela, pour lui seul : « J'irai donc caresser des visages de califes et de Césars ».

... Il poussait la porte de la salle basse. L'homme était là, assis, la cruche au poing, près du brasero, le premier allumé de la saison, et où, selon la coutume locale, brûlaient, dans une large coupelle de cuivre soutenue par un cercle de bois plat, les épluchures du fruit de l'amandier. A la vue

Digitized by Google

de son maître, le paysan déposa prestement le pot de grès sur les dalles, devant ses pieds nus, se dressa en une brusque détente, salua tout aussitôt et très bas incliné. Déjà, il ouvrait sa ceinture et en tirait un objet contourné, tout incrusté d'une crasse verte.

— Où as-tu déterré cela ? s'enquérait Lull, en devinant, sous le métal déformé, une fort ancienne garde de glaive.

— Au pied même du coteau, à l'endroit où le domaine s'achève, avant la montée de Sa Real. D'autres et moi avons ouvert un petit « talayot » (1) et cela nous est venu dans les mains presque aussitôt que nous avons commencé à creuser.

— Et les médailles ?

— Les voici, maître.

Le fils de Joachim le berger attirait cette fois une dizaine de pièces de divers modules. Sur la plupart, le temps avait déposé une injurieuse patine, mais par une chance, si les contours étaient rongés, les empreintes, gravures et reliefs conservaient le plus généralement une netteté suffisante pour qu'on pût essayer d'y reconnaître une époque et une provenance.

Ramón les examina, curieusement, et une à une. Les monnaies arabes prédominaient, celles que l'on emportait de l'île pour aller commercer à Tunis et autres lieux d'Afrique, mais il se trouvait là aussi deux pièces à l'effigie de Dioclétien et une

(1) On nomme encore *talayots*, des monticules de taille assez réduite, et qui, souvent, se présentent sous une forme qui pourrait évoquer le dolmen ou la pierre levée. De nos jours, beaucoup de ces talayots ont été ouverts et explorés. Il a été abondamment écrit à leur propos, sans que leur origine soit clairement établie.

Digitized by Google

grecque, montrant un épais visage vu de profil, couronné d'une sorte de diadème à pointes aiguës.

Le numismate, tout amateur qu'il fût, frottait le métal entre ses doigts, l'exposait, en meilleure clarté, près de la fenêtre, au jour déjà déclinant, essayait, sur l'exergue déformé des médailles romaines, de déchiffrer les inscriptions, lorsque le paysan, qui rajustait son vêtement, sentit un obstacle sous sa main, fouilla sa ceinture et en tira deux objets, en s'excusant...

— J'oubliais celles-ci.

Instruit comme par une soudaine intuition, le Seigneur de Manacor négligea un besant du type de ceux qu'en France on appelait alors, le « sou d'or » et qui provenait en droite ligne de Byzance. Toute sa curiosité se concentrait sur une autre pièce d'or, admirablement préservée contre l'offense des âges, encore que, pour un quart, son listel ait été mordillé, échancré par la lèpre des métaux. Sur l'un des « plats », on voyait quatre coursiers fougueux entraînant un char où se tenait debout, et les cheveux au vent, un jeune dieu ailé, — peut-être une originale et rare personnification de l'amour. Sur l'autre, se silhouettait, fortement relevé en un modelé étonnant de nuances subtiles et de réaliste observation, une ligne d'une pureté et à la fois d'une sensualité infinies, le contour d'un front de calme déesse lié au nez droit d'une sainte madone et au dessin d'une bouche prometteuse des baisers les plus passionnément profanes. De cette extraordinaire combinaison du divin et de l'humain se formait une image complexe et saisissante qui devait avoir, dans les siècles accomplis, déconcerté et fait rêver bien des hommes, depuis qu'un génial disciple du grand Evainetos y avait consacré le

Digitized by Google

meilleur de ses soins, mais qui, à cette heure, dans le logis des Lull, sous le jour oblique de ce crépuscule commençant laissait, blême et médusé, incliné sur elle et se mordant la lèvre jusqu'au sang, un spectateur dont le trouble, l'angoisse n'eussent pas été plus complets s'il avait vu la Gorgone appliquer contre la fenêtre son masque et ses serpents affreux.

— Tiens, prends, et va-t-en, balbutia Don Ramón, tourné enfin vers le paysan et lui tendant sa bourse.

Le gars émerveillé, saisissait l'offrande magnifique, et, terrifié pour avoir vu son maître changer de couleur sur la fatale trouvaille, se glissait vers la porte, pour sortir en hâte, et courir, sans reprendre haleine, jusqu'à la cabane paternelle.

Lull restait seul et, le corps ployé comme sous un fardeau invisible, la prunelle dilatée, considérait encore l'adorable et fantomatique image. Ce n'était point un profil antique qu'il tenait ainsi sous ses yeux, dont il suivait, et contournait la ligne avec un enchantement et une terreur croissante. C'était Ambrosia de Castello, l'incomparable et tant désirée Gênoise, la femme qui, seule de toutes les femmes convoitées, avait soutenu le regard implorant du vainqueur des belles et laissé entendre au conquérant qu'elle portait, quoi qu'il fît et voulût, une cuirasse dont l'argent pur ne saurait être souillé par les mains d'un autre maître que son Seigneur légitime, Ambrosia, dont l'effigie frappée dans l'or multiséculaire, se ranimait, entre des doigts soudain brûlants de toute la chaleur de vie qui se dégageait de cette médaille morte, Ambrosia regrettée, mais jamais oubliée, depuis les jours où elle narguait la toute séduction de l'Adonis catalan et

Digitized by Google

drapait son manteau en vestale devant le trop hardi cavalier !

Tout un passé de vaines espérances et d'amers déboires reprenait forme, dans le soir agonisant. C'était en 1257, aux premiers temps que Jayme l'infant composait sa cour, au palais de Palma. Ambrosia régnait là, par sa dignité grave, par sa beauté pure, sur les dames les plus nobles et les plus accomplies. Ramón, dans cette corbeille fleurie de jeunesse et de grâces, ne voyait que cette rose tendre et si fière, et n'aspirait qu'à s'enivrer de son parfum. Il portait vers elle la main pour la cueillir. Elle refermait ses pétales et, déjà, quelque épine cachée blessait le téméraire. Il saignait de l'affront, mais la blessure ajoutait sa souffrance à son dépit, pour multiplier la ferme volonté de ne point rester en échec. Il osait des actes tels, et à ce point insolents, que l'Italien, mari outragé, portait la main à son épée, et parlait de tuer le Sénéchal. Le roi tempérait les fureurs de l'époux et faisait entendre raison au soupirant éperdu. Ambrosia, séquestrée et plus gardée qu'une musulmane, priait Dieu nuit et jour pour que Satan renonçât à son œuvre maléfique.

Mais Lull demandait ses inspirations à l'enfer, et c'est l'enfer qui semblait, narguant Dieu, conduire l'aventure à son tragique destin. Un démon en conseillait un autre, en cette nuit de mars 1258, quand le Majordome du royaume baléare attendait, sous le porche de San Miguel, que l'idole sortît du temple, pour l'enlever de force et la conduire au rivage où un équipage se tenait prêt à lever l'ancre. On fût parti vers les îles heureuses. Le ciel, pourtant, n'avait pas voulu ce rapt. Le Gênois, prévenu par quelque traître, surgissait à propos et l'on échangeait sur le port de terribles estocades. Et le lende-

Digitized by Google

main, harcelé, lassé de combattre pour son honneur, supplié peut-être par l'innocente victime, cet homme retournait dans son pays, après avoir fermé son palais et jeté la clé dans la mer.

Depuis, on ne savait plus rien, ni de lui, ni d'elle. A Gênes, sans doute, ils avaient vécu, l'un contre l'autre serrés, et s'aimant bien. Lull, humilié, ne pardonnait pas à cette femme, à cet homme, qui lui avaient infligé sa seule défaite.

Et maintenant, remontée du fond de la terre et des temps, elle reparaissait, souriante et énigmatique, tout ainsi qu'au naturel. Et l'amant déçu baisait un visage au dessin épuré, devant le feu de déchets d'amandes, sous les poutres brunes du vieux logis, à deux pas de la chambre où Dona Bianca implorait le ciel, pour la délivrance.

— Que me veut-on ?

Quelqu'un avait ouvert la porte, et avertissait :

— Le moment n'est pas éloigné.

Ramón refermant les doigts sur la médaille, suivit la servante et entra dans la pièce où, à la lueur d'une haute cire, s'offrait à sa vue l'autre profil, douloureux, hâve, d'une mère prête à se métamorphoser dans la joie en entendant le premier cri de l'enfant.

Comme elle tournait vers Lull un regard languide, il fut ému, et avec toute la loyauté de sa pensée, l'assura de sa tendresse. Un flot chargé des plus généreux sentiments avait, en un instant pressé son cœur et le soulevait, l'inclinait sur cet être dolent, sur cette irréprochable compagne. Il lui dit, probe et sincère, ce qu'il ne pouvait retenir sur ses lèvres, toute une protestation de foi et d'attachement, et sa honte, en cette minute solennelle, à se souvenir de tant de peines qu'il lui avait causées. Il

Digitized by Google

parla de cette créature qui était au moment de naître, prononça, la voix brisée, les noms choisis pour elle, Magdelena ou Ramón. Il remercia l'épouse qui lui avait déjà donné un fils, Domingo, et jura d'être le bon père.

Bianca haussa les mains pour saisir et étreindre celles du pécheur et, devant son amende honorable, pardonner toutes ses fautes, d'un signe muet, mais il n'abandonna à la généreuse caresse, qu'une main, car, dans l'autre, il gardait prisonnier le portrait d'Ambrosia.

Le pas d'un cheval sonnait sur les pavés de la cour. L'importun qui se présentait à cette heure choisissait mal son moment. Le maître se promettait déjà de le faire inviter à passer son chemin, lorsque, redressant une courtine qui étoffait la porte, une femme de service annonça, dans un murmure, le visiteur par son nom.

Sanche de Clot ! Ah celui-là, c'était la Providence qui l'envoyait. Vieux compagnon de luttes pour le père de Ramón et pour les meilleurs « chevaliers de la conquête », il s'était retiré dans ses terres, couvert d'ans et de gloire, à Mayorque, et son domaine joignait la « Caballeria d'en Lull ». C'était, dans l'île comme la noble survivance de l'âge héroïque, l'exemple vivant des vertus qui avaient animé, un quart de siècle plus tôt, tant d'impavides guerriers du Christ. S'il était conduit, en ce moment, devant les fenêtres de la chambre où soupirait Bianca et où luttait Ramón, c'est qu'il apportait le bon présage, et comme la signature morale du pacte de fidélité à peine rédigé au chevet de la plus aimée des femmes.

Elle-même avait entendu prononcer le nom vénéré par tous les sujets de Jayme Ier, et déjà

Digitized by Google

inscrit dans l'histoire. Elle dit : « Vous recevrez ce bon vieillard ». Il dégagea donc ses doigts qu'elle pressait encore, interrogea le cher visage où perlait la sueur, consentit que l'enfant, avant d'entrer dans la vie, lui accorderait le court délai d'accueillir le vieil ami si rapproché de la mort. Et il s'en fut, la médaille brûlant sa chair sous les ongles crispés, vers l'hôte porteur des intègres conseils.

Sanche, qu'on venait d'avertir des couches imminentes, se hâtait vers l'enclos, pour remonter en selle et partir. Ramón dut le contraindre doucement afin qu'il séjournât un peu et l'ancien céda à l'affectueuse requête. Il n'ignorait rien de la vie de cet homme jeune, de ses fièvres de chair, de ses scandaleuses victoires d'alcôve, de ce génie fatal toujours penché à son oreille pour lui proposer quelque amoureuse folie. Que de fois avait-il, près de cet aventurier du cœur, amicalement rappelé qu'il l'avait quasi vu naître et fait danser cent fois sur le cuir de sa botte ! En combien de circonstances avait-il cru devoir évoquer l'impeccable caractère du père Lull, sa vie claire et droite comme une épée ! La leçon de morale était toujours écoutée, sinon observée, et le Sénéchal du royaume goûtait même un plaisir certain à être tenu pour un adolescent encore par ce spectateur de sa prime enfance. Au surplus, il admirait tout en lui, la fermeté du caractère et la vaillance du corps. Passée sa soixante-dixième année, celui qui avait, le premier, fiché l'étendard d'Aragon sur les créneaux mauresques de Valence, chevauchait sans fatigue de Manacor à Palma et vers toutes les régions de l'île, et presque tous les jours, pour prendre l'air, disait-il, remuer, et, proprement, vivre. Ce soir même, il revenait de la capitale où il s'était rendu sans vider l'arçon,

Digitized by Google

pour donner des instructions à des ouvriers qui réparaient son logis, derrière la Lonja. Il rentrait frais et dispos, mangerait une épaisse soupe de pois tout à l'heure, et puis dormirait comme un jeune homme. Il disait : « Sois heureux, Ramón. Serre la main de ton vieil ami Sanche et retourne près du berceau qui attend. N'est-ce pas le plus beau devoir ? »

— C'est le plus beau, souscrivait l'impénitent, la main tendue.

— Quel âge as-tu ?

— Plus de vingt-neuf ans.

— Quatre fois l'âge raisonnable et un an par surcroît.

— Je le sais, maître Clot.

— Maintiens-le toi dans l'esprit, gaillardement. Je te parle comme parlerait ton père, au moment où tu vas être père encore.

— Vous êtes bon et juste.

— J'ai pour toi grande affection.

— Je veux donc la mériter toujours. Mais qu'est-il de neuf, dans Palma ?

— Rien, en fait. Quand y rentreras-tu, assagi, dans ta maison natale ?

— Bientôt. Dès que mon prince, moins irrité, m'appellera.

— J'ai su, hier, qu'il te réclamerait avant peu. Tu as mieux que son estime. Tes fautes l'ont affligé plus qu'offensé.

— Dieu le conserve en sa sainte garde.

— Je l'implore aussi pour toi, fils d'un digne homme que j'aimais bien. Rentre à Palma où ton devoir te réclame, où t'attendent tes amis, où tes ennemis ne te souhaiteront plus nuisance.

— En avais-je donc ?

Digitized by Google

— Comptes-tu pour peu ceux dont tu pris les femmes ?

Ramón riait.

— Ils ne furent jamais bien redoutables. Un seul, Castello... mais il est parti et... aujourd'hui... sa femme est loin de ma pensée.

— Est-ce vrai ?

— Si je ferme les yeux, je ne la vois plus que comme une médaille antique.

— Ainsi, je puis t'apprendre la nouvelle que je retenais...

— Une nouvelle ?

— Ambrosia est revenue.

— Elle !

— Ne t'émeus point.

— Je m'en défends ! Revenue ! Et lui ?

— Mort à Gênes.

— Elle est dans son palais ?

— Et n'en veut sortir, depuis deux semaines, que pour se rendre à l'église. C'est une sainte créature. Le roi Jayme l'a fait prier à la cour. Elle a décliné l'honneur d'y paraître. Adieu, petit, je bénis ton second enfant.

Sanche de Clot descendait l'étroit perron. Ramón, la gorge serrée, le regardait enfourcher aisément son cheval, sans l'aide de son écuyer. Les deux hommes échangèrent un dernier salut, et une étincelle jaillit de la pierre sous les fers de la monture.

Un instant, pressant la médaille « ambrosienne » contre son front, Lull s'attarda, dans la nuit calme, sur les marches. Le criminel génie était là, invisible, tentateur. Il y eut un hennissement dans l'écurie. Le démon ordonnait : « Qu'attends-tu ? » Le malheureux, obsédé, répondait « Non ». Et le

Digitized by Google

hennissement se fit entendre une seconde fois : « N'hésite donc point ! » intimait la voix tenace... Le Sénéchal tournait la tête vers Bianca, vers l'enfant. L'or, rongé par une longue usure, lui brûlait les doigts.

Et, au milieu du silence, un cri monta au ciel. Le Sénéchal tomba à genoux : « Seigneur Dieu, protégez-moi ». Maintenant, la maison était muette comme un tombeau : « Armez-moi contre ma faiblesse ». Des pas accouraient dans la galerie. Des voix de femmes disaient, répétaient : « C'est une fille... une fille ! Où est le maître ? »

Alors Ramón Lull se redressa, se rua dans la cour. Déjà, il sellait le cheval, l'entraînait jusqu'à la barrière et le porche, suppliait les étoiles, implorait les anges, faisait trois pas vers le logis en se maudissant, revenait près de l'animal en grinçant des dents....

On l'appelait...

Il saisit la crinière, chercha l'étrier...

Sur la route de Palma, un cavalier fou galopait...

Digitized by Google

QUATRIEME EPISODE

1261-1262.

LA BEAUTÉ DE CENDRE

Une grande douleur, un grand malheur, peuvent nous forcer à connaître les contradictions de la volonté de vivre avec elle-même, et nous montrer clairement le néant de tout effort. C'est ainsi qu'on a vu souvent des hommes, après une vie toute agitée de passions tumultueuses, des rois, des héros, des coureurs d'aventures, changer subitement, se résigner, se repentir, se faire moines ou anachorètes. Tel est le sujet de toutes les histoires de conversions authentiques, par exemple, celle de Raymond Lull : un jour, une belle qu'il aimait depuis longtemps, lui donne enfin rendez-vous chez elle. Il entre dans la chambre, fou de joie... A partir de ce moment, comme s'il avait entrevu l'enfer, il se convertit, quitta la Cour du roi de Mayorque, se retira dans une solitude, fit pénitence.

(SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille und Vorstellung.*)

Elle persévérait à ne point paraître dans les fêtes et ne sortait de sa demeure que pour aller s'agenouiller dans les églises, visiter les malades et réconforter les pauvres. La première fois que, près de San Miguel, Ramón s'était posté devant elle

Digitized by Google

pour la saluer avec une magnifique ostentation, elle avait incliné le buste, baissé les paupières et cherché refuge dans le sanctuaire, près de la grille d'autel, sous la statue de la Vierge aux sept douleurs.

Pendant les dernières semaines de Novembre, et durant tout Décembre 1261, Lull avait usé de tous les stratagèmes pour se trouver sur le chemin de cette beauté sévère et recevoir le muet reproche de ce regard si profond et si calme où il s'était juré de rallumer les feux de la passion. La pudeur et la fidélité d'Ambrosia, si manifestement invincibles, exaspéraient la forfanterie du conquérant rebuté. Il attendait le miracle d'amour, celui qui, en tous ces beaux récits de chevalerie dont il avait délecté sa jeunesse, faisait un jour tomber, d'un corsage sévèrement fermé, une rose que le vainqueur, enfin, pouvait ramasser dans la poussière et attacher à son cimier. Il portait, cachée parmi les plis de sa soubreveste et soutenue par une chaînette de fer, la médaille trouvée aux champs de Manacor. Lorsque l'inexorable se montrerait plus adoucie, il la lui offrirait en présent, pour lui bien faire entendre que Dieu avait, depuis toujours, autorisé sa flamme.

En janvier 1262, toute la cour de Jayme suivait avec une extraordinaire curiosité ce duel de la vertu et de la convoitise. Dona de Castello prodiguait ses soins aux infortunés et le Majordome dépérissait. Nul n'ignorait qu'il se fût dix fois présenté aux portes de l'inclémente veuve et que dix fois on lui en avait interdit l'accès. On savait qu'à Manacor, sa femme, ses enfants restaient seuls et qu'il avait fui le toit paternel à l'heure même où sa fille naissait. Au palais, il ne mettait en confidence que de rares amis dont l'indiscrétion alimentait la chronique

Digitized by Google

scandaleuse. Et l'on s'égayait de son malheur Le prince observait, sans dire mot. Lull, maigri, le regard enfiévré, dédaignait toutes amours et ne servait plus qu'une déesse. On racontait en riant, que le dépit l'avait fait poète, et que, la nuit, dans sa chambre, il rimait des aubades.

*
* *

On ne mentait point. Privé de sommeil, sous la lampe, le galant gentilhomme éconduit demandait des armes aux muses. Premier des fidèles, il entrait à l'église, sitôt le jour, et abandonnait ses poèmes sur le prie-Dieu d'Ambrosia. Quelqu'un à son service, posté derrière un pilier, rapportait chaque fois la nouvelle que le billet avait été recueilli et glissé sous le voile de la plus désirée des femmes. A ne point désespérer, tant de persévérance serait couronnée. Il ne suffisait peut-être plus que de quelques strophes persuasivement agencées, pour que le rempart tombât et que la place se rendît.

Cette nuit-là, le ciseleur des mots qui caressent et grisent avait adopté le rythme et les accents apitoyants. Il cherchait moins à briller qu'à attendrir et, de la leçon des troubadours, ne retenait que l'art de sangloter de la plus touchante manière. Où la proclamation d'un amour indompté n'avait pu réussir, l'aveu d'une détresse mortelle servirait à souhait les vœux de Cupidon.

Ah ! de l'eau de toutes mes larmes,
J'arrose, Belle, la guirlande
De mes plus amoureux soupirs.
Mon cœur cède aux feux de l'amour.
Vers sa tendre dévotion
Tournez vos parfaites pensées.

Digitized by Google

Je garde la foi, l'espérance.
Accordez-moi la charité.
Tristesse, angoisse m'alanguissent,
Plus que me brûle mon désir.
De gloire et grandeur peu me chaut
Si tout trésor brille en vos mains
Qu'homme sur terre, hormis le fol,
Convoite et rêve conquérir.
Répondez par miséricorde...

Mais la plume s'échappait de ses doigts. Buste redressé, doigts crispés au bord de la table, il voyait se former, d'une brume qui flottait sous les rideaux du lit, une image qui, par sa représentation plus encore que par sa nature, tenait du miracle. La nuée peu à peu, en se fondant contre les tentures de la ruelle, laissait apparaître, debout sur le plancher, une croix de Golgotha, nue tout d'abord et où se modelait déjà le divin contour du corps de Jésus. Le torse décharné s'éclairait d'une lumière intérieure comme si le cœur qui aima tous les hommes rayonnait à travers la chair diaphane. Puis la tête se définissait dans un nimbe couleur de clair de lune. Le crucifié ouvrait les yeux et regardait, sans colère, le débauché. Lull, glacé d'effroi, reporta la vue vers la main gauche qui achevait de se matérialiser sur le rude bois du supplice et il frémit, car sous le clou énorme, la paume saignait.

Là même, où, certaine nuit, hanté de mauvaises pensées, il avait, enfreignant sa promesse de vivre selon la sainte règle du bien, vu se silhouetter sur l'oreiller le visage de l'insensible Ambrosia, Notre Seigneur souffrait et ses lèvres exsangues balbutiaient les paroles du pardon. Le prodige était si réel qu'à étendre la main, l'oublieux de Dieu eût

Digitized by Google

pu toucher l'épaule de l'adorable Fils. Et l'angoisse du visionnaire se faisait si poignante que tout courage se retirait de son être, et que, statue de marbre devant le Seigneur agonisant, il ne se levait point, ne s'agenouillait point, et ne pleurait, ni ne priait.

Et la nuée redescendit dans l'alcôve, embua le Tau et le supplicié, se dissipa avec une étonnante rapidité.

Lull, en un violent effort pour ressaisir sa volonté et son calme, se jeta en arrière, repoussa le siège qui tomba, et fut s'asseoir au bord du lit, près de l'endroit même où la croix s'était érigée. Il eut un sourire railleur, et haussa les épaules. Que le Verbe fait chair l'eût visité, il ne consentait à le croire. Certes, il savait que d'autres avaient eu cet incomparable honneur, mais lui ? Bien plutôt, il eût compris l'apparition de quelque Diable qui lui eût dicté ses dernières rimes. Il n'était ni de la race des saints ni des ermites. Ses sens l'avaient trompé. Sur la courtepointe, de ses doigts qui, pourtant, trembiaient, il se contraignit à battre un air guilleret, souvenir d'une danse tendrement rythmée que, trois jours auparavant, il avait entendu jouer par les théorbes et les violes, au palais du roi Jayme.

Et résolu, il ramassa la chaise, reprit la plume et rappela l'inspiration.

Répondez, par miséricorde,
Et tôt chassez Indifférence.
Mieux me vaut mourir de bonheur
Plutôt que vivre en la souffrance !

Mais sa verve, quoi qu'il fît pour la ranimer, était épuisée, et comme il renonçait à ajouter à son poème incomplet, il entendit une Voix qui, près du

Digitized by Google

dossier de la cathèdre, murmurait : « Saint Paul d'Egypte le Thébain apparut dans l'air à Saint Antoine qui lui apportait, pour l'y ensevelir, le manteau de Saint Athanase ».

Et comme, dépité, nerveux, il dénouait sa ceinture pour aller demander au sommeil l'oubli et la paix de l'âme, la Voix redit : « Les anges venaient visiblement consoler Saint Vincent, martyr, dans sa prison, et les gardes qui les aperçurent, sortirent sur la place publique pour proclamer leur conversion ».

⁂

A l'heure où Ambrosia avait coutume de se rendre à San Miguel, Lull, dans la contre-nef, déposait son médiocre billet à la place accoutumée. Et, dans la solitude du saint lieu, la Voix se fit encore entendre : « Lorsque Saül, qui prit le nom de Paul, approcha de Damas, sur le midi, il fut frappé d'une lumière qui l'éblouit. Et il entendit : « Paul, je suis Jésus que vous persécutez. » Aussitôt, Paul devint un vase d'élection. »

En courant, le gentilhomme obsédé se jeta dans la rue et descendit au palais, pour assister au conseil du prince. Mais cependant que les seigneurs attendaient Jayme, Ramón, seul parmi tous, porta la main à son épée, car la Voix prononçait pour lui seul : « Saint Benoît vit monter au ciel l'âme de sa sœur Sainte Scholastique, revêtue de la gloire des anges. »

Et lorsque l'époux de Bianca abandonnée eut, au repas, bu beaucoup de vin d'Arta avec de joyeux compagnons, au fond de sa coupe de vermeil, la Voix, grave, disait encore : « Une instruc-

Digitized by Google

tion miraculeuse ayant désigné Barnabé pour être l'apôtre des Gentils, il reçut l'imposition des mains, et l'Esprit-Saint descendit sur lui d'une manière sensible, ensuite de quoi il fut envoyé à Antioche pour y prendre soin des fidèles. »

— J'en terminerai avec cette tyrannie, se jura le Sénéchal, blême de rage. A cheval, il remonta les pentes, sortit de la ville, et, d'un élan, s'en alla se cacher au fond d'un bois. Cependant, comme il attachait son coursier à une basse branche, la Voix articula doucement, tout près de la selle damasquinée : « Saint Ambroise, voulant consacrer une église récemment bâtie, vit en songe deux jeunes gens d'une beauté céleste drapés dans des robes d'une éblouissante blancheur. »

— Je ne veux appartenir qu'au démon, rugit l'obsédé furieux. Et il repartit à travers la campagne, jusqu'aux faubourgs, à la demeure de la gente Dame de Castello.

Lors, — il heurtait au marteau armorié, — la Voix, narquoise, chantonna : « Comme Saint Clair, depuis prêtre et martyr, était en prières vers le temps déterminé pour ses noces avec une fille de haute naissance, il lui fut annoncé, par un guide invisible, qu'il devait se donner à Dieu, passer en Neustrie pour le servir, sur un vaisseau qui l'attendait au port, tout préparé. »

— Damnation ! Sortilège ! Je glorifierai donc l'amour charnel, cette fois, avec tant de ferveur, que tous les saints du paradis reculeront de peur !

Renfermé dans sa chambre, il s'essaya au jeu des rimes frivoles. En vain. Sa main mollit, sa tête s'abaissa vers la table. Il s'endormit en entendant : « Le Seigneur choisit Saint Jacques le Majeur, apôtre avec Saint Pierre et Saint Jean, pour les

Digitized by Google

persuader de sa divinité, en leur faisant voir la Transfiguration sur le Thabor. »

Et quand il s'éveilla, la Voix disait : « La nuit même du jour qu'Hérode devait faire comparaître devant lui Saint Pierre, comme celui-ci dormait au milieu de deux soldats qui le tenaient avec deux chaînes, l'Ange parut dans le cachot, environné d'une grande splendeur. »

— Ciel et Terre ! Arrière, séductions !

Ramón Lull se retrouvait dans l'ombre. Il avait dormi longtemps. La lampe allumée, et dans le moment qu'il trempait sa plume à l'écritoire pour rimer envers et contre Dieu, Jésus lui apparut une seconde fois. Il portait, sur le visage, les signes de la plus cruelle douleur. Rien qu'un instant, il considéra le pêcheur, exhala un profond soupir,... et la vision se dissipa.

***

Deux nuits encore, il revint. Ramón luttait, s'encourageait au sacrilège. Cyniquement, il avait fait monter de sa cave des fioles de vin ancien et lorsque la croix se dessina, il emplit son gobelet. Devant le Christ, il but. Le vin lui parut salé comme des larmes. Par fanfaronnade, il l'acheva jusqu'à la dernière goutte, et, tandis que le Seigneur pleurait, l'impie se versa une seconde rasade.

La Voix annonçait, sous les plafonds : « Vers le milieu du quatrième siècle, dans une nuit du cinquième d'Août, temps des plus grandes chaleurs en Italie, Patrice et son épouse virent la Sainte Vierge. Elle leur dit que la volonté de son fils était qu'ils fissent ériger une église en son honneur sur

Digitized by Google

le mont Esquilin et que le plan s'en trouverait tracé par une neige miraculeuse. »

Objet de mon amour tenace,
Toi par qui j'ai le cœur rongé,
Du feu qui brûle ma poitrine
J'embraserai ton sein de glace.

— « Saint Romain, sur le chevalet, souffrait ses tourments sans la moindre plainte. Et le soldat, son garde, vit un ange qui essuyait la sueur sur le visage du saint martyr. »

Soit dit sous le sceau du serment
Tu m'aimeras tant que je t'aime
Car sur ma bannière d'amour
N'est brodé qu'un nom : Ambrosia !

— « Un jour que Saint Eustache poursuivait un cerf et qu'il était prêt de le percer, il aperçut un crucifix, et l'Esprit d'en haut lui recommanda de chercher un prêtre pour l'instruire, en sorte qu'il fut chrétien. »

De détacher mon cœur de toi
Jésus lui-même est incapable.
Mon tabernacle est sur ta gorge
Et mon hostie est...

Mais, sous le poids des infâmes pensées, le bec de la plume d'oie se fendait. Lull lança l'objet, désormais inutile, sous la table et tendit les mains vers le Christ pour le repousser. Le visage, sous la couronne d'épines, s'écarta lentement et le profanateur recula : une profonde piqûre venait de faire perler à son doigt une goutte de sang.

Digitized by Google

⁂

— J'en terminerai avec trop de magies !

Il s'éveillait, ce 24 janvier 1262, après une nuit de fièvre et de cauchemar. Depuis trois jours, son écuyer diligent portait les poèmes à l'église. C'étaient là, en vérité, d'interminables assauts. Il en fallait terminer par la force. Lull resongeait à l'équipée de mars 1258, à ce bateau amarré au port et qui eût ravi la pure merveille au loin si le Gênois n'avait tiré l'épée.

Mais le vieux serviteur Francesch apportait une lettre et le maître pâlit en y posant les doigts, car une mystérieuse monition lui en dénonçait infailliblement la provenance. Ambrosia lui écrivait enfin !

« Seigneur, si elles attestent les mérites dont tout votre esprit est orné, les poésies que vous me faites tenir, laissent paraître, ensemble, la confusion avec la fragilité de votre jugement. Que vous excelliez à dépeindre le beau sous d'aussi riants coloris n'étonne point puisque vous connaissez l'art de parer, d'une illusoire beauté, même ce qui, sous le ciel, est marqué du plus de laideur. Hélas ! comment se peut-il que vous acceptiez de faire usage d'un si rare génie pour accabler de louanges un peu de vil limon, trompeusement teinté des nuances de la rose ? Mieux, plutôt, vaudrait exercer votre savante ingéniosité à étouffer le feu passionné qui vous dévore. Pourquoi la gaspiller à déclarer une flamme dont l'aliment se refuse et se doit refuser ? Il n'est point convenable qu'une âme portée à la mesure de la vôtre et telle qu'on la devine uniquement façonnée pour Dieu, s'aveugle à n'adorer que la créature. Ecartez donc un délire qui amoindrit votre grandeur et vulgarise votre noblesse. Pour si

Digitized by Google

peu, n'exposez plus votre renommée, car si vous vous mainteniez dans un aussi fol dessein, j'aurais recours à la nécessité de vous désabuser en vous laissant voir que l'objet de votre enthousiasme ne peut être que celui de votre aversion. »

— Elle m'aime donc ! Que je la conquière demain ou que je meure !

Tout le jour, il parut à la promenade, au palais, sur les chantiers de la cathédrale que le prince visitait. On s'intriguait de sa plaisante humeur et chacun de penser qu'une nouvelle et triomphante bonne fortune avait vaincu en son cœur une prétention sans espoir.

Le lendemain, fête de Saint-Paul, et anniversaire de sa propre naissance, Ramón Lull fit seller le plus fringant de ses chevaux et, en attendant l'heure de la messe, caracola dans la ville haute. Enfin, le moment venu, il s'en fut devant l'église et vit s'avancer Ambrosia. Après un salut de sa plus galante manière, il se penchait et préludait au compliment : « Belle dame s'il en fut... » Mais, comme le Christ de l'apparition, elle détournait la tête et entrait dans le sanctuaire. Lors, le sang monta à la face du cavalier, et pressant les flancs de la bête docile, avec elle, il franchit le seuil sacré. Le bruit des sabots sur les dalles, aussitôt, indignait les fidèles. On saisissait l'animal à la bride. Il se cabrait devant l'autel de la Sainte Vierge. Le prêtre, debout face au tabernacle, se retournait, le ciboire à la main, et, de l'abominable audace, prenait Dieu à témoin (1).

(1) Le fait que Lull fut cause d'un tel scandale dans l'église Sainte-Eulalie est généralement tenu pour authentique. Toutefois, Antoine-Marie Alcover, distingué historien de Mayorque, en conteste l'authenticité (Voir, à ce propos : *Bolleti del Diccionario de la Llengua catalana*, tome VI, octobre 1910).

Digitized by Google

Chassé, insulté, le Sénéchal du royaume se retrouvait dans la rue. Une pierre lancée le frappait entre les épaules. Enfermé dans sa demeure, il dévorait sa colère, son vœu de vengeance, et sa honte. La rumeur populaire bruissait sous les fenêtres. Un peu avant la nuit, un billet lui parvint:

« Venez ce soir.

« AMBROSIA. »

Satan le servait-il enfin ?

A pied, longeant les murs, il partit dans la nuit sans lune. Au palais du Gênois, la porte s'ouvrit sans qu'il frappât. On le conduisit, non point à la salle, mais à la chambre haute où, devant son lit à colonnes, l'Italienne l'attendait. Il ne vit d'abord que son visage ruisselant de larmes, et le cœur déchiré, s'agenouilla.

Elle appuie, sur la tête du coupable, une main frémissante.

— Relève-toi, malheureux ! Ce n'est pas pour répondre à ta folie criminelle que je t'ai fait mander. Ne t'ai-je pas averti que je me tenais prête à te dévoiler le corps dont tu as glorifié la perfection, s'il m'y fallait résoudre pour te sauver de ton enfer ? Par un acte insensé, tu m'as montré, aujourd'hui, que ce moyen seul te pétrifiera au bord du gouffre où le mauvais ange de luxure veut te précipiter. Contemple donc, dans son épouvantable horreur, cette chair qui te fait piétiner tes devoirs d'époux et de chrétien !

Elle écarte une triple gaze et montre son sein où bourgeonne, dans le sang noir et le pus, l'énorme plaie d'un cancer. Elle sourit avec une douceur séraphique. Elle dit : « Ne t'éloigne point. Approche. Vois tout à loisir cette beauté de cendre

Digitized by Google

où règne la pourriture devant même qu'elle soit enclose au tombeau ! Est-ce là ce que tu attendais de presser sous ta lèvre ? Est-ce là cette merveille dont le mirage assombrissait ta vue au point de t'égarer loin de la seule beauté de Dieu et de son trésor éternel ? »

Lull ne pouvait distraire son regard de l'atroce blessure, hideusement plaquée de sanies purulentes. Epouvanté, il en aspirait l'odeur déjà cadavérique. Les mains hautes, les doigts renversés, il balbutiait une imploration dépourvue de sens. Ambrosia de Castello rajusta son vêtement et, sur sa poitrine, croisa les bras, dans l'attitude des saintes femmes devant le sépulcre. Le conquistador adossé à la tenture, près de la porte, suppliait pour son pardon. Les bras se disjoignirent. Le signe de la croix fut dessiné dans l'air, par une main pâle et l'amante, d'une voix apaisée, commença l'*Ave Maria*.

... Seul, par l'escalier de pierre, l'homme s'en allait, ivre de peur, en voyant, sous ses pas, dans un vertige, tournoyer les degrés...

Digitized by Google

CINQUIEME EPISODE

1262.

SUR LA NEF DU DIVIN PILOTE

« ... plac a Jesu Christ — per sa gran pietat ques presentenc a mi-cinc vets crucifical — per ço quel remembrés en fos enamorat — et que eu (jo) procurés com ell fos ben preicat — per tot lo mon... »

« Il plut à Jésus-Christ — par sa grande bonté, qu'il se présentât à moi, — cinq fois crucifié — pour que son souvenir en soit aimé — et pour que je m'efforce en sorte qu'il soit bien prêché, — par tout le monde. »

(Ramón Lull : *Desconort*, 2.)

Dans l'après-midi de ce jour si mémorable, Ramón Lull eut la vaillance de se rendre au palais, d'y subir sans sourciller les risées des femmes, les reproches des hommes. Mais le courage lui manqua pour aller saluer son roi. Devant les sourires, il baissait le front. Sous le blâme, il se taisait. On commenta davantage l'humilité de son attitude que l'horreur de sa faute. A l'heure du crépuscule, il s'en fut, par une porte dérobée, et non loin de chez lui, sous la porte de l'*Almudaina*, il vit la Vierge qui

Digitized by Google

soutenait et tendait vers lui l'Enfant-Dieu. Tout le temps que dura l'apparition, il la contempla, silencieux, et quand elle s'effaça contre le mur, il soupira : « Madame, croyez à mon repentir. » Et une Voix céleste répondit à la sienne : « Un jour, Saint Mellon, archevêque de Rouen, était à l'autel; on vit briller au-dessus de sa tête un globe de feu plus lumineux que le soleil (1). »

— J'irai me confesser demain, promit-il, et dans l'église où j'ai fait scandale.

Sitôt au logis, il refusa le souper, s'enferma, déchira ses essais poétiques. Et il suppliait : « Mon Dieu, daignez accueillir ma prière », lorsque le Christ se forma devant ses yeux à la place habituelle, sur la courtepointe du lit. Le coupable, au grand Juge, réitéra sa promesse : « Je vois bien que l'être m'a été accordé pour que je vous serve. Désormais, j'honorerai Dieu et vous-même. Enfoncé dans la fange de maint pêché, juste objet de votre colère,

(1) En 1502, au souvenir de l'apparition de la Vierge et de l'Enfant à Ramón Lull, le Sénat de Mayorque mit au concours, entre poètes, le texte d'une inscription qui devait être apposée dans l'église Saint-François-de-Palma. La cérémonie eut lieu le 15 mai, le premier prix ayant été attribué à R.-D. Francisco Prats, pour le double quatrain suivant :

Aparechli, per donarli confort
en sos traballs la sobre Saneta Maria
Dome, y Deu, y ab alegre cara
ly dix : Mira, vet mon fill quet aport
Infant petit, y ell besa lo peu.
O Visio de molt gran excellencia !
Mostras infant la infinida potencia
e confirmas aquell en lo vot seu.

(Lui apparut, pour lui donner réconfort en ses travaux, Madame Sainte Marie et Dieu, et en termes allègres, lui dit : « Regarde, vois mon fils que j'apporte, petit enfant ». Il lui baisa le pied. O vision de très grande excellence qui montre de l'enfant la puissance infinie et qui la confirme dans votre cœur.)

Digitized by Google

Seigneur, et vous son divin Fils venu à moi, vous qui réclamez mon amour, j'aurai votre pardon. Plein de douleur et bien contrit, je dirai d'abord mes erreurs au prêtre. Daignez m'octroyer, ensuite, charité, oraison, dévotion et espérance. »

La Voix descendait d'entre les courtines : « Le jeune cavalier Martin, ayant donné la moitié de son manteau, aperçut, la nuit suivante, Jésus qui disait aux anges : celui-ci, encore catéchumène, m'a couvert de cette étoffe. »

Et, avec un zèle éperdu, Lull surenchérit : « Je donnerai à Dieu tout mon manteau, et mon cœur, et ma chair, et mon âme, et mon sang. »

Puis il passa la nuit en prières, et, aux premières lueurs de l'aube, resta longtemps pensif en lisant la vie de Ramón Nonnat, confesseur. La Providence, en lui remettant ce récit sous les doigts, lui désignait-elle une mission ? Peut-être. Celui-là était des plus illustres familles catalanes. Le démon l'avait tenté souvent, mais la Vierge le préservait des pièges de l'ennemi. Lorsqu'elle lui eut dit qu'elle le voulait dans l'ordre de la « Mercy », il s'enfuit à Barcelone trouver Pierre de Nolasque et reçut l'habit de ses mains. Lors, il fut envoyé à Alger pour négocier la rédemption des chrétiens captifs. Il y fit de fréquentes conversions des Mahométans, et, pour punition, eut les lèvres percées d'un cadenas par les Infidèles. De ce saint homme, mort depuis vingt-deux ans, le 31 août de 1240, bien des églises s'étaient disputé le corps, le regardant comme une relique très précieuse.

Le Sénéchal pensait, le front dans les mains : « Les gens de Mahomet restent à vaincre et à convaincre. Onze mille Sarrasins n'ont-ils pas déjà demandé le baptême à un autre Ramón riche de

Digitized by Google

sainteté : Ramón de Penyafort, que j'irai visiter pour lui prendre conseil ? Ne puis-je devenir procurateur de Jésus-Christ ? Je n'entends point la langue arabique ? Mais Dieu me servira pour l'apprendre. »

... Au retour du confessionnal, Lull, allégé d'un mortel fardeau, fit apprêter son cheval. Il irait à Manacor s'incliner devant dame Bianca et presser ses enfants contre son cœur. Avec eux, il reviendrait dans la ville, se mortifier, distribuer des aumônes, caresser les pauvres, recevoir, méditer et mûrir en son âme les ordres du ciel ? Puis, à la grâce de Dieu, par les voies que lui désignerait le Tout-Puissant, il suivrait, jusqu'à la mort, son libérateur et inaltérable destin...

***

En octobre de cette même année, celui qui avait été le prisonnier du diable comprit qu'une à une, ses coupables chaînes étaient tombées à ses pieds. A grande patience et persévérance, tirant sur tant d'attaches rivées à son cœur et à son âme, il achevait l'œuvre de son affranchissement. Un dernier maillon sautait : celui de douter d'être indigne du service de Dieu. De la poussière de l'ancien homme sortait, confiant, l'homme nouveau. La ferveur et la pénitence, la volonté de purification et la contrition sincère, chassaient peu à peu, de lui, l'agitation et l'angoisse, et, plus humble d'heure en heure, il se savait plus brave pour mener à terme la vaste entreprise de propager la foi chez les mécréants et de mourir pour elle si Dieu l'exigeait.

Un tel et si généreux projet s'était, aux premiers jours, trouvé contrarié par le sentiment d'un autre

Digitized by Google

devoir. N'aurait-il donc rendu un époux à sa femme, un père à ses enfants que pour les fuir aussitôt ? Bianca l'implorait, attestait que l'ordre d'En-haut n'imposait point, au pécheur converti, la désertion de son foyer. Il répondait en ouvrant sous ses yeux un livre hérité de son père et où, non sans fantaisie, un géographe avait configuré, au sud de la « Mer entre les terres », les pays hérétiques. Le roi, qui l'admirait après l'avoir tant blâmé, refusait de le laisser se démettre de ses charges. Durant tout l'été, il lutta. Pénibles combats : une femme en pleurs, le lien de chers petits bras autour du col, l'amicale requête d'un bon prince, tout désunir, tout repousser de l'honnête amour et de la fraternelle amitié ! Parfois, hésitant entre la route et le sentier, entre le bonheur familial et l'aventure évangélique, il pleurait près du berceau de Magdalena, en tenant par la main son fils Domingo et en regardant sa compagne à genoux devant lui. « Voix douces et bénies, soupirait-il, seriez-vous donc si fortes que vous sauriez me retenir ! » Mais une autre Voix s'élevait en lui : « O amants, si vous désirez du feu, accourez jusqu'à mon cœur et allumez-y vos lampes. Si vous désirez les joies du véritable amour, venez les goûter sur mon sein ; si vous recherchez de l'eau, penchez-vous sur la fontaine de mes yeux d'où ruissellent mes pleurs. »

Alors, il se décidait à prendre le bâton et à s'en aller, un soir, sous les étoiles.

Après bien des douloureux débats, il put mettre en ordre ses affaires domestiques, obtenir, sous son toit, l'affreux consentement de s'en éloigner, remettre à son roi ses honneurs et ses fonctions. Quand tout fut terminé, il attacha un long regard à l'azur du ciel, puis considéra la mer où il était

Digitized by Google

venu, chantant et riant, contant des histoires folles, et qu'il allait retraverser en laissant au divin Pilote le soin de tenir le gouvernail.

C'était le jour où l'on portait à sa sépulture la belle Ambrosia de Castello. Au passage du cortège, il s'agenouilla dans la rue et demanda un suprême pardon à la sainte qu'il avait offensée. Puis, pour prier encore, il entra dans une église. On y prêchait sur la vie de Saint François. Dans l'ombre d'un pilier, il écouta l'opportune leçon que le ciel lui proposait encore. A Assise, le futur fondateur de l'ordre franciscain naissait avec un cœur si charitable qu'il ne pourrait jamais refuser l'aumône à aucun pauvre. Etant en oraison dans le sanctuaire du martyr Damien, qui tombait en ruines, il entendit une Voix lui commander d'en réparer les murs. Son père, craignant qu'il n'épuisât sa fortune, s'y opposa. Mais François, armé d'un zèle pieux, déclara qu'il renonçait aux liens du sang, au droit d'héritier, pour n'avoir plus d'autre occupation que celle de célébrer le Seigneur. Son sacrifice lui attira mille bénédictions. Non seulement il restaura Saint-Damien, mais Notre-Dame-des-Anges, dite de la Portioncule. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il s'écarta du monde. En travaillant à son salut, il conçut le désir d'en faire connaître l'importance à ses frères, prêcha publiquement la pénitence, s'adjoignit des disciples, et jusqu'à douze, animés du même esprit. Leurs prédications portaient des fruits merveilleux. D'autres, en nombre, venaient à lui. Il leur dressa une règle, la fit approuver du pape Innocent III. Chaque ville bientôt voulait avoir des maisons de l'ordre. Au premier chapitre tenu à Assise se rassemblèrent cinq mille religieux. Epris du martyre, François passa chez les Sarrasins, en Egypte et

Digitized by Google

en Syrie, puis, revenu au mont Alverne, il n'y vécut plus que dans la méditation. Ayant eu révélation de sa mort, il s'y prépara avec une ferveur inconcevable. Elle arriva le 4 d'Octobre 1226.

— Dans une si belle carrière, ne reconnaît-on pas la main toute puissante de Dieu ? songeait Ramón Lull. « Seigneur qui, dans la personne de Saint François, rappelé à vous il y a trente-sept ans, avez voulu nous donner les preuves les plus authentiques de Votre Providence, faites par son intercession que nous imitions son détachement des biens terrestres et son attachement à votre Sainte Loi ! »

Ce 4 octobre 1262, celui qui avait été le Sénéchal de Mayorque rentra en hâte dans la maison de son père, baisa son épouse au front, bénit ses enfants, donna l'accolade à son serviteur Francesch, descendit au palais décerner un dernier hommage à son souverain, puis, d'un pas égal, sans retourner la tête, s'avança sur le port où un bateau allait prendre le large. Debout à l'arrière, il vit Palma et l'île fondre dans les brumes dorées de l'horizon. Et puis, quand il ne découvrit plus que la calme étendue des eaux, il se porta à l'avant. La lune, immense hostie, montait au ciel. Son éclat, doublé dans les flots, traçait sur la mer une longue épée d'argent dont la lame ondulait, comme celle de l'archange. Le navire s'élançait au milieu de cet éclatant et magnifique chemin de lumière, et Ramón Lull, les mains jointes, le front offert à la brise, priait : « Quiconque cherchait à voir un homme en qui il n'y eût que trahison, fausseté et vileté n'avait qu'à s'approcher de moi : j'étais plus riche de fautes que de biens. Que le corps d'un homme puisse contenir autant de méchanceté, cela reste un prodige affreux. Aussi bien un tissu se pénètre d'ambre ou

Digitized by Google

de musc et en garde la substance odorante, tout de même, ma chair, ô Seigneur, conservait l'infection des immondices qui croupissaient en elle et des misérables œuvres où je m'appliquai dans ce temps. Cette nuit encore, Seigneur, ma pauvre âme se sent malade et j'y vois toujours ouvertes les plaies des sept péchés capitaux qui s'abattirent sur elle pour la molester, l'enlaidir et la désordonner. Elle souffre pour avoir repoussé le baume des Dix Commandements et la voilà si dolente, mon Dieu, que je vous supplie d'être son médecin et de vous tenir à son côté. Je ne puis croire qu'il soit au monde un seul péché habile à maîtriser la création en sa sujétion, tel que le péché luxurieux. Il est malin jusqu'à courir et se répandre dans l'univers entier. Il s'attacha tellement à mes pas qu'il me domina tout. Je ne fus vaincu et traîné en servitude par nul autre péché pis que celui-là. Son impureté me souilla si complètement, ô mon Dieu, que bientôt j'allais désespérer de Ta radieuse Gloire, tant il me semblait qu'un être aussi entaché, aussi corrompu que moi, était devenu, pour l'éternité, indigne de se présenter à Ton Regard. Par grâce, ce qui me retint de perdre confiance, fut Ta Miséricorde si douce et si infinie qu'elle sait purifier les cœurs les plus fétides et guérir toutes les pestes de l'âme ! »

Digitized by Google

SIXIEME EPISODE

1265.

LA SAGESSE DE RAMON DE PENYAFORT

Anàs en a la sgleya de sent Jacme e a nostra dona de rocatallada et a diversos locs sants.

(Il fut à l'église de Saint-Jean (de Compostelle), à Notre-Dame-de-Rochetaillée, et à divers lieux saints.)

(Ramón Lull, *Vida Coetania.*)

Le nomade à la longue barbe sait maintenant tout ce que Dieu réclame de lui. Pendant plus de deux ans et demi, il a vécu de la charité des hommes, erré par le monde sur le petit cheval qu'il avait choisi dans ses écuries et fait embarquer à son départ, puis cheminé à pied pour ajouter à sa vie humble et repentie. Il a dormi dans cent monastères, et sous la bénédiction des astres, et dans des grottes naturelles, et sur la terre dure, sans abri, en dépit du vent, du froid, du chaud, et de la tempête. Il a médité dans des creux d'arbres, sur des cimes neigeuses et dans de brûlantes vallées.

Digitized by Google

Il a refusé les bons vêtements pour se vêtir de hardes, en disant : « Vous me voyez sous un drap percé de trous, mais l'amour le plus beau enveloppe mon cœur dans de bienheureuses pensées, et toute ma chair est habillée d'une tunique de larmes, de pieux soupirs et de passions pures. » Lorsqu'on l'invitait à imiter les saints pélerins qui s'en vont de compagnie, il répondait en montrant devant lui la libre étendue : « Ma fidélité à Dieu me conduit par la main et me dirige jusqu'à la patrie où il n'est à craindre ni ténèbres ni embûches. » Souvent, sur la route, il avait désapprouvé les cavaliers qui voyageaient en grand équipage; il leur conseillait de laisser là une magnifique monture. Il s'était écarté des villes, ne les approchant et n'y pénétrant, par force de nécessité, qu'à regret. Et, parcourant vingt pays, il avait blâmé bien des maîtres instruits en diverses sciences, parmi lesquelles la philosophie, car tout en connaissant la vérité, ils la détenaient jalousement en eux et pour eux, plutôt que de la répartir à ceux qui ne savent rien, et qui cherchent.

Maintenant, il revenait prendre haleine sur la terre natale de ses pères. En ce beau jour de février 1265, il considérait, au-dessous de lui, Barcelone la trop charmante et la trop folle. Assis sur un quartier de roc, à la plus haute pente de Montjuich, il reconnaissait, quartier par quartier, cette décevante cité où, dans le temps de sa lamentable jeunesse, il avait respiré, en de si perfides jardins, la rose mortelle du péché. Son premier protecteur, Jayme, l'ami de son père, régnait toujours dans ce palais dont les architectures se massaient là-bas, assez perceptibles à la vue, sous un joyeux soleil, pour que l'ancien page pût discerner, au-dessus des colonnades de la grand'cour, la fenêtre d'où il

Digitized by Google

égrenait des trilles de cithare vers les hardies pécheresses qui, de leurs balcons, convoitaient son baiser et provoquaient son désir. Depuis dix-neuf mois, le prince Alonso, qui avait été son compagnon d'enfance, et à qui étaient promis le royaume d'Aragon avec celui de Valence, était descendu au tombeau. Don Pedro aurait donc un jour l'Aragon, Valence et le Comté de Barcelone, Jayme de Palma conservant les Baléares, Montpellier, le Roussillon et la Cerdagne. Son frère, peut-être, joindrait à sa belle couronne la Sicile, puisqu'il avait pris pour femme Costanza, fille de Manfred, roi à Syracuse. Présentement, Jayme Ier, — et Lull venait d'en être informé par la rumeur publique, — préparait une assemblée des Cortès catalane et aragonaise, pour assembler des subsides et des forces et courir porter aide à Alonso de Castille contre qui les Maures d'Andalousie s'étaient révoltés.

Préoccupations et soucis d'ici-bas ! Grandeur et fragilité des royaumes ! Combats et massacres, victoires et défaites, ascensions et déclins de la gloire ! Terribles jeux des princes et des peuples, vaine agitation dans les camps et les cours ! La seule bataille pour Dieu restait plus louable et plus urgente ! Tant d'armes heurtées sur les fronts et contre les poitrines des chrétiens ne se retourneraient-elles point un matin, et toutes ensemble, sur l'hérésie de Mahomet ? Assurer les bergers royaux que chaque brebis de leur troupeau est précieuse, les convaincre que toute goutte de sang, en une créature baptisée, vaut d'être épargnée, les amener à concevoir que la vraie guerre s'appelle croisade, fondre en une armée, véhémente comme la mer, toutes les légions ennemies et les pousser, aux cris de : « Jésus, Jésus ! » sur la tourbe des mécréants, haute

Digitized by Google

mission pour un serviteur du Christ, incomparable sanctification du Glaive, du Globe et de la Main de Justice ! La plus enviable des places fortes n'était que bourgade au regard de Jérusalem et le plus riche butin comptait comme néant près d'un petit caillou ramassé dans le Jardin des Oliviers.

Eclatantes certitudes que la Chrétienté n'avait pas su mesurer encore dans leur merveilleuse étendue ! Pierre l'Ermite et Gautier Sans-Avoir, Godefroi de Bouillon, dans Nicée, Tarse, Antioche et Jérusalem ; Bernard, Conrad III, Louis VII, devant Damas ; Guillaume de Tyr et Saladin, aux Saints Lieux ; Barberousse, Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion, en Cilicie et à Saint-Jean-d'Acre ; Foulques et Baudouin IX, vainqueur dans Constantinople ; Jean de Brienne et André II en Egypte ; Frédéric II terrorisant le sultan Malek-Kamel ; Louis IX, humilié à Damiette et à Mansourah, avaient indiqué à la Foi son emploi le plus digne, mais les chèvres des égarés de l'Alkoran broutaient encore sur les versants du Golgotha.

Si la force ne pouvait, peut-être saurait la douceur. Avancer par elle les Musulmans jusqu'à la vraie confession, était-ce une œuvre insurmontable ? Que des hommes de Dieu, des moines libres, des Errants, s'élancent pleins de zèle, jusqu'aux rivages de l'erreur, qu'ils y prêchent, qu'ils y enseignent en Barbarie, et bien des âmes déjà seraient sauvées. « A voyager dans ces contrées perdues pour Dieu, se souvenait Ramón Lull, j'ai compris que l'on n'y sème pas toujours, en terre infeconde, la Parole de vérité, au nom de la Puissance, de la Majesté et de la Sagesse célestes. Cela, je l'irai dire au vénérable Ramón de Penyafort, qui demeure non loin d'ici, qui doit avoir quatre-vingt-dix ans.bientôt, qui

Digitized by Google

fut confesseur du roi, qui est, en Espagne, général de l'ordre de Saint-Dominique, et dont les conseils me seront salutaires. Allons, de ce pas, prier près de lui, et lui demander l'intelligence et le génie pour servir le mieux et sans délai à l'achèvement des desseins du Créateur. »

Lull ramassait son bâton, descendait vers la ville par les sentiers de la montagne. Inconnu et méconnaissable, il traversa les rues et les avenues, contourna le palais, remonta une rude pente, en tournant le dos à la mer. Une fois seulement, il s'enquit de la bonne route. Un instinct le guidait avec sûreté jusqu'à celui qui lui montrerait la Voie de l'action efficace.

L'auguste personnage habitait une simple demeure, où il accueillit le pélerin avec une grande bonté. Pourtant, dès les premiers mots, il opposa un imperceptible froncement de sourcils et un sourire sceptique aux ambitions du voyageur. Conquérir l'Islam ? Belle mission, à coup sûr, mais par quelles armes ?

— Méditez diligemment, mon fils, et me dites si vous les possédez.

— J'ai parcouru bien des terres et y ai recueilli beaucoup de courage, et j'y ai fait aussi des convertis.

— J'entends. Dieu vous en sait gré. Cependant, aux gens de l'Arabie, comment leur parlez-vous ?

— Un peu de leur langage et, par la chaleur du mien. Au reste, là-bas, j'ai déterminé un esclave, qu'un riche néophyte me donna, à me suivre. Ali me communique chaque jour la pratique de ce dur parler qu'emploient ceux dont je ferai, un à un, des enfants du seul Dieu.

— Il est généreux de le vouloir, consentit de Penyafort, en regardant, par la fenêtre ouverte, le

Digitized by Google

jeune Ali qui, patient et docile, accroupi près de la fontaine, dans la cour, s'abîmait en un long rêve d'Orient, en écoutant la chanson de l'eau. Mais celui-ci, l'avez-vous converti ?

— Point encore. Je le garde pour mon maître, bien qu'il soit mon serviteur; mais quand je lirai l'Alkoran aussi bien que lui, je lui désignerai un maître plus haut, rien moins que Notre divin Seigneur.

Le religieux réfléchit un instant, puis :

— Où fûtes-vous, mon fils, pour vos premiers pélerinages ? dit-il.

Lull redressait le buste, portait la main à son cœur comme pour en retenir les battements au souvenir des jours heureux où, de loin, il avait entendu frissonner les cloches, en tant de saintes maisons qui, depuis des semaines et des mois, faisaient l'objet de ses fatigues.

— Et d'abord, rappela-t-il, avec une pointe d'exaltation, je m'en fus à San Juan de Compostilla, en Galicie, où je commençai à demander au ciel la clé de mes actes à venir. Je m'y évertuai à bien prier pour que me fussent fixées des étapes profitables à ma sincère ardeur.

— Et sitôt que vous quittâtes ce pélerinage bien choisi par votre cœur... ?

— Je m'en fus, de retour sur mes traces, vers la Catalogne même, et me retirai un long temps dans les solitudes du Montserrat.

— La Vierge noire que sculpta Saint Luc vous y conseilla ?

— Je la regardai tendrement dans les yeux et quand je me relevai, après avoir touché la dalle de mon front, je savais qu'il me fallait retraverser la mer, pour joindre Rome, et m'en aller me prosterner

Digitized by Google

devant les tombeaux de Saint Pierre et de Saint Paul.

— Dieu consentit... ?

— Il voulut. Le maître d'un vaisseau me reçut comme un frère. J'aidai les mariniers et, quant au reste, je sollicitai la Providence de nous éviter la tempête. Nous touchâmes aux rives de l'Est sans avoir en rien souffert des éléments et je me portai jusqu'à la Ville des villes, en louant Dieu.

— Approchâtes-vous le Saint Pontife Urbain IV ?

— Je me jugeai indigne de porter la vue sur l'héritier de Saint-Pierre. Hors les murs, et pendant mon séjour, ou peu s'en faut, je vécus dans un couvent avec des frères de l'ordre bénédictin. Tels connaissaient l'Orient et m'engagèrent à y partir. Je n'osais, par crainte de trop hâter, pour un pécheur encore tout embourbé dans ses récentes hontes, le bonheur de fouler le sol où notre Sauveur avait marché pieds nus. Enfin, je me mis en route.

— Et lorsque vous fûtes aux Saints-Lieux ?...

— Mon père, quelle éloquence conviendrait à exposer ma joie ! Je ne puis fermer les yeux en pensant à Jérusalem, sans que les larmes ne commencent à gonfler mes paupières. Là, je me pris à parler aux Juifs, à parler aux Sarrasins, et j'eus bien des récompenses en touchant leurs âmes, ne fût-ce qu'à leur laisser deviner mes exhortations sous les rares paroles que, bien vite, j'avais su interpréter en les écoutant dialoguer, au seuil de leurs mosquées.

— Convenez-vous qu'à mieux connaître la forme de leur langage et la nature de leur hérésie, vous auriez de beaucoup grossi votre troupeau ?

Digitized by Google

— Je les aurais menés par milliers baiser le roc où fut plantée la Sainte-Croix.

— C'est donc, mon fils, que j'ai le devoir de vous faire accepter le sage raisonnement que notre Seigneur Jésus-Christ m'inspire. Il vous faut retourner à Palma.

— A Palma ? Je songeais aller à Paris étudier les Grammaires !

— Ne précipitez rien, je vous le dis, et sachez vous contenir.

— A Palma, père ?

— Oui, je vous le confirme. Jeune, impétueux, devenu servant de Dieu, vous gardez du Sénéchal une hardiesse, une témérité qu'il faut vaincre. Vous n'avez accompli, en parcourant le monde, qu'un long pélerinage. Le moment est venu de l'étude patiente et sédentaire, de la paisible veillée d'armes avant le vrai combat. Retournez à Mayorque. Absorbez-vous dans la connaissance du latin, de la langue orientale, dans la théologie, dans l'examen des philosophies profanes et sacrées. Recueillez vos forces, toutes vos forces. Alors seulement vous serez en droit de courir à la bataille. Aujourd'hui, vous n'êtes pas encore prêt. Je sens que vous projetez de regagner les terres infidèles demain. Si vous suiviez votre penchant, vous y gaspilleriez votre vaillance.

— Mon père, je me rembarquerai donc pour l'île qui me vit naître. Je m'y tiendrai tout le temps qu'il faudra pour forger ma pieuse épée. Et quand sa lame sera claire et robuste, je repartirai avec elle pour aller, de son plat, armer chevaliers de Dieu ceux dont j'ai juré de faire le salut.

— Allez, Ramón Lull, à qui, pour son excellence, tous les péchés un jour seront remis au cen-

Digitized by Google

tuple, et que le Seigneur, dont la générosité est ineffable, vous conserve toujours en sa sainte tutelle.

... A la fin du jour, en longeant le havre de Barcelone avec son compagnon Ali, le confiant procurateur du Christ ne s'étonna pas d'apprendre qu'un navire pointerait sa proue vers Palma avant une heure. Et il sut que la Providence veillait sur lui lorsque, ayant été saluer le maître du bord, il s'entendit déclarer : « Je suis vieux, j'ai connu votre père et vous-même en d'autres temps. J'aurai grande joie à vous porter de l'autre côté de l'eau. »

On partit, sitôt la première étoile. Un monde de pensées accompagnait le champion de la croix. Il bénissait la prudence de Ramón de Penyafort, considérait le silencieux Ali comme la représentation vivante des innombrables victoires spirituelles qui l'attendaient aux pays mauresques, entendait, dans le frémissement des cordages, la voix de sa compagne Bianca, douce et si saintement résignée, imaginait les jeunes grâces de Domingo et de Magdalena, ses enfants, traçait impatiemment tout un plan de travail pour acquérir la Connaissance, et fusionnant dans le même amour, son Dieu, les multitudes encore ignorées qu'il entraînerait vers lui, l'épouse, le fils, la fille, le savoir de l'esprit qui fait le verbe persuasif, il laissait toute son âme s'élancer vers cette terre de Manacor où il avait, devant une médaille échancrée, décidé son dernier crime et dont il ne voulait plus retenir que l'enseignement des armes parlantes : sur champ d'azur, une main qui étreint un cœur pourpre, ruisselant de péchés, et qui le hausse, pour le laver, jusqu'aux divines Fontaines.

Digitized by Google

SEPTIEME EPISODE

1265-1271.

« AD MAJOREM DEI GLORIAM »

« Lo vostre servidor vos demana fortitudo per tal que sia fortos en les vostres forces a vensre e a apoderar vicis e peccats e aquest mon e sa carn e lo demoni e tota temptacio, e que un luxuria, ni ira ni vanagloria, ni falsetat ni null altre vici no aja poder en ell. »

(Votre serviteur vous demande du courage en sorte qu'il soit fort de vos propres forces pour vaincre et se rendre maître des vices et péchés en ce monde, dans sa chair, face au démon et à toute tentation. Que ni la luxure, ni la colère, ni la vaine gloire, ni la fausseté, ni aucun autre vice n'aient de pouvoir sur lui.)

(Ramón LULL, *Livre des Contemplations*, Chapitre 360, par. 19.)

Pendant de longues années, Ramón Lull étudia dans l'île. Parfois, il se retirait sur ses biens de Pollenza, ou bien à la *Caballeria* qui avait entendu, jadis, les conseils du vieux chevalier Sanche de Clot. Il lui advenait, aussi, de faire une retraite, sur la cime de la Randa, où l'on est déjà si proche du ciel et d'où l'on aperçoit toute la terre, comme des portes du paradis. Le plus souvent, il habitait Palma. Dans la maison, dona Bianca et les enfants occupaient l'étage. Le père n'y montait jamais. Il s'était réservé les chambres du bas. On ne l'y venait

Digitized by Google

point troubler et, presque toujours, en silence, respectant la méditation perpétuelle du studieux, un serviteur descendait pour poser près de la porte, une fois chaque jour, quelque frugal repas. Pourtant, certains soirs, la famille se reconstituait, au jardin, près du banc incurvé où le compagnon d'armes du roi Jayme avait, autrefois, fait sauter son fils sur ses genoux avant de l'appeler à la notion de tous les devoirs en évoquant les ancêtres et en éclaircissant l'épée. A son fils, à sa petite fille, Lull parlait de Dieu. Leur mère, les mains jointes, regardait, avec une ineffable tendresse, l'époux qui, près d'elle, n'était plus qu'un saint homme. Maintes fois, à ces heures de calme et de silence, sous le ciel léger et dans la fraîcheur des feuillages inclinés, alors que les enfants s'étaient endormis sur la pierre taillée ou dans les bras maternels, il remémorait à Bianca ce qu'avaient été ses premières années à Palma, après son retour inattendu. La risée publique l'accueillait. La belle société, au souvenir de ses erreurs et de ses scandaleuses concupiscences, lui prêtait une nouvelle folie, celle de la mystique après celle de la chair. Vêtu de toile grossière, portant l'habit de pénitence, il allait, pourtant, insensible à l'offense, et servant la cause élue. Tenace, il se portait en tout lieu où l'attendait la raillerie ; il y répandait partout le bon exemple avec la « bonne odeur » de Jésus-Christ. Il confessait la laideur de sa vie passée, ce qu'avait été sa superbe insensée, sa faute mortelle et sa vaine griserie, dans la pompe et la magnificence de la cour. Aux insultes, il répliquait sans aigreur : « Point d'équivoque ! Comme je me donnais à la vie de débauche et d'opprobre, je me donne à la vie de piété et de science. » On riait.

Dans le paisible jardin familial, que de fois

Digitized by Google

n'avait-il, près de sa sœur spirituelle, évoqué cette période expiatoire : « Souvenez-vous ! Mondains remplis de gloriole, ils ne voulaient qu'être loués et ne savaient que blâmer ma religion. Leurs honneurs et richesses, leurs feintes façons et leurs brillantes couleurs, pour eux, étaient les seuls biens. Je les assurais que tout en est « trépassable », que les richesses tournent en pauvreté et les honneurs en avilissements, que les délices se font douleurs, que les couleurs et les belles façons deviennent putréfaction et puanteur. Ils s'en retournaient à leurs désordres, les mauvais hommes ! Je les recherchais, dans les églises, sur les places, et par les rues, mais ils s'écartaient, car ils n'attendaient de moi que louange de bouche et point amour de cœur. Présomptueux, outrecuidants, ignorants, ils n'ouvraient leurs oreilles qu'aux propos sensuels, ne desserraient les lèvres que pour m'accabler d'infamies. J'écoutais tout, en humilité, piété et patience, priant pour que cessent leurs blasphèmes et que leur vienne le véritable entendement. »

A son prince, il avait dit, pour le tenir en garde contre la flatterie : « Que vaut, pour les rois, les princes et les hauts barons, le mauvais encens de tels mensonges ? Si une fois ils sont loués en face, cent fois ils sont maudits et insultés en secret. Et si une fois ils sont loués selon la vérité, cent fois ils sont célébrés à tort et contre la justice. »

Le jeune souverain avait accueilli ces paroles avec émotion. Il savait que son ancien Sénéchal ne mentait point.

⁂

Avec les ans, l'acrimonie et la méchanceté s'atténuèrent. L'exemple du respect monta du peu-

Digitized by Google

ple vers les grands. Dans les ruelles marchandes, on s'écartait avec déférence pour laisser place à Messire Lull. Au seuil des échoppes, on aimait qu'il s'arrêtât pour encourager les artisans et leur dispenser quelque enseignement de sainteté. Les chrétiens entraient sur ses pas, dans les églises, lorsqu'il y allait prier et, autour de lui, s'attardaient en oraisons, pour accorder l'aspiration de leur foi à celle d'un homme de si pieux exemple. Avec la confiance de réussir, Ramón s'engageait dans le faubourg où résidait la population mauresque encore partiellement tolérée, et prenait soin de fortifier, pour les rendre ferventes et définitives, des conversions jusqu'alors davantage inspirées par la crainte que par la sincérité. Près de ceux qui avaient été les maîtres de Mayorque asservie au Croissant, il s'instruisait de la langue arabe, ajoutait au vocabulaire que lui livrait, terme à terme, l'ancien esclave Ali, toujours à ses gages.

On le voyait aussi, et presque quotidiennement, chez les Juifs rassemblés dans le même quartier, aux abords de l'église Sainte-Eulalie. « Pauvres âmes ! » leur disait-il, avec une fraternelle compassion, « il faut loyalement revenir à Celui qui vous pardonne ». Après la conquête, on leur avait intimé l'ordre de quitter le pays et d'aller mourir où ils voudraient, à moins qu'ils ne reconnûssent le vrai Dieu. Mais ils aimaient tant Palma qu'ils étaient entrés dans la confession des nouveaux maîtres, avec, tout au moins, l'apparence du bon vouloir. Ils continuaient leurs métiers d'or et d'argent mais remettaient de larges aumônes aux prêtres qui, chez eux comme ailleurs, venaient quêter à dates fixes. Et ils étaient plus que jamais généreux le jour du Samedi Saint. On leur avait attribué des parrains,

Digitized by Google

et le plus souvent de ces parrains mêmes, ils portaient le nom précédé de la syllabe *Sa,* après avoir rejeté leurs patronymes bibliques. Certains, parmi eux, prenaient la robe, entraient dans les ordres, réguliers ou séculiers. Ils se rangeaient au nombre des meilleurs et des mieux pourvus de bonnes intentions. Mais les autres entretenaient souvent des arrières-pensées. Ce n'était pas sans une tacite répugnance qu'ils suivaient les processions, prenaient rang dans les confréries des porte-cagoules, veillaient de nuit devant les autels lors des grandes fêtes, et faisaient cuire le lard devant leurs portes pour montrer qu'ils n'étaient plus juifs. Beaucoup, rentrés chez eux, avec ce qu'ils tenaient pour un aliment immonde, ne le mangeaient pas et l'abandonnaient à leurs chiens. De même, au matin du Vendredi-Saint, tuaient-ils ostensiblement un agneau, comme il se faisait dans les familles chrétiennes. A l'exemple de tous, ils allaient dès le jeudi, chercher l'animal enrubanné, et, pour afficher leur humilité, le rapportaient au logis, pattes liées, sur leurs épaules. Toutefois, le dimanche de Pâques, ils dînaient de l'agneau en s'efforçant d'oublier qu'il fût essentiellement pascal.

Chez ces Juifs mal repentis, Ramón Lull propageait la vraie parole. Il savait faire couler d'honnêtes larmes en décrivant la Passion du Seigneur et beaucoup de « Chuilas » hésitants avaient prêté serment entre ses mains, avec une véritable ferveur, disant qu'ils ne connaissaient plus rien d'Israël. Ceux-là, il les conduisait en groupes, sur le chantier de la cathédrale, au-dessus de la mer, et, à l'ombre des piliers naissants, les instruisait encore. Puis il les remettait, dociles et résolus à servir, aux contremaîtres des ouvriers et, ramassant l'outil, portant

Digitized by Google

la pierre, ils travaillaient de bon cœur à la maison de Dieu. Ils ne s'en allaient qu'après l'heure violette du crépuscule en chantant des cantiques, qu'à la sieste, les maçons leur avaient appris. Si, parvenus au pied de la pente, ils entendaient, au loin, la cloche tinter pour la prière du soir, ils se retournaient vers elle et se signaient de la croix, fort dévotement.

Très vite, les progrès de Ramón en la langue latine avaient été sensibles. Il y voyait, à juste raison, un précieux appui futur pour la propagande Un moine cistérien lui servait d'instructeur. Maître et disciple se rencontraient chaque jour, soit que l'un se rendît au monastère de Nostra Doña de la Real, à peu de distance de Palma, soit que l'autre montât jusqu'à la « Ca Lull », avec un Virgile ou un Cicéron sous le bras. La leçon s'achevait toujours par la lecture et le commentaire d'un auteur chrétien. L'élève se plaisait, plus qu'à tout autre exercice, à déchiffrer le sens des justes invectives que Saint Augustin, dans Hippone, décernait aux hérétiques aryens, Priscillianistes, Origenistes, Manichéens, Donatistes, Pélagiens et semi-Pélagiens. Humblement, il se reconnaissait lui-même dans les écrits où l'éloquent coadjuteur de l'évêque Valère publiait la confession de ses égarements et la rétractation de ses erreurs. Et, resté seul dans sa chambre basse après le départ du moine, l'apprenti latiniste songeait, en manière de méditation édifiante : « On ne sait lequel on doit le plus admirer, de la science prodigieuse ou de la modestie profonde de Saint-Augustin ! Sa science l'a rendu le premier des Docteurs, sa modestie un des plus grands saints. La première sans l'autre faisait un homme réputé, mais il fallait toutes deux pour faire un personnage exemplaire. Augustin était si persuadé de cette

Digitized by Google

vérité que, pour prévenir l'orgueil qu'auraient pu lui donner les applaudissements qu'il recevait, il se rappelait toujours ses chutes honteuses dans les divagations les plus grossières et dans le plus abject libertinage. Il ne pouvait assez exprimer sa reconnaissance pour la bonté miséricordieuse de Jésus-Christ qui l'avait arraché à ses désordres. Seigneur, qui avez donné à Votre Eglise le saint Docteur Augustin, pour l'éclairer et la fortifier, accordez-moi, par son intercession, la soumission de sa foi, la profondeur de son humilité, et la tendresse de sa dévotion. »

Et lorsqu'il éprouvait le désir d'un grand isolement, tout en redoutant de se trop éloigner de la ville, vers Randa et sès hautes solitudes, il s'acheminait, vers le milieu de la nuit, jusqu'au lieu dit Miramar que peu à peu il avait pris en affection. Il eût aimé grouper là, autour de lui, des frères aussi ardents qu'il l'était vers le But parfait, mais il comprenait que l'heure n'avait pas encore sonné. Aux premières lueurs de l'aube, il parvenait, seul, et harassé, dans ce site enchanteur. Quoiqu'il en fût de sa fatigue, il l'oubliait bientôt devant la splendeur de la terre, de la mer et du ciel. Presque toujours, les flots étendaient devant lui leur nappe souriante et paisible. Sur le penchant de la montagne, un concert d'oiseaux le saluait. Du rocailleux chemin, il voyait à ses pieds s'effondrer toute une architecture de roches dont les dernières plongeaient sous les courtes vagues, dans une eau d'une transparence merveilleuse. Au-dessus de lui, le chaos des pierres s'étageait, chargé de verdures ombreuses que sertissait, tout le long de la crête sinueuse, un liseré d'or vif. Admirable endroit pour se recueillir et vivre plus près du Créateur. La

Digitized by Google

senteur des essences les plus diverses y composait un rare encens dans un beau temple de la nature. La mer, sur les promontoires comme dans les criques arrondies, brodait, de son écume, de son azur et de son émeraude, des étoles, des surplis comme il ne s'en voyait dans aucune église.

Longeant la falaise, Lull repartait, aux heures chaudes, traversait les vignobles en terrasses, et entrait bientôt dans le domaine des plus émouvants oliviers qu'il eût jamais vus au monde. Près de ces arbres noueux et tordus, souventes fois il venait chercher les moyens de faire la meilleure pénitence de ses fautes. C'est qu'il en avait découvert, sous leurs formes et leurs attitudes, tout le sortilège. Si l'on s'était avisé de dévoiler devant lui une femme, et voire la plus belle aux yeux du statuaire et du libertin, il fût resté insensible au spectacle de la chair proposée et, sans même sourciller, eût passé son chemin. Mais, parmi les oliviers, dans les plaines, entre Miramar et ce village de Deya qui conservait son nom africain, les oliviers tentateurs offraient à ses yeux des images telles qu'il y retrouvait, évoquées et quasi-vivantes, de très anciennes visions de pécheresses consentantes, de corps féminins sensuellement offerts, et que son bonheur de saint homme, à cette vue, était de narguer le lascif souvenir, de dominer ses pensées rappelées vers les fièvres d'antan. Dans l'oliveraie, il se portait en tous sens pour y rechercher ces monstruosités végétales, où le tronc et les branches se métamorphosaient en créatures. Ici, c'était, drapée dans une robe que trouaient le genou et la cuisse, une suppliante dont le sein bombé, et dont la tête renversée, les mains tendues, dénonçaient l'épouvante d'être surprise et bientôt vaincue. Ailleurs, un silène antique, tordu et contre-

Digitized by Google

fait, ployé pour quelque geste obscène ; plus loin, deux femmes nues et musclées, accouplées en un étrange enlacement. Et encore, une implorante, à genoux, aux appâts opulents, et qui semblait gémir : « Pourquoi me fuyez-vous ? » Telle autre femme, hideusement, s'était livrée à un gorille qui, d'une large plaie, achevait de lui déchirer le flanc. Tels arbres juxtaposés affectaient l'aspect de pleureuses antiques, les bras tordus sous les lambeaux de leurs voiles. Tel autre était tout à l'image d'une souple vierge qui, d'un geste de grâce coquette, soulevait son épaisse chevelure sur ses épaules rondes. Un dernier, renversé par l'âge ou le vent, ressemblait, sur le sol, au corps d'une possédée d'amour, reposant sur la tête et les talons, les reins arqués, les doigts crispés, en une frénésie d'enfer.

Que ces fantômes du passé se redressent ainsi devant lui, dans la fauve clarté du soleil ou sous les rayons de la lune argentée, Lull se sentait, au milieu d'eux, revêtu d'une sainteté désormais inébranlable. Aussi, à demander aux oliviers de le servir dans l'épreuve de la tentation et du péché mortel, il sortait du champ satanique plus vaillant en son cœur et plus attaché à son œuvre de pur amour. Et il revenait vers la ville et sa mission, joyeux, tantôt chantant des hymnes dans la nuit, tantôt clamant dans le vaste silence : « Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs ! Mon seul amour ! Votre serviteur Vous demande du courage en sorte qu'il soit fait de Vos propres forces pour vaincre et se rendre maître des vices et péchés en ce monde, dans sa chair, face au démon et à toute tentation, que ni la luxure, ni la colère, ni la vaine gloire, ni la fausseté, ni aucun autre vice n'aient de pouvoir sur lui. »

Digitized by Google

HUITIEME EPISODE

1271.

L'OR, L'ARGENT ET LE FER

« Car aur e argent, tresor es qui poc val, segons veritat : mas tresor de vertuts, aquell es tresor molt noble e molt bon. »

(Car l'or et l'argent, c'est un trésor qui vaut peu, en vérité : Trésor de vertus vaut mieux, lequel est trésor fort noble et très bon.)

(Ramón Lull, *Livre des Contemplations*, Chapitre 34, par. 29.)

En 1271, pendant le printemps, un matin ensoleillé, Ramón Lull avait poussé jusqu'à la fenêtre, dans sa maison de Palma, un meuble dont il se proposait d'explorer les tiroirs pour y mettre de l'ordre et y détruire des documents et souvenirs désormais sans valeur, lorsqu'à ses pieds tomba, sonore sur le dallage, une fine chaîne de fer où était attachée une médaille d'or. S'inclinant, il reconnut sans pâlir le profil d'Ambrosia de Castello. Alors, il ploya plus complètement les genoux et, longtemps, pria pour l'âme de cette femme. A ce spectacle, le musulman Ali, qui entrait sur la

Digitized by Google

pointe des orteils, lança son bonnet en l'air, le rattrapa prestement et sans bruit, puis s'éclipsa après avoir simulé le geste de cracher dans la direction de son maître. Son oraison terminée, celui-ci se relevait enfin, ramassait le triste emblême de ses derniers déportements, l'insérait avec soin dans sa ceinture, et s'en allait, songeur, par la ville, jusqu'au cimetière. Là, il retrouvait sans peine la tombe de la malheureuse Gênoise. Seul avec les morts et les anges, il pria encore, le cœur serré à la pensée que, par sa conduite infâme, il avait ajouté aux souffrances de celle qui dormait en ce lieu, attendant l'aurore de la résurrection, le relèvement de son corps dans la toute-pureté.

Et puis, il attira la médaille et la chaîne. Sans y porter la vue, il exposa, dans sa paume ouverte, le disque d'or à la clarté du ciel radieux. Pour la dernière fois, avant que d'autres hommes, indifférents, l'exhument et la ramènent à la lumière pour s'en composer une vaine parure, Ambrosia voyait le firmament et le soleil. Elle en recevait une suprême chaleur, une nouvelle apparence de vie. Et ce n'était point tant cette image qu'avec une piété lyrique Lull haussait vers les sphères du repos et de la paix, que son cœur, son pauvre cœur, où plus d'une cicatrice attestait encore d'un cancer lentement et miraculeusement guéri. Des larmes roulaient sur les joues amaigries de cet homme qui, revenu d'un monde d'aberrations, s'efforçait à conquérir un monde de sagesse. Il implorait : « Seigneur Dieu, illuminez-moi. Tenez-moi dans votre main comme une misérable médaille qui eût pu être d'un métal précieux et qui s'est volontairement souillée de toutes les lèpres pour se muer en le plomb le plus vil. Accordez-moi, à la fin, près de

Digitized by Google

Votre cœur, l'éclat que vous consentez à cette antique monnaie; la terre nous l'a rendue et la terre va la reprendre. Donnez-moi, pour Vous plaire, le poli et le brillant de l'or au jour où, descendant au tombeau, j'en ressortirai dans l'instant, afin que Vous pesiez, en Votre divine balance, mon mérite et mon prix. »

Ayant dit, à l'emplacement où gisait le cœur de la vertueuse offensée, avec ses ongles il fouilla profondément le sol, car nulle pierre n'avait été couchée sur les restes mortels d'Ambrosia. Et lorsqu'il estima avoir suffisamment creusé ce sépulcre où il allait ensevelir un autre cœur, celui du pécheur maudit et réprouvé, il y déposa la médaille et la chaîne, puis referma la tombe minuscule remplie d'un univers de hontes et de vilenies. Dans les arbres, tout à l'entour, les oiseaux chantaient joyeusement pour les funérailles du Ramón Lull qui était mort et promettaient au vivant toutes les bénédictions du Très-Haut.

***

C'est dans une rue montante, débouchant presque devant sa maison, que le damné délivré du mal rencontra l'un de ses voisins, dont il connaissait de longue date la sûre honnêteté et la piété de bon aloi. Ils se saluaient alors avec une déférence réciproque, lorsque le passant, se rapprochant, dit d'une voix presque basse et sur un ton retenu :

— Messire, j'ai grand'peine à parler en mal de quelqu'un qui vit sous votre toit. Néanmoins, j'y suis forcé par le respect que j'ai pour tout ce qui est de la religion, et, plus encore, par mon

Digitized by Google

amour pour Dieu le père, pour son divin Fils et Notre-Dame la Sainte Vierge Marie.

Lull s'arrêtait, et regardant son interlocuteur dans les yeux, invitait :

— Ouvrez-moi tout votre cœur.

— A regret, mais par devoir, je le ferai donc. Je m'en suis retenu longtemps.

— Parlez, et vous me ferez honneur et plaisir.

— Il faut, en vérité, que je vous informe du grand péché qu'un malheureux renouvelle à toute heure, chez vous : ce garçon que vous avez ramené d'Arabie et qui, sans vergogne, tire fierté d'être mécréant.

— Que fait-il ?

— Il n'est point d'occasion qu'il n'utilise pour offenser le saint nom du Seigneur. On l'entend blasphémer de mille odieuses manières tout le temps que vous n'êtes pas au logis. Par-dessus le mur du jardin, ses injures à ce que nous adorons et vénérons atteignent fréquemment nos oreilles. Moi et les miens en restons scandalisés.

— Personne de ma famille ou des serviteurs ne m'en a encore averti.

— C'est qu'on n'ose sans doute, et que l'on craint cet hérétique.

— Il n'est pas à craindre.

— Dieu le sait ! Ces gens d'Islam sont perfides et mauvais. Qui pourrait présumer de leurs méchantes intentions ?

— Je ne redoute rien d'Ali. De fait, c'est encore un infidèle. Mais je le conduis pas à pas vers la vérité. Je m'étonne qu'il vous ait blessé par ses propos.

— Cela fut pourtant, et non point une fois.

— Ainsi j'y mettrai ordre, et aujourd'hui

Digitized by Google

même. Je vous sais toute droiture et ami de la vérité. Mon grand merci pour m'avoir instruit. Je corrigerai avec douceur ce malheureux et vous ne souffrirez plus de son voisinage.

— Le ciel vous aide, Messire !

L'homme éloigné, Lull se mit un instant à l'ombre sous les arcades et réfléchit. Etait-il possible que l'Africain menât, près de lui, un si double jeu qu'il se montrât, en apparence, dispos à écouter les conseils chrétiens de son maître et que, par ailleurs, il profanât les noms et les choses les plus augustes ? Cet être, de caractère si doux, cachait-il un autre personnage, secrètement attaché à l'erreur koranique ? « Avec lui, j'ai beaucoup appris. Je lui dois de pouvoir, aujourd'hui, lire, écrire et parler la langue de ses coreligionnaires. En cette langue même, n'ai-je point composé les premiers chapitres de mon *Libre de Contemplació en Deu ?* J'aurai pour lui des égards au souvenir de ce que j'ai tiré de lui. Mais il n'ignorera pas, s'il m'en fait la confession, que son insolence pour notre foi est bien coupable et qu'il y doit mettre fin. »

En traversant la place, Messire Ramón cédait à un doute amer : « Oserait-il me tenir tête ? N'est-il pas des âmes mal façonnées qui se redressent plutôt que de s'humilier sous le reproche ? Je n'en suis que trop certain, hélas ! L'homme apprivoise les passereaux et les dresse sans les frapper ni leur imposer aucune punition ; mais en leur tendant ce qui leur plaît, il les discipline tout comme il veut. Il n'en fut pas de même pour moi, car, pour me modeler et me dompter, point ne suffirent le fouet ni les contraintes, ni les plaisirs, ni les exhortations, ni aucun des artifices et affectueuses ruses que l'on essayait avec moi... Allons, je briderai l'intempé-

Digitized by Google

rance de ce pécheur par la seule raison et la seule amitié. »

Lorsqu'il entra dans sa chambre d'étude et de méditation, le maître surprit Ali qui, dans l'embrasure de la fenêtre, et fort absorbé par cette distraction, un coude sur l'abaque de bois, la lèvre retroussée par un sourire moqueur, feuilletait un très ancien et très vénérable manuscrit aux marges richement enluminées. Visiblement, l'Africain raillait ces admirables représentations de saints épisodes où la vie de Jésus-Christ avait, trois siècles plus tôt, été interprétée par un moine artiste. Sur une grande planche rehaussée d'or vif et que, de loin, Lull reconnut être celle de la Crucifixion, d'un doigt crochu, l'Infidèle martelait des coups secs, à la place même qui s'empourprait du sang du Sauveur. Enfin, il releva la tête et vit devant lui le chrétien, immobile et sévère, qui le regardait.

Sans préambule, l'accusation tombait sur la tête rasée :

— On m'apprend que tu profanes l'adorable nom du vrai Dieu.

— Qui dit cela ?

— Un homme de bien, inquiet de ton salut.

— Je ne profane pas le nom du vrai Dieu.

— Quelle est ta pensée ?

— J'honore le vrai Dieu et plusieurs fois par jour.

— Tu me parles du tien.

Ali repoussait le livre d'enluminures, serrait les poings, se redressait, et :

— Je parle de Celui qui fit dire au Prophète : « Je n'adorerai point ce que vous adorez. Vous n'adorez pas ce que j'adore. » Je n'adore pas ce que vous adorez. Vous n'adorez pas ce que

Digitized by Google

j'adore. Vous avez une religion, et moi j'ai la mienne.

— Celui-là a menti et tu es bien de la race du chacal !

Impuissant à se contraindre, Ramón levait la main et frappait l'insolent au visage. Le coup avait été si rude qu'Ali en fut à demi renversé.

— Ecarte-toi de ma présence, ordonnait le maître, sur un ton de douceur aussitôt reconquise, va-t-en, aveugle et sourd, je ne puis rien te demander aujourd'hui.

Il le suivit jusqu'à la porte, pour le voir, tête basse, se glisser dans le sous-sol, alors que Dame Bianca, ses enfants, les deux femmes de service et le vieux Francesch descendaient de l'étage pour aller à l'église, car c'était le jour du Mercredi Saint, et toute la population de la ville, en préparation des grandes douleurs du Vendredi et des grandes joies du Dimanche, commençait à se presser à l'ombre de la Croix.

Resté seul, Lull baisa la reliure du pieux recueil, le replaça sur son rayon de bibliothèque et, s'efforçant d'oublier l'incident, reportant sa pensée vers la tombe où il venait d'enfouir la médaille de mauvais conseil, s'assit devant sa table pour composer son trente-quatrième chapitre : *Com Deus ha creats los metals* (1).

« *Dieu loué, aimé, honoré et servi ! Louanges soient à Vous qui avez créé les métaux de la matière élémentaire, laquelle matière fut créée de la matière première. Béni soyez, Seigneur Dieu, qui avez créé des métaux plus forts que les autres, les uns plus*

(1) *Livre des Contemplations.*

Digitized by Google

beaux et meilleurs, et qui avez voulu certains d'une nature qui se puisse fondre et étendre, et tels de nature qui ne fonde ni ne s'étende. O Vous, plein de grâce, soyez aimé qui avez voulu les métaux de plus grande nécessité plus abondants que les autres, et avez permis qu'on les rencontre en quantité dans la terre.

.....

Franc Seigneur ! Si vous avez créé les métaux avec telles propriétés et telles natures, cela signifie pour nous que Vous avez créé les métaux pour les besoins des hommes, et non pour les nécessités des métaux eux-mêmes. Seigneur mon Père ! Comme Vous avez créé les métaux pour servir les hommes, l'homme riche et avare doit bien être repris s'il ne comprend pas l'intention que Vous eûtes en faisant la créature maîtresse des richesses : car Vous n'avez pas donné les richesses aux hommes pour qu'ils soient riches, mais Vous les leur avez données pour qu'ils Vous servent par elles.

.....

Comme le trésor spirituel est trouvé dans les hommes qui cherchent le règne céleste, ainsi le trésor des hommes justes réside dans la sage considération qu'ils ont des richesses spirituelles.

.....

Si nous usions de l'or et de l'argent et des autres trésors selon la manière que Vous nous les avez donnés, les pauvres ne pleureraient ni par la faim ni la soif, ni de leur nudité. Car, dans la communauté, les riches donneraient aux pauvres assez de leurs trésors pour que les pauvres n'aient faim ni soif, ni pénurie de richesses.

.....

Digitized by Google

Seigneur ! Si les hommes étaient de vérité et de droiture, tant nombreux sont les trésors par vous créés, qu'ils suffiraient à tous... Si l'avare, lourd d'or et d'argent, mort et en enfer, se trouve avoir faim, soif, chaud et froid, que lui vaudra d'avoir thésaurisé dans le siècle : car ni or ni argent n'enlèvent froid et chaud, soif et faim... En vérité, ce sont trésors qui comptent peu : trésor de vertus est plus noble et meilleur, car il guérit les hommes de bien des langueurs et apporte des honneurs durables... »

... Audacieux, Ali, remonté des caves, passait la tête dans l'entrebaillement de la porte. Le maître fronça le sourcil, déposa sa plume d'oie et, avec bonté :

— Que viens-tu faire ? C'est me désobéir.

S'avançant, le coupable, la main gauche sur le cœur, osa dire :

— Je désire demander le pardon.

— Tu dis vrai ?

— Oui, j'ai mérité le coup de poing.

Etait-ce en prévision de cet acte d'humilité que l'Arabe avait revêtu une tunique aux amples manches et couleur de cochenille ? Lull s'en informa.

— Comme te voilà paré !

— J'ai changé de costume comme je voudrais changer mon âme.

C'était à croire que cet Infidèle avait été touché de quelque grâce. Pour lui faire face, celui qu'il étonnait de son repentir, tourna son fauteuil, à distance de la table, après avoir rassemblé et posé sur ses genoux les feuillets où il achevait de fixer son inspiration quotidienne.

— Je te préfère ainsi, reprit-il, désormais sans

Digitized by Google

rancune. Approche et écoute. Nous traduirons tantôt, en ton langage, cette méditation qui regarde les métaux.

Sous la manche retombante, la main droite d'Ali eut un imperceptible frémissement. Cauteleux, l'œil fixe, il demandait :

— Du métal le fer ?

— Un peu. Mais surtout de l'or et de l'argent.

Etrangement, le garçon murmurait : « Les plus beaux, mais les moins utiles. » Ramón ne prêta pas d'attention au propos, et commença la lecture :

« Dieu loué, armé, honoré et servi ! Louanges soient à Vous... »

Prompt comme la foudre, perfide comme la vipère, le traître relevait sa manche écarlate. Au cri de « A toi la mort ! », il lançait le bras en avant. Une lame aiguë brillait à son poing. Il visait le ventre... le fer disparaissait sous le vêtement. Lull, blessé, d'un violent effort, étreignait les poings du meurtrier, repoussait son siège, et, sur l'arme ensanglantée, après un bref combat, maintenait, couché et hurlant, son agresseur. Il sentait ses forces le fuir ; son sang s'élargissait en une large flaque sur les dalles. Seul dans la maison, il serait bientôt renversé par ce démon qui, pour ressaisir le couteau, tendait, désespérément, ses muscles d'acier, en vociférant les plus atroces injures à la divinité et à tous les saints du ciel.

Et, tout à coup, providentiellement tombée de la fenêtre, une masse s'abattit près des corps enlacés. Quelqu'un frappait Ali sur le crâne, à coups réitérés, au point de l'assommer bientôt, relevait sa victime, l'aidait à s'asseoir dans le fauteuil, courait à la porte, sur la place, appelait les gens qui passaient. On se ruait dans le logis. L'assassin qui, déjà,

Digitized by Google

revenait à lui, maintenu, mis dans l'impuissance de nuire, était emmené, sous une grêle de bourrades, à la prison de ville (1).

Bien avisé, le voisin, après avoir dénoncé le péché du mécréant d'Arabie, s'était tenu aux aguets, en craignant pour un homme de bien. Aux premiers rugissements du forcené, il avait sauté par dessus le mur, comme au temps où, avec le roi Jayme Ier, dans les Espagnes mauresques, il escaladait les remparts du Croissant, et cette ultime prouesse dépassait en mérite toutes les autres. Comme, transporté à grand soin sur le lit, Ramón Lull, en lui pressant la main, le louait de sa vigilance, cet homme brave, simple et bon, refusait, en pleurant, tout éloge. Il pensait que les médecins avaient découvert une plaie bien large et que peut-être l'un des plus exemplaires serviteurs de Dieu n'était plus éloigné de sa fin.

Mais l'ancien Sénéchal qui, près de son roi, avait, lui aussi, saigné jadis de plus d'une blessure, souriait et calmait les alarmes de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs et de tous, et leur disait, avec une grande sérénité : « Ne vous affligez plus, puisque ainsi j'ai commencé à être martyr, à la toute gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ, et puisque j'ai eu le bonheur de verser pour lui ma première goutte de sang. »

---

(1) On m'a assuré que certaines parties de cette prison, aujourd'hui conservée, datent du temps de l'occupation carthaginoise.

Digitized by Google

NEUVIEME EPISODE

1271.

« AMIN ! »

« Quel est plus coupable que celui qui se détourne quand on lui récite nos enseignements ? Nous avons recouvert son cœur de plus d'une enveloppe, pour qu'il ne comprenne point le Koran, et nous avons jeté la pesanteur dans ses oreilles... Le Seigneur est indulgent et plein de compassion : s'il voulait punir, de leurs œuvres, les non-croyants, il aurait avancé l'heure de leur châtiment. Mais ils ont un terme fixé pour l'accomplissement des menaces, et ils ne trouveront aucun refuge contre sa vengeance. »

(*Le Koran*, Chapitre 18, par. 55 et 57.)

La nouvelle du crime arriva au palais en peu d'instants. Le roi, qui tenait conseil, descendit aussitôt dans la cour, demanda un cheval et, suivi de trente seigneurs, partit vers la ville haute. Sur son passage, le peuple commentait l'événement avec la plus sincère désolation, car le temps n'était plus où l'on riait de l'ancien « fol d'amour » devenu le « fol de Dieu ». On avait mesuré la probité de son

Digitized by Google

vœu, la leçon de ses paroles, l'étendue de ses bienfaits. Aussi criait-on partout, du pied des maisons et par maintes fenêtres, pour que Jayme l'entendit : « Justice : Que meure l'Africain ! »

L'escorte, en se frayant avec peine un chemin dans la foule anxieuse qui encombrait tous les abords, parvint enfin à la maison du bon Lull. « Mon bon Lull ! » ainsi disait le souverain à son nouveau Majordome, en quittant l'étrier, « la Providence ne peut avoir décidé de nous le retirer déjà ! N'est-il pas le plus édifiant de nous tous ? »

Il était blême d'inquiétude en pénétrant dans la chambre, mais lorsqu'il eût vu, entre les retombées des rideaux, le visage souriant du saint homme, sa large barbe étalée sur la couverture, et tout cet air de force qui, en dépit de son impressionnante pâleur, se lisait sur les traits du blessé, il se rassura et comprit que la victime n'irait pas, ni ce jour, ni de longtemps, rejoindre son meurtrier dans l'autre monde, pour demander sa grâce au suprême tribunal.

Car, de fait, il était dans sa ferme intention de confirmer dès le lendemain le verdict populaire et d'ordonner la mort du misérable hérétique, cent fois et mille fois maudit. Quant à l'indulgence et à l'absolution qu'eût plaidée au ciel le magnanime Ramón pour cette bête fauve, le prince ne s'étonna point de se les entendre conseiller sur l'heure par le digne homme dont le côté saignait encore : « Ainsi, pensait-il, Jésus sur sa croix devait remettre la faute de son coup de lance à celui qui l'avait frappé. » Et il répondait à la trop généreuse requête :

— Non point, maître Lull, car une telle faiblesse est indigne d'un prince juste. Toute l'île

Digitized by Google

demain réclamera la punition. A quels désordres seraient exposés les Etats si d'aussi hideux méfaits y restaient sans châtiment ? Mon devoir envers vous, envers tous mes sujets et moi-même, me contraint à ne pas vous donner raison. Cet Ali de malheur doit mourir et mourra.

— Votre sagesse n'en décidera vraiment que si elle a apprécié tout mon scrupule, insistait doucement le blessé. La créature que vous pensez donner au bourreau m'avait été confiée par la volonté de Dieu, à charge de l'éclairer et de la guider vers le bien. S'il s'agit de devoir, j'ai failli à celui-là. Je n'ai pas su déraciner le mal de cette âme sauvage et rugueuse. Etait-ce là une entreprise surhumaine ? Peut-être. Songez que ce malheureux se considérait parmi nous — oui, vraiment, je le crains, — plus encore en esclavage que chez ses maîtres de la terre africaine, d'où je l'éloignai, croyant sagement faire. Dans notre île, exilé, sans liens avec son pays, il s'aigrissait d'autant que mes exhortations de chrétien cherchaient à l'émouvoir.

— Maître, je n'entends rien ; sa mort est résolue. Et, au surplus, vous vous épuisez en paroles.

— Non, certes, car je reste vaillant pour soutenir une cause de raison. La blessure n'est que légère. Son apparence est affreuse, car le fer fit sur ma chair un long parcours, mais il n'entra point. Ceux qui m'ont soigné le savent bien, et ils peuvent en témoigner. Devant trois jours, je serai debout et robuste. J'entendrai la messe du saint dimanche pascal, au monastère de la Réal.

— C'est du délire !

— C'est mon projet le plus formel. Je vous implore de tenir compte que je ne puis voir retirer la vie à cet homme sans en conserver grand et

Digitized by Google

durable remords. Par lui, j'acquis la science de la dure langue arabique dont j'ai le dessein de faire honneur à Dieu. A celui qui fut mon serviteur-maître, je garde une reconnaissance que son mouvement ne me fait pas oublier. Il me répugnerait beaucoup de pleurer sa fin. Je sais, pourtant, que son acte appelle un acte de justice. Qu'au moins il ne soit point précipité. Vous refuserez-vous, cher fils du noble roi avec qui, longtemps, je chevauchai, si glorieux de le servir, me refuserez-vous de faire droit à cette humble prière ? Daignez différer votre détermination. Consentez à rester, comme moi, perplexe sur les moyens de châtier, jusqu'au jour prochain où je reviendrai de la Réal, après avoir demandé au Juge des juges son instruction, dans l'oraison la plus fervente !

— Qu'il soit donc fait suivant l'inspiration de votre cœur angélique, ô vous, le meilleur de tous ! accorda Jayme après avoir, un long moment, tacitement lutté contre sa conscience de roi. Pour punir, j'attendrai votre retour du monastère. Mais ne vous hâtez point d'y courir. Tout le temps qu'il faudra, le criminel sera bien surveillé.

***

Le premier soir, Ali demanda au géôlier : « Est-il mort ? » On lui dit que Messire Lull vivait et qu'on espérait bien le guérir. L'Arabe se retourna contre le mur et implora Allah de faire triompher la vraie cause en reprenant la vie à ce chien de chrétien. Il priait avec une ardente ferveur : « Rahman, toi le miséricordieux, toi, Elaziz, toi, Mennan (1),

(1) Trois des 99 noms d'Allah, dans le chapelet mahométan.

Digitized by Google

toi le grand, le bon, le clément, le savant, le sage, le subtil, le bienfaisant, toi qui as quatre-vingt-dix-neuf noms, tu m'avais bien conseillé; tu avais disposé mon cœur à recevoir le commandement et la révélation. Tu m'avais rappelé, pour guider ma main, les trois versets : « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé tout, qui a pétri l'homme de *sang coagulé,* lis, car ton Seigneur est le plus généreux » (1). « Fais que ton ennemi périsse ! »

Le soir du second jour, anxieux, il redemanda : « Est-il mort ? » On lui apprit que sa victime ne mourrait point, car la blessure était légère. Le meurtrier grinça des dents et, tourné vers l'Orient, supplia d'un cœur éperdu de foi confiante : « Pour que Mahomet soit glorifié, pour que, dans les siècles à venir, tous les peuples de la terre ne jurent que par le figuier et par l'olivier de la Mecque, pour que je mérite ma place dans tes vignes et dans le jardin du paradis, Allah, donne raison au couteau de celui qui a voulu te venger, après avoir remâché trois fois dans sa bouche ton formel enseignement : « Les Infidèles disent : « N'écoutez pas la lecture du Koran, ou bien, parlez haut pour couvrir la voix de ceux qui le lisent. » Nous ferons subir à ceux-là un châtiment terrible; nous les rétribuerons selon les plus mauvaises de leurs actions ! » (2).

Comme l'ombre de la nuit, le troisième soir, léchait déjà les murs, le mécréant, repoussant son écuelle, s'informa : « Maintenant, est-il mort ? » Et on l'avertit qu'il devait renoncer à son monstrueux espoir, car le Maître, fidèle à sa promesse de quitter le lit avant trois jours, s'était fait porter au monas-

(1) Chapitre 96 du Koran, versets 1, 2, 3.
(2) Chapitre 41, versets 25, 26, 27.

Digitized by Google

tère de la Réal, hors la ville, pour remercier Dieu et consulter ses directeurs spirituels. Alors, le prisonnier baissa la tête, attendit que se fussent éloignés les pas du gardien, et murmura : « Bismillahi' rrahmani'rrahim (1), je le dis : je suis coupable d'un crime sans pardon, puisque je n'ai pas su tuer l'homme de Jésus-Christ et le précipiter dans Al-hotama (2). Maître de l'univers, Souverain au jour de la rétribution, c'est donc moi qui y descendrai. Amin ! (3). »

Et, après avoir mordu le dos de sa main (4), il se pendit.

---

(1) Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

(2) Al-hotama est un des noms de l'enfer et spécialement de l'un des lieux où tout ce qui y sera jeté sera brisé en morceaux et réduit en fétus.

(3) Amen !

(4) Chez les Orientaux, signe de dépit et de désespoir.

Digitized by Google

DIXIEME EPISODE

1271-1275.

LE DOCTEUR ILLUMINÉ

> Dins el verger, cantant los aucells a l'alba, donen al solitari intelligencia d'amor. Al fin los aucells el cant, l'amic defalleix d'amors, i es aqueix defalliment son major delit i sa dolçor inefable.
>
> (Dans le verger, les oiseaux chantant à l'aube donnent au solitaire l'intelligence d'amour. Après que les oiseaux ont chanté, l'Ami défaille d'amour, et cette défaillance est son plus grand délice et sa douceur ineffable.)
>
> (Ramón Lull, *Amic e Amat*, v. 26.)

Deux semaines après les fêtes de la Résurrection, Ramón Lull rentrait à Palma. Un concours de peuple l'avait accueilli aux premières maisons de la ville et, afin de bien montrer à tous qu'il revenait vaillant et fort, à ce moment, il était descendu de la voiture pour parcourir à pied le chemin jusqu'à sa maison, au milieu d'une grande allégresse. Il se sentait heureux du jugement de Dieu qui, en

Digitized by Google

décidant la mort volontaire d'Ali, le Samedi saint, tranchait à merveille le plus angoissant des cas de conscience. Il rapportait la paix dans son cœur et, pour la première fois, paraissait, aux yeux des Palmasans, revêtu de l'habit monastique. Non que, de fait, il fût moine, puisque son état conjugal y mettait obstacle, mais, par licence particulière, il portait enfin la robe, la corde et la croix.

En marchant vers sa demeure, il entra dans deux églises. Nombre de gens l'y suivirent. C'était un dimanche. Les femmes, parées de bien frivoles atours jusque dans les saints lieux, l'affligèrent beaucoup. Au fond de sa retraite, tout en étudiant théologie et philosophie, il avait longuement songé à la dépravation de son temps, à la frivolité qui amoindrissait la morale des chrétiens. Trop de pointes de dentelles très bas attachées sur les seins, trop de cheveux nattés dans le dos, trop de fichus et d'écharpes, aux voyantes couleurs, le blessaient cruellement, et bien plus que le fer du pitoyable Ali. Sa prière sollicitait Dieu autant pour les enfants de la vraie foi que pour les Infidèles. Ce n'était pas seulement ces derniers qu'il fallait convertir, mais les autres, ceux qui oubliaient, jusqu'aux tables de la communion, la pudeur et la modestie, à la grande irritation des prêtres et des évêques.

« L'œuvre du bien m'attend partout, se désolait-il, et le ciel me donnât-il un siècle de vie, je n'y pourrai suffire. Il me faut rappeler mes frères et mes sœurs à la raison. Il me faut hâter le moment où je courrai exhorter les égarés de l'Islam. La charge qui m'est remise est trop lourde pour mes faibles bras. »

Et puis, une constante inquiétude le harcelait. Il bénissait le sort qui lui avait accordé une femme

Digitized by Google

si douce, des enfants si beaux, des biens si abondants. Mais il tremblait devant cet amer dilemme : méconnaître ses devoirs de chef de foyer en servant les fins du Créateur, trahir sa mission d' « appeleur à Dieu » en souscrivant, vigilant père de famille, à ses obligations profanes. Comment concilier le ciel et la terre ? Lorsque en pesant affectueusement ses paroles, il confessait, sur ce point, toute sa perplexité à Dona Bianca, elle pleurait et remettait la solution d'un si ardu problème à la sagesse du Grand Arbitre.

Bien des fois, Lull, tiraillé entre le matériel et le spirituel, cherchait appui près des hommes de sain jugement. A ce banquier Renouardi que, déjà, il avait chargé d'encaisser une partie de ses revenus, il soumettait le cas subtil. Mais il n'en recevait que des réponses vagues. Au notaire Pere (1) de Callidis, il réclamait voies et moyens pour se libérer des soucis dérivants de ses biens temporels, mais s'entendait rappeler qu'en ces sortes d'affaires, on ne saurait agir équitablement que selon soi-même. Mateu Garcerandi, cousin de sa femme, et bien que riche de bon sens, l'écoutait en hochant la tête et le laissait indécis. Il n'était point jusqu'aux dames de la Pénitence, de Sainte-Marguerite, de Sainte-Claire, jusqu'aux frères mineurs et prêcheurs que Ramón n'allât consulter, sans oublier ses chers amis cisterciens de la Réal. Tous compatissaient à son embarras, mais s'en tenaient à abandonner au temps la meilleure détermination.

Dans cette incertitude, le pieux mayorquin ne cessait de crier vers Dieu : « Illuminez-moi, en sorte que je devienne l'instrument perfectif et parfait ! »

(1) Pierre.

Digitized by Google

Il insistait dans ses prières de jour et de nuit, épouvanté à la pensée d'être prêt trop tard. Les événements qui se déroulaient dans le monde le pressaient d'agir. Bien des malheurs fondaient sur la chrétienté. Depuis le moment où, en 1268, le pape Clément IV avait en vain appelé l'Europe pour recouvrer la Terre Sainte, depuis l'aventure héroïque mais si infortunée du noble roi Jayme Ier qui, parti, croisé, avec une flotte, s'était vu jeter au rivage par la tempête, les chrétiens de Palestine avaient continué à subir de grands désastres. Quelle heure eût été mieux choisie pour passer la mer, et, par parole et science, aller persuader les Infidèles !

Mais, hélas ! il fallait la science pour manier la parole, et Lull ne la possédait point. Quelque effort qu'il fît, il n'acquérait qu'avec lenteur. S'il entendait à souhait l'arabe et le latin, s'il accumulait, dans son *Livre des Contemplations,* les enseignements qu'il croyait les plus utiles aux hommes, que n'ignorait-il pas de ce qui arme le théologien et cuirasse le philosophe, pour mener la guerre contre les casuistes de l'erreur, pour réduire en pièces Alfarabi, Averrhoès et Avicenne, les Djarabites, les Haschavites, les Sifadites, Gazzali et toute l'aberration islamique ! Avidement, il dévorait, en d'interminables veilles, la nourriture des livres, mais c'était pour y engager de nouvelles batailles, contre les fausses doctrines des païens antiques, contre les mensonges des Nestoriens, contre les « catégories » d'Aristote. « Tout apprendre pour tout oublier, tout démolir pour tout reconstruire ! Voilà ma tâche, gémissait-il, dans sa basse chambre de Palma ou sous les arceaux du cloître, à la Réal. Les années passent. J'ai quarante-deux ans. Je devrais déjà être reparti me prosterner devant Gré-

Digitized by Google

goire X (1). Et je ne sais rien, rien ! Et je lis à la porte de toutes les églises : *Limosna para la tierra santa de Jerusalem* (2) et l'aumône que j'offre, mon Dieu, c'est tout mon cœur, qui ne bat que pour Vous et qui, pour Vous, saignera s'il Vous plaît. Envoyez-moi bien vite la toute-connaissance pour que je regagne les jours perdus et Vous serve comme je le désire, avant le dernier de ceux que Vous me compterez. »

***

Au printemps de 1274, sans rien résoudre touchant ses intérêts, laissant ses biens à l'abandon tout en se promettant d'y faire, parfois, de courts et indispensables séjours, Lull, du consentement de sa femme, établit que, pour travailler plus près de Dieu, au milieu d'une solitude conseillère, loin des rumeurs d'en bas, il irait tenter une longue retraite dans son domaine de Randa. Sur ce sommet désert, il demanderait, à la méditation la plus concentrée, la Règle et le Compas de sa vie. De là, il regarderait les horizons de la terre et de son âme. Au-dessus des cités, des plaines, des forêts et de l'étendue marine, il respirerait l'air pur, celui que cherche, très haut, l'alouette musicienne. Rien ne lui serait cause de trouble, parmi les pierres, dans son imaginaire couvent sous le ciel, et s'il n'y réussissait point à construire son œuvre, c'est que le prudent Ramón de Penyafort, mort seulement depuis deux saisons dans sa quatre-vingt-dix-

(1) Pape de 1271 à 1276.
(2) Aumône pour la terre sainte de Jérusalem.

Digitized by Google

huitième année, s'était trompé sur le destin du néophyte.

Ils partirent, à cheval, son vieux serviteur et lui, un matin d'avril, avant même que la chère maisonnée se fût éveillée. La route était longue et parfois montante. Dans le firmament sans nuages, un soleil déjà peu clément aux voyageurs dépassa la crête d'un coteau, alors qu'ils se trouvaient encore à courte distance de Palma. Mais le chemin se bordait souvent de beaux arbres chargés d'opulentes ramures et les cavaliers, tout en allant bon train, devisaient, n'ayant souci de la chaleur ni de la poussière, sans que le maître retournât jamais la tête vers ce qu'il laissait derrière lui. Lull, tout en promettant de redescendre souvent de sa montagne, remettait sa compagne et ses petits à la fidèle garde de Francesch, sans préjudice du soin de se rendre à l'improviste, sur les biens de Manacor de Montuiri et de Pollenza, pour y constater, près des cautionnés, la sage administration en tous détails. Puis, il décrivait, en une anticipation réjouie, l'existence de recueillement et de paix dont il jouirait bientôt. Il louait le divin Sauveur de lui avoir conseillé l'acte, sage à tous égards, d'un éloignement momentané, à la façon des ermites. Sur le mont de Randa, il disposerait d'une demeure bien humble, faite jadis de fragments de rocs et qu'habillait une végétation grimpante. Il cultiverait un jardin étroit et fort pierreux, mais qui, par ses produits, contribuerait à sa subsistance. Quant au reste, il savait bien que ses paysans ne le laisseraient manquer de rien et que, s'il advenait qu'il fût malade, il s'en trouverait cinquante pour un, qui graviraient les pentes et viendraient se tenir à son chevet. Il irait, chaque dimanche, entendre la Sainte

Digitized by Google

Messe au monastère des Honorats, de l'autre côté de la vallée, et la promenade lui serait salutaire. Peut-être creuserait-il, près de son nid aérien, une grotte de dimension modeste, mais où, pour ses oraisons, il serait à l'abri du vent et de la pluie, non moins que le Crucifix qu'il entendait y dresser tout d'abord. Quel homme au monde pouvait espérer plus de bonheur et donner un meilleur emploi à son temps de vivre ?

Alors que commençaient à se rallonger les ombres méridiennes, ils atteignirent la bourgade d'Algaïda. Ramón fit observer à son ami Francesch que c'était là un nom conservé du temps de l'occupation arabe et qu'il y avait un bon présage dans le fait que, de ce lieu, le futur conquérant des âmes mauresques, rejoindrait la cime où la toute-lumière de Dieu l'éclairerait. Après avoir prié au-dessus du vin et du pain, ils partagèrent une frugale collation et puis, le serviteur tenant les chevaux par la bride, s'en furent, à pied, sur le chemin insensiblement relevé, jusqu'au point où s'y amorçait le sentier accessible aux seuls mulets, aux chèvres et aux hommes pourvus de bons jarrets.

Là, et tout impatient qu'il fût de toucher le terme de sa route, Lull céda à la demande de son compagnon. On lui objectait que le jour était bien chaud encore, que la terre fumait sous le ciel impitoyable, et que la montée, à cette heure pesante, serait bien pénible, parmi les cailloux roulants. Le Maître en convint et dit : « Nous prierons donc encore, jusqu'au déclin avancé. N'est-ce point la digne façon de nous réunir avant de nous séparer ? » Ils s'agenouillèrent, l'un près de l'autre, sur l'herbe et la poussière blanche. Au loin, une cloche tintait, mais d'un accent si atténué que l'on se sentait bien

Digitized by Google

distant des plaisirs et des douleurs du monde. Et ils requirent pieusement, par versets et répons, pendant longtemps, tous les consentements de la Providence au projet qu'entreprendrait tout à l'heure l'un des plus dévoués serviteurs de la Foi.

Enfin, et comme le moment n'était plus éloigné où chacun suivrait sa voie, Messire Ramón eut la pensée bien opportune de se souvenir qu'en ce 7 avril était célébrée la fête de Saint-Aphraate, solitaire du quatrième siècle.

— « Qu'il me bénisse, lui aussi, s'écria-t-il, séduit par une coïncidence où il voyait encore le doigt de Dieu. Comme moi, et mille fois mieux que moi, ce Persan, dès son enfance, avait senti les extravagances de l'idolâtrie et admiré la sagesse de notre religion. Son grand désir d'arriver à la perfection le fit quitter sa patrie, renoncer à ses richesses, et chercher un endroit favorable à ses desseins. Retiré en Mésopotamie, près de la ville d'Edèse, il s'y enferma dans un petit logement et y accabla son corps d'austérités. Chacun le venait consulter sur les moyens de la sanctification. Il dut se retirer dans le territoire d'Antioche pour y mener une vie plus inconnue. Mais l'empereur Valens faisant souffrir la persécution aux chrétiens, il fut lui reprocher de favoriser l'erreur. Et retourné vers sa solitude, il mourut ce septième d'avril, dans la sainteté. Seigneur, qui avez baigné Saint Aphraate dans la clarté de votre Evangile, et qui lui avez inspiré une pratique si fidèle, faites qu'à son imitation, nos œuvres répondent à la pureté de notre vœu. »

Alors, les deux hommes se donnèrent une fraternelle accolade; Ramón Lull, détachant, contre la selle de son cheval, un fort bâton bosselé de

Digitized by Google

nœuds, bénit son serviteur après avoir caressé les bêtes, et puis, marchant résolument sur son ombre, il s'engagea dans la sente roide... En bas, au bord du chemin, Francesch, le bras passé entre les licous, regardait son Maître et, jusqu'à ce qu'un tournant le dérobât à sa vue, pleurant comme un enfant, il essuyait des larmes sur sa joue...

⁂

A l'heure où le soleil, déjà glissé derrière les monts, ne laissait plus dans l'espace qu'un immense semis de roses, celui qui venait y rechercher les ravissements de l'ascétisme mit le pied sur le plateau déchiqueté qui, au faîte de la Randa et sur un large côté coupé en falaises à pic, domine des gouffres vertigineux, des campagnes de toutes parts, presque toute l'île de Mayorque et l'infini de la mer. L'air restait, ce jour-la, si limpide, si parfaitement épuré, que l'œil pouvait distinguer non seulement la mosaïque illimitée des plaines vertes comme l'espérance, Palma, Inca, Porreras, Santany, Felanitx, Petra, Manacor, Sineu, vingt villes, cent villages, les montagnes vers Miramar, mais encore, sur les eaux, flottant comme des buées violettes, l'île de Minorque, celles de Cabrera et d'Ivitza. La « Maîtresse et Dame Nature » se montrait là dans sa plus émerveillante beauté et Lull, profondément sensible à un si émouvant tableau du monde créé, y reconnaissait, en une exaltation joyeuse, le plus magnifique temple où parfaire l'intime communication avec le Créateur, pour qui a rompu tout commerce avec les créatures. Il criait son enchantement vers la mer,

Digitized by Google

mobile comme son esprit, et confessait tout bas son allégresse à la montagne, robuste comme ses propos.

La petite maison n'était pas de celles que l'on clôt de cadenas et de serrures. Il n'eut qu'à en pousser la porte pour qu'elle s'ouvrît devant lui. Un misérable mobilier, depuis bien des années, attendait là le visiteur. Il y mit un peu d'ordre et de propreté avant d'y attacher sur le mur une croix de bois qu'il avait pris soin d'apporter. Puis, ayant dit sous ce toit sa première action de grâces, il ressortit, s'assura que la source proche débitait, comme autrefois, son eau perlée de globules diamantés, prépara son repas en empruntant aux baies des buissons. Un peu de pain qui restait en son bagage vaudrait, pour l'ermite, toutes les victuailles d'un festin.

Et lorsqu'il eut secoué les miettes sur sa robe, il s'éloigna de la pierre où il avait mangé et considéra encore la splendeur de la nuit commençante. A l'époque, la déraison des hommes d'aujourd'hui, grands pilleurs de forêts, n'avait pas inspiré, aux Mayorquins, ce massacre d'arbres, qui, au grand dam de l'amateur de beaux sites, concourt maintenant à dépouiller de leur parure la plus décorative, les abords du Santuario de Nuestra Señora de Cura (1). Des fourrés épais, des frondaisons innombrables se massaient et moutonnaient comme une toison continue, depuis les hautes pentes jusqu'à la vallée, et il en était de même pour les montagnes voisines, sur la robuste chaîne qui, murant obliquement une section du paysage, semblait partir du bourg de Randa pour aller se couder au-dessus des

(1) Mare-de-Deu de Cura, monastère construit à l'endroit où se trouvait l'ermitage de Lull (Franciscains).

Digitized by Google

prairies de Lluchmayor, importante cité dont, à cette heure, le pélerin passionné voyait trembler les lumières au loin. Sur le tapis déclinant des cimes de tamarins, de peupliers-trembles, de coudriers, de lauriers-tins, sur les buissons de prunelliers, de lentisques et de millepertuis, la lune promenait son large pinceau qui argentait les contours partout où elle ne ménageait pas des profondeurs d'ombre où palpitait un indigo foncé, tel un sombre velours qui ferait contraste à de délicates broderies. Dans la silencieuse sérénité des choses, toute semblable à la paix des sphères célestes, la source diligente prolongeait, de son bruit de cristal, la chanson du dernier oiseau endormi. Et, rayant l'azur compact, se frayant hardiment passage entre les constellations, du zénith à l'horizon, maintenant encerclé de brumes, d'instant en instant, des étoiles filantes traçaient la signature de Dieu.

Les genoux tremblants, la gorge contractée par une insurmontable émotion, les paumes moites de sueur comme s'il se voyait à l'agonie d'une fin toujours si désirée, tendant au ciel, en une oblation extasiée, toute son âme que soulevait le plus désintéressé des amours, le disciple de Jésus-Christ adora Dieu le père : « O Vous, glorieux Artiste qui avez ciselé ce joyau pour le jeter dans le champ de l'univers, divin inventeur de la coccinelle et du soleil, créateur des coloris et des formes, de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous ne voyons pas, de tout ce que nous entendons et de tout ce que nous n'entendons pas, Maître de la saveur et du parfum, Donateur de la sensation, Vous qui proportionnez les délices à l'homme sur la terre, à l'aigle sous le nuage, à l'ange sur les avenues de Votre Paradis, Vous qui, cette nuit, par tant de

Digitized by Google

splendeurs harmonisées, faites sangloter les démons eux-mêmes, soyez béni dans la suite des siècles et dans la multitude des mondes ! Amoureux Seigneur ! Il est surprenant que ma stupidité ait été si grande, car je pensais à la parole des rois et des frivoles, et me confiais beaucoup plus à elle qu'à la Vôtre ! Est-il vrai que j'aie pu la louer davantage ? Est-il vrai que je n'aie pas plus tôt tendu l'oreille vers Votre glorieuse musique et ouvert les paupières sur Vos éblouissants chefs-d'œuvre ? Ah ! que j'étais méprisable ! »

⁂

Le 14 juillet 1274, après avoir bien des fois demandé la grande Illumination, Ramón Lull la reçut. C'était le soir. Ayant écrit et prié tout le jour, le solitaire se promenait sur les proues de roc qui surplombaient de profonds abîmes, à quelque distance de sa maisonnette. Il pensait avec reconnaissance à la bonté des paysans qui, venus du val en bon nombre, depuis plus de deux mois, s'ingéniaient à le servir dans son œuvre de piété. Ils avaient de leur mieux réparé le logis, apporté des oranges, des limons, des amandes, du pain, de l'huile et du vin qu'il avait doucement refusé, des figues, des olives, un gros fromage de chèvre. Il s'était arrêté au bord du précipice, et loin au-dessous de lui, il regardait, minuscules comme des mouches, à l'entrée d'un hameau, des garçons agiles qui jouaient à lancer la balle. Dans sa pensée, à cette vue, renaissait le souvenir d'une lecture récente, où il avait découvert, parmi les écrits de

Digitized by Google

Tite-Live, une allusion à ce jeu cher aux fils des Baléares (1).

Et, selon une habitude qui lui restait chère, tout en déambulant, il parlait, en ami, aux arbres, aux feuilles, aux fleurettes, aux fruits sauvages, comme François, qu'il vénérait entre tous, avait prêché pour les oiseaux. Avec la nature dont le frémissement, la vie et l'intelligence l'entouraient, il dialoguait mieux encore que, jadis, avec les hommes. Il félicitait le buisson et le brin d'herbe de n'avoir jamais péché, d'avoir grandi, confiants, sous le ciel, sans craindre l'orage qui frappe et le vent qui renverse. Il s'excusait, près des cailloux, de les fouler aux pieds. Ainsi honorait-il Dieu dans son œuvre entière. Il le bénissait, par ce cri de joie toute spirituelle : « Mes sens intellectuels sont tellement venus de puissance en acte, par mon ardeur à te contempler, ô Seigneur, que mes sens corporels ne sont plus qu'en puissance et que mon corps est parfois tout semblable à une statue de bois ou de pierre ».

Et c'est alors qu'il vit s'avancer vers lui, sorti d'un fourré épais, un homme qu'il ne connaissait pas (2). Cet être avait, par son costume, toute l'appa-

(1) Epitome du 60e livre de Tite-Live. Etymologie du nom des Baléares, d'après le mot grec *lancer :* joueurs de fronde. — Déjà Diodore de Sicile avait parlé des « gymnesies » où excellait ce peuple insulaire, en son temps. — Et l'on sait que dans ses *Commentaires*, Jules César signala le goût très vif des peuples Baléares pour le lancement du disque et tous exercices similaires.

(2) L'épisode qui va suivre appartient à la légende lullienne. Il est de caractère essentiellement miraculeux. On pourra mettre sa réalité en doute, tout à l'égal de bien des visions et apparitions dont l'hagiographie païenne et chrétienne est pleine. Néanmoins, ce n'est pas une raison pour que nous le passions sous silence, ainsi que d'autres du même genre, dont il sera parlé. On trouvera, à la fin de ce livre, des considérations où l'auteur s'efforce de ramener

Digitized by Google

rence d'un berger, mais la noblesse de son visage, la pureté de son regard, dénonçaient une âme haute, une créature de rare essence. Sans dire qui il était, ni d'où il venait, l'inconnu salua Lull et lui demanda tout d'abord s'il s'estimait heureux de son nouvel état de reclus. Puis il l'instruisit de plus d'un point de théologie transcendentale, sur un ton qui prouvait une admirable intelligence des textes, des controverses, des interprétations et de la vérité révélée. Lorsque l'entretien évolua vers la « qualité de ce qui est divin » et vers le « caractère de ce qui est angélique », Ramón était à genoux et écoutait, dans l'allégresse silencieuse, l'enseignement incomparable. L'homme, d'un geste de fraternelle bonté, le releva, l'invita à marcher près de lui jusqu'à la maison. Là, il demanda à poser les yeux sur les écrits du philosophe chrétien. Il en lut, à haute voix, plusieurs pages, puis il baisa les feuillets et dit : « Sage et saine pensée, qui fera grand profit aux humains dans la série des âges. Pour cette contribution à la gloire de Dieu, mon frère, soyez béni. »

Le jour tombait. L'obscurité gagnait la pauvre chambre. Lull se prosternait, conscient que cet hôte venait du ciel. Et, lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit devant lui, non plus un berger, mais le Christ qui lui proposait une croix. Contraint par une force maîtresse de la sienne, il se remettait debout, recevait, avec l'accolade du visiteur, le bois de la divine douleur. Déjà le visiteur se dépouillait de son enve-

---

toute cette phénoménologie sous l'angle d'une observation critique et scientifique, en s'appuyant sur des constats modernes tels qu'on peut admettre, à la lumière qu'ils projettent sur des faits jadis traités comme des illusions, leur consistance et leur authenticité à certains égards.

Digitized by Google

loppe de matière. Les formes se fondaient en une nuée mauve qui s'éleva et se dissipa entre les lattes du plafond. La croix elle-même perdait son contour sous le dessin flottant d'une vapeur colorée du ton de la neige. Elle s'évanouit dans l'espace, bientôt déployée comme un voile. On eût pu croire qu'un ange venait de passer entre ces quatre murs et que sa robe, au moment de disparaître en une lente ascension, laissait traîner un pan argenté à la hauteur des poutres.

Une Voix louait le loyal serviteur : « Travaille désormais dans la paix, l'amour et la certitude séraphique. Tu es maintenant le Docteur Illuminé. »

Ramón Lull, le front contre terre, les yeux remplis de larmes, pria longtemps, en baisant la place où s'étaient posés les pieds de l' « Ami » (1).

***

« Je décide donc de composer ce que je n'osais encore entreprendre », résolut l'ermite, sitôt l'aube suivante. Comme pour une revision de ce qu'il avait déjà fait passer sous le bec de sa plume, il rouvrit les manuscrits « moresco » et « romanç catala vulgar » de son *Libre de Contemplacio,* sitôt qu'il fut éveillé. A peine avait-il relu quelques pages qu'il entendit une Voix : « Hier est mort Bonaventure,

(1) Ramón Lull écrivit le *Livre de l'Ami et l'Aimé* (Dieu et l'homme), dont il devait plus tard (1292-1295) insérer plusieurs extraits, où tout au moins des rappels très nets dans son ouvrage : *l'Arbre de la Philosophie d'Amour.* Parmi les récentes traductions du *Livre de l'Ami et de l'Aimé* figurent celle de M. Marius André, le très distingué historien du Lullisme, et celle de MM. A. de Barrau et Max Jacob. La notice biographique que contient cette dernière ne va pas sans de regrettables inexactitudes.

Digitized by Google

évêque. Il était né onze ans avant toi. Il s'éteint à cinquante-trois ans. Tu vivras bien plus âgé. Travaille sans hâte. Il était de cet ordre de Saint-François que tu affectionnes. Il te protégera. C'est au pied de son crucifix qu'il puisait toute la profondeur de sa science. Imite-le. Tu ne seras point, comme lui, évêque ni cardinal. Ta mission est autre. Tu dois composer d'excellents ouvrages où l'on remarquera une tendre piété. Aie, comme lui pourtant, une dévotion singulière pour la Sainte Vierge. Compose en son honneur les prières les plus affectueuses. Il militait, voici quelques mois encore, pour la réunion des Grecs et des Latins, au Concile général de Lyon. Aussi, est-il tombé épuisé de fatigue. Tu tomberas comme lui, mais dans un autre combat. Appelle les Infidèles à la Foi. C'est le but de ta vie avant d'être la cause de ta mort (1). »

Ce qu'entendant, Lull implora : « Seigneur Jésus, qui avez fait éclater la vertu de Bonaventure à proportion qu'il a fait paraître la dévotion pour Votre Sainte Mère, faites qu'à vouloir l'imiter, je sois digne d'un tel exemple. »

Puis, il reprit sa lecture, de plus en plus transporté de joie, car de si beaux prodiges contrôlés par ses sens lui rendaient certain, pour l'avenir, qu'il recevrait souvent la visite des plus précieux et des plus saints inspirateurs. S'il en allait ainsi, plus n'était besoin de se croire ignorant : « Tout ce qui me manque de science me viendra de ces sources spirituelles que la Providence vient de faire jaillir pour ma soif. Il me faut construire une inébranlable charpente pour l'œuvre que Dieu me dictera

(1) De fait, Saint-Bonaventure était mort le 14 juillet 1274, vers l'heure où Ramón Lull, sur le mont Randa, dialoguait avec l'apparition du « berger ».

Digitized by Google

demain. » Il méditait sur ce que pourrait être la nature du vaste ouvrage qu'il portait en lui. Il dessinait en son âme une première esquisse où il cherchait à découvrir une harmonieuse architecture. Il se reportait à la composition de ces *Contemplations* où, déjà, la volonté des belles ordonnances l'avait guidé. Pendant un an, il consignait alors ses pensées au jour le jour, divisant son livre en quarante « distinctions », parce que Jésus avait jeûné quarante jours au désert, prévoyait trois cent-soixante-cinq chapitres selon la distribution de l'année, ajoutant un chapitre pour représenter le jour supplémentaire de quatre années en quatre années, sectionnant le tout en dix parts au souvenir des Dix Commandements, chaque partie étant traitée, en trois points en hommage à la Sainte Trinité, chaque chapitre étant fragmenté en trente versets à cause des trente deniers de Judas. De même avait-il ordonné son premier volume en neuf groupes, puisqu'il y a neuf sortes d'anges, le second en treize puisque Jésus et les apôtres étaient treize, le troisième en dix puisque l'homme a reçu cinq sens corporels et cinq spirituels; le quatrième en six puisque la créature est placée entre ce qui est devant et ce qui est derrière, ce qui est dessus et ce qui est dessous, ce qui est à droite et ce qui est à gauche, le cinquième en deux puisque tout être créé connaît la vie et la mort (1). Ce n'était là encore qu'un bien médiocre édifice. Il rêvait plus vaste et plus majestueux.

(1) On trouvera des détails complémentaires fort curieux sur la répartition du *Libre de Comtemplació en Deu*, dans le « Prologue » (latin) de l'édition gothique de Paris (1505), trad. Jacques Lefèvre d'Etaples, et dans l'édition de Mayence (latine), tome IX, de 1740. — Voir aussi, version latine nos 17819, 17820, 17821 et 3348 A (Bibliothèque Nationale, Paris). Lull lui-même donna un manuscrit des *Contemplations* au monastère de Vauvert, près Paris, en 1298.

Digitized by Google

Ainsi se formait en lui le projet de reprendre à pied d'œuvre le labeur déjà péniblement commencé, sous le titre d'*Art Major,* pendant ses retraites au monastère de la Réal. A cette encyclopédie géante, il donnerait le nom d'*Art General*; il le concevait comme un tableau de la science universelle, basé sur les principes premiers, les « començaments » dont il recevrait l'explication de Dieu lui-même. De là, il ferait monter et s'épanouir, comme la branche sur le tronc et la feuille sur la branche, les multiples vérités particulières, l'objet de toutes les sciences et de toutes les expériences. Avec toute la rigueur possible, il confronterait les systèmes classiques de la philosophie, les déductions aristotéliciennes, les inductions platoniciennes, et la Foi, crible de tout. Dans l'avenir, toutes ses productions didactiques ne seraient que des fleurs poussées sur cette tige assez robuste pour porter la totalité des Connaissances. Il relirait la Bible, Augustin, Anselme, Denys l'Aréopagite, Richard de Saint-Victor, Thomas, l'Alkoran, le Talmud, Justinien, Avicienne et Constance. Ainsi armé par les hommes et servi par le ciel, il prouverait les erreurs par la logique de sa piété qui ne pouvait s'égarer. Ainsi mériterait-il le titre de *Doctor Illuminat* que le Créateur lui venait de consentir, par anticipation. Pénitence, poésie, ascétisme, vérité, seraient ses quatre horizons, sous le soleil de l'amour adorant, dans la solitude de Puig de Randa. Il ne se coucherait dans la tombe, puisque l'Ange lui promettait longue vie, qu'après avoir éclairé la métaphysique, épuré la grammaire, popularisé la théologie, recommandé les meilleures disciplines, combattu les vaines casuistiques, fixé le vrai droit, pénétré la géométrie, l'astronomie, la médecine, signé un *Ars magna,* un *Ars cabbalistica,* un *Ars brevis,* un *Ars*

Digitized by Google

inventiva, un *Ars demonstrativa,* réconcilié les penseurs païens et les pères de l'Eglise, exposé rationnellement le mystère, fait de la philosophie une science chrétienne, été rechercher toute matière, substance ou forme, dans le chaos primitif, unifié la pensée de tous les temps dans un christianisme qui, avant Jésus, était déjà en substance dans les aspirations spirituelles des hommes.

Son devoir majeur était de ruiner le « satanisme » chez les disciples du Stagirite (1), de démontrer que, sans le savoir, leur maître parlait de la Foi, de prendre Averrhoès à la gorge, et de le punir pour avoir osé distinguer la foi de la raison : « Si Dieu me donne encore quarante années, j'aurai le temps de tout démolir, de tout reconstruire, et d'amener des foules d'incroyants devant ses autels (2). »

⁂

Un soir, Lull, endormi sous un arbre près de la grotte taillée pour lui, dans le roc, par les bons paysans, rêva que, sur des feuilles de lentisques et de millepertuis, il apercevait des signes arabes, latins, grecs, hébreux et chaldéens. Eveillé par un songe si étrange, son premier soin fut d'étendre la main vers une lentisque et d'en détacher quelque rameau. A sa stupeur, derrière chaque feuille, des signes très nets s'engravaient dans le tissu végétal entre les côtes et nervures. Il en reconnaissait quel-

(1) Aristote, né à Stagire (Macédoine), aujourd'hui Stavre.

(2) Du 15 juillet 1274 au 29 juin 1315, les quarante années lui furent largement comptées.

Digitized by Google

ques-uns pour être assurément de la langue mauresque. Un très petit nombre avait figure latine. D'autres, qui lui restaient incompréhensibles, contenaient peut-être un sens dans un idiome inconnu (1). Cette singularité le frappa. Elle lui rappelait avec force que son devoir n'était point uniquement d'écrire la vérité, mais de la prêcher. Il s'entendait prévenir, par un tel rêve, que les béatitudes et délices de la Randa n'auraient qu'un temps, et qu'il faudrait redescendre de cette cime pour éduquer des missionnaires, aller requérir le pape et les rois, construire dans la chrétienté la nef idéale qui franchirait un jour les mers pour porter les libérateurs du Christ jusqu'à la conquête du Tombeau.

Il se promit de hâter son ouvrage autant que ses forces le lui permettraient et de ne point achever ce monument sans reprendre contact avec les hommes. Ainsi recevait-il, ce jour-là, une lumière précieuse. Elle lui désignait les routes qu'une étude exagérément absorbée eût pu lui faire délaisser trop longtemps. Il comprenait que, partant, il pourrait ajouter à ses écrits en souscrivant à d'autres pressants devoirs. Alors son zèle à l'ouvrage redoubla. Il se fixa un délai pour ajuster solidement les grandes divisions du livre que Dieu écrirait en se servant de sa main. Il décida que cette forte struc-

(1) D'un court séjour que nous fîmes personnellement à la Randa, nous avons rapporté une branche détachée des lentisques qui, actuellement comme jadis, poussent nombreux dans le jardin de Lull, à l'ombre de la grotte déplorablement mutilée. Derrière chaque feuille, nous avons en effet constaté la présence de ces « signes » qui, selon la saison se montrent plus ou moins nettement. Les feuilles de mars sont déjà très marquées, celles de juillet le sont bien davantage. Est-il besoin d'ajouter qu'il faut avoir beaucoup de bonne volonté, lorsque l'on n'est pas un saint, pour y identifier des caractères alphabétiques, arabes, latins ou autres ?

Digitized by Google

ture, avec bien des parties achevées, devrait être terminée pour les fêtes pascales, l'année suivante. A ce moment, il descendrait à Palma, et dirait : « Je vous apporte un *Art general* qui me fut nouvellement donné par octroi spirituel, afin que chacun ait moyen de s'instruire de toutes choses naturelles, en tant que l'entendement intéresse et atteint le sensuel. Mon manuscrit est utile pour la médecine autant que pour le droit, pour le corps autant que pour l'âme. Il convient à chaque science et à toutes. Et sa ligne maîtresse lui vient de la théologie, qui me tient le plus à cœur. »

Un ange venait l'aider souvent. C'était un bel adolescent qui s'asseyait près de sa table, et qui, au moment de disparaître, baisait les pages écrites, en touchant le front de leur auteur. Lorsqu'il était présent, la pensée jaillissait comme un flot, si bouillonnante qu'il fallait bien des efforts pour la saisir et la retenir toute. Mais quand l'inspirateur n'était pas là, Ramón l'ascète savait bien qu'il se tenait invisible en quelque partie de la chambre. Lorsque la sève de l'invention semblait manquer à la pointe des doigts fébriles, l'écrivain demandait assistance au guide de sa logique militante et, dans l'instant, elle redevenait plus vive et plus aiguë, alerte et pleine de diligence à travers le feuillet, courant au but comme si elle galopait sur un cheval de feu, dans des terres conquises.

Ainsi l'œuvre prospérait à merveille. Toute la science s'y rangeait en ingénieuses équations, qui la rendaient facile à concevoir, presque même sans qu'il fut besoin de raisonnement. L'idée d'*être* se décomposait en neuf aspects : Dieu, l'Ange, le ciel, l'homme, l'imagination, la sensation, l'état végétatif, l'état élémentaire, l'état « instrumentatif », auxquels

Digitized by Google

correspondaient, se prêtant à toutes les combinaisons, les *attributs* de l'être : bonté, grandeur, durée, puissance, connaissance, appétit, vertu, vérité, gloire. D'autres subdivisions touchaient l'*analyse des attributs* : différence, concordance, contrariété, principe, milieu, fin, supériorité, égalité, infériorité. Ces trois groupes d'éléments suffisaient à toutes les combinaisons du syllogisme. Les hautes sciences, sur le chêne royal de la Sapience intégrale, s'attachaient aux branches, dites Vierge Marie, arbre angélique, arbre apostolique, dont les racines sont les vertus théologales et dont les feuilles sont les cardinaux, les évêques et les prêtres. Son but, c'était l'unité de la Science. La vérité du savant, il l'étayait sur le doute méthodique. Son chemin pour arriver au Trône des trônes, c'était, par étapes, l'élément, le végétal, le sensuel, l' « imaginal », l'humain, le moral, le politique qu'il appelait *impérial*, l'apostolique, le céleste (1), l'angélique, l'éternel, le « maternel » (Marie, Mère de Dieu), le Christ et l'arbre divin : Dieu lui-même.

***

Et lorsqu'il eut grandement avancé sur ces routes hérissées d'obstacles où l'escortait son bon génie, Lull s'aperçut que la mauvaise saison prenait fin. Il avait traversé l'hiver sans y rencontrer le froid, et la neige avait pu, au loin, recouvrir toutes les pentes, sur les montagnes de l'île, sans que l'ouvrier de l'esprit y prît garde. La vie renaissait de son

(1) Bien intéressante serait à reprendre, au point de vue métapsychique, son étude sur les impressions que les corps célestes laissent dans les corps terrestres, non moins que la 10e Branche de son « Arbre », *l'Angélique*, où il traite des Anges, de leurs œuvres, des honneurs qu'ils rendent à Dieu, et de *l'aide qu'ils portent* aux hommes.

Digitized by Google

assoupissement et la nature se reprenait à louer, par les chants, les frémissements et le jeu des fraîches couleurs, la précocité du printemps méditerranéen. Ayant rapproché en une lourde liasse tout ce qu'il avait composé dans sa retraite féconde, l'ermite pria l'un des paysans qui montaient le saluer de découvrir quelque messager disposé à se rendre à Palma et à prévenir Francesch qu'il vînt, au pied du sentier, attendre son Maître avec deux bons chevaux.

Dans la semaine qui suivit, et c'était celle de Pâques, le Maître et le serviteur s'embrassèrent à l'endroit où, jadis, ils s'étaient quittés. Le vieillard ne se plaignait point que, depuis un an, la promesse de redescendre du ciel eût été oubliée par celui qui tenait si peu compte des biens de la terre. Avant Algaïda, mestre Ramón savait que dame Bianca, Domingo et Madeleine jouissaient d'une heureuse santé, mais que les domaines souffraient, quelque soin que l'on mît à en assurer la surveillance. « Nous arrangerons bientôt tout cela », se contenta de répondre le grave cavalier, en pressant un peu sa monture. Le jour était de ceux, rares dans l'île, où le soleil se repose. Aussi, le voyage fut-il agréable à tous égards. Lull pensait qu'il bénirait tout à l'heure sa compagne et ses enfants, qu'il rentrerait dans le siècle pour y faire encore du bien et qu'il tendrait aux docteurs son *Art Major,* pour qu'ils l'étudiassent et en pussent tirer profit. Francesch se réjouissait fort de pouvoir, pendant un temps, entourer de soins l'homme qu'il admirait tant, écouter ses sages paroles, en profiter pour son salut, et corriger, par la vénération d'un saint personnage, les souvenirs d'une époque où le Majordome du prince Jayme donnait un si mauvais exemple.

Digitized by Google

Le soir de ce Jeudi saint 1275, ils abordèrent les faubourgs de Palma, après avoir chanté bien des cantiques, tout le long du chemin. La ville était comme endormie, car ce jour-là et le lendemain, au respect d'une ancienne tradition (1), aucune voiture ni charrette ne devait circuler par les rues. Dès les premières demeures, ils mirent pied à terre, et, tenant leurs bêtes par la bride, s'en allèrent à pied, en se signant devant toutes les églises, jusqu'à la maison.

(1) Conservée jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

ONZIEME EPISODE

1275.

LES PIGEONS ET LE FAUCON

Jésus-Christ est né vierge de la bienheureuse mère, laquelle a conservé sa virginité en sa naissance, et Jésus-Christ et sa bienheureuse mère ont esté comme les deux extrémités au milieu desquelles la virginité a esté excellemment exaltée au-dessus de la nature.

(LIBER CLERICORUM, Chap. 9, second article : *Né de la Vierge Marie.* Edition française, M. S. 1390 de la Bibliothèque Mazarine, Paris.)

Le lendemain matin, l'ermite rentré au sein du siècle, s'en fut à la messe, puis se promena dans la ville. Aux premiers pas, il rencontra l'un de ses intendants de Manacor et en apprit une triste nouvelle. Don Sanche de Clot, le vieux guerrier probe et loyal entre tous, était mort la semaine précédente. Avec l'homme des champs, le serviteur de Dieu s'arrêta sous un arbre et ils prièrent pour l'âme du défunt. Ramón songeait qu'un témoin de sa vie dissolue achevait d'arriver au paradis et que, sans doute, près du divin tribunal, il commençait déjà à plaider, avec sa solide raison, pour le Lull d'autrefois, le satanique et le perverti, en faisant valoir qu'il s'efforçait depuis lors de se bien amender. Pour cette intercession généreuse, le pécheur remer-

Digitized by Google

cia l'ancien ami de son père et lui promit, par une réciprocité honnête, de lui faire place, souvent, dans ses prières.

Tandis que se poursuivait l'oraison, les bons chrétiens, à l'ombre du feuillage, ne s'étaient pas avisés d'un concours de foule qui allait toujours grossissant autour d'eux. Il fallut bien qu'enfin, redescendus des sphères, ils comprîssent que se passait un fait inusité. Les Palmasans descendaient de toutes les rues vers la place basse pour mieux assister, de ce vaste espace découvert, à la chasse que donnait aux pigeons un faucon sous l'azur du firmament.

C'était là un des plaisirs favoris des Baléares et aujourd'hui encore il enchante, dans l'île, la population des villes et des campagnes (1). L'oiseau de proie manœuvrait avec grand art, mais causait plus d'effroi que de mal. Les pauvres bestioles, harcelées par lui, redescendaient, en cas de trop imminent péril, jusqu'aux toits des maisons qui leur étaient familiers, alors que le rapace, craignant quelques représailles, se contentait de planer ou de voler en tous sens. Parfois il fonçait, choisissait une victime dans la compagnie ailée et s'acharnait à la poursuite. Alors, d'en bas, montait l'encouragement des spectateurs qui faisaient des vœux bien plus pour l'assassin que pour les assassinés.

— C'est ainsi, méditait Lull. Les sentiments humains sont-ils, dans leur tréfonds, si naturellement sanguinaires ? Pourquoi cette populace ne souhaite-t-elle pas plutôt la victoire des « gorges

(1) Nous en avons été personnellement témoins, à Palma de Mayorque, un dimanche matin. Les citadins retenus ce jour là par l'intérêt du spectacle qui se déroulait dans le ciel, arrivèrent, pour beaucoup, très en retard à la messe.

Digitized by Google

bleues » ? Il y a de la haine dans le cœur de chacun et c'est elle qui se tient, première à parler, sur les lèvres des êtres que l'on dit les meilleurs. Entre fils du Christ, entre peuples de la Croix, on s'offense, on se blesse, on se jure misère et mort. Et lorsqu'il y a un faucon qui vole sur l'Europe, qui fait son nid sur le Saint-Sépulcre, les pigeons ne savent pas apaiser leurs colères, s'unir en une épaisse nuée, et aller chasser leur commun ennemi. En sera-t-il toujours ainsi ? Ce serait bien de l'humiliation pour le monde si, dans la suite des générations, les honnêtes gens se réjouissaient toujours de la fortune des mauvais.

Par la ville rudement pavée, longeant les murs, coulant de fréquents regards dans les cours et patios, Ramón s'en allait, peiné d'avoir vu applaudir un faucon et souhaiter la mort d'innocentes créatures, et d'autres raisons de dépit se formaient devant ses yeux. Déjà depuis des années, il avait gémi de l'excessive élégance des femmes. Mais, en ce jour, où mourut le Christ, ne faisaient-elles pas la pire offense au Sauveur en s'ingéniant à donner à leurs vêtements de deuil des grâces superflues et malséantes ? « Il serait bien aussi que ces pratiques fussent réformées, disait-il pour lui-même. Dieu ne peut les tolérer longtemps. Pour moi, elles me semblent appeler des malheurs sur l'humanité. Je l'ai écrit dans mes *Contemplations* et ne cesserai de l'écrire. Plaise au Seigneur que la postérité en fasse profit. »

Le hasard l'avait conduit vers l'église Saint-François. Il entra, par une porte basse, dans le cloître que l'on commençait à construire au pied d'une tour sarrasine qu'à cette heure le soleil éclairait d'un feu dur et éblouissant. La vieille pierre

Digitized by Google

lézardée, montait par assises énormes jusqu'au toit bas et plat qui découpait un menu triangle noir dans le saphir de l'étendue. Peut-être, bien peu d'années encore auparavant, du haut de cette tour, quelque « aboyeur d'Allah » avait crié sa foi maudite sur les Maures de Palma. Par une brusque association d'idées, Ramón se retrouva en présence de l'anachorète Penyafort, à qui il confessait sa volonté d'aller catéchiser les Incroyants : « Oui, j'irai, et bientôt, se promit-il, en pressant du bout des doigts sur les soubassements de l'architecture ennemie, parmi les feuilles d'un petit buisson où une épine lui déchira la peau ; j'irai par mon sang, affirma-t-il joyeux, mon sang accalmé que je laisserai avec bonheur couler tant que Dieu le permettra. »

Il porta la main à ses lèvres pour effacer sur sa chair la perle rouge qui présageait les veines ouvertes et toutes les souffrances du martyre.

Non loin de Sainte-Eulalie, Lull rencontra la procession. En tête, se dressait la Croix sanglante et, sitôt après, la statue de la Vierge qui suivait son fils en pleurant. Sur des pavois rectangulaires, des hommes robustes soutenaient la représentation de scènes affreuses : le Christ tombé sous le bois du supplice et les soldats le frappant sans pitié ; le Golgotha même, au moment où le marteau enfonçait les clous... Des artistes attentifs avaient sculpté ces figures dans le chêne, et y avaient posé, à teintes claires et brillantes, toutes les couleurs, en un riche mélange. Les fidèles, sur deux haies, se prosternaient au passage des porteurs et les hymnes emplissaient la longue rue, vers l'Eglise et vers la maison de ville, selon le même mode tempéré et avec une égale ferveur. A la suite du clergé, venaient les frères de la Bienfaisance, ceux des malades et des prisonniers et

Digitized by Google

bien d'autres qui se distinguaient par la coloration de leurs robes et de leurs cagoules aux coiffes pointues ; les azurées se mêlaient aux brunes, aux blanches et aux violettes. Sur les amples étoffes se croisaient des chaînes, des cordes nouées, des chapelets et tous les pénitents allaient pieds nus.

« Quelle force au service de Dieu ! constatait l'Evangélisateur. Ne pourra-t-on un jour rassembler ces épis, dans tout l'Occident, et faire la gerbe ? Quel Pontife bénira l'armée qui, sous la croix brodée, ira délivrer la Croix ? J'irai voir le pape. J'irai partout. J'ai la mission d'animer la croisade libératrice. »

Il s'était reculé pour laisser passer la procession. Il estimait avoir mieux à faire que de la suivre. Il fallait qu'il fût partout dans la ville, qu'il allât de place en place pour recueillir des preuves qu'en dépit de ses erreurs, de ses faiblesses, le peuple baléare était marqué pour servir la Cause des causes.

Aussi s'en fut-il à la cathédrale. Les piliers s'élevaient avec rapidité. Dans le chantier, vide en ce jour de fête, il rêva longtemps. Devant lui, à hauteur du regard, une pierre qui venait d'être encastrée dans la maçonnerie, — car l'enduit des joints était à peine sec, — montrait cette inscription : « Ave, Maria, purissima, concebuda sens pecat (1). » A Marie il demanda conseil et appui : « Vous m'aiderez aussi, Madame. J'irai d'abord vous défendre devant ceux qui osent mettre en sujet de querelle le fait que vous avez conçu sans péché. Je ferai triompher l'Immaculée Conception chez ceux qui la nient. Et puis vous me conduirez chez les mécréants d'Arabie. »

(1) Je vous salue, Marie très pure, conçue sans péché.

Digitized by Google

Une fièvre d'agir le soulevait : « Demain, je réunirai des docteurs et savants. Je leur lirai mes écrits de la Randa, mon *Art Mayor*; il faudra bien qu'ils souscrivent à ses termes et y voient la clé de vérité que Dieu forgea par mes débiles mains. » Plus loin que la soumission des « maîtres de toutes sciences » devant l'enseignement qu'il leur apporterait, lui, clerc sans diplômes ni études, il apercevait l'œuvre à entreprendre : « Quand j'aurai obtenu des savants qu'ils approuvent ma parole, j'irai voir notre Maître, « lo senyor Rey de Mallorque » et lui demanderai de me laisser fonder un collège de missionnaires. Ce sera à Miramar, terre bénie, faite pour la solitude, la pensée et la féconde préparation des actes utiles. Un an encore, moins peut-être, je me retrancherai dans mon ermitage, et puis je descendrai fort et armé. Rien, ce jour-là, ne m'empêchera d'agir. »

***

> Quant será aquell temps gloriós que hom no aurá necessitat de nomenar nulla cosa al cors necessaria, per tal que hom pusca nomenar continuament la vostra unitat gloriosa ?
>
> (Quand viendront ces temps glorieux où l'on n'aura plus besoin de parler d'aucune des choses nécessaires au corps, de telle façon que l'on puisse seulement et continuellement ne s'entretenir que de votre glorieuse unité ?)
>
> (*Libre de Contemplació*, Chapitre 316, par. 9.)

Le mardi qui suivit Pâques, Ramón Lull sortit de sa maison, en compagnie de sa femme, de ses

Digitized by Google

enfants et de son fidèle Francesch pour se rendre chez le « baile » (1) Callidis, son ami, et y mettre de l'ordre dans ses affaires. Dame Bianca s'était habillée d'une simple capeline, par esprit de modestie, et, avec son éventail, elle tenait un chapelet fort long, orné de glands de bois et d'une croix de métal vulgaire. Les enfants étaient vêtus avec la même simplicité. Seul, le bon serviteur, pour la solennité de la circonstance, s'était autorisé un semblant de luxe; il portait le chapeau de feutre à larges bords, le mouchoir d'indienne autour du cou, une tunique ornée d'une ceinture en cordelière, le pantalon large sur la cheville, et le soulier découvert. Jamais peut-être ne s'était-il rasé de plus près.

Le baile attendait son ami sur le seuil de sa porte. Avec grande courtoisie, il salua la Dame, puis, caressant les cheveux des petits, il ne manqua pas d'observer, sans trahir en rien la vérité, qu'ils étaient les plus charmantes créatures de Dieu. Au vrai, Magdelena touchait le sixième mois de sa quatorzième année et peu de « donzelles » auraient pu prétendre l'égaler en sagesse et en beauté. Quant à Domingo, ses seize printemps pleins de souplesse et de vigueur annonçaient un digne continuateur de la lignée des Lull, hommes de fière taille et de courage infatigable.

Dans la salle, déjà, attendait le cousin Gaùcerandi : « Je vous sais bien gré de votre bonté, Mateu, lui dit Ramón en l'abordant.| Mes devoirs spirituels me contraignent à dédaigner les autres. Je vous les remets donc. »

(1) Bailli faisant fonction de notaire.

Digitized by Google

— Ils seront dans ma garde comme en la vôtre, promit le parent.

— Je le sais, mon frère en Dieu, je le sais. Et vous avez bien agi, tous ici, en me retenant de donner ma richesse entière aux pauvres. Pour vous, Madame, pour vous, mon fils et ma fille, il reste assez de revenus, après ce que j'ai distrait et attribué à des œuvres.

Trois voix consentaient : « Il reste assez. »

— Signons donc. Et d'abord, Messer baile, lisez l'écrit.

— Le voici en propres termes, disait l'homme de la loi, en rapprochant l'acte de ses yeux de myope : « Ce troisième des ides d'avril, an 1275. — Il est manifeste et certain que Bianca, épouse de Ramón Lull, étant venue en présence de nous, Pere de Callidis, baile de Mayorque, nous a déclaré et assuré que le dit Lull Ramón, son mari, en est arrivé à être tellement contemplatif, qu'il ne se soucie ni ne peut se soucier de la gestion de ses biens temporels. Ainsi, chaque jour, ses biens périclitent et périssent par dévastation. Conséquemment, et puisque cela importe à elle tout comme à son fils et sa fille, elle m'a supplié de désigner un curateur aux fins d'administrer et sauver les dits biens. Après avoir agréé sa supplication, nous nommons curateur et administrateur Mateu Gaùcerandi, habitant en cette île de Mayorque, parent de la dite dame Bianca, lequel a proposé de se charger de cette fonction, sans réclamer rétribution. — Et moi, Mateu Gaùcerandi, recevant cette administration de vous, Pere de Callidis, je fais promesse de gérer les dits biens et de les défendre selon tout mon pouvoir. Une diligente enquête a été faite des vies

Digitized by Google

et mœurs dudit Ramón Lull, et il est acquis et constant qu'il a, en tout, marqué sa prédilection pour l'existence contemplative, et qu'il n'entend pas s'occuper de l'administration de ses biens. »

On signa dónc, et puis, Lull, déposant la plume d'oie, proposa, approuvé par tous : « Maintenant, récitons ensemble un fervent *Salve Regina.* »

Digitized by Google

DOUZIEME EPISODE

1276-1278.

MIRAMAR

Les carreres per les quals l'amic encerca son amat son longues, perilloses, poblades de consideracions, de suspirs e de plors, e il'uminades d'amors.

(Les routes par lesquelles l'Ami cherche son Aimé, sont longues, périlleuses, peuplées de considérations, de soupirs et de pleurs, mais illuminées d'amour.)

(*Libre de Amic e Amat*, Verset 2.)

Lull redescendait de la montagne, pour la seconde fois, en 1276. Il y avait fort avancé l'œuvre où il savait consigner la leçon de Dieu. On était venu lui apprendre, dans sa retraite, que les maîtres de science riaient de l'*Art Mayor* et déniaient à son auteur le droit de penser et d'écrire, car il n'avait jamais fréquenté les écoles. « Soit, répondait-il à ces vains propos. La Scolastique vous étouffe et je n'en ai cure. Voilà la première preuve de ma science. Mal jugé de Dieu est le savant qui se croit seul à savoir. Si Mayorque sourit, d'autres pays

Digitized by Google

seront moins narquois. J'ai toute ma vie, et après moi tous les siècles pour me faire entendre. Dieu ne peut pas vouloir que les Docteurs en diverses hautes connaissances soient à tout jamais gonflés d'orgueil. Ce serait à désespérer de leur avoir attribué l'intelligence ».

Au reste, des raisons impératives commandaient à l'ermite d'abréger sa retraite. Le roi Jayme Ier, le « Conqueridor », allait mourir (1). Le solitaire en avait reçu la certaine révélation en un songe. Or, l'Infant Jayme était alors dans sa seigneurie à Montpellier. C'est là qu'il importait d'aller le saluer sans retard, avant que le deuil, et de presque inévitables conflits avec son frère Pierre, futur roi d'Aragon et de Catalogne, ne le mîssent dans l'impossibilité de s'occuper d'affaires spirituelles, quelque importantes qu'elles fussent (2).

Après un demi-mois vécu près des siens, Ramón se préoccupa du bateau qui le porterait sur le continent, et il eut tôt fixé le jour de son départ. Pour servir sa foi, en attendant de prendre la mer, il convertit un bon lot de Maures impénitents et ramena au vrai Dieu un rabbin même, par la puissance irrésistible de ses arguments. Il eut, en outre, grand plaisir à réconcilier plusieurs époux qui vivaient dans la discorde, et d'autres qui, chacun pour sa part, se livraient scandaleusement au péché de luxure. Il les ramena au bien en leur disant : « Luxure et chasteté se combatent l'ung contre l'au-

(1) Le roi « En Jaume el Conqueridor » mourut à Valence, le 27 juillet 1276.

(2) En effet, Pierre ne tarda pas à obliger son frère à lui prêter hommage de vassalité pour les Baléares, le Roussillon et la Cerdagne (1279).

Digitized by Google

tre; et les armes dont luxure guerroye chasteté sont ionesse (jeunesse), beaulté, moult boire et mengier, iolies vestures, faulseté, trayson, iniure et mespris-sement de Dieu et de sa gloire, et pou doubter les paines d'enfer. Chasteté guerroye et surmonte luxure par force de courage, par ramembrer Dieu et ses commandemens et par bien entendre les biens et la gloire que Dieu donne à ceulz quy l'ayment, servent et honneurent, et la paine quy est appareillée à ceulz quy font le contraire. Et par ce, la chasteté à l'ayde de force guerroye et vainct luxure avec noblesse de courage, quy ne se veult soubzmettre à quelques maulvais pensers ne veult estre abaissée de son hault honneur (1)... La luxure avec la paresse, et au rebours, causent la zalousie, parce qu'une seile femme suffit à un paresseux luxurieux, de laquelle il est embarassé, parce qu'il ne peut se donner de la peine pour en gaigner plusieurs, accause de sa paresse. Mais quand le plaisir de la compagnie de la femme est lent, alors vient le plaisir de vertu, parquoy la zalousie vient à se corrompre, et conséquemment la luxure et la paresse, et s'acquiert, au lieu, la chasteté et le plaisir de vertu (2) ».

***

Le pélerin n'était encore à Montpellier que depuis peu de jours et déjà il avait tiré sa revanche

(1) *Libre de Cavalleria*, chap. 7. Des coustumes qui appartiennent à un chevalier, parag. 10 (Version française du XV^e^ siècle, d'après le très beau manuscrit enluminé du British Museum).

(2) *Liber Clericorum*, chap. 47. *De Luxuria* (Version française mentionnée en tête de notre onzième épisode).

Digitized by Google

des doctes insolents qui s'étaient cru en droit de bafouer ses livres à Palma.

L'Infant, après un trop magnifique accueil, favorisait à l'ancien Sénéchal toutes les occasions pour enseigner, dans l'estime des auditoires et des maîtres. Le frère mineur Bertrande de Berenguer (1), ayant lu et examiné théologiquement l'*Art Mayor,* approuvait que l'auteur en donnât des lectures publiques et des commentaires, à l'Université. Lull, avec une étonnante facilité, apprenait la langue locale, le *vulgar,* et si sa logique surprenait les docteurs languedociens, la simple clarté de ses propos émerveillait le peuple. Les mois passaient, dans l'étude, l'enseignement, la rédaction d'un *Art démonstratif.* L'évêque qui, en ce temps, se tenait à Maguelone, signait de son nom, Berenger de Fredol, des recommandations aux religieux et laïcs, où il les invitait à tirer profit de la bonne parole apportée de si loin. Près des maîtres qualifiés en cette cité, où l'art de guérir fut toujours en honneur depuis qu'il y fut importé par les Arabes, Lull étudiait les principes de la médecine. Il allait commenter des points de dogme chez les Bénédictins, se portait jusqu'aux ports de Lattes et d'Aigues-Mortes même, pour voir arriver et partir les navires du Levant. Il montait sur la colline d'où l'on découvre la Méditerranée et les Cévennes, se promenait sur les remparts, méditait tout en marchant sur les roides pentes du nord-est, sur les pentes plus douces du sud-est. Il revisait, pour s'instruire, l'histoire des conciles montpellierains, depuis 1134, pour la discipline des clercs et des

(1) De l'ordre mineur de Saint-François

Digitized by Google

moines, contre la simonie, l'usure, et l'infraction au vœu de pauvreté. Et, reconduit ainsi quotidiennement à la pensée de former son collège de Miramar, il associait ce projet à l'ancienne résolution jurée en 1224, par Raymond, comte de Toulouse, de purger ses terres de toute l'hérésie. C'est lui, Lull, qui, avec ses disciples baléares, réaliserait dans le monde entier la promesse du seigneur d'antan.

Enfin, un soir, après bien des luttes, il enleva l'approbation de l'Infant Jayme qui, jusqu'alors, hésitait. Le prince approuvait qu'à Miramar fussent éduqués des missionnaires d'Afrique, tant pour la langue arabe que pour l'offrande totale de leur courage et de leur vie. Ils seraient treize et l'institution vivrait sur une rente annuelle de 500 florins.

— Partez, mon frère, conseilla le donateur, et que Dieu vous aide.

— Il m'aide et m'aidera, demain comme hier !

***

« ... aira un clergue qui era d'una illa sobre la mar, la qual es dita Mallorques, e recomtá que aquella illa es d'un noble rey molt savi, lo qual ha nom En Jacme rey de Mallorques. Aquell rey es molt be acostumat de bones custumes e ha gran devocio com per predicacio fos hontat Jesu Christ enfre'ls infeels : e per ço ha ordonat que Xiij. frares menors estudién e aprenen la lengua arabica en un monastir nomenat *Miramar*, lo qual es assignat e fundat en un loc molt covinent, e halls pro-

Digitized by Google

vehits per ad açó de lurs necessitats ; e que con sapien be lo arabic vajen ab licencia de lur general preicar... »

(Il y avait un clerc qui était d'une île sur la mer, laquelle est dite Mayorque, et on relate que cette île appartient à un noble roi très savant, lequel a nom « En Jacme rey de Mallorques ». Ce roi est très accoutumé aux bons usages et il a grande dévotion, surtout par ses prédications faites, au nom de Jésus-Christ, contre les infidèles. C'est pourquoi il a ordonné que treize frères mineurs fissent l'étude de la langue arabe et l'apprennent, dans un monastère nommé *Miramar*, lequel est fixé et fondé en un lieu très convenable, et où il a pourvu à toutes leurs nécessités. Et ceux qui savent bien l'arabe s'en vont, avec la licence de leur général, pour prêcher.)

(*Libre de Evast e Blanquerna*, Chap. 65, verset 3.)

« De Ponent à Tramontane », une chaîne de hauteurs traverse Mayorque. Miramar, sur le domaine de Valdemossa, y est un lieu d'enchantement et de paix. Lull l'avait toujours eu en affection particulière. C'est avec une joie immense qu'il y bâtit son rêve, y tria et rapprocha ses treize porteurs de vérité et entreprit de les modeler pour la noble tâche promise (1). Après la cime de Randa,

(1) Il y eut là une très concrète anticipation sur la future congrégation *Propaganda Fide*, près de trois siècles et demi avant qu'elle ne fut canoniquement instituée à Rome. Et c'est peut-être dans ce fait même que l'on pourrait trouver le principe de certaines hostilités conduites par divers ordres religieux, assez puissants paraît-il, pour avoir jusqu'aujourd'hui exercé une forte influence sur la Papauté, lorsqu'elle se montrait désireuse de situer Ramón Lull dans la hiérarchie des saints personnages. On nous a assuré, à Mayorque, que le Vatican secouera avant peu cette contrainte.

Pour l'historique de ces vives controverses touchant l'orthodoxie

Digitized by Google

les forêts, les golfes, les falaises rocheuses plongeant leurs pieds dans les eaux plus bleues que le ciel ! Les collines, les oliviers, les vignes ! Et la douce vie si agréable au Créateur ! Quitter sa couche au milieu de la nuit, s'agenouiller dans la cellule, devant la baie ouverte, et parler à toutes les étoiles ! Attendre ainsi mâtines, retrouver les frères à la chapelle devant l'autel de la Sainte Trinité. Puis se délecter, tous réunis, aux entretiens spirituels ! Ecouter la messe à l'aube, et après la dernière oraison, cultiver, chacun dans sa platebande, le jardin. Aimer les fleurs, mais savoir pourquoi on les aime saintement : « Respirer les lys et les roses, c'est donner des plaisirs et des délices au corps, et, par là, il y a danger que l'âme ne s'incline à désirer quelque vanité charnelle. Ainsi, il est bon que nous autres, habitants de ce monastère pour faire pénitence et vie dure, n'ayons de fleurs que pour les exposer sur l'autel afin qu'il soit mieux orné. A l'encontre des bonnes odeurs que les femmes du siècle ont, en ambres et baulmes, sur leurs vêtements, il est sage que nos fleurs nous fassent souvenir du fiel et du vinaigre dont fut abreuvé Jésus-Christ le jour de sa Passion, et aussi de la malodorante étable où il voulut naître pour nous donner l'exemple de ne pas nous griser des par-

---

lullienne, on pourrait consulter avec le plus grand intérêt l'ouvrage fort rare et dont nous nous réjouissons de posséder un exemplaire : *Ars generalis ultima venerabilis magistri, ac doctoris illuminati Raymundi Lulli, maioricencis, tercii ordinis sancti Francesci*, par le R.-P. franciscain Marcal Seraphicœ religionis, 1643. Les pages 35-40 fournissent en effet des détails extrêmement circonstanciés sur les attaques faites en cour de Rome contre « l'Homo novus, Doctor barbatus », sur la censure que le siège apostolique prononça même contre la doctrine de Lull et sur la réaction indignée qui, en de nombreux points de la chrétienté, s'éleva contre un tel traitement

Digitized by Google

fums qui conduisent l'homme au péché (1) ». Guider les jeunes moines vers la contemplation et l'extase (2), parler aux « escolans » (3), dans les salles d'études, s'agenouiller au milieu d'eux dans les salles de méditation, recevoir les visites de l'évêque (4), monter, pour s'isoler davantage, à flanc du roc, à travers bois jusqu'à la retraite du belvédère suspendue entre ciel et terre et baptisée *Ave Maria*, cultiver les champs du monastère, y faire pousser le blé, le recueillir, le donner pour partie, aux indigents ! Et, pendant tous ces travaux, savoir que l'on se prépare, en bons frères et du même zèle ardent, pour s'en aller un jour embrasser les Sarrasins, les Juifs, les Grecs, les Mogols (Mongols), les Tartres (Tartares), les Bulgars (Bulgares), les Bédouins, Haschichins, Syriens, Nestoriens, Arméniens, Géorgiens et autres malheureux égarés. Et, pour que cela se réalise bien vite, réciter d'une même voix l'imploration à toutes les forces et puis-

(1) *Libre de Blanquerna*, chap. 27, parag. 1, *De Odorar*. La revue anglaise *The occult Review* publiait, en son fascicule d'août 1926, une étude de M. Arthur-Edward Waite sur « Raymund Lully » (Ramón Lull). L'auteur y commentait notamment, l'admirable œuvre poétique qu'est *Blanquerna* et annonçait la toute récente traduction de ce roman, en langue anglaise. — Référence : BLANQUERNA : A Thirteenth-Century Romance. Translated from the Catalan of Ramón Lull, by E. Allison Peers. Royal 8 vo. pp. 536. London : Jarrolds, 34, Pater noster Row. — Price : 30 s. net.

(2) La légende veut qu'à Miramar, Lull ait pris en affection particulière l'un de ses disciples et l'ait instruit des moyens d'atteindre l'état extatique. (Voir à la fin de cet ouvrage : *Commentatres Métapsychiques*).

(3) Ecoliers.

(4) L'évêque nomma le monastère de Lull : *Benedictus fructus*. Un jour vint où « il renonça à l'épiscopat, et avec quelques chanoines, religieux et laïcs, se mit dans ce couvent pour honorer le fruit de Notre-Dame, selon la règle et la manière de Miramar, qui est dans l'île de Mayorque ». (*Libre de Blanquerna*, chap. 65 : *Benedictus fructus ventris tui*).

Digitized by Google

sances du Ciel, qui se termine par ces mots : « Jésus, fils du Père céleste qui est en toi, reine du ciel et de la terre Notre Dame Sainte Marie, Saint Michel et tous les Anges, Abraham, Isaac, Jacob, Saint Joachim et tous les patriarches, Saint Pierre et Saint Paul et tous les Apôtres, Saint Laurent et Saint Vincent et tous les Martyrs, Saint Bernard, Saint François, Saint Dominique et tous les confesseurs, que tous nous tiennent en leur garde, sans oublier Sainte Eulalie, Sainte Madeleine, Sainte Marguerite et Sainte Claire, et toutes les autres Saintes, non plus qu'Adam, père des prophètes et de tous les hommes ! »

Les jours fuient comme des heures, les mois comme des jours. Le temps qui s'écoule n'est qu'une messe qui recommence de l'*Introït* à *l'Ite, missa est*. Lull et ses frères tournent comme des oiseaux dans une vaste cage dont on ne verrait pas les clôtures, dans le cycle des exercices du commentaire des Ecritures, de tierce, de sexte et de none, des repas d'herbes cuites et des légumes frais, des récréations près de la fontaine, de la prière sur le rivage, à l'église, à table, dans la forêt, au lit et partout. Les paysans sont des amis. Ils viennent aux offices. Au temps des fêtes, ils veillent jusqu'au jour avec les religieux, devant le tabernacle.

Lull est heureux du bonheur des anges. Il s'élève vers Dieu par la pensée, par les écrits. Il compose *Alchindi* et *Teliph*, deux œuvres où il fait encore la preuve de l'aberration koranique. Il trace d'une main qu'emporte l'Esprit, le Livre du Saint-Esprit, où il met le Sarrasin grossier, face à face avec le savant grec et le savant latin, dans la discussion de la provenance du Saint-Esprit. Vient-il du Père seulement, ou tout à la fois du Père et du

Digitized by Google

Fils ? C'est le grave problème théologique que l'Infidèle, dans sa mosquée, plus tard, posera aux disciples en raillant. Il faut savoir le résoudre. Il entreprend et termine la *Plainte de N.-D. Sainte-Marie, les Heures de la Vierge, l'Ordre de la Chevallerie* (1), le *Livre des Gentils et des trois sages*. Quel n'est pas son plaisir, à créer cette héroïne, femme de tout savoir, — Intelligence est son nom, — qui, sous un arbre, dialogue à la gloire de toute la vérité, avec le Juif, le mécréant mahométan, et le chrétien ! Pages venues du ciel ! « Intelligence » explique avec une souriante aisance le sens secret des inscriptions que la nature grava au revers des feuilles. C'est la renaissance du miracle de la Randa, alors que les bons Anges traduisaient, pour le solitaire, le secret des signes contournés sous les feuilles de la lentisque. Et chaque phrase ajoute à l'amour de Dieu, à la louange des vertus majeures (2).

Sur les paliers de pierre, à l'ombre des bois dont le perpétuel frémissement est encore une oraison des créations humbles, parmi les oliviers tordus comme le péché sur le terreau de l'âme, au milieu des orangers et des citronniers, on attend, dans la béatitude, l'heure de partir pour la bataille de la Croix. Et avant d'aimer ceux qui, dévoyés dans l'hérésie, se laisseront convaincre un jour, on aime tout ce qui vit alentour, les brebis brunes, les agneaux capricieux, les coqs et les poules qu'ils poursuivent, les jarres d'huile, le silence, la cloche qui tinte les appels réguliers, le bruit de l'eau qui, par les chemins du rocher, descend à la mer, le chant

(1) *Libre de Orde de Cavalleria.*
(2) Voir en ce livre : *Commentaires métapsychiques.*

Digitized by Google

des oiseaux, les cris des enfants paysans, le braiment de l'âne, frère inférieur, le bond oblique des chèvres, le petit bassin et sa margelle à six pointes, le reflet de l'étoile dans l'eau qui dort, les poutres de la cellule et ses murs blancs, les peaux de moutons, épaisses toisons couchées devant les lits, les chaises de paille et les tables rustiques, la grande croix de pierre qui protège la porte, et, au parloir, la reproduction du portrait de cette divine Bergère des Ames, que l'on vénère à l'église des Capucins de Palma.

Digitized by Google

TREIZIEME EPISODE

1278-1281

LE PLAIDOYER POUR LA CROIX

Tant que Jésus-Christ a vescu au monde, il a tousjours voulu estre pauvre et sans estre honoré, et a voulu mourir en la croix, principalement pour la rédemption du genre humain, aussi affin de relever la nature humaine qu'il a prise, pour en honorer la divine; parce que si Jésus-Christ eust été riche, constitué dans les prospéritez et les honneurs, et qu'il fust mort de sa mort naturelle en ce monde, il n'aurait pas tant honoré la nature divine qu'il a fait en supportant patiement la pauvreté dans laquelle il a esté vendu, pris, fouetté, injurié et mort en la croix pour rachepter le genre humain, que le péché du premier père avait perdu; et Jésus-Christ a donné en cela exemple aux homes, affin qu'ils le servent et l'honorent en ceste vie, de la mesme manière qu'il a honoré en ce monde la nature divine et qu'il l'a servie en voulant patiement supporter toutes ces adversitéz, ses travaux, ses infâmies et la mort mesme.

(*Libre de Clerecia — Liber Clericorum*, Chap. 10, Version française. Mss. 1390. Bibliothèque Mazarine, Paris.)

— Le monde est grand !

Ecartant largement les bras sur la terrasse du monastère, à Miramar, Ramón Lull répéta : « Le

Digitized by Google

monde est grand », puis échangea l'accolade fraternelle avec ses disciples qui allaient partir.

La mer, à leurs pieds, étincelait, semée de pierreries innombrables, à l'heure du couchant. Les suprêmes rayons de l'astre coloraient des tons les plus suaves le mur de la chapelle et mettaient comme une auréole autour du petit clocher. Les frères s'agenouillèrent sur les dalles encore brûlantes des feux du jour et dirent ensemble leur dernier *Ave Maria*. Puis, relevés, ils attachèrent à leur dos un sac où, avec quelques menus objets, ils avaient enfermé les vertus de pauvreté, d'abstinence, de chasteté, d'humilité et de parfait dévouement à Dieu.

Dès lors, remontant par les sentiers, jusqu'à la route qui unit Deya à Valdemossa, ils s'en allèrent, dans la direction de Palma, pour prendre place dans les bateaux, suivant la destination qui leur avait été fixée.

Lull, ce même soir, rassembla autour de son prie-Dieu les deux maîtres de langues orientales, qui restaient au « Collège » et les douze néophytes qui, de l'île et de divers pays continentaux, étaient venus, attirés par le zèle de la propagande et le goût du martyr. A ceux-là, comme aux premiers, il recommanda le respect de la règle, l'ardeur à l'étude et les exaltants bienfaits de la prière. Il confirma ce que l'on savait, et qui était répété dans tout le monastère, en pleurant. Le bon maître s'en allait où l'appelait le devoir des devoirs, pour le « Plaidoyer en faveur de la Croix ». On l'attendait partout, et partout il irait.

A l'aube, le lendemain, ceux qu'il laissait là pour qu'ils se préparassent à suivre ses traces, l'accompagnèrent jusqu'au moment où la route,

Digitized by Google

tournant pour la troisième fois, s'éloigne un peu de la mer. Ils se recueillirent d'abord et le voyageur sentit couler ses larmes en entendant, claire malgré la distance, la cloche de la chapelle qui lui disait aussi un affectueux adieu. Et, après l'oraison, ils s'en furent chacun à sa mission.

⁂

Le premier but du Docteur Illuminé était Rome. Il y avait tout à dire, tout à demander. Il y rendrait compte du bon ouvrage fait, déjà, dans la Maison approuvée par Jean XXI; il ferait savoir que ses « jeunes aigles » prenaient maintenant leur essor vers les contrées empoisonnées d'hérésie. Il déposerait au pied du trône de Saint-Pierre des copies de ses écrits, traduits en latin et en arabe par ses enfants spirituels. Et cela n'était rien encore. Il importait qu'il se fît entendre de Nicolas III, sur bien des points. Les années avaient couru depuis le temps où il se jugeait indigne d'approcher le Saint-Père. Non que maintenant il fut meilleur en son âme, — car il lui restait tant à guérir de ses maux ! — mais ce n'était plus Lull le pécheur qui allait demander de l'aide au pontife; bien plutôt il demanderait que fût écouté Lull le porteur de la vraie parole, le missionnaire de l'Evangile. Il séjournerait dans la ville autant de mois qu'il serait besoin pour obtenir le droit et les moyens de fonder des collèges semblables à celui de Miramar. Il se ferait octroyer licence de passer chez les Infidèles. Il solliciterait la Bénédiction avant d'aller, en tous lieux de la terre, prêcher, convertir, porter des

Digitized by Google

« missatges per les selves, per les alts munts e per les altres locs (1) », et même subir la torture pour la plus grande gloire du Seigneur.

Quand il mit le pied sur le sol qu'il ne cesserait plus de fouler avant de se trouver face à face avec le « Pare Sant » (2), il oublia la méchanceté des flots qui lui avait été cruelle, et toute fatigue et toutes peines. Il allait, faisant le bien, attendant de le mieux faire. En quelque cité, non loin de Rome, il eut le bonheur de servir Dieu très honnêtement. Comme il approchait du faubourg, il se vit entouré par des femmes de mauvaise vie, qui le raillaient de sa barbe grise de poussière et, sans respect ni vergogne, lui faisaient offense par gestes, paroles et invitations (3). Il leur dit : « Femmes, je veux plutôt pleurer vos péchés, vous qui allez au démon pour le prix d'un dîner. Les richesses du monde entier ne valent pas le salut d'une âme et chacune de vous donne son âme au diable pour une obole. Je suis triste en pensant que votre prince tolère ici votre présence, vous qui faites pécher les hommes. Mes yeux ruissellent quand je songe que personne en cette ville n'interdit à vous ni à d'autres de faire un si honteux négoce. » Alors les femmes pleurèrent et s'excusèrent près de celui qu'elles avaient voulu tenter. Elles lui dirent qu'elles agissaient ainsi parce que la pauvreté les y poussait. Les passants s'étaient groupés, et, les voyant si navrées, avaient pitié de ces malheureuses. A ce

(1) *Blanquerna*, livre V, chap. 96, parag. 6 : Des messages par les forêts, par les monts élevés et par les autres lieux.

(2) Saint-Père.

(3) *Blanquerna*, livre III, chap. 71, parag. 4 : « Fembres de bordell ».

Digitized by Google

moment, un riche bourgeois qui n'avait pas d'enfants s'avança, cavalcadant, sur son palefroi et, de même à cheval, sa femme et d'autres dames de compagnie le suivaient. Ayant connu la cause de toutes ces larmes, le bourgeois et sa femme, inspirés par la grâce divine, emmenèrent les femmes à leur hôtel. Et, dans une autre maison, ils fondèrent un asile pour les vierges folles qui consentiraient à s'arracher du péché de luxure. Et le prince avec tous les citadins approuvèrent cette belle action, car, désormais, à l'entrée de la ville, et sur le chemin, il n'y aurait plus de ces créatures qui donnent le mauvais exemple aux hommes, aux dames et aux enfants.

Lull, en voyageant, fit, de cette manière et d'autres, beaucoup de bien, partout où il passait.

Le matin que le pape l'accueillit, il trouva sans les chercher d'éloquentes paroles pour se faire comprendre. Il dit qu'il irait voir les empereurs et les rois, mais qu'il avait voulu commencer par le plus grand. Il ne mit pas un seul instant en doute qu'il trouverait, à la cour pontificale, assistance d'abord, et puis des compagnons aussi ardents que lui. « Je suis tant affamé d'amour divin que j'entraînerai les plus timides ! Le moment est venu que vous partagiez la terre en douze régions, que vous désigniez douze procurateurs, que vous commandiez aux religieux d'étudier les langages « estranges », que vous poussiez la vérité dans l'âme des Juifs et des Sarrasins vivant encore en terre chrétienne ». Le pape objectait : « Si nous les pressons trop vite, il fuiront en pays de mécréants et échapperont à notre vigilance. Nous les ferons chrétiens peu à peu, s'ils restent parmi nous ».

— J'irai les poursuivre jusque sous le Croissant et derrière l'Alkoran, protestait le pélerin, tout

Digitized by Google

comme font ceux qui ont appris l'humilité et la confiance, en mon Collège. Pour moi, je me sens le cœur de courir jusque chez les Tartres ! (1). Les incroyants ne sont pas tous barbares. Nombreux sont ceux qui veulent comprendre. Oyez, *Pare Sant* oyez ce récit ! On m'a parlé d'un vieux Sarrasin qui a écrit à un roi chrétien, pour le prier de l'informer si notre Foi est une vérité, auquel cas il quitterait la foi de « Mafumet » (2). Il ne lui restait plus qu'à savoir si la vérité catholique peut se prouver par la raison. Sinon, il ne se ferait chrétien, car il serait, alors, inutile d'abandonner une foi pour une autre. Mais s'il se convertissait, il donnerait toute sa terre à l'église de Rome pour que tous ses sujets en viennent à adorer Jésus-Christ (3).

Mais le pape se taisait, et considérait étonné ce laïc mal vêtu qui, presque sur le ton du commandement, exigeait appui avant de demander conseil.

— Je plaiderai donc mieux, pensa Ramón opiniâtre, et il reprit : « Il existe une terre qui est derrière les sables et là, une ville qui se nomme Gana. En ce lieu se trouvent un grand roi et des princes qui adorent les idoles, le soleil, les étoiles, les oiseaux et les bêtes. C'est un grand peuple noir et qui va tout nu. Je sais qu'un homme, parmi ces nègres, a dit : « Peut-être devrions-nous adorer un seul Dieu au monde et je crois que celui-là mériterait l'adoration plus que tous les autres. Mais quel est-il ? » Et cet homme s'en allait par les terres, criant : « Une seule divinité doit être priée. Cherchez-là, cherchez-là partout ! » Séduits, ceux de sa

(1) Tartares.
(2) Mahomet.
(3) *Blanquerna*, livre IV, chap. 84, parag. 5.

Digitized by Google

race disaient : « Avez-vous connaissance de cette divinité unique ? » et personne ne savait où elle était. — A la fin, on se décida à envoyer des messages dans le monde pour se renseigner de l'endroit où l'on saurait enfin quel est le seul Dieu. J'ai rencontré l'un de ces messagers, je lui ai remis les articles de la Foi et quelques livres qui les prouvent. Il est reparti pour informer ses rois. Si je le suivais, je renverserais les idoles et amènerais les noirs au baptême (1).

Le pape hésitait toujours, et regardait, l'œil vague, le groupe de ses cardinaux. Lull implora l'assistance et continua : « Des gens, à qui l'on doit faire crédit, m'ont instruit que, dans la région sise entre Tibalbert et Damiette, vivent des infortunés réduits à se prosterner devant de vaines images. Pourtant, ils ont des âmes désireuses de justice et de vérité. Ils haïssent le mensonge. Ils m'attendent. Autre part, en pays asiatique, il existe une île au milieu d'un grand étang : on y voit un dragon vénéré comme un Dieu et, pour lui, on tue des hommes offerts en sacrifice. Personne là-bas n'a entendu dire qu'il se trouve des chrétiens sur la terre. J'irai en porter la nouvelle. J'en pourrais nommer une quantité d'autres qui professent diverses croyances, et que les démons tiennent en erreur par illusions et déceptions. Il y a une terre dite Girlanda, une autre Bocinia (2), d'autres où les habitants croient avoir un Dieu pour leur champ, pour leurs bestiaux, pour leur jardin. En Dacie tels ne vivent que de chasse et prient près des entrailles des bêtes ouvertes. En Barbarie, tout de la foi,

(1) *Blanquerna*, livre IV, chap. 84, parag. 6.
(2) Bohème.

Digitized by Google

n'est que démence. En Turquie, malgré les méchancetés dont ils souffrent, nous avons déjà des frères qui évangélisent (1). Saint Père, attribuez des noms à vos cardinaux : appelez les *Gratias agimus tibi, Benedicimus te, Tu Sanctus altissimus, Domine Deus Agnus Dei Filius Patris, Glorificamus te.* Qu'ils m'aident alors à créer des écoles et nous agrandirons la chrétienté jusqu'aux bornes du monde. »

Mais les cardinaux souriaient, et le pape joignait les mains, fermait les paupières. Rome ne comprenait pas !

Après de longs mois d'espérance et de déceptions, Ramón Lull sut, en termes trop certains, qu'il ne serait pas entendu. Et, au milieu des ruines antiques, il ne voulut pas croire à la ruine de son rêve. Il quitta la ville après avoir dit : « Je serai quand même le martyr vivant, le chevalier prédicateur, le pélerin infatigable, le docteur à la barbe fleurie, dans toutes les universités, le voyant par delà les temps, celui qui contraindra les cours et les conciles à souscrire aux devoirs dont l'accomplissement prime tout. On me verra sous plus d'un ciel faire mon œuvre de « Disputador » formidable, qui ne connaît l'usure ni du corps ni de l'âme ; on apprendra dans tous les ports de la mer africaine, dans toutes les villes de l'hérésie, qui est ce vieux mayorquin, cet ancien Sénéchal d'un roi, celui qui a goûté à toutes les larmes du monde, celui qui a inventé un art de science et d'amour, le prédicant, l'écrivain sans peur ni souci et qui, dans la fraternité de son cœur, ne veut plus faire aucune distinction entre

(1) *Blanquerna*, livre IV, chap. 84, 85, 86, 87, 88, *passim*.

Digitized by Google

chrétien et infidèle, barbare ou civilisé, à l'imitation de l'apôtre Saint-Paul (1) »

Rome n'était que pourriture. Ses pontifes, mêlés aux guerres des hommes, veillaient jalousement sur leurs intérêts temporels et oubliaient Dieu. Le Saint Siège faisait entretenir à son service des lances par les princes et, en échange de tributs annuels, retenait la peine d'excommunication jusque sur la tête des plus méprisables conducteurs de peuples. Déjà, quelques années auparavant, Clément IV avait donné hypothèque aux banquiers de Pise, Florence et Gênes sur les basiliques romaines. Et, depuis lors, les fautes contre la vraie loi du Seigneur se multipliaient outrageusement. A tout venant, la ville se prostituait (2) depuis les temps où les cardinaux avaient investi, du royaume de Sicile, Charles d'Anjou, reçu à Rome avec sa femme Béatrice et vingt mille hommes d'armes, avant d'être couronné roi et d'aller battre Manfred.

Près de qui, parmi les puissants de la terre, aller chercher appui ? Non, certes, près de ceux dont les Etats touchaient la mer, où le Sarrasin voguait à l'aise, mais chez celui qui, d'une poigne forte, depuis cinq ans, s'appliquait à renouer en faisceau la Germanie restée sans empereur de 1264 à 1273 (3). Rodolphe de Habsbourg, restau-

(1) D'après l'introduction du *Libre de Sancta-Maria* (obres de Ramón Lull), pp. 11, 12, par Moss. Salvador Galmès, notaire apostolique, directeur de l'Edition originale d'œuvres lulliennes. Volume X, Palma de Mallorca (1915). — Edit Mn Antoni Ma Alcover.

(2) *Cuilibet venienti Domino* (JULES ZELLER, *Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique*, deuxième édition, 1889, p. 709).

(3) *Der Kaiserlose Zeit.* « Le temps sans empereur » (historiens allemands modernes). « Le souvenir de l'empire s'était évanoui comme un son » (chroniqueurs contemporains).

Digitized by Google

rateur de l'Empire, fondateur de la très chrétienne maison d'Autriche, écouterait le soldat de Dieu. Il entraînerait Frédéric de Nuremberg, les Zollern et d'autres chevaliers de Souabe et de Bavière sur la seule route qui valût d'être suivie. Aux anciens chantres d'amour des seigneurs (1), aux actuels maîtres chanteurs (2), des bourgeois se joindraient avec leurs cantiques, aux moines des couvents. La Terre sainte reverrait un empereur allemand: Rodolphe après Barberousse (3). Les autres rois suivraient ! L'armée descendant par les forêts des Boulgres, les plaines valaques, Philippopoli, Andrinopoli, s'embarquerait à Constantinopoli, passerait l'Hellespont, le chemin montueux du Tmolus et ses torrents, les affluents du Méandre, les ruines de Hiéropoli, les plaines de Laodicée, et puis, entrerait sur le territoire des Infidèles ! On ferait entendre l'ancien cri : « Jésus est notre victoire .»

A longues étapes, par les cités gibelines et guelfes, Lull monta vers le Nord avec son rêve. Et quand il se fut engagé dans les terres de langue germanique, il reconnut bien, en parlant au peuple, que l'esprit du Christ était dans toutes les âmes, et que la Volonté d'en haut avait sagement fixé le terme de son voyage.

***

Trop tôt il devait être désabusé.

Le vieux monarque l'avait maintes fois écouté et loué de sa ferveur, mais il n'osait entreprendre.

(1) Minnesaenger.
(2) Meistersaenger.
(3) 1152-1190.

Digitized by Google

D'autres soins le retenaient en son Empire. L'apôtre éperdu s'éloigna du palais, un soir d'orage et sans espoir de retour. Humilié, il cédait aux raisons de Rodolphe : reconstruire, avant tout labeur, ce qui, pendant près de dix ans, était resté sans architecte, assurer le prestige impérial, mériter le diadème, et puis un jour, faire la gerbe des forces allemandes et les porter au loin jusqu'au Saint-Sépulcre, pour la sauvegarde de tout ce qui est chrétien. Féodale, ecclésiastique, municipale, morcelée à l'infini, en royaumes, duchés, margraviats, landgraviats, comtés palatins, comtés et vicomtés bailliages, burgraviats, seigneuries, archevêchés, abbayes, villes impériales, princières, épiscopales, libres, indépendantes, autonomes, peuplée de princes et de vassaux, de seigneurs avec ou sans fiefs, tenus ou soustraits au service de cour, de justice ou d'ost, chevaliers, hommes d'armes à tous degrés de noblesse, citoyens nobles ou non, hauts et petits bourgeois, patriciens et compagnons, serviteurs, manœuvres, mercenaires armés, propriétaires, usufruitiers, tenanciers, métayers, manants, colons, censitaires, serfs à redevances et corvées, roturiers et gens de servitude, l'Allemagne, sous le sceptre nouveau, lentement reprenait forme. Il importait d'y organiser la hiérarchie régulière, d'y combattre l'anarchie par la loi commune, d'y mettre fin aux conflits du droit romain, du droit public, du droit canonique et des coutumes. Il fallait réconcilier le donjon et la haie palissadée, désarmer la Sainte Vehme et les francs-juges, contraindre à la sagesse les seigneurs et prélats qui malmenaient les chevaliers et bourgeois de ville, ou volaient les terres des paysans. L'ordre allemand, la paix allemande, la prospérité et la joie allemandes, l'abbé heureux sous son bonnet carré,

Digitized by Google

l'archevêque sous sa mitre, le prince sous sa couronne, le « ritter » sur son dextrier, le moine sous son capuchon, le marchand derrière son comptoir, le compagnon devant ses outils, le rustre entre ses sillons. C'était là la tâche urgente. Plus tard, si Dieu le voulait encore, on lèverait dix mille hommes par villes; et l'on s'en irait, sous le signe de la croix.

— Ainsi soit-il ! avait répondu le chrétien errant.

***

Triste mais non point désespéré, il s'en fut, seul, sur les routes de la terre. Par les bois et les landes, les campagnes nues et les montagnes perfides, il allait ne craignant rien. Aux portes des villes, à le voir hâve et misérable, à l'entendre dire pourquoi il marchait sans cesse, on l'exemptait des droits d'accès, tout aussi bien qu'aux péages; les seigneurs, sur leurs domaines où rodaient les gens de rapine, lui donnaient une escorte qu'il ne pouvait toujours refuser. Depuis le soleil levant jusqu'au couchant, et souvent tard dans la nuit, il suivait les chemins et les sentes et, pour se rapprocher de ses buts, coupait au plus court, à travers buissons et fourrés. Il lui advenait de coucher dans des abbayes ou des monastères, et, avant de repartir, il faisait entendre son enseignement aux maîtres et aux disciples, lorsqu'on ne s'inquiétait pas de ce que certains prieurs tenaient pour une ferveur excessive. Et lui-même s'instruisait, encore et toujours, à dialoguer avec les théologiens, les professeurs de droit canon, de médecine, de grammaire, de rhétorique, et de philosophie. Les entretiens de philosophie scolasti-

Digitized by Google

que le reposaient des fatigues de la marche. Quoiqu'il sût et pensât, il aimait se comparer à l'homme ignorant, qui dans le *Monologue* de Saint Anselme, cherche la véracité avec la seule assistance des lumières naturelles. Il persistait à soutenir que la raison est l'humble servante de la Foi et qu'au reste, la Foi se raisonne excellemment. Il continuait à disputer pied à pied les propositions du Stagirite, alors en grand honneur. Il luttait contre la sotte gymnastique intellectuelle du syllogisme, contre les joutes de mots et les distinctions subtiles. Il disait son penchant pour la dialectique de cet Ecossais, Duns Scot, qu'il devait personnellement connaître un peu plus tard, et se renseignait avec intérêt sur les spéculations d'un certain Roger Bacon, moine (1). A regret, il tournait le dos à Paris, la « cité des philosophes » où, disait-il, confiant en sa mission, il irait un jour pour tracer une classification des sciences.

Il rencontrait des astrologues, des alchimistes. Il les écoutait volontiers par curiosité d'esprit. Mais tout informé qu'il fût de plus d'une pratique cachée, il ne les encourageait pas dans leurs hypothèses contradictoires et leurs espérances souvent si déraisonnables. Il approuvait pourtant que les premiers servîssent le savoir en trouvant dans le ciel ce qu'ils n'y cherchaient pas et que les autres avançâssent la connaissance, en retirant de leurs creusets des sels, des acides, des émaux, que le hasard formait pour eux. Quant aux sorciers, il leur promettait le fagot.

(1) Franciscain comme Ramón Lull, et comme Duns Scot. — Albert le Grand, philosophe et alchimiste de la même époque (1193-1280), était dominicain comme Saint-Thomas-d'Aquin, mort en 1274.)

Digitized by Google

On le vit en Grèce, peu de temps. Il ne s'en éloigna pas, toutefois, avant d'avoir visité les villes où il pourrait en priant recevoir d'utiles inspirations. A Athènes, il appelle dans ses oraisons Saint Denis et Saint Nicaise, qui y avaient été convertis par Paul, alors qu'il annonçait la Foi devant le Sénat de l'Aréopage. Et il invoqua aussi Saint Basile qui y avait connu Saint Grégoire de Nazianze. En Morée, il se souvint que Saint Honorat d'Arles avait vécu là de l'existence des solitaires. A Salamine, il implora la protection de Saint Epiphane qui en avait été évêque. A Corinthe, il vénéra Saint Paul comme il l'avait fait en Chypre et dans l'île de Samothrace. Lorsqu'il eut quitté la Grèce en disant un *Ave* pour Saint Zacharie, pape, de qui c'était le lieu d'origine, il retrouva Paul, à Tyr, à Ephèse, à Thessalonique, après avoir imploré l'aide de Saint Luc, en Macédoine.

Ainsi, il se savait entouré de bons guides pour aller plus loin dans la magnifique aventure.

On le vit en Arabie, et, à travers de constants périls, s'avançant imperturbable dans les régions mal connues des géographes. Partout il confessait sa croyance et y appelait les peuples. Dans la diversité infinie des langages et des dialectes, il était servi par la plus heureuse chance. Il se rencontrait toujours quelque auditeur qui, ayant voyagé au pays d'Afrique, savait traduire, pour l'auditoire, la parole du nomade téméraire. Souvent les mécréants, après

Digitized by Google

l'exhortation, restaient troublés en considérant les images de leurs dieux et en pensant à l'Autre.

Lull, ayant dit, continuait son voyage apostolique, par de longs détours, pour éviter les montagnes trop hautes et les déserts trop arides. Il ne s'inquiétait point des rigueurs des saisons, de l'hostilité des hommes et, presque tous les soirs, il remerciait le ciel de l'accueil qu'on lui faisait dans les bourgades. On y connaissait bien ces mendiants de l'idéal, dont la pauvreté était si riche qu'elle distribuait de purs conseils à pleines mains. Il en venait maintes fois de l'Orient, qui proposaient des croyances fort belles. On ne leur faisait aucun mal. Que n'eût-on reçu avec la même curiosité sympathique celui qui arrivait de l'Occident en assurant qu'il apportait des lumières plus belles encore ?

On le vit en Tartarie, chez des créatures aux yeux bridés et aux peaux couleur de l'huile. A peine au milieu de cette peuplade, il eut le secret instinct qu'il ne devrait point revenir sur ses pas sans l'avoir touchée au cœur. Avec une émerveillante persévérance et une facilité qui tenait du miracle, il apprit à s'exprimer dans la langue des Tartares. Et il découvrit que ses prévisions ne l'avaient pas trompé. Les princes semblaient tout préparés à recevoir l'enseignement qui leur était offert. Le Christianisme en ses principes ne les irritait pas, ni ne les faisait sourire. Déjà, dans leur religion, il était dit qu'un seul Dieu existe. Précieux avantage pour un missionnaire du Christ ! Mais, par ailleurs, que d'égarements, que d'offenses à la saine morale ! Dans l'immense état, ni le libertinage, ni la fornication n'étaient regardés comme des péchés. Plusieurs femmes cohabitaient dans chaque foyer. Et

Digitized by Google

le plus haut honneur pour l'homme revenait à être bon archer et bon cavalier.

— Qu'importe ! s'encourageait le « recruteur de la Croix », je les amenderai de correction en correction et les pousserai sur la meilleure pente.

Il formait des néophytes, veillait à leur avancement dans la vérité, prenait tous soins opportuns pour qu'après son départ, l'œuvre fût continuée et multipliée. Entre temps, il irait plus à l'Est éduquer d'autres foules et l'heure viendrait où, à cheval devant des armées descendues du Septentrion, il paraîtrait devant Jérusalem.

Pour donner plus de consistance à cet espoir splendide, il s'en fut chez l'Empereur Ko-Tay, Tartare. A cette cour, bien des déboires l'attristèrent. Beaucoup de vassaux ne priaient que par Allah et Mahomet. La peste islamique était venue sévir, bien que si éloignée, dans ces contrées perdues de la terre. Et, plus odieuse encore, l'hérésie de Nestorius y conservait de nombreux sectateurs. Contre eux, âprement, et contre ceux de l'Alkoran, il lutta pour ne remporter que des succès médiocres. Alors il se retourna vers le Maître. S'il convertissait celui-là, les autres se feraient dociles.

Ko-Tay écouta comme avait écouté Rodolphe de Habsbourg, puis il dit : — Je sais ce qu'est votre requête, mais le temps me manque pour la méditer à loisir. Quelqu'un, il y a encore peu d'années, est venu des pays des Chrétiens et a entretenu de votre Christ des docteurs de Chine qui l'ont redit à des savants de mes Etats. Avez-vous entendu nommer un seigneur Marco Polo ? Nous écouterions mieux vos propos si, depuis de bien longues années, nous n'étions occupés à la guerre. Nul besoin pour nous d'aller batailler chez les Sarrasins. La Chine,

Digitized by Google

proche, nous favorise de plus faciles victoires et de plus abondantes dépouilles. Plus d'un de ses Empereurs nous a été livré en otage depuis l'avènement de la deuxième branche des Song du Midi (1), et nous pensons bien que la Tartarie fera la vie dure aux souverains de la Dynastie Yuen (2). En ce moment même j'organise une expédition contre l'Empereur Tche-Yuen (3) et, cette fois, nous irons jusqu'au Chan-si, et Tai-Yuen-Fou, sa capitale.

La plus grande partie de la Tartarie lui faisant ainsi défaut, Ramón Lull vit les forces dont il pourrait se servir éventuellement et, sans doute, dans un bon nombre d'années, réduites aux soldats groupés par les quelques princes asiatiques à qui le Christianisme avait paru une doctrine digne d'intérêt. Se souvenant avec émotion de cette promesse à long terme, il se traça des itinéraires tortueux pour aller interroger la conscience des hommes sur les frontières du pays où vivaient les idolâtres hindous. Aucun détail précis ne semble avoir été transmis concernant cette période de l'immense périple, sur les eaux de l'incertitude et de l'espoir. Vraisemblablement, le Docteur Illuminé dut, après une incursion si lointaine, revenir vers l'Occident en traversant la Perse ou en la contournant, ne s'attardant que peu dans un infécond effort d'évangélisation, car on le retrouve un jour chez les Turcs où l'intransigeance des gens d'Islam lui crée entraves et obstacles. Une occasion lui est donnée de passer la mer : après avoir touché l'Asie-Mineure, il quitte

(1) 1125-1278.
(2) 1280-1333.
(3) Régna de 1280 à 1295. L'expédition projetée n'eut pas lieu.

Digitized by Google

son vaisseau devant les rochers de Jaffa et se hâte d'atteindre Jérusalem qu'il voit pour la seconde fois.

Tacitement irrité, il entend autour de lui les Juifs et les Musulmans louer Jehovah et Allah. Son cœur un instant défaille. Il tremble d'être né trop tard, en un siècle qui ne veut plus croire possible la libération des Saints Lieux. En se rendant au Sépulcre, il pleure et l'on se gausse de lui. Son courage est près de l'abandonner. Il comprend que ni les Pontifes, ni les Princes n'entendront jamais sa voix, que l'Europe se satisfait de construire des cathédrales, d'écouter chanter la cloche de milliers de couvents, mais que ni les hommes de guerre, ni leurs chevaux n'ont cure d'aller franchir désormais le Selef où, quatre-vingt-onze ans plus tôt, périssait Barberousse. Avec une peine affreuse, il se souvient de ce qu'était sa confiante prière, lors de son voyage en Palestine, au lendemain de son retour à Dieu. Alors, il imaginait aisée l'entreprise de nettoyer le divin Sanctuaire. Il avait fallu la sagesse du clairvoyant Penyafort pour tempérer l'ardeur du néophyte. Hélas ! le vieillard connaissait le monde et les âmes.

— A quoi me résoudrai-je demain ? supputait Lull en passant sous les arceaux de pierre blanche, dans Jérusalem livrée aux suppôts du démon. Retournerai-je près du pape obtenir la permission de fonder d'autres collèges ? Ne rentrerai-je point à Miramar, pour n'y plus vivre que dans l'existence contemplative ? M'évertuerai-je à multiplier mes écrits pour qu'au moins je serve Dieu en chantant sa louange aujourd'hui et dans l'avenir du temps ?

Mais, quand il eut prié dans la vieille église constantinienne et trois fois baisé la pierre de l'onc-

Digitized by Google

tion, il se releva les yeux secs et dit avec Saint-Paul : *Ubi est, Mors, victoria tua ?* (1).

Non, rien ne mourait en lui de ce qui était sa seule raison de vivre, et la Mort ne pouvait crier victoire. Puisque tous se dérobaient à l'appel du Christ, seul Ramón Lull prendrait le diable par les cornes. Ils n'étaient que douze, ces pécheurs qui avaient dressé la profession de foi du genre humain, renversé les temples de Rome, réformé la pensée des hommes, avec leur raison, leurs lois, leurs politiques et leur morale. Un grain de sénevé peut multiplier dans toute l'étendue du champ.

Ayant gravi la montagne, plus haut même que l'olivier fameux au pied duquel le Fils avait prédit le jugement universel, le pélerin, qu'un enfant conduisait, distingua sur le rocher l'empreinte du pied gauche d'un homme. De là le divin corps était monté au ciel, après sa résurrection, le visage tourné vers le Nord, comme pour appeler les peuples de la future Chrétienté à venir dresser l'étendard et la Croix dans Jérusalem.

Lull appliqua son pied nu sur la dépression du roc et, vaillant contre tous, vers l'univers oublieux et ingrat, à pleine voix il clama la parole de Tobie : *Jérusalem, civitas Dei luce splendida fulgebis !*

On le vit en Egypte, devant le Sphinx. Il remonta le Nil jusqu'en Ethiopie et on y adora devant ses yeux, et pour sa grande douleur, le soleil et les animaux. A ces noirs, dont l'humeur restait invariablement joyeuse et qui étaient assez moraux pour punir de mort les menteurs, il parla. Il ne craignit pas d'être supplicié, car il ne mentait pas. Les

(1) Où est, Mort, ta victoire ?

Digitized by Google

Ethiopiens en eurent la prescience et le respectèrent. Ils honorèrent en lui l'homme qui expose des vérités probables. Dans ce milieu accueillant, il trouva un nouveau réconfort pour son cœur qui, un instant, avait failli chavirer. On voulait le retenir, en sorte qu'il fît mieux connaître une foi si séduisante. Impatient d'agir, il répondit que Dieu le voulait, sans délai, en « Berberie » prêchant les Sarrasins qui étaient dans l'extrême nécessité d'être éclairés. A regret, on le laissa partir. Une poignée de Chrétiens formés par lui l'assurèrent que le grain semé germerait et qu'il avait été le bon laboureur.

Satisfait d'avoir fécondé un sillon en terre africaine, il se vêtit du costume des Arabes et, ayant reçu le présent d'un robuste chameau avec des vivres en nombre et de grosses outres gonflées d'eau, il entra dans le désert. On l'avertissait qu'il rencontrerait des peuplades féroces, attachées à leur croyance islamique, et qui n'en toléraient point la critique. Souriant, il bénit ses trop prudents conseillers. Ils voulurent alors le convaincre de choisir des chemins moins périlleux car, dans les étendues du sable, il risquait de s'égarer, de souffrir de la faim et de la soif, de mourir sous les feux d'un soleil sans pitié. Il sourit encore et fit savoir que trop de détours différeraient la conquête de bien des âmes, et qu'au surplus, rien ne lui serait plus agréable que de souffrir le martyre.

Epouvantable voyage ! Les solitudes, les chaleurs du jour, la troublante angoisse des nuits où, dans le silence sous les étoiles, montent les cris des fauves, la frugalité des repas près de la monture couchée, muffle allongé sur l'arène brûlante, l'eau qui peu à peu s'épuise sous le cuir distendu, les tornades du vent qui brouillent les maigres pistes,

Digitized by Google

et pour seuls guides, les astres aux regards durs. Parfois quelques indigènes montés, armés de lances, errant en compagnie, accourant jusqu'au nomade, l'interrogeaient, soupçonneux, flairant sous le burnou quelque ennemi caché...

Lull, en usant parfaitement de leur langage, rendait confiance aux Infidèles. Certains l'accompagnaient une demi-journée, voire un jour entier, curieux de découvrir pourquoi il s'en allait ainsi, s'écartant des caravanes, ne parlant point de négoces, et toujours regardant le ciel. A la fin, ils se séparaient de lui et s'en retournaient au Sud en échangeant leurs impressions. Tels disaient : « C'est un rêveur inoffensif, peut-être un fou », et d'autres : « C'est un marabout qui a reçu une mission à accomplir dans une cité du littoral. »

Le chrétien gardait son secret. Il attendait d'entrer dans les oasis pour annoncer son Dieu. Les rôdeurs du désert l'auraient tué comme un chacal et sans profit pour la Foi. Mieux valait tomber sous les coups du nombre pour qu'un jour le repentir des meurtriers fut plus grand et leurs conversions plus exemplaires.

Et comme, depuis deux jours, il ne disposait plus d'une seule goutte d'eau, il vit au loin une palmeraie et des cases. Il entrait dans une région moins âpre et s'en réjouissait pour son chameau qui devait avoir bien soif. Aussitôt près de la source, il parla du Christ aux hommes et aux enfants qui l'entouraient. Les sourcils se fronçaient. Une poignée de sable, traîtreusement lancée, aveugla le missionnaire. Indifférent à la douleur, il priait qu'on acceptât de l'écouter encore, car il n'avait pas besoin de ses yeux pour ouvrir ceux de son prochain. Alors ému, un religieux qui, en courant,

Digitized by Google

était sorti de la petite mosquée et arrivait à temps pour entendre ces paroles, recueillit de l'eau dans ses paumes et baigna les paupières du « Romain ». Lull, le bras haussé, s'appuyait sur l'épaule de l'homme de bien et disait : « Dieu vous rendra votre bonté, mon frère. »

Ce qu'entendant, la populace se dispersa et, jusqu'au dernier palmier, à l'entrée du désert, le pieux musulman conduisit par la main le Docteur qui tenait le méhari par la bride. Ils ne se séparèrent que lorsque la vue fut revenue au persécuté, après s'être accordés, loin des passions du monde, à bénir le Grand Ordonnateur de l'Univers, de quelque nom qu'ils l'appelassent.

— Cessez, intimait celui de l'Alkoran, cessez de heurter notre foi par la vôtre. Votre vie pèserait moins qu'une figue avariée.

Mais celui de l'Evangile répondait, en s'adressant au ciel :

— « Qu'il vous agrée, Seigneur, lorsque mon être passera de cette vie dans l'autre, de l'y conduire tout droit par la voie du martyre. »

Plus loin, comme il renouvelait ses enseignements devant d'autres Sarrasins, ils lui arrachèrent les cheveux et la barbe par poignées.

A vous dame Vierge Sainte Marie
Je donne mon vouloir qui veut s'énamourer
De vous si fort que, sans vous, ne voudrais
En nulle chose aimer ou désirer.
Car ce vouloir outrepasse en meilleur
Tout autre qui ne serait point
Vouloir de vous aimer, vous qui donnez
[l'amour.
Qui ne vous a voulu sans amour a vécu.

Digitized by Google

...Plus d'un homme se vante, et dit qu'il [veut mourir
Pour votre fils, s'il est besoin,
Mais peu sont ceux qui vont prêcher
Aux Infidèles, car la mort les fait douter.

(Livre de Blanquerna. Chapitre 76, *De persecusió.*)

En dépit des vexations, l'Illuminé se savait dirigé par la Providence. Après la traversée des étendues désertiques, il voyait des bourgades et des villes et, tout molesté qu'il fût partout où il passait, il se faisait entendre. D'étapes en étapes, il remontait au nord et se réjouissait que son ange, sûr conseiller, l'eût porté dans une région d'où il lui serait aisé de joindre bientôt la cité savante où subsistait, si vivace, le souvenir d'une des plus grandes lumières de l'Eglise, d'un des plus terribles fléaux des hérétiques, Saint Augustin. Bône près de l'ancienne et célèbre Hippone, n'était plus qu'à une journée de route, et c'est là qu'il était convenable de mener la première bataille. Bien des sophistes d'Islam y professaient, et, sans prétendre égaler l'éloquence d'Augustin confondant ses maîtres à Carthage, Lull se promettait de belles joutes dialectiques à la gloire de Jésus fils de Dieu.

Le jour où le Saint était mort (1), huit cent-cinquante ans plus tôt, le chrétien qui venait défaire l'hérésie koranique, prêcha pour la première fois sur la place publique devant le peuple, sous les murs du palais royal. Une longue huée, une insulte immense l'accueillit. En manière d'introduction, il avait choisi pour sujet la Vierge Marie. Habilement

(1) 28 août 430.

Digitized by Google

il se servait de l'Alkoran lui-même pour capter la sympathie. Il ouvrait la Sourate III et commentait le verset 31 : « Je l'ai nommée Mariam, Seigneur ! Je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, afin que tu les préserves des ruses de Satan le lapidé. » Il invoqua le verset 37 : « Les anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers » et le 38e, si probant : « O Marie, sois pieuse envers le Seigneur : prosterne-toi et fléchis le genou devant lui, avec ceux qui fléchissent le genou » et le 42e, triomphal : « Seigneur, dit Marie, comment aurais-je un fils, car aucun homme ne m'a touchée ? — C'est ainsi, reprit l'ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit : Sois... et il est, »

Déjà on murmurait. Sans trembler, il tourna les pages et lut le verset 169 de la quatrième sourate : « Le Messie Jésus, fils de Marie, est l'apôtre de Dieu. »

Mais on lui objectait : Tu ne dis pas tout ! chien ! Il est écrit aussi : « Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un apôtre. D'autres apôtres l'on précédé (1). » « Dieu ne peut pas avoir d'enfants. Loin de sa gloire ce blasphème (2) ! »

Lull se défendait :

— Entendez cela !...

« Souviens-toi de celle qui a conservé sa virginité, et en qui nous soufflâmes une partie de notre Esprit : nous la constituâmes avec son fils, un signe pour l'univers (3). » Mes frères, agirez-vous donc

(1) Sourate V, verset 79.
(2) Sourate XIX, verset 36.
(3) Sourate XXI, verset 91.

Digitized by Google

toujours comme ceux d'Israël de qui il est dit : « Ils n'ont point cru à Jésus : ils ont inventé contre Marie un mensonge atroce (1). »

Les pierres volaient. Sous une arcade, l'imprudent, non pour chercher refuge, mais pour prolonger son commentaire, se retira parmi les marchands de mouton et de melons d'eau. Mais partout on le chassait, et il dut se jeter dans des ruelles, au quartier des femmes, qu'il traversa en dégageant son manteau à chaque pas. La risée publique le suivait.

Autant d'injures, autant d'enrichissements de son courage. Sur une autre place, dans un triangle de murailles blanches que brûlait l'aveuglant soleil, quelques hommes s'étaient assis autour d'un Iman qui, par un hasard étonnant, clamait : « Dieu n'a point de fils ; il n'y a point d'autre Dieu à côté de lui ; autrement chaque Dieu s'en irait avec ce qu'il a créé, et les uns seraient plus élevés que les autres. Loin de la gloire de Dieu les mensonges qu'inventent les imposteurs (2). »

L'Apôtre de la croix avait bondi dans le cercle, et il criait : « Criminel tu es, criminels vous êtes tous ! Jésus le Christ est fils de Dieu ! »

Les offensés, déjà debout, frappaient l'insolent avec leurs bâtons et des lanières. Il parait les coups de son mieux, redevenu guerrier. Tout en luttant, il prenait plaisir à prêcher encore. Il se souvenait de la prosodie et des modes chers aux maîtres en l'art du Gay-Scavoir, et il chantait « la guerre pour le Père, le Fils et le Saint Esprit » sur la cadence des poésies de troubadours. Mais cette fois la « Dame

(1) Sourate IV, verset 155.
(2) Sourate XXIII, verset 93.

Digitized by Google

des pensées », c'était la Vierge Marie (1). « Car de toi, fontaine de virginité, naquit le Fils de Dieu, homme déifié. Elle était vraie, la parole que te dit l'ange quand il te saluait et t'assurait que tu étais d'entre toutes les femmes la plus bénie. Car ta bénédiction est sans égale, tant il est certain qu'il ne sera jamais créature plus naturelle et plus vierge que toi, et que tu enfantais Vierge, ton fils, Dieu dont tu étais à la fois la mère et l'enfant ! (2) »

Les matraques se lassaient, et les furieuses apostrophes s'étranglaient au fond des gorges sèches, Lull restait maître de la place devant ses agresseurs, stupides à l'entendre répéter avec douceur, comme si aucun coup ne l'avait meurtri : « Je convertirai vous et les vôtres. Je ferai l'union des schismatiques orientaux. Je donnerai spirituellement toute la terre d'outremer à la Chrétienté. Je provoquerai la confusion dans tous les systèmes doctrinaux appuyés sur l'erreur. Et, de toute cette peine, vous me rembourserez, si vous le voulez, par le martyre. »

L'Iman reculait en hurlant : « Ne salissons plus nos bâtons sur cette hyène. »

---

(1) On peut s'étonner de cette boutade soudaine, mais elle redevient toute logique si l'on considère que Ramón Lull, tout d'abord nourri de lectures de chevalerie, en transposa fréquemment la forme dans ses œuvres. Il n'y avait pas si longtemps qu'il avait composé le *Libre de orde de Cavalleria* ! Presque toute la littérature lullienne est pénétrée d'un arôme sentimental, d'une saveur poétique et passionnée. Et ce poète, quoi qu'il en fît, subissait la manière des troubadours ultrapyrénéens, épousait les tendances de la tradition poétique provençale, tout comme l'avait fait Saint François parlant à ses frères ombriens. A ce propos, on consultera utilement *De los Trovodares en España*, Barcelone, 1865, p. 467 et diverses. Auteurs : MILA y FONTANALS : et *La Tradi Catalana*, livre II, chap. 2. Auteur : Dr TORRAS y BAGES. — Voir de même : *Origines de la Novela*, tome I, Introduction. Madrid, 1905. Auteurs : MÉNÉNDEZ y PELAYO.

(2) *Libre de Benedicta tu in mulieribus*. Début de la IIIe partie.

Digitized by Google

***

Tous ne montraient pas une égale fureur. Certains écoutaient et se reconnaissaient ébranlés. On en vit qui entraient dans les mosquées et qui, derrière les piliers, autour du *mirhab,* cherchaient leurs directeurs de conscience pour les avertir de leurs scrupules. Quelques scènes violentes furent signalées où des hésitants s'étaient introduits dans des écoles pour imposer des controverses aux maîtres, devant les élèves. On eût montré de la faiblesse en tolérant plus longtemps le danger. Divers docteurs, réunis pour prendre un parti, discutèrent pendant la moitié d'une nuit. Les uns proposaient qu'on livrât le perturbateur à la foule, en une occasion favorable qu'il ne serait pas difficile de faire surgir. Les autres hésitaient en disant que cet illuminé ne commettait d'autre faute que celle de se tromper. Ce qu'il importait, c'était de l'empêcher de nuire sans le tuer, car la mort d'un égaré par amour même de Dieu pourrait n'être pas agréable à Allah.

Comme on ne parvenait pas à se mettre d'accord, on décida qu'une requête serait adressée au Souverain. Dix éminents délégués s'en furent au palais dès l'aurore. Le roi les accueillit dans l'instant et leur fit savoir qu'il n'ignorait rien des méfaits de ce Ramón Lull. Lui aussi avait eu la pensée de le faire expédier aux enfers par un coup de poignard, mais il s'était repris. « Celui-là mort, il en reviendrait d'autres, expliqua-t-il, et qui troubleraient non moins le peuple. Les détruire comme des serpents ne ferait qu'ajouter à leur pullulement

Digitized by Google

parmi nous. N'accepteriez-vous pas, plutôt, vous qui savez manier la discussion et avez pour vous la vérité, de proposer un défi à cet arrogant, de le réduire en pièces devant un nombreux auditoire ? Battu et honteux, il fuira nos rivages. Et vous, parlant aux fidèles, pourrez attester, approuvés par mille témoins : « Il a avoué sa folie et s'en est allé avec son mensonge. » Ainsi, nul ne s'alarmera plus de ne pas suivre la foi véritable et les « Romains » ne reparaîtront plus en terre d'Islam. »

Chacun approuva et l'on fit rechercher, dans les faubourgs, le prédicateur du faux, pour lui apprendre que, dès le jour suivant, il aurait à se mesurer, sur la doctrine et devant un grand concours d'assistants, avec cinquante Musulmans docteurs.

... Il faut regretter que Lull, dans ses œuvres, n'ait pas consigné plus de détails sur ce rude combat. Ce que l'on sait et peut dire, c'est qu'il y triompha avec une souriante aisance et que, dans la foule, bien des fois de longs frémissements, des murmures sympathiques, soulignaient ses périodes et approuvaient sa saisissante adresse à manier la dague oratoire. Enervé, crispant les poings, le roi regardait les savants, chaque *elfettah* (1) déconcerté, et regrettant d'avoir décidé cette fatale assemblée, il se blâmait d'avoir oublié, par excès de bonté ou de prudence, le verset péremptoire : « Tuez-les partout où vous les trouverez, et chassez-les bien d'où ils vous auront chassés. La tentation de l'idolâtrie est pire que le carnage à la guerre. Ne leur livrez point de combat auprès de l'oratoire sacré,

(1) Proprement : celui qui ouvre tout, qui dénoue et tranche toutes les difficultés et tous les différends.

Digitized by Google

à moins qu'ils ne vous y attaquent. S'ils le font, tuez-les. Telle est la récompense des infidèles (1). »

Mais, comme secrètement il admirait la royale intelligence de cet homme, il ne voulut pas lui prendre la vie, et il lui dit, avec toute sa sévérité : « Chrétien fou, bavard déraisonnable, toi qui as méprisé ma foi et nargué la force de ma Seigneurie, ne t'aperçois-tu pas que j'intègre assez de puissance pour te faire, d'un seul geste, ôter à tout jamais le goût de mentir, ou t'envoyer éprouver plus d'un genre de torture ? »

Lull répondit avec une grande douceur : « Il est notoire, Seigneur, que votre autorité corporelle peut subjuguer et terrasser le pouvoir de mon propre corps. Toutefois, l'énergie de mon cœur ne pourrait être réduite par la force dont vous disposez, ni par celle de tous les sujets de votre royaume, car la fermeté de ce cœur est plus tenace et plus noble que toutes les rigueurs de vos lois, et que toutes les parties de vos instruments de supplice. Je le proclame hautement : mon cœur est tout débordant d'une charité qui ensemble prête appui et demande soutien à la vaillance incommensurable qui réside en lui. Et cette charité me fait tenir en dédain la puissance matérielle qui apparaît en votre personne comme dans l'étendue de vos Etats. Et c'est la raison qui me fait allègrement ajouter : pour combattre tous les pouvoirs de votre âme et de toutes les âmes qui croient au faux Dieu dans votre Seigneurie, la charité et la force de mon cœur sont prêtes. »

(1) Sourate II. Verset 187. — Le roi n'avait d'abord tenu compte que du verset 186 : « Combattez dans la voie de Dieu contre ceux qui vous feront la guerre. *Mais ne commettre point d'injustice en les attaquant les premiers, car Dieu n'aime point les injustes.* »

Digitized by Google

— D'où tires-tu cette force ? demanda le roi, interdit.

— Si immenses, Seigneur, sont l'Incarnation du Fils de mon vrai Dieu et la Passion qu'il voulut endurer pour nous, si formidable levier est la vérité militant contre l'erreur, que j'y trouve une force de cœur et une charité sans mesures ! Aussi bien ni vous ni aucun de ceux sur qui vous régnez ne saurait outrepasser ma force, car vous vivez tous dans l'égarement et n'êtes tous que faiblesse, puisque vous n'avez ni dévotion ni confiance en l'Incarnation et la Passion de mon Seigneur Jésus.

Alors le prince, blême de rage, mais dominé, se tourna vers les savants et avec dureté les admonesta :

— Répondez-lui !

Mais ils se tenaient cois sur leurs bancs et les mains cachées sous les plis du burnou. Ce que voyant, le maître des Sarrasins commanda que l'on s'assurât de ce sacrilège qui devait s'estimer heureux de n'être point abattu sur le champ, comme un chien enragé. Il serait reconduit avant la nuit sur les limites de l'Etat, averti que, s'il y reparaissait jamais, on le lapiderait sans procès.

Ramón Lull, en priant bien pieusement, se laissa saisir par les gardes.

***

On le vit au pays des Marocains qui, informés par la rumeur accourue de l'Est, le chassèrent de ville en ville, tel un pestiféré. Par grande chance, il échappa à la mort, encore qu'il appliquât tous ses efforts à la mériter cent fois. Il prétendait s'insinuer dans les cols de montagne, pour suivre les

Digitized by Google

plus belliqueux de la race, et les plus revêches, ceux chez qui se confondaient encore, en un affreux mélange, l'Islam et le fétichisme monstrueux des tribus nègres. On le poussa jusqu'à la mer, sous les coups et sous les crachats. Des vaisseaux étaient là qui, équipés par des Maures d'Espagne, allaient repartir avec le bon vent. Favorisé d'une rare indulgence — car, en parlant, il insultait si crânement le sabre et le poignard qu'on se serait fait reproche de tuer un fou— il fut jeté dans la cale et déposé sur le sol d'Europe comme un vil animal. De tant de sévices glorifiants, il bénissait le ciel, à ne les compter que comme des bienfaits. L'hérétique, en le laissant vivant, ne venait-il pas de prouver sa perméabilité aux sentiments de la douceur ? Puisqu'il restait quelque humanité dans ces âmes aux épaisses écorces, comment eût-on pu désespérer d'en pénétrer un jour l'enveloppe, de percer la gangue où se cachait l'or pur qui, dégagé par le feu de la persuasion, s'offrirait un jour, et de lui-même, au Seigneur des seigneurs ?

***

Pourtant Lull se lamentait d'avoir été écarté si loin de son but par les mécréants si résolus à ne point entendre et ne point comprendre. Il ne rapportait de son aventureux voyage que deux certitudes, l'une baignée d'espoir et l'autre trempée d'amertume. Ces aveugles et ces sourds n'étaient point tellement infirmes qu'on ne pût admettre la possibilité de les guérir. C'était là l'espérance réelle. Mais sauver tant d'infortunés par l'œuvre d'un seul pélerin restait vanité et orgueil. En cela se dénonçait le fiel d'un breuvage exaltant.

Digitized by Google

En marchant vers Lisbonne, « l'ami du Christ » tout, comme jadis, au temps où il rêvait d'émouvoir l'Allemagne impériale, s'interrogeait pour savoir quels princes chrétiens consentiraient cette fois à l'accueillir. Il leur dirait ce que, seul et désarmé, il achevait d'oser. Il produirait les noms de trois de ses « enfants » de Miramar qui avaient été massacrés aux portes de Tunis à peine proclamaient-ils leur foi. Il ferait apprécier que, si leur généreux sang ne devait point être tout à fait perdu, — car sur la tombe des martyrs, la vérité réussit toujours à fleurir — au moins était-ce pitié que de braves soldats de la Croix fussent égorgés un à un par des assassins fiers de leur crime, alors qu'en bonne justice divine et humaine, tout meurtre ainsi perpétré appelait une ferme représaille.

La hantise, la folie de la croisade le ressaisissaient et, lorsqu'il eut erré, perplexe, deux jours durant, sur le port de la cité lusitanienne, il fut ému jusqu'aux larmes à la vue d'un bâtiment qui appareillait pour le royaume d'Angleterre. Une Voix impérative lui commandait du fond de lui-même : « Embarque-toi sur ce bord. Le roi Edouard I^er^ te prêtera bonne oreille. » Il était pauvre. Comment pouvait-il partir ? Une si piètre considération eut retenu un homme moins déterminé. Avant une heure, il avait fait promesse d'aider les mariniers avec toutes ses forces et son bon vouloir. Le maître du navire, chrétien exemplaire, se réjouit d'ajouter à son équipage un religieux qui ne répugnait pas à la manœuvre.

Dès la nuit, on s'éloignait des côtes.

De toute évidence, Dieu voulait que son messager s'en fût à Londres parler au chef d'une nation qui aimait la mer et ses risques. Le vent tenait la

Digitized by Google

voile en bonne ligne et le firmament doublait son image dans la calme étendue comme dans un miroir à peine ridé. On avançait lentement mais sûrement, et le pélerin se voyait refuser le plaisir de servir. Ses compagnons lui évitaient toute peine et préféraient l'entendre, assis sur le plancher au milieu du pont, commenter l'Evangile du jour.

Pour le reste du temps, ils apaisaient leurs chants lorsqu'ils le savaient en prières, et lui, retiré de longues heures dans une logette où entraient à peine une table et une chaise, commençait à tracer le plan du roman de *Blanquerna,* dont l'inspiration lui était venue soudain (1). Il s'en reposait en écrivant cette œuvre étonnamment improvisée qui est connue sous le titre *De la Première et de la Seconde Intention* et que, aussitôt parvenu au pays d'Albion, il devait envoyer à son fils Dominique. Enfin, il rêvait d'un traité sur les articles de la foi catholique, d'un abrégé de médecine, d'un traité de droit. L'activité de sa pensée portait plus loin que les horizons de l'océan. Il inventait un astrolabe, se distrayait à construire en une menuiserie primitive un instrument où des angles aigus, obtus et droits, ingénieusement combinés et mobiles, permettaient de déterminer à quel lieu on se trouvait entre le ciel et l'eau (2).

Le vaisseau, pour les échanges des commerces, s'attardait dans les havres de France et puis regagnait le large. Mais Lull ne se laissait détourner

(1) A Montpellier et, en 1284, il devait donner à ce livre les développements qui en ont fait un véritable chef-d'œuvre de mystique.

(2) Le futur quartier de réduction. — Par ailleurs, on trouve, dans *De Contemplatione*, le passage suivant, d'où il appert que Lull connaissait la boussole : « ... *Sicut acus per naturam vertitur ad septentrionem dum sit tacta a magnete.* »

Digitized by Google

par aucun spectacle terrestre ou marin et, en attendant le jour où elle fendrait les eaux de la Tamise, il attachait, à la proue ornée d'une figure ailée, toute sa confiance en un proche avenir.

Lorsque Edouard eut longuement entendu l'« animateur de la Foi agissante », il déclara en pesant ses mots qu'il souffrait plus que tout chrétien de la captivité du Seigneur à Jérusalem, et qu'il aurait grand honneur, à ses yeux comme devant l'histoire, si une croisade sortie d'Angleterre rendait le Tombeau à ceux qui le vénèrent. Mais, à une telle œuvre, il fallait des ressources considérables, en hommes, en armes et, hormis un miracle, il ne pourrait trouver dans son royaume les moyens de soutenir une guerre si coûteuse.

— A dire vrai, qui parle de guerre ? objectait Ramón. Je n'entends pas que soient massacrés tous ces Infidèles, mais que nous leur en imposions par le nombre, avant de leur en imposer par la Foi. La guerre, loin d'être un bon auxiliaire pour répandre la religion, est le plus grand obstacle à sa propagation. Comment la vérité pourrait-elle pénétrer les âmes que remplissent la discorde et la haine ? Telle n'est pas la voie que Jésus-Christ nous a ouverte par son exemple. Le fils de Dieu n'a pas employé la violence pour convertir les Juifs : il a vécu en paix avec tous les hommes, et il a mis à profit ses relations pacifiques pour enseigner la vérité à ceux qui étaient dans l'erreur. C'est ainsi que les chrétiens doivent agir. S'ils ont recours à la force, c'est parce que l'ardeur de la charité s'est refroidie. Qu'ils aient plus de confiance dans leur religion, qu'ils la prêchent aux hérétiques ; la démence païenne ne peut longtemps résister à la force invincible de notre raison.

Digitized by Google

Mais le roi objectait : « Il me faudrait beaucoup d'or. Savez-vous l'art des Alchimistes ?

L'apôtre réprima un haut le corps et : « L'art des Alchimistes ? ». Un combat s'engageait dans sa conscience. Il comptait ses paroles à son tour :

— J'eus l'occasion d'approcher les chercheurs de la pierre philosophale et du grand élixir. Je les vis même pratiquer .

— Croyez-vous que Dieu approuve leur recherche ?

— Dieu ne peut s'offenser d'un désir de savoir, si ce que l'on saura doit contribuer au bien.

Mais Edouard s'attachait brusquement à un autre objet.

— Vous savez que Venise, Gênes, Pise gagnent d'énormes sommes d'argent en prenant soin du transport des pélerins jusqu'en Orient. On m'a dit qu'à Marseille, un homme avisé s'enrichit dans ce commerce. Les vaisseaux chargés de créatures et de vivres emportent sa fortune et la lui rapportent doublée. Si nous nous croisons, Anglais, pour la gloire de Dieu, nous pourrions, j'imagine, au retour, fermer l'Egypte, y installer des négoces. La Palestine elle-même est un pays riche en épices précieuses. Nous y ferions des entrepôts. Le Saint-Sépulcre ne nous blâmera pas de songer au poivre et au gingembre (1).

L'errant qui, au désert, s'était nourri de figues pourries, écoutait, les yeux clos, le monarque soucieux de la richesse des marchands : « Les soieries, les porcelaines, les denrées de l'Hindoustan ne nous

1) Curieusement, le roi d'Angleterre, en 1281, s'exprime à peu près dans les mêmes termes que le Vénitien Marino Sanudo, résumant en son ouvrage *Le livre des Secrets des Croisés* (1320), les principes de la politique économique de sa patrie.

Digitized by Google

proviennent guère que par les soins des Flamands et des Vénitiens. Et quant aux Français... (1). Enfin, il se pourrait que Dieu vous ait envoyé vers moi !... Faites-moi de l'or et nous partirons après un an, sitôt établie la paix dans nos Etats. »

... Nouvelle et décevante épreuve ! Brûler de l'impatience d'aller, en Asie et en Afrique, porter à boire à ceux qui ont soif, et accepter de vivre pendant des mois dans la Tour de Londres pour s'y livrer au vain exercice de forcer la nature, de lui demander l'or qui paiera l'expédition mercantile, bien plus encore que la croisade ! De l'or pour attaquer le Turc, conquérir la mer et les rivages et, par voie de conséquence, délivrer le Fils de Dieu ! Sauver le trésor spirituel par le moyen de l'ambition matérielle ! Chemin détestable !... Et pourtant, s'il ne reste plus que celui-là !... Si l'esprit des Croisés est mort, si les Godefroi de Bouillon ne sont plus rien que des songes creux et si l'heure est venue où les seuls négociants seront les vainqueurs du Croissant !... Dieu aurait-il voulu cette décadence de l'Idéal ? Faut-il y souscrire en manipulant l'arsenic, le vitriol, l'antimoine, le mercure calciné, l' « electre » qui est métal, le « Verd azuré » ? Est-ce, pour un Ramón Lull, se renier que d'approcher du fourneau et de l'alambic ? Non certes, car en son âme, il les estime comme tous autres instruments de la connaissance. S'il n'y a point attaché un intérêt plus constant, c'est qu'il se savait plus pressant ouvrage à parfaire. Mais il se garderait de contester, *a priori*,

(1) Jusqu'en 1579, l'Angleterre ne devait commercer, dans le Levant, que sous le Pavillon français. C'est en cette année seulement qu'Elisabeth obtint d'Amurath la liberté du commerce anglais au Levant. Une Compagnie turque fut alors créée avec comptoirs à Constantinople, Angora, Chio, Alexandrie, l'Egypte et Chypre.

Digitized by Google

que la « Pierre » put être saisie un jour. Sans la concevoir mieux qu'aucun de ceux qui s'acharnaient à sa poursuite, il lui présupposait une prééminence et prérogative « par laquelle elle peut purger les noires et bilieuses humeurs du corps et en faire sortir les diables qui aiment et cherchent volontiers telles humeurs comme sortables à leur nature (1) ».

...Mais le temps passe, les expériences échouent l'une après l'autre. A grand prix, on avait fait venir de France une copie du manuscrit : *La Clef du Secret des secrets,* de Nicolas de Valois, seigneur d'Escoville (2).

Hélas, Ramón n'y avait trouvé que des notions déjà répandues dans ses propres écrits, avec un hommage flatteur de celui qui les lui avaient empruntées :

Si tu veux scauoir la manière
De faire pierre et minière
Dans Lulius te convient voir.
C'est luy qui me la faict scauoir.

Et puis tout n'était que spéculation vulgaire chez les profanes qui, parlant d'OR, ne pensaient qu'au plus précieux des métaux. Ceux qui, instruits

(1) *Libre* II *de quintæssentia.* Référence incomplète fournie par Pierre Le Loyer, conseiller du Roy au siège présidial d'Angers, en son livre *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des Esprits, anges, démons et âmes se montrant visibles aux hommes,* page 828, liber VIII. Edité à Paris, chez Nicolas BUON, à l'enseigne Saint-Claude, M. D. C. V. L'auteur ajoute : « Et de Lulle (sic) tiennent leur doctrine, beaucoup d'Alchemistes ». Nous possédons ce précieux ouvrage dans notre collection d'ouvrages occultistes.

(2) Suivant la tradition, Lull connut cet hermétiste et ses compagnons alchimistes Grosparmy, comte de Flers, et Vicot, chapelain. Nous avons la bonne fortune de posséder un précieux exemplaire de ce traité complet d'Alchimie, sous la forme d'un manuscrit du XVI^e^ siècle, sur peau de velin, avec frontispice décrivant toutes les phases d'évolution de la pierre philosophale.

Digitized by Google

du secret, *mais ne pouvant parler,* connaissaient la vérité ENTIERE, savaient bien que le mot OR cachait un autre mot que l'on ne pouvait dire ! Médiocre besogne que la pitoyable alchimie de ceux qui ne cherchaient rien, sinon le bloc doré ! A quoi bon gaspiller les jours dans cette enquête de basse qualité et qu'il fallait abandonner aux plus ignares des savants. La Pierre !!... C'était une bien autre merveille que ce que pensait un Edouard I^er^ pressé d'emplir ses coffres. Lull, devant les mornes perspectives de la Tamise, relisait Nicolas de Valois : « Or donc, la *pierre proprement dite* n'est mie autre chose que la quintescence très pure d'une chacune chose, laquelle est dégagée et extraite de la terre impure qui la tenoit comme gesnée en son intérieur, laquelle quintescence n'est mie qu'une vertu et *substance invisible aux yeux corporels, laquelle ne peut de soy se contenir sans corps ainsi comme l'âme de l'homme.* C'est pourquoi icelle quintescence tant noble, à métier d'un corps *moult subtil* et approchant de la noblesse de sa substance subtile, laquelle quintescence ainsi corporiffiée, est un médicament merveilleux à toutes personnes et maladies. L'or, les ruraux le clament ainsi : il n'est pourtant que terre. Car il est dit que notre quintescence, ou OR DES PHILOSOPHES, est invisible aux yeux corporels (1). »

Ainsi, l'alchimiste, que ne passionnait point le Grand Œuvre, allait renoncer à ces investigations

(1) A la fin de son ouvrage, Nicolas de Valois fait encore une double allusion, très directe, à Ramón Lull : « Aussi sont toutes opérations assez au long, dans Lullius, escriptes, lequel tant ie t'ay recommandé ensuivre... Mais je viens de te déclarer choses que les plus grands rois de la terre deuroient estimer plus que leurs propres empires ; garde le soigneusement, que personne n'y mette l'œil. Et quand mort t'atuiendra, si plutost tu ne l'a faict, brulle

Digitized by Google

où sa science trébuchait, lorsqu'il reçut la visite du monarque. L'éventuel croisé-trafiquant s'affligea fort, en apprenant que le « Secret » se refusait à la sollicitation du « franciscain catalan ».

C'est qu'en effet, il se convainquait, de jour en jour davantage, que la croisade anglaise serait bénie par le Seigneur. Que le ciel voulût bien faire descendre l'or dans les creusets, et Jérusalem verrait s'enfuir le dernier de ses maîtres sarrasins.

— Serait-il vrai, devant Dieu ?

— Que compterait donc une parole de Roi ?

Lull gardait un doute. Edouard avait besoin d'argent pour dompter les Gallois. Il lui en faudrait beaucoup d'autre pour tracasser l'Ecosse dont il menaçait l'indépendance. Aurait-il jamais loisir de passer sur le continent et de naviguer au delà des mers nordiques ?

— Pour Jésus-Christ, cherchez encore, Maître, dont le savoir est grand !

---

le devant toy, près des escris de Lulius ». Cette indication suffirait, s'il n'en était d'autres pour prouver qu'en dépit des assurances réitérées des auteurs agréables à Rome, Ramón Lull s'occupa très positivement d'alchimie. Les éditions contemporaines de son œuvre ne contiennent rien ou fort peu de ces productions particulières, et en Espagne comme aux Baléares où nous avons poursuivi une enquête, on proteste avec énergie dès qu'il est suggéré que Lull eût pu, de près ou de loin, se frotter au monde « des chercheurs de la Pierre ».

Pour qui, étant informé des travaux des métapsychistes d'aujourd'hui, examine avec attention la « pensée secrète » de l'auteur, la citation qui motive la présente note ouvre des horizons extrêmement troublants. On ne peut qu'être frappé du rapprochement qui s'établit entre l'ectoplasme dont il est tant parlé de nos jours et cette matière subtile dont la mention est entourée de tant de circonlocutions par les auteurs anciens. Alors qu'un Thomas Vaughan en dénonce l'existence en termes fort clairs, bien d'autres, au moyen âge, ne la laissent que soupçonner à travers l'obscurité des mots. Il ne fait pour nous aucun doute que l'ectoplasme, quelque désignation qu'on lui attribuât, fut connu de Ramón Lull, ce qui n'entend pas dire que la « pierre philosophale » ne soit exclusivement que l'ectoplasme !

Digitized by Google

En se retrouvant seul, au milieu de ses cornues, entre les murs de pierre humide, le « recruteur de la Croix » pleura jusqu'à la nuit tombante. Il avait cru pouvoir bientôt s'échapper de cette maussade prison où il se sentait captif, bien qu'entouré d'honneurs. Dieu ne lui permettait point de partir. Un prince, d'un cœur sincère, venait d'engager solennellement son épée, pour la plus pure cause.

— Les larmes que je verse ne le sont donc pas tant sur ma condition d'incarcéré que sur mon impuissance à créer l'or par qui mon « Aimé » sera tiré des fers. Que le Seigneur tout puissant considère ma douleur et, pour son divin Fils, me remette en mémoire ce que me dit un jour Arnaud de Villeneuve, catalan comme moi et alchimiste informé de tant de mystères naturels (1).

Toute la nuit, l'opiniâtre Ramón associa l'expérience à la prière et pendant bien des jours, l'oreille tendue vers la voix de celui qui avait parlé jadis et qu'il avait presque dédaigné d'écouter, il reconstitua la « méthode », l' « expériment », le secret (2).

Certain dimanche à midi, juste devant que de courir à la messe, il vit briller l'or au fond d'une

(1) Arnaud de Villeneuve, 1240-1313.

(2) Il est vraisemblable que l'on niera le fait. Nous ne croyons pas, cependant devoir le taire, quelque désir que nous ayons de ne pas offenser l'orthodoxie des historiens catholiques qui s'intéressèrent au Docteur Illuminé, force nous est bien de tenir compte d'un document très explicite que nous trouvons, longuement développé, dans *L'Apocalypse* d'Artephius, médecin juif, « moyens pour faire le magistère nécessaire à la santé, et aussi nécessaire à la transmutation des métaux ». Ce remarquable manuscrit fait partie de notre collection. Le texte d'Artephius y a été abrégé en quelques chapitres traitant de la pierre philosophale, et c'est là une mutilation bien regrettable. Mais on y trouve d'importants extraits de Ramón Lull, pages 67-97, sous ce titre hautement significatif : « C'est le treisiesme et fort grand Experiment des Minéraux, donné à R. Lull par Arnaud de Villeneuve, à Naples, et, depuis, recouvert

Digitized by Google

coupelle. Après la dernière bénédiction aux fidèles, Edouard savait la nouvelle admirable. Oubliant sa cour qui l'attendait, il vint en hâte caresser les fourneaux, s'incliner sur le métal des métaux, et lui sourire de telle façon que Lull comprit avoir été joué. Aussi dit-il avec fermeté : « J'en puis produire à pleins tonneaux. Il n'est que de me dire quand nous partons. » Mais le rusé Anglais de répondre : « A la volonté de Dieu, j'en jure. Mais Philippe III, mon cousin de France, prétend trop. Il a déjà réuni à son domaine le Valois, le Poitou, le comté de Toulouse et le Comtat Venaissin. Il a reçu serment de fidèle obéissance du comte de Foix. Il ne saurait tarder à avoir de plus larges ambitions et à songer à la Guyenne dont je suis le roi (1). C'est vers ce

---

par un de ses parents, en l'isle de Majorque ». Le caractère secret de ce document apparaît en les lignes du début : « A la vérité, ce seroit un mal extrême que cette operaõn (opération) vint ez mains des méchants, ce qu'il se faut bien garder qui n'advienne à cause des grands maux qui en pourroient advenir, si Dieu permettait qu'ils fissent cette operaõn bien excellente, et de laquelle pourroient provenir de très grands effets, estant traitée par un Phê (philosophe) sage et entendu ». Suit toute la technique opératoire de l'opération, sous une forme rendue inutilisable au vulgaire, — combien de nombreux termes et désignations de produits sont omis ! — un blanc étant ménagé aux endroits où il devraient être mentionnés. Une indication finale précise l'origine de cette révélation et il en appert qu'elle vient de Lull : « Ceci est ce que j'ay faict põ (pour) le Roy Edouard d'Angleterre, lequel m'ayant promis d'en employer l'Or contre les infidelles il alla contre le Roy de France, ce dont je pris tel dedain que je ne lui voulus plus faire d'Or ; c'est pourquoi il mé tint prisonnier plusieurs mois. Mais par la grâce de Dieu j'eschapay de ses mains. Ainsy si tu es sage et te conseilles soi-même, profite de cet exemple et te garde des hommes ambitieux. Dieu soit loué. » (Page 196 est reproduit, photographié, le titre de chapitre où figure ce texte, dans notre copie manuscrite de l'Apocalypse d'Artephius.)

(1) De fait, quelques années plus tard, Philippe IV le Bel devait pousser ses armées en Guyenne. Une flotte française pillerait Douvres, et le comte de Flandre, ami des Anglais, serait battu à Furnes (1297).

Digitized by Google

danger que je veux d'abord me tenir prêt à tourner les yeux. »

A peine le félon s'était-il retiré que le Docteur renversa ses vaisseaux de toutes tailles, arracha les pierres des maçonneries entre lesquelles couvait encore le feu et dispersa les cendres chaudes. Mais quand il voulut s'éloigner de ce lieu détestable, la lourde porte était fermée. Le laboratoire devenait cachot et c'est à cette honte qu'en était venu celui qui avait échappé au poignard des Juifs et des Maures : mourir peut-être enchaîné dans les caveaux de la Tour de Londres, martyrisé par un roi chrétien.

Dans ce moment, Lull regretta les sables du désert, les camps de Tartarie, les défilés des monts d'Asie, les matraques des fanatiques, à Bône et au Maroc, et, inclinant sa pensée vers dona Bianca, ses enfants et Palma la Jolie, écouta avec douleur la morne pluie d'Albion qui faisait rage, à l'embrasure de son étroite fenêtre.

C'est le Treisiesme & fort grand Experiment des Mineraux donné a R. Lulle par Arnaud de Villeneuve a Naples, & depuis recouvert par un de ses parents, en l'Isle de Majorque.

Digitized by Google

QUATORZIEME EPISODE

1282-1292

LA FLAMME ERRANTE

> Tant s'alongua lo dia Sènyer, que jo prena martire per la vostra amor en mig del poblé confessant la sancta fe crestania, que tot me sent languir e murir...
>
> (Tant s'allongent les jours, Seigneur, que je souffre le martyre pour votre amour, au milieu du peuple, confessant la sainte foi chrétienne, tant s'allongent les jours que je me sens languir et mourir...)
>
> (*Contemplació*, Chap. 136-21.)

Le prisonnier ne s'évada que plusieurs mois plus tard. Et, ce jour-là, Dieu permit que revînt à Londres le bâtiment sur lequel, déjà, l'inventeur de l'astrolabe avait franchi l'océan en espérant tant de bien d'une contrée où il avait rencontré tant de mal. Au début de 1282, décernant à la bonté du Très Haut une bien fervente action de grâces, Ramón, alchimiste désabusé, embrassait, en vue de Lisbonne, les navigateurs marchands qui, un soir, l'avaient accueilli, transi de froid, sur leur bâtiment, et caché derrière des caisses, tandis que les « gens

Digitized by Google

du roy » le cherchaient partout, dans un infect brouillard.

Maintenant, un radieux soleil métamorphosait, en le plus pur des ors, toutes les maisons de la ville méridionale, étagée devant ses yeux. Le voyageur se réjouissait de la gaieté de la nature et, bien qu'il se sentît déprimé par ses épreuves, il savait conserver en son âme toute une réserve de force, prête à s'employer. Puisque son destin le ramenait dans la péninsule, il courrait au plus pressé. On lui disait que, dans tout le sud de l'Espagne, les mauvais philosophes faisaient ravage. Il irait donc les affronter dans les écoles qu'ils corrompaient, et surtout au pays andalou, si tristement arabisé.

Quelle admirable dépense d'énergie chez un apôtre, énergie que refusaient les pontifes, qu'exploitaient les rois ! Au moins puisqu'elle jaillissait de partout, en cet homme né pour le combat, rien n'en serait perdu. La maison de Dieu flambait dans les universités ibériques. Lull irait éteindre un feu pour en rallumer un autre ! A Malaga, à Almeria, à Grenade, la désolation koranique sévissait. Il s'élance, propose partout des défis aux égarés de la vraie philosophie, les blesse de leurs propres armes, démontre aux gens d'Islam que leur Mahomet n'a jamais, dans son paradis, prévu de félicités matérielles, qu'il ne s'est exprimé que par symboles et que les belles houris ne sont rien sinon des pensées pures. Il rencontre, au pied des chaires, les enthousiastes de cet Alfarabi qui disait : « Tout être soumis à la loi de la raison peut accéder au degré perfectif : le sentiment de sa perfection lui tient lieu de récompense. » Il se heurte à ceux d'Avicenne, assez misérables pour prétendre que, dans l'administration du monde, Dieu n'intervient pas, car

Digitized by Google

l'humanité lui est indifférente ! Il brise le marteau des tenants d'Averrhoès, et tout ensemble, l'enclume des Djarabites avec celle des Kadarites, dissidents sur le fait de la liberté. Il affronte les Moattils pour qui Dieu est une abstraction sans attribut, et réduit en poussière les impudents Sifadites et Haschivites qui, au Créateur, osent prêter une apparence corporelle à l'image de l'homme. Il s'en prend à l'abominable Gazzali, qui marche sur les ruines de la raison, des lois naturelles, de la science, de la gloire céleste et de Dieu lui-même, dont il fait la négation en bloc. Et il rompt, avec tous, des lances spirituelles, pour cette Immaculée-Conception que des religieux chrétiens même mettent en controverse.

Exténué, mais ravi, il fait trêve enfin à l'exaltante bataille, et s'en va à Perpignan, aux beaux jours de 1282, près du roi Jayme, qu'affectent des soucis politiques. Le roi de France lui impose de reconnaître sa suzeraineté sur la seigneurie de Montpellier et, bientôt, la guerre éclatera, inévitablement, entre Pierre III d'Aragon et Philippe le Hardi (1).

Dans son recueillement temporaire, Lull reprend la plume, compose le *Péché d'Adam,* puis, pour se

(1) Philippe III le Hardi s'est en effet laissé entraîner par les intrigues de la papauté et les instances de son oncle Charles d'Anjou, à prendre parti dans la querelle de ce dernier avec Pierre d'Aragon : il a accepté, pour son fils puîné, Charles de Valois, la couronne aragonnaise et se prépare à entrer en campagne. Jacques de Mayorque (Jayme) qui n'a pas oublié son humiliation de 1279, — alors que Pierre l'obligeait à devenir son vassal pour les Baléares, le Roussillon et la Cerdagne, — fait secrètement tous les vœux pour les envahisseurs qui nuiront à son frère. Pierre n'en ignore point et son ressentiment sera si vif qu'à la faveur d'un coup de main, en avril 1285, il tentera de s'assurer de la personne de son cadet. A ce moment il occupera Perpignan, mais Jayme, enfui par un égout jusqu'à un château voisin, contraindra son aîné à reculer vers les Pyrénées. Jayme se fera dès lors, et de plus en plus, l'auxi-

Digitized by Google

consoler par le cliquetis des idées et la musique des mots, écrit *La Conquête du Saint-Sépulcre*. Il revise les plans de *Blanquerna* et se retire, loin des bruits de cour, près des studieux, à Montpellier, pour improviser magnifiquement ce livre où tient toute la réforme du monde chrétien. A peine s'en distrait-il pour assister à l'assemblée générale des Frères Prêcheurs. Dans ces travaux, l'année 1284 s'écoule et une partie de celle qui la suit. Mais le rêve n'est point le but suprême. Il importe d'agir. Le pape Honorius IV vient de recevoir le pontificat. L'opiniâtre plaideur passe la mer, arrive dans la ville sainte, prie à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Paul-hors-les-murs, descend aux catacombes demander l'aide des premiers martyrs, traverse, plein de confiance, la cité des barons et des princes, le repaire des démons, la sentine de tous les forfaits, l'enfer des vivants, approche l'héritier de Saint Pierre, le séduit par sa passion de vaincre, obtient de lui la fondation d'un collège romain, tout semblable à celui de Miramar. L'hypothèse d'une grande expédition de missionnaires en Tartarie ne semble plus paradoxale. Dans quelques années, elle pourra être un fait. Hélas ! en 1288, à l'avènement de Nicolas IV, un si noble projet, réduit à presque rien, s'effondrera encore ! Lull, qui ne veut croire à l'adversité, s'évertue dans la joie, organise son école orientale, et bénit la Providence.

---

liaire des Français, les aidera à saisir les places fortes roussillonnaises que tiennent des garnisons catalanes. Il indiquera à Philippe III le col de la Massane par où les Français pénétreront en Catalogne (juin 1285). Coûteuse alliance. A cause d'elle, Roussillon et Cerdagne seront dévastés et bientôt, le neveu de Jayme, Alphonse d'Aragon va enlever, en manière de représailles et sans coup férir, les îles Baléares.

Digitized by Google

Comme dans un songe, il apprend la fin de Pierre III, qui fut compagnon de sa jeunesse, aux jours où les cithares frémissaient sous les doigts d'un Ramón amoureux. Désormais, il n'est plus, pour lui, qu'un seul amour : celui du Christ. Pour le servir, le « Sénéchal de Jésus » demande au pape une lettre qu'ouvrira, à Paris, le cardinal de Sainte-Cécile Jean Choletti, légat apostolique à la Cour de France. Il est temps d'aller saluer Philippe IV le Bel, qui vient à peine d'être proclamé roi à Perpignan, et qui, à dix-huit ans, par un heureux mariage avec Jeanne de Navarre, entrevoit le moyen de réunir, à sa couronne, cette province même et celle de Champagne. L'évangéliste catalan se retrouvera là en pays connu. Le jeune prince n'eut-il point pour mère cette Isabelle d'Aragon, cette fille du *Conqueridor* Jayme, à qui bien des fois, au palais de Barcelone, le frivole petit page avait décerné sa plus gracieuse révérence ?

⁂

Lull arrive sur les bords de la Seine, au quartier des Ecoles et, à son plein cœur, rue de la Bûcherie, au printemps de 1286. L'Université de Paris, « fille aînée des rois, citadelle de la foi catholique », compte alors près de vingt mille étudiants. Leurs querelles font grand tapage et aussi leurs débauches, mais de leurs rangs, depuis le début du treizième siècle, sont déjà sortis cinq papes avec un bon nombre de cardinaux et d'évêques. Des studieux accourus de tous les pays y écoutent d'illustres maîtres. C'est le champ clos des retentissantes controverses, des héroïques joutes doctrinales. Le chancelier Ber-

Digitized by Google

thault accueille le philosophe dont le renom est venu jusqu'à lui : il prend meilleure connaissance de l'*Art majeur* et autorise l'auteur à le commenter en Sorbonne.

C'est seulement après les premières leçons que le roi fait appeler le maître, l'anti-Averrhoès, celui que la jeunesse, dans sa soudaine admiration, a baptisé « Barbe-fleurie ». L'ancien Majordome de Mayorque sait que la lettre papale à Jean Choletti a été lue par le monarque. Il s'en réjouit. Les sentiments cordiaux qu'on lui prodigue servent ses intentions, car il ne les oublie pas dans la fougue des dialectiques. De loin, et vers la Terre-Sainte, il manœuvre sa barque. Sous l'enjouement du roi, il devine une sourde anxiété. Il entend à Paris ce qu'il entendait à Londres, près d'Edouard I^er^ : des paroles de convoitise ou de haine. Sans brusquer sa pieuse attaque, par lentes approches, satisfait s'il lui paraît avoir conquis un lambeau de terrain, employant à son œuvre des jours et des mois, il veut entraîner Philippe à ranimer un fantôme : l'esprit des croisades. Le temps passe.

Et c'est du temps gaspillé. La preuve en éclate un soir aux yeux de celui qui en doutait encore. Le roi manque d'argent. Il en fait l'aveu au savant qui possède bien des secrets : « Baillis, sénéchaux, prévôts, tabellions, juges, conseillers, soldes des gens de guerre, galères, tout me dévore. Peux-tu me faire des livres tournois ? Ainsi, nous irons chez les Sarrasins. »

Atroce recommencement ! Coupe amère déjà une fois vidée ! Lull pleura, le soir, dans son logis, au milieu de ses livres. Quelqu'un frappa à la porte et le désespéré n'ouvrit point. Blotti contre la fenêtre, il regarda seulement s'éloigner, dans la rue,

Digitized by Google

celui qui était venu : Thomas, un professeur d'Arras, qui avait pris goût à la méthode lullienne et qui voulait la propager partout. A quoi bon, si, partout, l'idéal lullien était bafoué !

Trois saisons encore, et espérant quelque chance miraculeuse, Ramón attendit. Philippe se taisait. Et, certain jour, pendant l'automne de 1287, il eut un sourire ambigu en annonçant que, peut-être, il lèverait des dîmes sur le clergé pour la croisade (1).

Le lendemain, un voyageur sortait de Paris, à pied, la besace au dos, le bâton au poing et s'en allait sans retourner la tête... Lull avait compris.

⁂

Cinq mois à Montpellier, fontaine de Jouvence, — le temps strict d'écrire l'*Art inventif de la Vérité*, de conquérir l'admiration du Général des Franciscains, de recevoir de lui des lettres patentes pour enseigner dans les maisons de l'Ordre, — et le Docteur Illuminé repart sur les routes d'un monde sourd et aveugle. Pour ouvrir les oreilles et les yeux, il se hâte vers Gênes, ressaisi d'un immense besoin d'action. Tout en essayant de persuader ceux qui ont la fortune, les vaisseaux, tout en promettant qu'un énergique appel pour la Croix ferait se lever des masses populaires dans l'Europe et l'Asie, il

(1) Philippe le Bel devait n'user de ce procédé qu'aux dernières années de son règne, alors que, faux-monnayeur, il avait longtemps interdit d'importer des espèces étrangères, « par crainte de la comparaison, ou *d'essayer* les monnaies du roi, pour qu'on ne put savoir au juste, en reconnaissant l'alliage, ce qu'elles valaient ». — Victor DURUY, *Histoire de France*.

Digitized by Google

traduit en arabe son *Art General*. Mais, tout à coup, il prend le chemin de Rome. Nicolas IV est pape de la veille. Il ne se donne de repos qu'il ne l'ait approché. Il trouve un pontife impassible et glacé, qui approuverait une expédition de 300.000 hommes, mais ne la suppose pas possible, et qui considère comme une illusion généreuse, mais vaine, l'idée d'aller persuader les Infidèles un à un. Il voit en Lull un exalté, un demi-fou. Il lui refuse tout appui. La lutte est inutile : c'est un nouvel écroulement sur d'anciens décombres. A la fin de mars 1288, le vaincu ne rapporte à Montpellier qu'une vague assurance. Nicolas enverra des missions aux princes tartares et éthiopiens, dans un an. Pauvre satisfaction en présence d'une si humiliante débâcle ! Que faire ? Que devenir ? Comment servir ? Avec les lettres de Gaufredi, général des frères mineurs, retourner en Italie, prêcher, enseigner l'*art* ? Est-ce là, pour le présent, la mission ? Plutôt, ne vaudrait-il pas mieux visiter tous les Templiers, tous les Hospitaliers de Saint-Jean, ceux de Saint-Jacques et Calatrava, tenter la formation de l'Ordre des ordres, agréger le bloc de la Foi agissante, qui enlèverait la décision de Rome ?

Dans la fièvre, le malheureux se débat. Ira-t-il à Palma où sa fille vient d'épouser un Pere (Pierre) de Sentmenat, cavalier de Barcelone ? Non ! Que la famille patiente, puisqu'un plus haut devoir commande ! A l'Immaculée, il offre une *Louange de la Bienheureuse Vierge Marie,* que suit un *Arbre de la Philosophie désirée*. Ces deux armes à peine ajoutées à son arsenal, au printemps de 1289, il regagne l'Italie et, pendant plus d'un an et demi, frappe le sol, de ville en ville, pour en faire jaillir la source dont l'eau ardente multiplierait la foi des

Digitized by Google

soldats de Dieu. On ne boit que ses paroles, mais nul ne se déclare disposé à le suivre.

Tout autre homme, en son temps, eut, devant tant de tiédeurs et tant d'indifférence, reconnu que son vœu datait d'un âge périmé. A cette abdication, il se refuse. Plus résolu que jamais, il se rejette dans Gênes, en 1292. L'y comprendra-t-on enfin ? Les mariniers l'écoutent parler, sur le port. Au loin, en Afrique, pendant les escales, ils ont ouï dire du pélerin téméraire. Ils l'admirent et, du reste, toute la ville le vénère. Mais ce n'est qu'un saint homme, et lorsqu'il a parlé, on s'émerveille de sa candeur qui confond la terre et le ciel.

Il souffre de l'inintelligence universelle bien plus que des coups de matraques des Maures. Une telle vie lui est intolérable ! Ce n'est pas ce genre de martyre qu'il recherchait. Il fut trop naïf de compter sur les hommes attachés aux jouissances d'en-bas. Il ne fonde plus rien sur ce sable mouvant. Papes, rois, peuples, sont des lâches ! « Je retournerai donc, seul, m'offrir en sacrifice. »

Et Lull, ayant dit, chercha quelle nef l'emporterait à la mort.

Digitized by Google

QUINZIEME EPISODE

1292.

LA FLAMME VACILLANTE

Lo peccador ergullós al diable se humilia per desesperança.

(Le pécheur orgueilleux s'humilie devant le diable par désespérance.)

(*Hores de Sancta Maria*, Psaume 32, *De superbia.*)

La veille de partir, le Docteur qui, à peine le soleil couché, descendait des hauteurs de la ville, éprouva une étrange sensation en apercevant, au-dessus de la grande porte d'un très vieil hôtel, un écusson, sculpté dans la pierre, aux armes des Castillo. A cette vue, et bien qu'il se défendît aussitôt contre la magie du souvenir, il ne put éviter de voir, avec une horrible précision, devant lui, et un court instant, le sein rongé, la chair cancéreuse de la trop belle Gênoise Ambrosia. Epouvanté, il gravit le perron d'une église et s'abîma en prières. Quelque démon se tenait près de lui et frappait doucement son épaule. Il se redressa, menaça l'invisible, s'en fut se blottir dans une chapelle sombre

Digitized by Google

et supplia le ciel de lui envoyer un bon ange pour chasser le maudit.

Rien du désir sensuel, en vérité, mais une soudaine mollesse de l'âme, l'impression effroyable que le granit dont elle était faite s'effritait un peu et tombait en poussière, devant lui, sur les marches de l'autel.

— Arrière, tentation ! ordonna-t-il, les poings crispés, comme pour foncer sur l'insidieux agresseur qui, peut-être, méditait une attaque plus vive.

Satan parut reculer. L'apôtre écouta battre son cœur, regarda, au-dessus de sa tête, la petite lampe de cristal dont le feu rouge faisait scintiller les ors de la triple chaîne.

Récitant le *Pater* et l'*Ave,* il attendit. Et tout en prononçant les paroles d'amour et de paix, il s'observait comme il eût fait d'un autre homme troublé par quelque maléfice. Il songeait à ses livres qu'il avait lui-même portés sur le vaisseau, pendant l'après-midi, à ses manuscrits dont la liasse était déjà déposée à la tête de sa couchette marine. Et, quoiqu'il fît pour se certifier la fermeté de son courage, il tremblait.

— Retirez-moi la vie, Seigneur, si je dois vivre ainsi !

Trop visiblement, la lâcheté dont il avait accusé les hommes, peu de jours auparavant, l'envahissait et le réduisait à merci. Devant ses yeux embués, passaient des visions décevantes, la mer en furie et ses gouffres sans fond aperçus dans la déchirure de vagues immenses, la mosquée, blanche et ocre, d'où sortaient des foules hurlantes, bâton levé, et qui se ruaient contre un infortuné bientôt renversé sous les babouches, laissé, sanglant, écrasé par un monceau de pierres.

Digitized by Google

— Aurais-je peur ? protestait Ramón, en se frappant la poitrine.

Mais des douleurs imaginaires couraient dans ses nerfs et ses muscles. Une main qu'il ne voyait pas, dont cependant il sentait sur sa peau l'étreinte huileuse, lui tordait le poignet. Contre son visage, une haleine chaude soufflait. Et, en arabe, à son oreille, quelqu'un vociférait : « Chien ! tu seras torturé ! »

— Jésus, mon divin Maître, mon Aimé, ne me porteras-tu pas secours ?...

Il allait, dans l'église, à tâtons et trébuchant, comme s'il avait les yeux crevés et, en une affreuse illusion, il portait les mains à ses joues, pour y étaler le sang qui devait couler de ses orbites. Il s'appuyait aux piliers, plus faible qu'un enfant. Il lui semblait que le sol allait manquer sous ses pas.

— Est-ce toi, Malin, Prince de la Nuit, qui me persécutes ?

Devant le grand autel, il se laissa choir, brisé par la lutte surhumaine. Des voix aux inflexions perfides l'avertissaient : « Ils t'attendent, là-bas, pour t'écarteler et distribuer tes membres aux bêtes ! Ne pars pas. Ils inventeront des supplices nouveaux. Tu faiblirais sous les pinces et les coins. Tu renierais ta foi pour qu'on desserre tes liens. Professe la vérité sur ce rivage. Agis avec prudence et sagesse. Ta mort serait une offrande inutile, et nullement agréable à Dieu ! »

Pour mettre fin à la profanation du temple, il en sortit. Mais dans les rues, la voix l'accompagnait, insinuante et douce. Le conseiller infernal s'exprimait avec autant de sollicitude que l'eût pu faire l'ange protecteur. Non seulement il se souciait d'évi-

Digitized by Google

ter à son « ami » les souffrances physiques, en terre barbare, mais encore il s'inquiétait de le voir s'obstiner à prêter crédit à de vastes erreurs spirituelles. Dans l'escalier qui montait au logis, dans le logis même, derrière les courtines du lit où l'obsédé s'était réfugié sous son crucifix, la voix, toute la nuit, recommanda la sagesse au voyageur et au chrétien : « Aussi redoutable que les crocs de fer où complotent de te suspendre les Maures et autres Sarrasins, aussi fâcheuse, aussi peu raisonnable est ta croyance en l'Immaculée Conception de la Vierge. Daigne réfléchir. Est-il une logique humaine ou divine qui sache appuyer une telle invention ? Pour te bien prouver que tu n'as rien à craindre de moi, que je ne viens point d'en-bas mais d'en-haut, et que je te dis la vérité, tolère que je te propose des témoignages qui sortent de l'Église même. Tertullien et Origène disent qu'elle a enfanté comme toutes les femmes et non point *clauso utero*. Mais ils sont orthodoxes encore, en croyant qu'elle ne connut point l'homme : *virgo quantum a viro, non virgo quantum a partu.* »

Lull insultait l'impie : « Retire-toi, imposteur ! »

— Tu sais bien qu'elle a eu *des* enfants, soulignait la voix, et que Jésus eut des frères et des sœurs. Leur mère n'était qu'une créature élue, mais Saint Basile, Saint Hilaire de Poitiers, Saint Jean Chrysostome, Saint Cyrille d'Alexandrie la considèrent bien comme affectée de l'imperfection humaine. Ils ne vont pas sans signaler, dans sa vie, des faiblesses et même des défaillances de la foi.

— Démon ! Va-t-en, ou je renverse ma lampe et incendie la maison que tu souilles !

— Non, écoute-moi. Chrysostome surprend la

Digitized by Google

Vierge en péché d'ambition et d'arrogance. « Comme les autres, affirme Hilaire, elle subira les rigueurs du Jugement dernier. » Et Saint Augustin n'hésite pas à croire qu'elle fut atteinte du péché originel. Sa sainteté parfaite ? Ramón, conviens que c'est là une croyance qui n'a point d'antiquité. C'est un abbé de Corbie, Paschase Radbert, qui, au neuvième siècle, s'avisa d'écrire un traité *De Partu Virginis* et d'y prétendre qu'elle n'avait pas péché. L'idée fit son heureux chemin. Je n'ai pas à t'apprendre qu'en 1140, les chanoines de Lyon instituaient une fête de la Conception sans se risquer pourtant à la dire immaculée. Les Franciscains allèrent plus loin, en 1263, tout récemment, lorsqu'ils approuvèrent cette fête, dans leur assemblée générale de Pise.

— Je ne t'entends pas, obscène destructeur des vérités sacrées !

— Tu as tort. Je te parle en historien du vrai. Voici que tu ne peux contester. Saint Bernard proteste contre l'Immaculée Conception, et avec lui Albert Le Grand, Bonaventure et Saint Thomas d'Aquin : ils conçoivent que, sanctifiée au sein de sa mère, bien que conçue dans le péché originel, elle naquit sans péché. Mais quant au reste...

Lull, pour fuir la tyrannie du tentateur, prenait son manteau et descendait vers la rue, la foule et la mer. Et la voix dominait, partout, la rumeur populaire. Errant pendant de longues heures, sortant de la ville, allant, loin, baigner son front brûlant à la frange de ces vagues auxquelles il ne voulait plus se confier, portant en lui la tempête qu'il redoutait de rencontrer sur les flots, il se retrouva à l'aube, près du vaisseau qui partirait tout à l'heure. Et, blême de rage, obéissant, docile,

Digitized by Google

à « l'autre homme » qui s'était emparé de son âme et de sa chair, il monta, terrifié de son crime, jusqu'à la chambrette où ses écrits l'attendaient, s'en saisit, repartit, tête basse, plus honteux que Judas.

Pendant la journée qui suivit, on le retrouva, tombé devant son lit au milieu de ses livres éparpillés. Il délirait et, désespérément, sans arrêt, implorait le pardon de Dieu.

— C'est une dangereuse fièvre, constata le médecin qu'entouraient les Frères Prêcheurs, avertis de la grande infortune du chrétien exemplaire. Et il ajoutait, en hochant du chef : « On ne parcourt pas sans risque tous les pays de la terre. Toutes les influences malsaines qu'il subit en ses voyages se rappellent à lui aujourd'hui. Mes bons frères, il est bien malade. »

***

Après des semaines d'incertitude, c'est seulement le jour de la Pentecôte que l'on put le transporter à la messe, dans l'église de ces Prêcheurs qui l'avaient recueilli. Mais au moment du *Veni Creator,* comme il suppliait : « Assurez mon salut, Saint-Esprit ! » il s'évanouit. Au dortoir, dans une grande exaltation, il cria : « Sur le toit de la maison me parle une étoile claire ! Elle me dit que dans votre Ordre, je trouverai le salut ! »

Perplexité ! Quand il récupérait un peu de lucidité, il songeait à cette étoile plusieurs fois revue et entendue. Devait-il rester, selon son conseil et pour être sauvé, dans cet ordre qui était dominicain ? Mais les Dominicains dédaignaient la croyance de la Conception-Immaculée, base même de l'*Art*

Digitized by Google

lullien. Fallait-il déchirer tant de pages qui, cependant, provenaient, par révélation, de Dieu lui-même ?

Cette angoisse ajoutait aux douleurs du patient, de telle façon qu'il sentit sa mort très prochaine. Son testament dicté et confessés ses péchés, il allait recevoir le Christ, lorsque, cédant encore au Mauvais, il détourna son visage vers le mur. Il pensait : « Plutôt être damné que d'anéantir mon œuvre ! » — « Tu souffriras, lui disait Jésus, tu souffriras de dures peines si tu m'accueilles ainsi ! » Atroce combat ! Une force irrésistible redresse la tête du révolté, qui voit l'hostie ! Pourtant, il lutte encore. Il veut sauver l'*Art* ! Il le défendra jusqu'au sacrilège. Il se soulève, se jette au pied de sa couche, et, feignant la dévotion, après avoir baisé les pieds du prêtre, consomme, épouvanté, la Sainte Communion. Il a perdu toute chance de salut, mais sa doctrine est sauvée. Il donne un démenti à l'étoile. Il ne sera pas dominicain. Il ne reniera point son œuvre. Il la préfère à tout, et même à Dieu !

Dès lors, et bien lentement, la santé lui revient. Dans la plus affreuse indétermination, il suppute sa faute mortelle. A la certitude du péché, il oppose le raisonnement de sa critique. Il en fait témoin le ciel qui devrait admettre, pour un Ramón Lull, dont l'amour éperdu a des ailes, la nécessité de n'être jamais que franciscain, seul état conforme à l'exaltation de sa foi mystique. La science, la raison sèche, les froides méthodes de Dominique le glacent et le paralysent. Et il se remémore du fond des années, la rigueur du dominicain Ramón Penyafort devant le néophyte qu'emportait si haut sa ferveur délirante !

— Non, Seigneur, non ! Je tiens à conserver

Digitized by Google

mon grain de folie ! J'ai le malheur de vous déplaire, mais que ne ferai-je pour vous reconquérir ! Rendez-moi la force, et, à me voir agir, vous me restituerez bientôt votre bénédiction...

... Mieux guéri par la prière que par les remèdes, le pénitent, avant un mois, faisait porter son bagage sur un vaisseau prêt à cingler vers l'Afrique. Au jour dit, et pour partir, il se levait et chancelait au premier pas. Il sanglota, à la vue de ses livres encore une fois débarqués. Et il pria encore. Après deux semaines, et à sa requête expresse, on s'en fut déposer sa petite caisse de bois sur le pont d'un autre navire qui détacherait l'ancre le lendemain. Cette fois, le convalescent put aller jusqu'au port. L'air vif, accouru du large, affermit sa vigueur renaissante. Quand toutes les voiles furent déployées, quand l'équipage, monté dans les mâts, se prit à chanter pour demander la protection de Dieu avant de quitter le rivage, Lull, à genoux, entonna, lui aussi, tourné vers le libre espace et l'espoir du rachat, un hymne de sa façon : « Tout comme les gens de mer, Glorieux et Eternel Seigneur, te supplient et se remettent à toi si l'orage fait peser sur eux sa menace, moi, la plus humble de tes créatures, élève jusqu'à toi mon imploration. Daigne, daigne mesurer le péril où se tient ma misérable nef dans l'ouragan de péchés qui la secoue. Le nautonier demande, pour elle, le gouvernail de ta grâce et l'aviron de la vertu. Epuises-y, pour qu'elle ne sombre pas, tout ce qui peut y entrer de vices et de hontes. Elle s'enfoncera si tu ne veux la soutenir, et n'atteindra jamais au havre salutaire, sous le regard de son Dieu ! »

Digitized by Google

Versió llatina P, en caràcters gòtics, impresa a Barcelona l'any 1505.

Digitized by Google

SEIZIEME EPISODE

1292-1298.

L'ARBRE DE SCIENCE

En desconort e en plors estava Ramón sots un bell arbre, e cantava son desconort.

(Au désespoir et en pleurs était Ramón sous un bel arbre, et il chantait sa douleur.)

(*Arbre de Science.* Première phrase du prologue.)

Bien avant d'arriver à Tunis, le Docteur avait dressé un sage plan d'action. Il l'appliqua sitôt qu'il toucha terre. L'expérience l'avertissait qu'il est vain de vouloir utiliser la force contre le nombre lorsque le fait d'être seul constitue une évidente faiblesse. Il emploierait donc la ruse.

Diligent, il s'en fut à la plus grande mosquée et dit aux religieux : « Je ne viens point apporter le trouble parmi vous. Connaissant tout du christianisme, j'entends bientôt tout connaître de l'Islam. Veuillez m'expliquer votre loi : je la suivrai si elle est préférable. »

— Nous essaierons, répondirent les Musulmans, en lui faisant place dans leur cercle. Il écouta donc,

Digitized by Google

puis discuta : « Voici pourquoi je vous crois dans l'erreur », objecta-t-il lorsque ses instructeurs lui eurent donné un grand nombre des clefs par où l'on entre dans l'intelligence de leurs livres. Et, par sa controverse serrée, il les surprit fort. Lorsqu'il n'était pas là, ils s'irritaient : « Cet homme offense notre foi », mais quand il revenait et argumentait, ils étaient subjugés et ne savaient lui répondre. Avec une joie qu'il tenait secrète, il voyait chanceler leur édifice doctrinal. Sans hâte, il démolissait tout en paraissant vouloir construire pour lui-même avec la pierre et le ciment des sourates. Autour du *member* et des *mastabahs* (1), un grand trouble commençait à régner. Certains croyants, ébranlés, consultaient le chrétien seul à seul et restaient perplexes, après l'entretien. En cachette, et dans l'ombre même de la mosquée, il en baptisa une trentaine.

Alors, il osa davantage, et se tourna vers le peuple des rues. Il ne prêchait point, monté sur une pierre, pour la foule. Il recueillait le blé de Dieu, grain à grain. Cheminant avec les humbles, vêtu comme eux et foulant comme eux la poussière des longues routes, il demandait des lumières et c'est lui qui, à la fin de l'étape, les éclairait. Séduits par la richesse allégorique de ses propos, ils y retrouvaient, en un écho épuré, des paroles qui leur semblaient connues, et ils venaient au Christ en supposant encore se rapprocher d'Allah.

Un matin, Lull qui rêvait d'avancer ainsi sa victoire, d'une marche d'autant certaine qu'elle serait prudente, se réveilla secoué par les gardes royaux. Un traître l'avait dénoncé. Poussé dans un

(1) Chaires et estrades servant aux lecteurs du Koran.

Digitized by Google

cachot nauséabond, il sut, à midi, qu'il mourrait le soir. Mais Dieu veillait sur lui. Moins cruel que les fanatiques de son entourage, le roi voulut se souvenir que, déjà une fois, en terre africaine, ce prédicant, blâmable en son hérésie, louable en son zèle sincère, avait été retiré au bourreau. Il était plus fou que criminel. La nuit venue, l'ordre généreux arrivait à la prison de le conduire sur un navire napolitain qui prenait la mer. A peine à bord, il s'échappe. Il prétendait, avant de partir, convertir deux jeunes Arabes qui, dans une échoppe de marchand de sandales, l'avaient écouté, la veille, avec sympathie. On le rattrape et, avec bonté, on l'enferme dans le bateau.

Du large, il voit s'éteindre les lumières sur la côte d'où il est chassé. Et sa colère est sans bornes. Il jure bien qu'il reviendra... (1).

***

Pendant sa lointaine aventure, l'Illuminé avait élaboré quelques œuvres que son premier souci fut de mettre en forme définitive dès qu'il eût, contraint et forcé, atterri en pays chrétien, à Naples même. C'est de ce temps que date la *Tabula generalis* et d'importantes adjonctions à ce *Livre des Cinq Sages* où un grec, un latin, un nestorien, un jacobite et un sarrasin épiloguent à perte de vue. Peut-être l'inépuisable cerveau du pieux écrivain lui eût-il dicté, au pied du Vésuve, d'autres pages non moins édifiantes, si l'instable fortune des papes, à cette époque agitée, n'avait amené au trône de Pierre un

(1) Les Infidèles l'avaient toléré plus d'un an.

Digitized by Google

pontife nouveau, ce Célestin V, qui devait à peine cinq mois s'y maintenir. A cette nouvelle, Lull, qu'envahit une espérance instantanément réveillée, repousse loin de lui les écrits qu'il compose, et demandant à son écritoire sa meilleure encre, rédige, d'un seul élan de sa pensée, une pétition dont la teneur est tout entière synthétisée en cet extrait : « Vous, Suprême Evêque élu pape par le choix du Saint-Esprit, et vous, Cardinaux, tant discrets et honorés, consentez à ouvrir, bien grand, le trésor de notre Eglise. Mettez cette fortune spirituelle à la portée de ceux-là qui acceptent de courir au devant de la mort. Appuyez en tous lieux la fondation de collèges orientaux, et sur les biens temporels, songez à prélever des dîmes en sorte que soient reprises aux mécréants les terres bénies de Dieu ! J'ai des amitiés parmi les Tartares. Je saurais, avec d'autres, être votre ambassadeur près des rois de l'Afrique submergée par l'erreur ! Je brûle de l'impatience de m'employer au service de Jésus. L'entreprise est de durée et comporte des risques sévères. Mais je la tiens pour agréable et bonne. Tout indigne que je sois, envoyez-moi porter la vérité à ceux qui l'attendent. »

De longtemps instruit par une merveilleuse prescience (1) l'apôtre se hâte de faire parvenir sa supplique. Il n'ignore pas que si elle s'attarde, celui à qui elle est destinée n'aura pas le temps de la lire. Mais quelque diligence qu'il fasse, il arrive trop tard. Lorsque l'appel ardent franchit les portes de Rome, Célestin vient de renoncer au pontificat. Et c'est encore un cri inutile, qui se perd dans le ciel !

(1) Voir aux Annexes, pages 394, 395.

Digitized by Google

Le jour de l'archange Saint-Michel, en 1295, Lull déçu, amer, une fois de plus battu par la malchance, erre dans Rome, son texte de vaine imploration froissé au creux de sa main. Au crépuscule, fuyant le bruit profane, il se dirige vers la campagne, pour essayer d'y perdre les chagrins et la mélancolie de son âme blessée. De loin, il considère la cité des Césars et des Papes, symbole de la toute-puissance, et d'où il ne sut jamais rien arracher pour l'honneur de sa cause. Assis sous un arbre, il en est réduit à tirer de lui-même les moyens de se consoler. Il chante des passages de son *Desconort* (1). Ce chant, à cette heure, répond si bien à sa peine de n'avoir accompli, à la Cour romaine, le « Saint négoce de Jésus-Christ », du Sauveur qui, maintenant, a si peu d'amis dans la chrétienté ! La passion de retourner, tout de suite, chez les Mahométans, le soulève. Le découragement le rejette sur la souche où il s'est assis. Des larmes roulent dans sa barbe fleurie. Les souvenirs de toute une vie gaspillée sans véritable profit pour Dieu flagellent son âme comme autant de lanières. Et il interroge, dans l'angoisse, comme le Fils de Marie sur la croix : « Deu meu, Deu meu ! Per que m'haveu abandonat ? (2) » Il sent qu' « il se défait comme un grain de sel dans la dissolution de la tribulation », à l'heure où meurt le soleil.

Pendant plusieurs heures, il se cherche sans se retrouver, au milieu de la débâcle qui l'emporte. Il en est venu à penser que, si elle n'est comprise de personne, c'est que la méthode de son *Art* est

(1) *La désolation*, œuvre à peine commencée alors. Œuvre rimée, 69 strophes monorimes, de douze vers.

(2) Voir *Arbre de Sciencia*. Prologue, 1-5.

Digitized by Google

mal établie. Et sa vaillance se ressaisit, en présence de ce doute même. Tout ce qu'il a vécu n'est qu'une épreuve voulue par le Créateur. Tout ce qu'il a composé n'est qu'une ébauche. Il en repétrira l'argile et il donnera un meilleur sens à sa vie. Lorsque la lune monte au firmament et éclaire, près de lui, la face oblique d'un roc, il entend la silencieuse leçon de l'astre. Sous l'adversité, il se durcira comme une pierre et il brillera comme un métal. C'est encore au *Desconort* qu'il pense, maintenant que le courage rentre en lui, avec la fraîcheur nocturne. Et il note, sous la clarté argentée de l'espace, cette strophe qui, dans une œuvre de découragement, signifiera, tout de même, la confiance : « Ermite, jugez si j'apportai de la négligence à considérer le bonheur de tous, tant vertueux que coupables ! J'ai délaissé mon épouse, mes enfants, mes biens temporels : j'ai consacré trente années aux durs labeurs et aux vaines attentes : à cinq reprises, je fus, avec mes deniers, près des pontifes romains, j'ai été visiter les Prêcheurs en trois de leurs chapitres, et les Mineurs en trois autres. Vous connaissez tout ce que j'ai suggéré aux monarques et aux princes, et quel fut mon labeur. Aussi vous ne penserez point que j'ai mis quelque paresse en tout ce travail, et si vous êtes pitoyable, vous aurez pitié. »

Devant lui, en un royal épanouissement, l'arbre sous lequel il était resté assis pour gémir, et d'où il venait à peine de s'éloigner pour rimer, massait sa puissante architecture en étages équilibrés par l'harmonieuse raison de la nature artiste. Lull resta frappé par la beauté de cette œuvre. Du tronc, les maîtresses branches rayonnaient, fortes et noueuses comme des bras de géants et d'autres branches,

Digitized by Google

plus déliées, plus souples, s'en détachaient qui, elles-mêmes, répartissaient l'élan et l'inclinaison de leurs rameaux, avec une science impeccable, toute d'ordre, de mesure et de grâce. Des ramilles plus grêles y prolongeaient la loi de sage proportion et chacune portait des feuilles de taille décroissante, en un nombre nécessaire et suffisant pour que l'arbre fût beau. Sous le sol, l'image renversée de cette merveille, si parfaite en tous détails, se répandait à la ronde, depuis les racines-mères jusqu'aux radicelles, menues comme des cheveux.

A cette vue, Lull sentit, sous son crâne, un autre arbre enfoncer ses premières pousses. Ce serait l'*Arbre de la Science* et le titre même d'un ouvrage qui s'élèverait le plus haut dans la forêt de ses œuvres (1). Pour la première fois de sa vie, et avec

(1) PLAN DU LIVRE. — 1° *Arbre élémental*, nature et procédés des choses élémentaires ; 2° *arbre végétal*, connaissance des plantes, de leurs instincts et appétits naturels ; 3° *arbre sensuel*, connaissance des choses sensibles ; 4° *arbre « imaginal »*, connaissance des impressions qui restent dans les choses sensibles, végétales et élémentaires ; 5° *arbre humain*, connaissance des commencements et conjonctions des choses spirituelles, corporelles et de leur nature et de leur fin ; 6° *arbre moral*, connaissance des vertus et vices qui sont dans les hommes et des choses qui les provoquent ; 7° *arbre impérial*, connaissance du régime des princes et de la fonction des personnes communes ; 8° *arbre apostolique*, connaissance du vicariat que Jésus-Christ commit au Saint-Père et de la sainteté qui fut dévolue aux prélats ; 9° *arbre céleste*, connaissance de l'impression que les cours célestes exercent sur les cours terrestres, et des avantages que les terrestres tirent des célestes ; 10° *arbre angélique*, connaissance de la nature des anges, des œuvres qu'ils font par eux-mêmes, de la gloire qu'ils donnent à Dieu et de l'aide qu'ils prêtent aux hommes ; 11° *arbre éternel*, connaissance du paradis et de l'enfer ; 12° *arbre Maternel*, dédié à Dame Sainte-Marie mère des justes et des pécheurs. De l'espérance que nous avons en elle, de l'aide que l'on en reçoit, de la gloire et l'amour qui règnent entre elle et son fils ; 13° *arbre chrétien*, de Jésus-Christ, de sa participation à la nature divine et humaine : comment il est fin et complément de toutes les choses créées; 14° *arbre divin*, Dieu et les œuvres qu'il réalisa pour les créatures. Les fins et complé-

Digitized by Google

une éblouissante clarté, il découvrait que toutes créations de Dieu, ici-bas, et quelles qu'elles fussent, contiennent en elles une signification. L'*Arbre de Science* compléterait l'*Art general,* comme la branche soutient le nid, et, ces deux livres à la main, l'homme de l'avenir pourrait sans crainte traverser toutes les difficultés de l'entendement, comme le chat passe à travers la braise ardente (1).

Rentré, aussi vite que le lui permettait son âge, dans la demeure où il logeait à Rome, il alluma sa lampe, au milieu de la nuit, et sans se préoccuper du sommeil, mit, impatient de coudre, le fil à l'aiguille. Toute la vigueur de sa jeunesse servait ses soixante-trois hivers. Six mois durant, et jusqu'aux calendes d'avril, lié à sa tâche, il ajouta des couronnes de feuillages vivaces et de claires pensées à l'arbre magnifique (2).

***

Or, Boniface VIII étant le nouveau pape, Lull, qui n'oublie rien de son rêve propagandiste, recopie, enrichit d'implorations plus persuasives, son mé-

---

ments qu'il possède en lui-même et que nous trouvons en lui ; 15° *arbre « exemplifical »*, des exemples que l'homme peut donner et raconter des arbres, en cherchant et considérant les natures et propriétés de ceux-ci ; *arbre « questional »*, l'art et la manière de poser des questions et de les résoudre, de trouver la vérité dans les choses, de confondre les erreurs qui paraissent en bien des livres et par lesquelles bien des hommes sont dans les ténèbres. (*Arbre de Scientia*, escrit à la ciutat de Roma, l'any M.CC.LXXXXV. Prologue : De la division de ce livre.

La reproduction de la planche gravée qui figure en notre ouvrage, représente l'*Arbre de Science* avec ses racines, ses branches et ses feuilles dont chacune porte une mention afférant à la subdivision ci-dessus exposée.

(1) *Desconort*, 22.

(2) C'est-à-dire que l'ouvrage commencé le 29 septembre 1295, fût terminé, dans le strict temps nécessaire à l'écrire, aux derniers jours de mars 1296.

Digitized by Google

moire naguère piétiné, après l'infructueuse visite à Célestin V, et le dépose entre les mains du Pontife, avec une copie de son livre : *Les articles de la foi*. Le mauvais sort s'acharne ! Le Saint-Père ne se retient pas de sourire en écoutant le plaidoyer oral de l'Illuminé. Il plaint cet homme des temps anciens, il en a pitié, et il le lui dit autant qu'il le pense. Les prélats pontificaux considèrent le vain animateur comme un invraisemblable revenant, et avec une pointe de compassion railleuse qui équivaut à un courtois mépris. On l'assure d'une vérité manifeste en lui rappelant que Louis IX de France a clos l'ère enthousiaste où les chrétiens pouvaient plausiblement partir en guerre sous le signe de la croix. Il insiste : on ne l'écoute plus !

La mort dans l'âme, et pour s'étourdir, ne se décidant pas à quitter cette Rome où Jésus-Christ est si parfaitement oublié, il s'enferme pour cacher sa détresse et son deuil, trace en courtes phrases qui sont autant de cris vers son Dieu bafoué, son *Livre des Proverbes*. Il s'y redonne, s'il en était besoin, le goût du martyre, de ce martyre qui lui a été deux fois refusé. A n'écouter que sa voix intérieure, il mettrait aussitôt en pratique cet axiome qui se forme sous sa plume : « Nul ermite ne concourt à autant de bien qu'un hardi prédicateur, en qui se conjuguent l'existence contemplative et la vie de l'action, dans l'exercice de la prédication. » Mais il tremble, par ailleurs, que sa carrière ne soit trop courte pour tout l'ouvrage qu'il lui reste à accomplir parmi les hommes. Il lui faudrait le privilège de vivre deux siècles afin d'y faire face dignement. N'a-t-il point à terminer ce *Desconort* qui bout en lui ? N'est-il point nécessaire qu'il se fasse encore entendre aux Parisiens, pour une

Digitized by Google

suprême tentative ? Les Averrhoïstes y redressent la tête. On est venu lui dire que, là-bas, la jeunesse l'attend, qu'elle a déploré son départ, qu'il sera reçu, par elle, comme un frère bien-aimé !

Chargé d'écrits, et portant, dans la tête, un monde de pensées, il remonte au Nord, après avoir longuement regardé vers l'Orient dont la redoutable séduction l'attire. Que n'est-il favorisé de ce pouvoir d'ubiquité qui fut imparti à des saints fameux ? Les paysages français lui font regretter ceux d'Afrique et c'est par un triste jour de pluie qu'il entre dans Paris, en rêvant de Tunis, du soleil de feu sur le mur des mosquées et des nuits étoilées où s'élève, comme une offense, le cri de bête du muezzin impérieux !

***

Il fait un serment : « Je précipiterai ma besogne en ces murs, et sitôt parachevée, je m'en détacherai pour guerroyer à force chez les radoteurs de sourates. J'ai honte d'être ici, venu pour mendier un peu de foi militante près d'un roi voleur qui frappe de faux deniers, et pour répondre à d'impudents rhéteurs qui empoisonnent les jeunes âmes. Je ne crois, en fait, qu'au miracle qui mettrait sur l'un des trônes de la chrétienté un roi honnêtement chrétien, sur celui de Saint Pierre un pape consciencieusement pontife, et qui, par surcroît, sèmerait dans le cœur des écoliers le grain de la colère à voir le monde gâté par la lèpre sarrasine. Suis-je trop vieux, comme on l'a prétendu à Rome ? Je le saurai bientôt. Je n'attendrai pas, des années, un

Digitized by Google

Louis IX, un Innocent V (1) et des armées pour aller me mesurer avec les Sultans. Il faudra bien qu'un jour quelqu'un ait raison, de leur Dieu ou du mien. Et, comme le mien est le seul qui compte dans l'univers, je ne doute pas que tous les peuples de la terre finissent par s'en apercevoir. »

Mais, déjà, on le réclamait en Sorbonne. Il y reprend, au point où il l'avait laissé, le commentaire de son *Art*. De tous côtés, des questions lui sont posées : il y répond avec une maîtrise, une autorité, une sûreté de spadassin de la pensée. Pour les idées et la vérité, il fait la guerre, à grands coups d'estoc, dont chacun porte, blesse, tue ou sauve celui sur qui il s'abat. Il se prépare la main en vue de plus vastes combats et, souvent, les yeux fermés en présence de son auditoire, ce n'est plus à Paris qu'il discourt, mais dans quelque cité méditerranéenne, devant un peuple nourri du mauvais pain koranique. Son ancien disciple Thomas le Meysier, d'Arras, celui-là même qui frappait à sa porte, un soir désespéré de 1287, et qui ne recevait pas de réponse, est toujours animé de la même ardeur pour répandre, dans sa province, l'enseignement de Lull. Il arrive, transporté de joie en retrouvant son maître. Il présente des points de doctrine, épineux, qu'il ne sait comment saisir, et devant lesquels la netteté de son jugement s'est troublée. Magistralement, Ramón élucide et clarifie tout, en des leçons publiques qui restèrent mémorables. Il se grise au jeu du vrai contre le faux, de l'interprétation qui se dévoie et de l'explication qui rectifie. Il ne s'accorde aucun repos. Un certain Pierre Lombard s'avise de formuler des

(1) Pape au moment où Louis IX dirigeait la septième et avant dernière croisade.

Digitized by Google

sentences hétérodoxes touchant l'Immaculée-Conception. Le chevalier de la Sainte Vierge rompt une lance encore en répondant par un *Livre sur les sentences de Pierre Lombard,* qui, pour un temps, clôt le débat. Tout aussitôt, il estime que, sans délai, il doit composer une *Pratique abrégée de la Table générale* et le document fleurit entre ses doigts comme un bouton de rose en une nuit d'été. Est-ce tout ? Non, certes. Il se sent obsédé par un problème qui hante les hommes depuis toujours, et, quoi qu'il en puisse advenir, s'essaye passionnément, — car la géométrie exprime aussi la sagesse de Dieu, — à un *Traité de la Quadrature et Triangulation du Cercle.*

Distractions d'une intelligence qui veut parcourir tous les domaines. N'est-il point, dans sa foi lyrique, dans son délire toujours chantant, poète et musicien des mots ! Qui donc le retiendrait de rimer ce *Chant de Ramón* qui palpite en lui, et bat de l'aile comme une alouette en cage ?

J'ai pris la croix de mon Seigneur,
Et j'ai traduit mon tendre amour
A vous, la Dame des pécheurs,
Pour qu'elle me baille secours !
Ma poitrine est temple d'amour,
Mes yeux sont fontaines de pleurs.
Je vis entre joie et douleur !
Ah ! tomber aux combats d'amour !
Je ne redoute leur ardeur...
Princes méchants, et faux Pasteurs,
Vos jours ne sont que déshonneur.
Dieu jugera les vains seigneurs
Qui tiennent le monde en erreur...

Digitized by Google

Mais d'autres chants bruissent en son âme. Il se souvient de l'arbre romain. Il en découvre un autre encore, d'une essence plus subtile et où il y a de beaux fruits à cueillir. Pour le mieux reconnaître, il suspend ses classes en Sorbonne et s'en va, non plus très loin, mais dans quelque bois touffu et silencieux où sa pensée chantera plus haut que le ramage de toutes les branches. *L'Arbre de la philosophie d'amour,* il en étreint allègrement l'écorce, dans cette retraite sous le ciel. Frère de son Blanquerna le Solitaire, par les sentiers de la forêt, il voit descendre jusqu'à lui une dame encore, bien radieuse en sa beauté et parée d'atours de haut prix. Elle n'est qu'une création de son génie, mais elle se tient près de lui comme une créature débordante de vie. Ah ! si elle était aussi riche d'allégresse ! Hélas ! elle pleure et Lull la reconnaît à plus d'un signe parlant. C'est la Foi qui, pour se présenter à lui, a pris le nom de Philosophie d'amour. Il lui adresse une parole respectueuse et contrite, et ils dialoguent, dans le ton fleuri des troubadours, sur des thèmes théologiques: « On voit grand nombre de serviteurs à ta sœur la Science, mais tu n'as pour te servir, selon ta dignité et ton honneur, que bien peu de fidèles. — Il est vrai. Rares sont mes amants. Science s'en connaît beaucoup plus que moi. »

Ainsi l'apôtre, qu'aucun des Puissants ne voulut entendre, se venge-t-il de leur indifférence. Et le poème l'enchante au point que, pour le cynique Philippe le Bel, il en fait une traduction latine, en manière de dérision, et pour la reine Jeanne de Navarre, une transcription en *vulgar catala,* par manière d'hommage.

Le roi, la reine admirent l'inspiration et la

Digitized by Google

forme d'une œuvre si galamment chrétienne, mais semblent frappés de surdité lorsque l'auteur parle de la fondation d'un collège oriental en France.

Alors, Lull, ajoutant à son fardeau d'épreuves un nouvel affront, court réciter un dernier *Ave* à la Sainte Chapelle, et s'en va.

Digitized by Google

DIX-SEPTIEME EPISODE

1298-1299.

KASSAN, KHAN DE TARTARIE

Era temps que anàs por aquelles (carreres) e que portàs lo gran feix que amor fa portar a sos amadors.

(Il était temps qu'il s'en fût par ces (routes) et qu'il portât la grande foi que l'amour fait porter à ses amants.)

(LIBRE DE AMIC E AMAT : *Métaphore morale*, n° 346.)

A dater de ce moment, on pourrait croire qu'il accepte, avec une sorte de louable orgueil, d'être bientôt, dans un siècle nouveau, l'homme d'un siècle mort. Sans avouer la défaite de son idéal de conquérant mystique, il est trop lucide, il a des vues trop épurées sur les idées qui marchent, sur les âmes qui évoluent, sur les faits qui s'enchaînent, pour ne pas comprendre que Dieu ne lui a pas été généreux en le faisant naître cent ans trop tard. Mais semeur, il a répandu derrière lui, depuis qu'il parcourt les champs du monde, le grain de sa foi active, guerrière, à pleines poignées. Il en a nourri des consciences affamées qui y trouvèrent la force et la santé. Il a modelé des Lullistes dans ses col-

Digitized by Google

lèges, dans les universités, et même chez les Juifs et les Islamiques. Ce qu'il enseigne s'appuie sur des vérités éternelles. Il n'y a rien de sa faute dans cette circonstance inouie que l'humanité paraît désormais vouloir, en matière de foi, renoncer aux traditions multiséculaires qui mettaient l'arme au poing des croyants pour peu que leur Dieu fût offensé. Toute la Bible restait pleine de ces sursauts de la religion blessée par l'irreligion, de ces élans de peuples pourvus de vérité contre des peuples gangrenés de mensonge. Alors, on tuait, on massacrait, on exterminait. Plus tard, le fer et le feu devaient être de rudes, mais nécessaires moyens, pour assurer, sous des cieux lointains, le respect du vrai Dieu. Ainsi, dans la suite des temps, la force servait la foi. Les Croisés, derniers de cette longue épopée pour le Christ, n'oubliaient aucune pièce de leur armure avant d'y faire graver le signe de la Croix par lequel ils juraient de vaincre.

Mais l'époque actuelle, par un effroyable renoncement, se faisait gloire d'oublier tout d'un passé si chevaleresque et si beau. L'Eglise, absorbée dans les conflits pour le temporel, écartait un Lull lorsqu'il venait dire : « Je suis prêt. Fais un signe et je t'apporte des milliers d'épées. » Les rois ne rêvaient que d'argent, de rapts, de mariages propres à arrondir leur couronne, d'alliances trahies et de guerres sournoisement préparées.

Au-dessus de ce monde où l'amour de Dieu était en déroute, subsistait, ridicule, extravagant, sublime, un homme : Ramón Lull ! Dans ses cris, Rome n'entendait que la vocifération d'un langage passionné dont elle avait perdu la clef. Les princes n'y reconnaissaient plus leur propre « Montjoie Saint-Denis ! » Si de tels malheurs ne présageaient

Digitized by Google

pas la fin du monde, ils annonçaient infailliblement un quatorzième siècle où l'ancien Sénéchal de Mayorque, si la Providence ajoutait à ses jours, vivrait parmi les chrétiens peut-être moins à l'aise qu'il n'eût vécu chez les Barbares.

Quoi qu'il en fût, pas un instant la supposition ne pouvait l'effleurer qu'il déchirerait et jetterait aux orties, pour se conformer au détestable esprit du temps, cette robe toute tissée d'amour et de délices pures, et où le fil de l'enthousiasme recoupait celui de la plus douce folie. Mettre en charpie cette laine chaude et souple dont il se sentait si heureusement vêtu ? Jamais ! Prendre l'habit d'indifférence, le pourpoint de scepticisme pour ne point attirer, par un archaïsme désuet, l'attention et la risée des foules affublées selon les modes du plus récent esprit ? Non, encore une fois jamais ! Rester le Ramón Lull qui, ayant vu cinq fois le Christ près de sa table et une fois la Vierge sous la porte de l'Almudaïna, a promis à l'un et à l'autre de délivrer un tombeau et de fleurir un autel. De si magnifiques serments ne se renient pas. Plutôt traverser les villes, les cours royales et pontificales, les campagnes, les foules, les années, comme un mort sorti du sépulcre, comme un cadavre redressé et rempli de vermine, plutôt donner à rire par d'absurdes propos, que de renoncer à une personnalité, à une doctrine, à une ligne de conduite, formées, épanouies, affirmées par quarante ans de certitude.

En s'acheminant vers les Pyrénées, Lull se flattait de savoir ce qu'il adviendrait de lui jusqu'à ce qu'il tombât de fatigue, épuisé par le « combat d'amour », sur un âpre sentier *qui ne menait à rien!* Il rencontrerait, partout, des hommes qui le comprendraient moins que s'il eût parlé l'araméen. Il

Digitized by Google

écrirait des livres que, pendant peu d'années, des lecteurs curieux de bizarreries, feuilleteraient d'une main distraite et qu'ils lanceraient ensuite, comme des pierres dans un gouffre, sur les plus bas rayons d'une bibliothèque poussiéreuse et sombre. Il visiterait des monastères où il surprendrait, dans leurs ingénieux exercices spirituels, des casuistes et des exégètes, maniant l'*itaque* et l'*ergo* avec une habileté digne d'un meilleur emploi. Il propagerait, du haut des chaires qui, peut-être, lui resteraient ouvertes, un frisson passager dans de jeunes âmes un instant séduites par un pieux romancero, et dès le lendemain oublieuses. Il mettrait le pied sur des vaisseaux et il déposerait ce bagage désormais invraisemblable, — sa foi de lutteur, — au milieu des denrées, des épices, et autres produits du négoce. Il s'en irait encore aux pays d'où il avait été deux fois expulsé, et incapable de consentir l'inefficacité de l'entreprise, seul, désapprouvé par ses frères chrétiens, soutenu par Dieu uniquement, il braverait le Sarrasin, le narguerait, l'énerverait, lasserait sa patience, se ferait à la fin assassiner, abattre comme une bête galeuse, et pour toute récompense, du ciel où il renaîtrait, il entendrait les chrétiens faire de lui une ironique oraison funèbre : « C'était un dément. Les Infidèles ne sont point si mauvais, car ils auraient pu le tuer sitôt sa première incartade. »

Bref, il recommencerait sa vie, monotone et pareille à elle-même, autant de fois qu'il le faudrait pour mériter le repos dans la mort. Sinon, qu'en pourrait-il honorablement faire ? Se déclarer vaincu ? Rentrer à Palma, s'y fixer, partager ses jours, au monastère près de ses frères en Dieu, et dans sa famille, près des enfants de ses enfants ? Ecrire,

Digitized by Google

noircir des pages que le vent emporterait une à une et qui se perdraient sur la mer, autour de son île natale ? Cesser d'être le « Vagabond quand même », le colporteur de Jésus, arracher le battant de la cloche qu'à tous les carrefours de la terre il détachait de sa ceinture pour réveiller les peuples endormis ? Non, mille fois non ! Le monde, lassé de le voir, le reverrait encore, et partout. Et si, par aventure, les siècles conservaient la mémoire de cet irréductible Paradoxe fait homme, de ce Docteur ivre du vin des anges, de cet errant qui se réclamait du tiers ordre de l'extatique Saint-François, peut-être, en un retour de justice, accepteraient-ils de l'appeler l'Illuminé, consentant tardivement à croire qu'une perpétuelle Pentecôte lui valait les lumières du Saint-Esprit.

⁂

A Barcelone, il séjourne quelques mois. Bien que très près de sa famille, il diffère le moment où il s'embarquera pour aller la revoir. Il ne veut rentrer aux Baléares qu'après avoir ciselé, pour son fils, une œuvre où il met tout son soin, et qu'il appelle *L'art d'aimer*. De même, désire-t-il parfaire ses *Méditations de l'Ami et de l'Aimé*, qui lui sont si chères. *Le Livre des Oraisons* n'est jamais complètement, à ses yeux, ce qu'il devrait être. Ce sont là des travaux qu'il terminera d'abord, et à tête reposée, avant de remettre le pied dans cette cité de Palma qui, en son absence, a connu bien des vicissitudes. Par bonheur, les temps troublés ne sont plus qu'un souvenir. L'aventureux Alphonse d'Aragon, qui avait, par surprise, enlevé Mayorque

Digitized by Google

et Iviça, a dû les restituer à Jayme, époux d'Esclarmonde de Foix, en 1295. Le pauvre prince a été lui-même fort éprouvé. Par force, il a été amené à accepter la vassalité totale de la couronne de France et c'est encore un méfait de ce Philippe le Bel qui a acheté, à l'évêque de Maguelonne, sa part de la ville de Montpellier. La splendide architecture dressée par le Conquérant, jadis, a perdu sa belle façade, toute d'ordre et d'unité.

Lull, passif observateur du destin des empires, se porte de cour en cour, va saluer le roi d'Aragon et la reine Blanche (1), qui veut bien accueillir une copie du *Libre des Oraisons*. Aussitôt, l'ermite de Miramar parle de la fondation d'un collège de missionnaires, mais ne persuade pas (2).

***

En 1299, le père de Dominique et de Magdalena, le seigneur de Manacor et de Pollenza, a soixante-sept ans. Au milieu d'un chapitre en cours de rédaction, la plume glisse de ses doigts et il sent que son cœur est agité d'une émotion toute paternelle. La nostalgie du terroir, du foyer, se saisit de lui. Il descend à la côte et s'informe, sur le port, des moyens de regagner Mayorque. Il part, réjoui de surprendre ceux qu'il aime et qu'il n'a point oubliés. Il arrive à Palma dont il découvre de loin, et les cils tout humides de larmes, la cathédrale aux murs plus hauts et plus robustes. A peine est-il

(1) Fille de Charles II de Naples.

(2) Peu d'années plus tard, une institution de ce genre sera pourtant créée à Alcala.

Digitized by Google

reconnu qu'on l'entoure et l'honore de mille façons. Il gravit, entouré de respect et de protestations affectueuses, les pentes par où l'on atteint la cité haute. Il trouve au logis, doña Bianca, qui, comme Pénélope, achève une tapisserie. Au milieu du canevas, la Vierge Marie s'élève au ciel, dans un semis de roses et de lys. Dominique est sur le bien de Pollenza, mais on attend son prompt retour. Il paraît le jour suivant, alors que le grand-père Ramón fait sauter sur ses genoux les deux garçons qui portent dans leurs veines le sang des Lull et celui des Sentmenat. Les amis accourent de toutes parts. Le voyageur raconte ses bonheurs et ses déboires, ses routes et ses haltes. Les moines des ordres représentés dans la ville et ses alentours le pressent de questions. Il apprend les unions, les naissances et les deuils. On lui dit : « Ne resterez-vous point parmi nous ? » Et, pour ne pas causer de peine, il ne sait qu'élargir un grand geste qui, dans sa pensée, désigne l'Orient.

Tout au moins ne partira-t-il que lorsqu'il aura précisé et bien choisi son but. Il promet que, s'il s'éloigne encore, il ne tardera pas à revenir. L'administrateur de ses domaines croit bien adroit de prendre texte de cet engagement pour faire observer, avec un semblant de malice : « C'est, qu'à dire vrai, voilà que vous êtes vieux. » Le nomade n'y eût jamais songé, et il n'en croit rien. Il se redresse pour répondre : « Je suis jeune. »

***

Si ce retour heureux et ce concert de tendresses avaient pu, aux premiers instants, mettre quelque tiédeur dans le zèle apostolique du prédicateur, si

Digitized by Google

tant de vénération dans la rue et tant d'amour sous son toit s'étaient coalisés, d'abord, pour lui conseiller le labeur sédentaire auquel, bien qu'il en dît, semblaient le désigner son âge et son usure, la seule vue du pitoyable collège de Miramar eût suffi à ranimer en lui une volonté quelque peu menacée de léthargie. Devant ces murs abandonnés, ces jardins où croissaient les ronces, ces escaliers de pierres mal taillées et qu'envahissait maintenant la végétation la plus folle, devant ce petit campanile où la cloche s'était tue, au spectacle de son « isoloir » aménagé à flanc de montagne et où l'attendaient, sans visiteurs, sa table branlante et sa lampe éteinte, Lull, ressentant une cruelle peine, avait appelé, par leurs noms, à tous les échos de la grève et des bois, mais en vain, ses compagnons d'autrefois. Tels étaient morts martyrisés, en Afrique, et leurs os blanchissaient aux portes du désert. Tels autres s'en étaient allés, vers des terres lointaines, porter l'enseignement, et, depuis, on n'avait jamais plus reçu de leurs nouvelles. La compagnie des serviteurs de Dieu était dispersée à tous les horizons du monde et plus aucun néophyte ne chantait à la chapelle ni ne soignait aux plate-bandes les fleurs que l'on offre à Marie. Un lourd silence enveloppait ce cadre pieux qu'avaient fait vibrer de si beaux hymnes et l'on n'entendait monter, contre la falaise, que l'éternel murmure de la mer, tout semblable à ce qu'il avait été, aux temps reculés où les païens maures, sur leurs propres rivages, reconnaissaient en lui la réplique de ce bruit de vagues qui emplissait les nuits où ils cherchaient, derrière les étoiles, le paradis d'Allah. Après y avoir groupé tant de vie ardente, le fondateur n'y retrouvait qu'une solitude endeuillée, et dans ces ruines délaissées, l'image

Digitized by Google

même de ce noble rêve à demi écroulé, qu'il soutenait, seul et contre tous, dans son âme de Croisé incompris.

Etait-il donc écrit que, pareille à ce monastère, son œuvre entière ne tarderait pas à s'effondrer, quelque précaution qu'il eût pris de lui donner des assises fortes ? La doctrine lullienne, comme un autre et plus vaste Miramar, s'en irait-elle en lambeaux, sous le souffle dédaigneux des scolastiques de demain, aussi définitivement perdue que le dessin des allées dans le verger des moines ? Une si puissante construction dont tout le mérite revenait à Dieu, se lézarderait-elle du faîte à la base, comme le mur du réfectoire où, par de larges déchirures s'inséraient des lianes tordues et épineuses, qui, un jour, désunieraient tout ? Qui relèverait jamais la maison des missionnaires orientaux ? Qui reprendrait, à sa base, et peut-être sur de nouvelles maçonneries, l'œuvre de la propagation de la foi ? (1).

***

Profondément affecté, Ramón sut pourtant ajouter, avec calme, ce déboire à toutes les épreuves par lesquelles Dieu voulait sans doute mesurer la vaillance de sa créature. Il s'obligea à comprendre tout ce que renfermait d'ambition la pensée de ne laisser, derrière soi, que des œuvres capables de longue durée et se souvint que le divin Maître demande aux hommes leur plus loyal effort, sans

(1) Ce devait être, sous une autre forme, Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites (1481-1556).

Digitized by Google

leur promettre qu'il portera des fruits *in sæcula sæculorum*. Au surplus, pour qui sait réfléchir, n'est-il pas entendu, entre le Seigneur et nous tous, qu'aucune bonne intention n'est jamais perdue et que si les apparences les annulent, leur effet, occultement, persévère dans le monde, fussent-elles ensevelies au fond des océans comme des continents disparus ? Perdit-on le souvenir de l'évangélisateur palmasan, il n'en subsisterait pas moins qu'il se serait employé à convertir quelques abusés de l'hérésie et que les âmes sauvées par lui, ici-bas ou du haut du ciel, — aideraient, *ad perpetuam Dei memoriam*, à tirer les autres de la fange.

Il fallait continuer, sans plus s'honorer de ce qui était fait que se désespérer de ce qui restait à faire. Le passé, le présent et l'avenir, tout ce qui tiendrait entre le berceau et la tombe, serait pesé dans la plus juste des balances.

Ainsi redevenu confiant pour peu qu'il eût perdu courage, ne craignant plus l'amollissement du milieu familial, dominant, à Miramar, sa douleur d'architecte, plus que jamais il se reconnut maître de sa sérénité.

Dans l'île, à cette époque encore si relativement voisine du temps de la conquête, il ne manquait pas de mécréants, tant arabes que juifs, qui, pour n'être pas inquiétés, feignaient de pratiquer un christianisme tout équivoque. C'est à ceux-là que l'apôtre s'attaqua fraternellement. Son expérience chez les Infidèles le servait à merveille. Avec une aisance de grand joueur, il gagnait une âme en moins d'une heure de controverse, et il emmenait le perdant offrir l'enjeu à Dieu, sans intention de le reprendre, à la plus prochaine église. Son plaisir à triompher dans ces faciles parties était si grand, que, pendant

Digitized by Google

plusieurs mois, il en fit son occupation principale. En rentrant chez lui, il disait au boulanger de sa rue, joyeusement : « J'ai fait aujourd'hui deux bons chrétiens plus vite que tu ne fais un pain. » Il allait chercher des partenaires dans les campagnes, leur racontait Bougie et Tunis, leur expliquait tout l'agrément de se voir la mort suspendue sur le front, parce que l'on s'en va répétant à des gens qui ne le croient pas : « Jésus-Christ est le fils de Dieu. » Encore un peu, et dans ces saintes promenades, il aurait reconstitué son collège, s'il avait accepté le dévouement soudain de disciples qui, sans famille et sans biens, lui proposaient de l'accompagner, quand il repartirait, et en quelque Barbarie qu'il allât. Mais il tempérait ces ardeurs, satisfait de la tâche accomplie, en objectant que nul ne devait outrepasser sa force et ses pouvoirs ; il valait mieux rester à Mayorque, persévérer dans la bonne voie, ne point chercher à trop bien faire, se consoler de ne pas savoir la langue des Africains et attendre patiemment l'heure où l'Europe chrétienne se lèverait en masse. Alors, si l'on se sentait toujours brave et dispos, on partirait, pour servir utilement.

Plusieurs fois, il poussa jusqu'à son ermitage de Randa.

Depuis les jours où il s'y était retiré loin du siècle, on avait quelque peu aménagé des sentiers, dont l'un, — qui trace au temps présent le même méandre sur les pentes de la montagne, — facilitait aux mulets l'accès du haut plateau. Dédaignant leur auxiliaire, il s'engageait sur le roide cailloutis, et dans l'ombre des arbres à qui il parlait comme à d'anciens amis, se rapprochait du ciel à pas lents. On imagine quel chapelet de souvenirs il égrenait chemin faisant, et ceux aussi qu'il retrouvait,

Digitized by Google

vivants et si doux, en appuyant ses mains ridées sur la pierre de la chambrette où, un soir, il avait attaché le crucifix. Tout renaissait de ce temps d'enchantement, et il ne manquait plus, pour compléter l'illusion d'un retour vers ce qui était si vieux, que la vision du Sauveur, dressée, au crépuscule, sur l'herbe poussiéreuse et tendant, au solitaire, le Bois où il avait souffert. Les millepertuis montraient, comme jadis, au revers de leurs feuilles, l'écriture arabique ou celle des Hébreux. La grotte creusait le rocher où s'insérait le banc de pierre qu'avaient mouillé tant de larmes. Les feuillages secs formant le lit gardaient encore cette dépression qui marquait l'endroit où le corps du pécheur s'étendait, exténué par de longues heures d'imploration. Et partout alentour, le visage de la nature, à peine maquillé par l'artifice des hommes, entretenait ses grâces impérissables, sa jeunesse de tous les âges. On y voyait toujours les villes un peu agrandies, et les forêts et les plaines, et les oiseaux qui tournoyaient dans l'air, au-dessus de l'abîme, rapportaient, du même coup d'aile, la même chanson qu'ils lançaient, autrefois, dans la joie de la lumière, vers les mêmes nuages ronds, gracieusement peints au firmament, sur un azur inaltérable. Et, sur tout un large pan de l'horizon, la mer étalait, sous le soleil, génial enlumineur, son éblouissante sertissure d'indigo et d'argent vif, parfait chef-d'œuvre, tel que le verraient les hommes après des centaines et des centaines de générations. — « Ah ! la voilà, songeait Ramón Lull, la merveille éternelle qui nous contraint à la modestie agenouillée et qui nous rappelle de ne compter nos créations que pour fragiles et temporaires. Qu'importe notre mort et le renversement de nos édifices spirituels ! D'autres ouvriers

Digitized by Google

sortiront des limbes qui reprendront nos outils et bâtiront des temples dont les années feront des décombres. Et ainsi toujours ! Mais l'essentiel est que, de façon ininterrompue, un temple soit dressé pour que ceux qui le voient de loin y puissent entrer et y prier. Le passereau qui chante au-dessus de ma tête n'est plus celui qui gazouillait sur la branche quand je faisais ici la première offre de mon âme à Dieu. Mais c'est toujours un oiseau qui est là, et toujours une chanson. Vieillard, je puis mourir demain. Un jeune homme gravira le sentier de ce mont et reprendra mon hymne où je l'aurai laissé. Miramar, Randa, ce ne sont là que des noms, mais les oraisons qui y furent dites avec ferveur sont des faits ! Que ces élans de l'âme se soient accordés avec l'harmonie universelle, et le concert intégral se perpétuera, comme Dieu le désire, par le double alleluia de la créature et de la création. »

Pour ajouter au chant des âmes, Lull, humble musicien, pendant des mois encore, composa des livres frémissants d'accents lyriques : ce furent le *Livre de Dieu et de l'homme*, et ce poème, *La médecine du péché*.

Et, dans un domaine plus concret, il mettait la dernière main à une *Application de l'Art général aux sciences* lorsqu'un jour, étant descendu au port, afin de parler avec les mariniers et d'apprendre d'eux les nouvelles qui couraient dans le monde, il connut, par des Chypriotes, que le grand Khan des Tartares, ce Kassan qu'il avait jadis rencontré dans les steppes nordiques, ayant conclu alliance avec divers princes d'Arménie, tous chrétiens, entraînait déjà ses hordes vers la Syrie, pour en faire sortir les Musulmans. Il projetait de donner

Digitized by Google

la chasse au « soudan » (1) jusqu'en terre égyptienne. S'il en allait ainsi, c'était Jérusalem délivrée ! Les chrétiens de Tartarie, en Terre-Sainte, crieraient « Orislim ! Orislim !! » (2) avant ceux de l'Europe ! Honte et joie tout ensemble ! Partir ! Il fallait partir, être avec les vainqueurs pour pouvoir revenir témoigner d'un si haut fait devant les Papes et les Rois.

Alerte, soulevé par un bonheur si inespéré, le Docteur Illuminé s'empressa de retourner à son logis où, ce même jour, tous les siens et quelques amis choisis se réunissaient pour une fête d'anniversaire. Au souper, sitôt après le *Benedicite*, il annonça, avec une joie visible, sa résolution. Des sanglots lui répondirent chez les femmes et les enfants. Les hommes dissimulèrent mal leur peine. Avec une affectueuse douceur, il consola tous et chacun. Et l'on comprit qu'on ne pourrait le retenir quand, debout et les mains jointes, il récita la trois-cent-quarante-sixième métaphore morale du *Libre de Amic et Amat* : « L'ami avait à parcourir de longues routes, et de dures et d'âpres, et il était temps qu'il s'en allât par l'une et par l'autre et qu'il soutînt la grande foi que l'amour fait porter à ceux qui aimaient. Et par ainsi l'ami allégea son âme des pensers et des plaisirs temporels, à seule fin que son corps puisse endurer le fardeau plus légèrement, et pour que son âme puisse mieux cheminer par les routes, en compagnie de son Aimé. »

(1) Sultan.
(2) « Jérusalem ! Jérusalem !! » en langue tartare.

Digitized by Google

DIX-HUITIEME EPISODE

1299-1303.

« VOX CLAMANTIS IN DESERTO ! »

> Ne quiers pas noblesse de courage en la bouche; car toute bouche ne dist pas vérité. Ne la quiers pas es honnourables vestemens; car dessoubz maint bel habit a souvent vil courage failly et plain de maulvaistié. Ne la quiers pas en cheval, car il ne te peut respondre. Ne la quiers pas en beaulz harnois et riches garnemens, car dedans beau harnois est souvent maulvais cuer et couard. Donques se tu veulz trouver noblesse de courage, il te convient la demander a foy, esperance, iustice, charité, force, attrempance, a loyauté et aux autres vertus. Car encelles est noblesse de courage et par celles se deffent le noble cuer du chevallier, de maulvaistié, de tricherie et des ennemis de chevallerie.
>
> (*Libre de Cavalleria*, Chap. 4, par. 4. Traduction française du xv[e] siècle.)

En naviguant vers Chypre, l'apôtre se sentait riche de vie, et tout assuré de rester longtemps encore parmi les hommes pour voir son rêve debout, les étendards chrétiens flottant sur le divin Tombeau. Aux matelots, il disait toute sa certitude que ces temps étaient proches et il les invitait à prier avec

Digitized by Google

lui, à l'aube, à midi et au crépuscule, pour que le Khan tartare avançât bien vite sur les routes du monde, en chassant devant lui, sous une honteuse poussière de fuite, les Musulmans épouvantés. Il leur contait des souvenirs et leur expliquait pourquoi il n'était pas étonné en voyant, de chez un peuple injustement réputé barbare, partir les armées qui allaient délivrer le Christ. Il disait : « Ces hommes aux yeux bridés ont compris l'Evangile chaque fois qu'il fût entr'ouvert devant eux. Je les ai reconnus, quand je les visitai, prêts au baptême, comme s'ils l'attendaient. Je n'étais pas le premier à leur parler de la seule vérité. Dans leurs camps, j'ai rencontré un Tartare qui, longtemps, avait été fournisseur de casques dans les armées du précédent roi de France. Cet homme était rentré chrétien dans son pays. On m'a montré, un jour, sur les rives d'un fleuve au nom rude, là-bas, au milieu des déserts, un cordelier flamand qui y avait été conduit par je ne sais quelle aventure et qui se consolait d'être si loin de son pays natal en enseignant la vraie religion autour de lui. Bien mieux encore. Une femme de Metz, nommée Paquette, avait, je ne sais trop pourquoi, fait un voyage aux confins de la Hongrie. Là, elle fut enlevée par des hordes du Nord. Elle m'a exposé le cours de ses infortunes le jour où je fus bien surpris de me trouver en sa présence, chez les Tartares qui vont conquérir demain la Terre-Sainte. Quand j'étais à Paris, un orfèvre de cette ville, établi sur le Grand-Pont, ayant appris que j'avais parcouru ces contrées si peu connues, est venu me demander, à la Sorbonne, si je n'y avais pas eu connaissance de son frère Gaspard, ainsi que d'un jeune homme né proche la cité de Rouen, car ces deux compagnons, un soir, s'étaient mis en tête

Digitized by Google

d'aller prêcher la foi en notre Dieu au milieu des peuplades d'Asie. Chemin faisant, j'ai croisé des gens partis de l'Angleterre, dans la même intention, et l'on m'a assuré, en France, qu'un nommé Robert, chantre depuis à la cathédrale de Chartres où il est mort, a parcouru longtemps le septentrion pour convertir les païens. Aucun de ces dévouements n'aura été inutile et nous allons cueillir bientôt les fruits sur les arbres que ces bons serviteurs de Jésus ont plantés dans la neige du Nord. »

Les mariniers écoutaient Lull enthousiaste et se réjouissaient beaucoup, avec lui. Puis ils l'approuvaient quand il ajoutait, à ses récits, cet argument qui consolidait leur espérance de savoir avant peu Jérusalem vide d'Infidèles : « Ce n'est pas sans une intention divine qu'un docteur aussi parfaitement admirable que le fut Thomas, le maître de la *Somme théologique,* a pu parcourir, avant de rendre son âme au Seigneur, l'Ethiopie, le pays des Abyssins, celui des Parthes, des Mèdes et des Perses, une partie de la plus lointaine Asie, et jusque la Chine même. »

***

A Chypre, le vieillard voulut, lui le premier, mettre pied à terre. Il avait hâte de savoir, par d'autres coureurs de mer arrivés du Levant, ce qu'il était advenu des armées du grand Khan et jusqu'à quel point du monde elles avaient déjà marqué leur glorieuse avance. Il désirait aussi s'instruire des moyens qu'il trouverait au port pour rejoindre la rive d'où il pourrait, par le moindre détour, aller au-devant du conquérant. Alors, il reviendrait au navire qui l'avait porté, en retirerait son humble

Digitized by Google

bagage et l'irait déposer sur une autre nef, qu'il priait le ciel de tenir prête à gagner le large.

Mais lorsqu'il reparut, tête basse, parmi les compagnons de voyage qui avaient partagé sa foi, il ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demandèrent-ils.

— Comment ne pleurerais-je pas ? J'ai appris le plus grand des malheurs. Kassan a bien levé son armée. Il s'est hardiment mis en route, mais des révoltes l'ont fait rentrer dans son Etat. Tout est abandonné. Ne valait-il pas mieux mourir avant de connaître cette infortune ?

Ils l'aidèrent à porter ses coffres sur le rivage, et, tristes comme lui, remontèrent sur le pont pour s'occuper de leurs travaux marins. Des Grecs, des Francs, des Vénitiens entouraient Ramón et s'inquiétaient, pour lui porter secours, dans sa douleur manifeste. Il leur dit que tant de peine ne venait point d'une souffrance qu'il portât dans sa chair, mais qu'il ressentait dans l'âme une grande détresse. Alors, ils s'éloignèrent, en estimant qu'ils ne pouvaient lui être d'aucun service.

Un rude vent du nord soufflait, bien que le printemps fût avancé, et qu'à cette saison, généralement très chaude, le vent fût rare dans l'île. Le voyageur si amèrement déçu frissonna plusieurs fois et chercha, dans la ville, un abri pour la première nuit.

Le lendemain, il comprit, bien qu'il l'eût fermement nié la veille, qu'il était malade dans son corps. Des religieux l'accueillèrent et le soignèrent plusieurs mois. Quand il se sentit mieux, le perpétuel problème se posa devant lui. Que faire pour être agréable à Dieu ? A Chypre, vivaient des nestoriens, des momnines, des jacobites. Il s'en fut les

Digitized by Google

visiter et les détermina à l'entendre commenter son *Livre des Cinq Sages*. Certains parurent émus et lui avouèrent qu'ils doutaient maintenant de leurs convictions impies. D'autres l'insultèrent et regagnèrent leurs coreligionnaires, au cours de polémiques doctrinales qui, par leur âpreté, épuisèrent le convalescent. Il dut consentir à reprendre le lit, isolé, cette fois, dans une petite maison qu'il avait louée avec une part de l'argent emporté de Palma. Et c'est là qu'une nuit, lamentablement faible, il faillit périr. Un domestique et un clerc convoitaient son très modeste bien. Ils lui versèrent un breuvage qui, chargé de poison, le mit au seuil de la mort. Pourtant, la Providence ne voulait pas qu'il terminât ainsi sa pieuse carrière. Il fut sauvé par un Templier qui le transporta chez le Maître de l'ordre, à Famagouste même. Le retour à la santé fut d'une lenteur désespérante. Lull implorait en vain le Christ et la Vierge sa mère, pour qu'ils lui rendissent sa force puisqu'il gardait sa foi. Plus d'une demi-année, épuisé mais non découragé, il séjourna dans cette condition cruelle. Les religieux du Temple le choyaient, car ils l'estimaient hautement. Mais ils ne répondaient que par des paroles ambiguës lorsqu'aux premiers mois de l'an 1300, il les questionnait pour découvrir leurs intentions, touchant les Lieux Saints. Leur opinion l'affligeait, car il discernait bien que, comme les Pontifes et les Princes, ils ne croyaient pas le moment opportun pour agir. Cependant, il leur objectait la richesse inouïe et la puissance de l'ordre, véritable armée qui comptait plus de 15.000 chevaliers, une multitude de frères servants et un nombre énorme d'affiliés. Il leur rappelait qu'ils possédaient 10.000 manoirs dans la chrétienté, et des forteresses par

Digitized by Google

centaines. Il faisait le compte des centaines de mille de florins d'or qu'ils gardaient dans leurs caisses, sans préjudice de tout l'argent et des objets précieux.

Un jour enfin, il les quitta, assuré que ces enfants de Dieu ne parlaient pas le même langage que lui, et que le Temple dédaignait le Sépulcre...

***

Irrité, tournant le dos à ceux qui se disaient hypocritement les « chevaliers du Christ » et pourtant oubliaient que leur premier devoir avait été de protéger les pélerins en Terre-Sainte, Lull, méprisant en eux le goût de la puissance temporelle, gardant au cœur le chagrin d'avoir vu, chez eux, et si parfaitement incomprise, une copie de *De recuperatione terræ sanctæ,* l'œuvre de Pierre Dubois à peine composée, citant, pour plus tard, au tribunal de Dieu, tous ces sénéchaux, maréchaux, drapiers, gonfaloniers, turcopliers (1), aumôniers, chapitres, trésoriers et banquiers de l'ordre ingrat et plus juif que les Juifs, regarda tristement l'étendue de la mer et chercha, sur la carte du monde, à quelle rive il irait demain porter son indéfectible espoir. Sous sa robe franciscaine, infiniment plus noble que le manteau blanc à croix rouge (2) et que le manteau noir à croix blanche (3), il s'en fut au port et prit passage sur un navire qui se préparait à cingler vers Gaza. Le chrétien errant, à défaut de pouvoir entraîner les Templiers, irait débarquer dans cette mémorable cité, où, cinquante-sept ans plus tôt,

(1) Troupes indigènes des Templiers.
(2) Chevaliers du Temple.
(3) Servants du Temple.

Digitized by Google

les étendards brodés des devises *Beauseant* et *Nos nobis Domine* s'étaient déployés dans le vent de la victoire. Seul, il parcourrait les routes où la Croisade avait cherché ses buts et il remonterait vers le Nord, sinon au devant des armées de Kassan, dont le vœu semblait, pour un temps, brisé, au moins pour avertir les princes chrétiens, et jusqu'en Arménie, que l'heure était seulement ajournée où le flot libérateur redescendrait des plaines d'Asie.

Ne savait-il pas que des routiers catalans, qui se baptisaient les « Almugavares », ayant adopté pour cri de guerre « Hierro, dispierta te ! » (1) rêvaient, eux aussi, de délivrer Jérusalem et, tout ensemble de s'assurer de Constantinople ? Muntaner, l'un de leurs chefs, tenait du héros et du bandit. Ces rudes conquérants entraînaient avec eux de nombreux Navarrais, des Aragonais, des Mayorquins, des gens de la Cerdagne, du Roussillon et du Bas-Languedoc. Derrière ces *condottieri* se rangeaient même des mercenaires, reîtres et lansquenets « turkopoules » qui, pour la joie du pillage, consentaient à servir le vrai Dieu en méprisant le leur. Roger de Flor, un ancien templier, devenu forban, était le vice-amiral de leur flotte. Par les éléments qui la composaient, cette lie de malandrins semblait infâme et il n'y avait aucun doute qu'elle ne le fût. Mais elle disposait d'un grand nombre de piques et d'épées, et, bien que criminellement acquises, d'énormes richesses. Qu'importaient les moyens ! Jésus avait consenti à mourir entre deux voleurs. Il tolérerait d'être arraché des mains des Islamiques par les aventuriers Almugavares. La tâche urgente, impérieuse, était de rechercher ces bandes qui, pré-

(1) Fer, réveille-toi !

Digitized by Google

cisément, tendaient à se reformer pour aller piller les Byzantins, et de les convaincre que le meilleur emploi de leur force était la conquête de Jérusalem.

Ainsi Ramón Lull, abandonné par tous, bientôt seul en son siècle à prêter un sens à la *Croix* de Barberousse et de Louis IX, se retournait-il désespérément vers des guerroyeurs sans scrupule, des pirates et des sacripants. Aux côtes barbaresques, il conduirait les pires et les plus abjects des hommes puisque les probes et les meilleurs faisaient fi de l'incomparable mission.

Pendant les derniers mois de l'an 1300 et toute une partie de l'année 1301, Ramón Lull poursuivit son rêve en Syrie, puis au pays des Arméniens. Indifférent à la longueur des étapes, à l'inclémence des saisons, à l'hostilité des hommes, il allait, de ville en ville, de cour en cour, chercher des compagnons de bonne volonté pour la seule œuvre qui lui parût digne d'être entreprise. Les échos du monde occidental ne lui parvenaient qu'affaiblis et déformés. Il ne les recueillait qu'avec indifférence. Que pouvait signifier d'important, devant son jugement obstiné à l'examen et à la défense d'une seule cause, l'ordre ou le désordre, la paix ou la guerre, la joie des peuples ou les calamités publiques, l'élèvement ou l'abaissement des monarques, en cette Europe qui s'était exclue de la chrétienté, en commettant le double crime de se dire servante du Christ et de tolérer que le Golgotha fût le bien des insulteurs de la Croix !

Parmi les bergers ou les marchands, il cherchait des cœurs et des bras, des âmes et des courages. Chez les princes où il venait mendier pour Dieu, on l'accueillait avec bonté. On l'écoutait avec intérêt. Il n'avait pas à redouter d'eux le mar-

Digitized by Google

tyre qu'il eût subi avec tant d'allégresse, pour en terminer avec une perpétuelle déception. Beaucoup de ces seigneurs et petits rois étaient respectueux du christianisme ou disposés à s'y rallier. Les autres ne voyaient en Lull qu'un Illuminé inoffensif et lui donnaient des escortes, pour qu'il portât plus loin un Evangile qu'ils ne désiraient point reconnaître comme la vérité appelée à sauver le monde. Ce calme dédain, ces forces protectrices dont on l'entourait pour l'éloigner, l'irritaient plus encore que les vaines promesses de ceux qui se déclaraient prêts à entrer en action si tous s'accordaient sur la même volonté d'agir.

Il prenait à témoin l'étendue des campagnes desséchées et le ciel empli d'un feu brûlant, et, parlait aux oiseaux comme François d'Assise. S'adressant aux pierres mêmes, sur les interminables chemins, il répétait avec Saint-Jean-Baptiste : *Vox clamantis in deserto !*

Quels méandres suivit-il, opiniâtre et réclamant à son vieux corps la vaillance de vingt hommes jeunes, quelles contrées le virent proposer sa foi militante aux milliers et aux milliers d'auditeurs insensibles qui détournaient la tête et disaient « non ! » Quelles espérances forma-t-il le matin pour les sentir se briser en pièces le soir ? L'histoire, ni même la légende, n'ont conservé grande trace de ce calvaire qui dura tant de mois. On ne saura sans doute jamais parfaitement ce que fut l'itinéraire de l'animateur passionné, du fol utopiste, et du dernier des Croisés.

Ce que l'on n'ignore pas, c'est que vers l'automne, n'ayant ni retrouvé Kassan, terré dans ses domaines septentrionaux, ni éveillé, dans la conscience d'aucun des pasteurs de peuple, la volonté

Digitized by Google

de hausser le saint étendard, il reparut à Montpellier, sombre et ne renonçant pas, revenant près des hommes de sa race implorer, encore et toujours, l'appui qu'il n'avait pu recueillir ailleurs. Il se retrouvait en France, sans avoir pu tenter le suprême expédient d'appeler à l'aide les forbans Almugavares, dont l'heure véritable n'avait pas encore sonné et qui, seulement douze mois plus tard, allaient commencer en Orient cette homérique expédition à laquelle Dieu ne gagnerait rien (1).

A qui parler ? Philippe le Bel, pour toute conquête, s'était emparé de la Flandre depuis un an et ses démêlés avec le pape Boniface VIII le détournaient sans doute de plus en plus de se montrer roi chrétien. Au reste, sa pénurie d'argent allait, disait-on, s'aggravant, et tout en vendant la noblesse à des roturiers, tout en multipliant impôts et maltôtes, plus que jamais il falsifiait la monnaie du royaume... Et les autres rois ne valaient mieux !

De tous les trônes, le moins haïssable était encore celui du roi d'Aragon. Lull fit, sans fatigue, les quelques pas qui l'en séparaient, lui, qui sans y épuiser son énergie, avait parcouru presque tous les pays connus sur la terre. Reçu avec de chaleureuses démonstrations, il exposa sa requête, l'appuya sur de solides raisons d'opportunité, montra que les rois et princes orientaux n'attendaient qu'un signe pour s'élancer. Mais une prudente réponse le replaça brutalement devant les réalités. Qui donc en Europe s'aviserait de lever, seul, des armées pour la Palestine ? La croisade ne pouvait qu'être

(1) Consulter *Expédition des Almugavares ou routiers Catalans en Orient, de l'an* 1302 *à l'an* 1311, par Gustave SCHLUMBERGER, de l'Institut, 1 vol. in-16, Librairie Plon, 1925.

Digitized by Google

générale, universelle. Que pensaient les souverains de France, d'Angleterre, de l'Allemagne ? Etait-on même assuré de l'assentiment de Rome ? Terribles questions auxquelles répondaient d'amères vérités. Partout, c'était le même mur qui barrait l'horizon, la même crevasse qui rendait la route inutilisable ! Qui renverserait l'un, qui comblerait l'autre ?

— Moi seul ! se promettait encore le Docteur Illuminé, devant ce visage royal, hermétique et soucieux, devant cette mince bouche qui s'était refermée sur l'expression d'un doute sans appel. — Moi seul ! Et je retournerai donc frapper de mon bâton, à d'autres portes, jusqu'à ce que je tombe comme une bête usée, dans la poussière des chemins !

***

Contraint pourtant à totaliser des forces physiques avant de se remettre en route, il vécut jusqu'à l'hiver dans ce Montpellier qu'il aimait et où il reconnaissait comme une patrie intellectuelle chaque fois qu'il y rapportait ou ses espoirs en fleurs, ou ses illusions en morceaux. De là, et pour nourrir son savoir comme pour faire diversion à tant de peines, il correspond avec ce théologien Jean Duns Scot, dont la philosophie faisait alors grand bruit et qui devait bientôt se rendre de Paris à Cologne, pour y mourir, encore si peu avancé dans la vie (1). Il lui promet d'aller le revoir sur la montagne Sainte-Geneviève quand il aura accompli un voyage

(1) Jean Duns Scot : né vers 1274, en Angleterre, Ecosse ou Irlande, mort à Cologne en 1308. Etudia la théologie à Oxford, son maître y fut Guillaume Vera. Il vint à Paris, prendre ses grades, d'après les ordres du général des Franciscains.

Digitized by Google

dont il porte déjà la hantise en lui. Où ira-t-il ? Vers quels buts portera-t-il son furieux désir de convaincre ? Il ne le sait point encore, mais ce qui s'impose à sa pensée, ce dont il ne peut douter, c'est qu'un jour, il partira, puisque sa vie ne peut être qu'appels à tous les horizons du monde. Et, de fait, à la saison où les montagnes commencent à tirer, sur leurs pentes basses, des capuchons de neige, il descend à Maguelonne et s'embarque. Il s'est souvenu de Rhodes et une politique complexe s'est peu à peu élaborée dans son esprit. Un jour, il y a bien longtemps, en Palestine, il a reçu la confidence d'un des plus éminents chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le rêve secret de l'ordre était de prendre cette île aux Turcs comme ils l'avaient jadis arrachée aux Vénitiens. Depuis lors, ce projet semblait dormir, mais, naguère encore, chez les Templiers, Lull avait su qu'il n'était point abandonné. Au reste, on ne parcourt pas tant de continents sans recueillir bien des rumeurs et des indices. C'est ainsi que le pélerin devinait que la conquête serait prochaine (1). Sur ces bases, il construisait pour un avenir presque immédiat. Les Hospitaliers, installés tout ensemble à Jérusalem et à Rhodes, c'était comme un pont lancé sur la mer en une arche robuste à laquelle une seconde arche pourrait aisément se greffer, celle qui s'appuierait à la fois sur l'île et sur les rivages de France, d'Espagne et d'Italie. Par là, passeraient les soldats du Seigneur. Par là, une croisade redevenait possible. Il impor-

(1) Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem devaient se saisir de Chypre, en trois expéditions (1304-1308-1309). Ils la gardèrent à peu près deux siècles et la rendirent à Soliman II, le 25 décembre 1522.

Digitized by Google

tait donc de connaître Rhodes, en avant-courrier, d'y rechercher les amitiés sur lesquelles on était éventuellement en droit de compter, d'y parler aux religieux de l'ordre qui déjà, et sans mot dire, surveillaient la place convoitée. Il ne pouvait être indifférent à un ancien Sénéchal de Mayorque, — et puisqu'il s'agissait de guerre, — d'étudier les rivages, les ports, les darses, les ressources utilisables. Ainsi informé, le stratège redeviendrait prédicateur et irait, jusqu'à Jérusalem, offrir ses services encore.

Aussi bien, à peine à terre, Ramón s'inquiète de tout ce qui peut être exploité au mieux de l'entreprise, reconnaît les côtes plates face à la Doride et à la Carie, gravit au flanc d'une montagne qu'achève un plateau bien plus vaste que celui de Randa, découvre même, à Linde, quelques vestiges d'un temple minervien, suppute la production de l'huile, du blé, des vignes, des ateliers où l'on fabrique la toile grossière et aussi le velours, contourne les fortifications, interroge les agas et les janissaires. Il fait, à la fois hardi et prudent, ce que l'on appelle de l'espionnage, mais c'est pour le plus noble des objets. Le temps passe et il n'estime jamais sa besogne complétée. A dire vrai, une inquiétude s'est emparée de lui. Les Turcs semblent bien forts, organisés pour une longue défense. La prétention des « Saint-Jean-de-Jérusalem » paraît plus problématique aux yeux de celui qui la supposait si aisément réalisable. C'est déjà le mois de juillet 1302. L'Infidèle rit insolemment, sur les places publiques, le jour où il apprend les dissentiments de l'Eglise romaine et du roi de France. Philippe le Bel, indifférent aux foudres papales, ne vient-il pas de faire brûler la Bulle *Ausculta fili ?*

Digitized by Google

Lull, dans l'affreux aboutissement de cette querelle entre chrétiens, voit un mauvais présage. Arrivé dans Rhodes avec un renouveau d'espérance, il s'en éloigne, triste et malheureux. Comme un aigle prisonnier dans une cage, il se considère au milieu des peuples, incapable de prendre son essor et de soulever les âmes avec la sienne. Il se heurte et se heurtera à de durs barreaux. Une fièvre s'empare de lui. Il veut aller crier autre part, n'importe où, pour qu'on l'entende et que l'on dise encore : « Il a perdu toute raison. » C'est son devoir, c'est son destin !

Un navire met à la voile pour Malte : « J'irai donc à Malte », résout-il, dans un délire éperdu. La tempête secoue la coque de noix qui l'emporte. Il se raille du vent et il nargue le gouffre. Il sait bien qu'il ne doit pas mourir là, et qu'il faut qu'il atterrisse sur une nouvelle rive de déception, pour boire jusqu'au fond la coupe pleine de fiel et de lie. Il veut que l'on raconte, plus tard : « Ce fut l'absurde vagabond qui, à soixante et onze ans, promenait, sur la terre et la mer, les rêves d'un enfant ! » Il court au devant des nasardes et des sarcasmes, des vaines promesses et des refus. Et puisqu'il est trop certainement préentendu au ciel qu'il doit échouer partout, qu'en toute hâte il ajoute donc à ses déboires et succombe enfin sous leur incroyable fardeau, heureux, quand même, d'avoir été celui qui, contre toutes les raisons humaines, vivait pour rendre vie à un idéal mort !

Malte, — la Maltache des Arabes, — était saturée du parfum des roses et du miel. Lull, en y posant le pied, ne manqua pas de se souvenir que Saint-Paul y avait fait naufrage, en l'an 56. Il se remémora aussi que la guerre, récente encore,

Digitized by Google

avait bouleversé cette île (1). Sans autre désir que celui de rencontrer des âmes dont l'impatience ferait écho à la sienne, il y fréquenta des religieux de divers ordres et ne fut point surpris de leurs réticences sitôt qu'il aborda devant eux le seul thème de conversation digne d'être soutenu. Il les entretint pourtant, sans s'offenser de leurs hochements de tête. Près d'eux et à nouveau contraint par l'état de sa santé, il s'accorda une trêve encore. Et ce n'est qu'aux premiers jours de 1303 que les étudiants de Montpellier s'annoncèrent avec joie le retour de Barbe-fleurie au milieu d'eux. Comme s'il renonçait, il les assura qu'il ne repartirait pas de sitôt. Mais, dans le secret de sa pensée, il se tenait prêt à courir vers la première chance qui s'offrirait à lui, dans quelque capitale ou dans quelque steppe sauvage. Jusqu'en 1304, il rongea son frein, retouchant ses écrits anciens, dressant des plans pour des œuvres nouvelles, l'oreille tendue vers les rumeurs du monde, ne cessant de croire au miracle que plus rien ne faisait supposable. Pour ne point laisser amollir sa foi en l'action, il se refusait le bonheur de rentrer dans Palma, de revoir les siens. Il s'enracinait dans la volonté d'être exclusivement le serviteur de Dieu, et bien qu'il chérît sa famille, il s'imposait la sévère pénitence de ne plus bénir ses petits-enfants avant d'avoir arraché à quelque puissant d'ici-bas la promesse que Jésus-Christ n'était pas tout à fait abandonné de ceux pour qui son front avait été couronné d'épines...

(1) Alors qu'en 1284, les Aragonais de Lorca y avaient défait la flotte angevine et s'en étaient emparés pour la remettre à la Sicile.

Digitized by Google

DIX-NEUVIEME EPISODE

1304.

FRANÇOIS D'ASSISE ET THOMAS D'AQUIN

> En toi, je suis pleinement consolé, parce que tu es, Seigneur, notre rédemption, notre amour et désir, le pain qui restaure et le vin qui réjouit la troupe des anges et les cœurs de tous les saints.
>
> (SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE : *Fioretti*, Chap. 49, par. 20.)

> Puisque le *vrai* tient de plus près à l'être que le bon et qu'il a rapport à la *connaissance* qui est antérieure à la volonté dont le bon est l'objet, il s'ensuit qu'il a *rationnellement* la priorité sur le bon.
>
> (SAINT-THOMAS : *Somme théologique*, Question 16. *De la vérité*, Article 4.)

Rompu, se sentant vieux, l'errant fixé dans Montpellier, partage sa vie entre l'enseignement qu'il donne à la jeunesse et les longues méditations qu'il poursuit sous les poutres de sa chambrette, toute pareille à une cellule monastique. A la suite des mois, et jour sur jour, il a demandé à sa con-

Digitized by Google

science, à son cœur, et à Dieu, ce qu'il doit faire pour harmoniser sa foi agissante et la molle inertie où se complaît le siècle. Et il en est venu à reconnaître qu'il ne pourra jamais plus faire descendre l'Esprit dans la matière, animer un limon pesant qui ne veut plus se laisser pétrir.

Que tenter ? Quel emploi donner à cette sève qui monte toujours dans un chêne pourvu d'une si large ramure qu'elle a prétendu couvrir le monde ? N'était-ce pas orgueil et folie ? Le Créateur voulait-il *cela* de sa créature ? Toute une vie de prosélytisme n'aurait-elle été qu'une immense erreur ? Tant de courage n'aurait-il été dépensé qu'au profit d'une cause périmée ? Jésus lui-même n'était-il pas devenu indifférent au fait que son tombeau restait aux mains des mécréants et n'appelait-il pas les hommes, non plus à la vaine croisade, mais à l'installation de Sa vérité, apaisante, conciliatrice, souveraine guérisseuse, dans les Etats chrétiens, que partageaient la haine et la convoitise ? L'œuvre du croisé n'était-elle pas tout entière en Europe, et les Jérusalems à conquérir, ne fallait-il pas les reconnaître en ces âmes de rois où, pires que le Sarrasin et l'adorateur de fétiches, régnaient l'esprit de conquête, celui de discorde avec les sept péchés capitaux ? Le devoir ? Ne revenait-il point à s'en aller demander le droit d'accès aux portes de tous les palais royaux, à parler aux princes, à leur certifier que s'ils persévéraient dans leurs errements, ils feraient la plus impardonnable offense à Celui de qui ils tenaient la couronne ? Pour un long avenir de siècles, ils embrouilleraient l'écheveau où la civilisation devait trouver les fils dont elle tisserait la plus belle tapisserie, au canevas de l'histoire. Convenait-il d'aller supplier ces puissants,

Digitized by Google

pour l'amour fraternel entre tous les hommes, comme ils avaient été implorés pour la guerre des guerres au service du Très-Haut ! Le temps réclamait-il qu'un apporteur de prophéties se levât, parcourût les nations, montrât la hideuse faute de déchirer le christianisme, avertît que ces conflits entre les pouvoirs temporels et les pouvoirs spirituels ne pouvaient aboutir qu'à de plus grands malheurs, à un morcellement de la communion universelle, peut-être à la ruine de l'Eglise ? N'était-ce pas l'obligation de celui qui avait été repoussé par les Arabes, d'aller crier devant les grands bergers des peuples, en France, en Angleterre, en Allemagne, partout : « Voulez-vous, insensés, détruire l'édifice bâti au cours de treize cents années, et sur ses décombres, voir édifier des schismes qui ajouteront à l'aigreur de vos âmes et qui, jusque dans vos royaumes mêmes, jetteront l'un contre l'autre, front contre front, comme des béliers et des loups, tous les enfants chéris du Seigneur ? Est-ce cette dispersion de votre troupeau, Papes, que vous préparez en vous arrachant l'un à l'autre la tiare et en ceignant sur la robe de Saint-Pierre la cuirasse des capitaines aventuriers ? (1) »

Quelle arme employer pour vaincre l'hydre, dont le véritable nom était Satan ? Comment retourner contre le Démon un combat entrepris au profit du Christ ? Qui définirait la méthode la plus sûre pour enrayer le mal et écarter le péril ?

(1) Ce jour-là, Ramón Lull n'entrevoyait rien moins que les futurs désordres de l'Eglise, la Réforme, les guerres de Religion, l'émiettement de la chrétienté et une multitude de croyances dont l'antagonisme dogmatique devait exercer, *et continue à exercer* une si désastreuse influence sur le libre épanouissement de la civilisation.

Digitized by Google

Et le malheureux Lull, pour la première fois de sa vie, se voyait à la croisée de deux chemins. L'un était celui qu'il avait toujours suivi, choisi, dès sa jeunesse, dès sa première vision de la Vierge, par prédilection de nature, par un irrésistible entraînement de tout lui-même. C'était la voie si radieuse, si constamment printanière, si parfumée de fleurs toujours renaissantes, où s'était avancé, dans l'extase et la joie, le bienheureux François d'Assise, chantre tendre et lyrique qu'emportaient déjà, en plein ciel, les ailes des anges; la voie où la froide logique et l'impassible raison le cèdent à l'élan mystique et à l'amour éperdu ! Sur ce chemin orné de roses et de lys, quels incomparables voyages l'*amant* n'avait-il pas fait aux côtés de son *Ami*, échangeant avec lui ces propos si caressants, si affectueux qui faisaient la route si courte, quelle que fût l'étape, et qui ne fondaient qu'en un seul cœur celui du disciple et celui du Maître ! Par ces avenues qui montent tout droit dans l'azur, les Franciscains s'en allaient, satisfaits, au devant de la Béatitude, comme des enfants chastement amoureux, en répétant, simplement, dans une parfaite humilité, ce que le Francesco des *Fioretti* disait au seigneur Bernard : « Voici que nous avons à présent le conseil du Seigneur ! Allez maintenant, et accomplissez ce que vous avez entendu, et que béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous montrer sa voie évangélique (1) ! »

Encore qu'il eût meublé son esprit de toutes les notions philosophiques depuis et avant Platon et Aristote, de tous les systèmes, de toutes les doc-

(1) *Fioretti*. — « Du frère Bernard de Quintavalle, qui fut le premier compagnon de Saint-François. Chap. 2, paragr. 25. »

Digitized by Google

trines des théologiens orthodoxes et dissidents des âges accomplis, Ramón gardait toujours en lui, comme le trésor le plus précieux, cet inestimable privilège de rejeter loin de sa pensée, lorsqu'il était las de les débattre, tous les problèmes de la scolastique, et de s'absorber, pareil à un adolescent qui ne sait rien des détours et subtilités des casuistes, dans la prière qui récuse tout argument, hormis celui qui les prime tous : « Mon Dieu, merci d'éloigner de moi le goût de la discussion et de la preuve. Il me suffit de croire ! » Toute son œuvre, en dépit de ce qu'elle paraissait contenir de critique et de distinguo systématique, relevait de cet acquiescement, *a priori*, d'une certitude qui, pour être fondée, n'avait point besoin de tant de contrôles ! Et c'est cette joie d'accepter, d'abord, la Foi, *avant tout raisonnement*, qui, dépouillant ses écrits de la glace des théoriciens rigides, y avait mis tant d'enthousiasme chaleureux que chacun de ses livres chantait l'amour, l'allégresse, la vaillance et l'honneur, comme un beau récit de chevalerie !

Sur ce premier chemin, fidèlement suivi jusqu'alors, se greffait tout à coup l'autre route que, dans sa douloureuse perplexité, le voyageur ne pouvait se refuser à voir. Celle-là, au rebours de l'autre, ne conduisait pas à Jérusalem. On n'y entendait pas au loin chanter les cantiques des pélerins ni tinter le heurt des fers de lances contre les armures. C'était une voie tracée au cordeau, à travers un paysage où l'on eût en vain cherché la grâce des molles collines, l'ombre tiède des bosquets, le chant des passereaux, le miroitement du ciel bleu sur les rivières paresseuses, toute la poésie quasi-féminine d'une nature qui se donne pour premier devoir de sourire toujours à son Créateur en ne cessant de le

Digitized by Google

bénir du moindre de ses gestes ! Pas de fleurs, pas de senteurs grisantes, et bien plutôt que l'enchantement du printemps, la pleine maturité d'un automne déjà averti des proches rigueurs de l'hiver. Aucune brise, aucun frémissement sur les eaux. Au contraire, et en toutes choses, les signes évidents d'une mâle fermeté : des rocs solidement enfoncés dans le sol comme pour mesurer également les distances, une sorte d'équilibre préconçu, une géométrie dépourvue de toute fantaisie et qui, logiquement, opposait, à un palier montant, une côte descendante, ou attachait à une montagne escarpée le sentier le plus court et le plus direct pour en atteindre le faîte. Un monde sans joie, tout entier pareil à lui-même, dans la répétition de ses formes rigides et impossibles à modifier, l'une à l'autre enchaînées comme les propositions d'un syllogisme.

C'était la voie de Thomas d'Aquin, le théologien précis et méthodique, l'auteur de la robuste *Somme,* où toutes les sciences humaines rendaient hommage à la science divine. Ce maître constructeur semblait faire fi des joies extatiques; il ne marchait que de déductions en déductions, d'après des principes invariables et constants. Il concevait la théologie à la façon d'un algébriste; il y avançait du connu à l'inconnu, abattant l'objection, devant lui, par un témoignage solide. Cet illustre docteur était mort depuis trente ans (1). Désormais, son nom et son œuvre survivraient dans une gloire à laquelle les siècles ajouteraient. Sur la route tracée

(1) Le 7 mars 1274, dans la 48e année de son âge, d'après Tholomée de Luques, Barthélemi de Capoue et Jacques de Viterbe, ses contemporains et amis. Il fut canonisé en 1323, par le pape Jean XXII.

Digitized by Google

par lui, une multitude de chrétiens s'étaient engagés, avec les Dominicains, nourris de ses synthèses. Jacques de Viterbe, archevêque de Naples, disait : « Je crois fermement et sur ma conscience que notre Sauveur, pour instruire les fidèles, pour éclairer le monde et l'Eglise universelle, a envoyé tout d'abord Saint Paul, ensuite Saint Augustin, enfin, de nos jours, Thomas d'Aquin, après qui je ne crois pas qu'il viendra de semblable docteur jusqu'à la fin des temps. Sa doctrine devient chaque jour plus grande et plus respectée dans tous les lieux et jusque dans les pays barbares. » Thomas était-il donc, plus encore que le Poverello (1), l'éducateur du monde d'aujourd'hui et de demain ? Fallait-il se rallier à lui, revenir sur la prévention qui avait, un jour, fait repousser par Lull, malade et bien soigné par eux, l'offre des Dominicains gênois quand ils conseillaient au Franciscain : « Revêtez notre robe, et restez avec nous ! » Le terrain d'entente était-il donc si inabordable ? Ramón méprisait-il tellement la froide raison qu'il ne pût la concilier avec sa mystique passionnée ? Non certes puisque, pour la raison même, il avait lui-même tant de fois et si gaillardement combattu ! N'admettait-il pas que tout ce qui est perceptible par la raison l'est aussi bien et peut-être mieux que par la foi ? N'inclinait-il pas, en ce moment même, à soutenir ce principe avec plus de fermeté que jamais ? (2). Et quant à

(1) Nom donné à Saint François d'Assise.

(2) En effet, après ses controverses avec Duns Scot, — dont nous reparlerons, — il se risqua à soutenir des points de vue en ce sens, et au point qu'il faillit être inquiété par Rome. Son « erreur » fut d'ailleurs condamnée, plus tard, par le pape Grégoire XI. Nous avons laissé entendre, aux premières pages, qu'actuellement le Vatican ne considère peut-être pas cette condamnation sans possibilité d'appel.

Digitized by Google

Thomas, ne concluait-il pas en ces termes, l'article XIII de sa question XII : *Comment nous connaissons Dieu* : « La connaissance de Dieu que nous avons en cette vie par la grâce est plus parfaite que celle qui nous vient de la raison naturelle (1). » Rien ne s'opposait à la conjugaison de deux « moyens » qui n'étaient assurément pas ennemis et contraires (2).

S'il restait au vieux « Sénéchal du Christ » assez de vie pour concrétiser en actes utiles un si noble espoir, il aurait bien employé son passage sur cette terre. Qui sait même s'il ne trouverait pas là des forces suffisantes pour mener de front l'idéal de sauver l'Europe et de sauver les mécréants ? Qu'un pape soit élevé demain et se place assez haut pour dominer l'immense vilenie du siècle, qu'il rappelle les hommes à la paix et à l'union, qu'il soit assez grand pour être écouté des plus grands, et la raison avec la foi triompheraient ensemble. Alors, une chrétienté apaisée tournerait-elle, *logiquement*, les yeux vers le Tombeau ? Entendrait-elle l'appel de l'Orient ? Qui donc pourrait assurer qu'un tel revirement fût à tout jamais impossible ?

(1) Article XIII : « A-t-on, par la grâce, une plus haute connaissance de Dieu que par la raison naturelle ? »

(2) Ramón Lull ne savait pas que, bien plus tard, et encouragés par les sévères décisions romaines qui frappèrent alors nombre de ses propositions, certain ordre religieux, — qui n'était pas celui des Franciscains, — s'associa aux violences dont furent l'objet tels souvenirs lulliens dont s'offensait l'orthodoxie du clergé séculier, aux Baléares. C'est ainsi que furent détruites, par des réguliers, la plupart des modestes constructions qui, sur le sommet de la Randa, rappelaient le séjour de l'ermite palmasan. La grotte qu'il avait creusée dans le roc n'échappa point à ces navrantes représailles. Nous l'avons vue, ruinée par la main des hommes, et les Franciscains de Nuestra Señora de la Cura ont eu la délicatesse de ne pas vouloir nous désigner « ceux qui avaient commis cette faute envers un saint personnage ».

Digitized by Google

Ainsi Lull, parti des sommets de la métaphysique, redescendait malgré lui dans les plaines de Judée et quoiqu'il se dît déterminé à employer ses forces dernières au salut de ses frères en Dieu, ne renonçait pas à la mission, toujours inféconde, toujours renouvelée, d'aller raisonner l'Arabe et le Juif pour leur démontrer l'inconstance de leurs Fois. En ces longues polémiques avec lui-même, dans Montpellier son refuge et son poste d'observation, il se leurrait pour se consoler, et traînant, d'un pas lourd, sa magnifique illusion avec ses espoirs généreux, sur les remparts de la ville, il voulait se persuader que le fardeau des ans, que le faix des adversités ne sont rien, ne pèsent rien aux épaules d'un Croyant, quand il s'appuie sur un bâton d'où renaissent toujours de petites feuilles vertes, symboles de l'éternelle jeunesse du cœur et de l'esprit.

Digitized by Google

VINGTIEME EPISODE

1304-1306.

DANS LA CHAMBRE AUX LIVRES

Non quæro intelligere ut credam, sed credo ut intelligam; quia nisi credidero, non intelligam.

(Je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre, car si je ne croyais pas, je ne comprendrais pas.)

(St Anselme, théologien, 1033-1109. — *Proslog.* 1.)

Ciselant le *Livre de l'Entendement,* celui de *La Dispute de la Foi et de l'Entendement,* construisant *Le Livre des Démonstrations admirables,* Lull use les jours et les nuits dans une fièvre de création qui l'épuise et l'enchante. Il songe : « Jadis, lorsque j'étais un autre homme, je dévorais ma vie dans les brasiers de l'amour profane et, avant le jour où je vis le sein cancéreux de la Gênoise, j'en étais arrivé au paroxysme des délires sensuels. Je crois qu'aujourd'hui je mène une existence toute semblable, mais pure enfin et où ma fureur d'amant n'a plus qu'un pieux objet. Jamais je n'aimai mon Dieu comme je me vois l'aimer à cette heure. J'en suis

Digitized by Google

au point qui ne peut être dépassé, sinon par l'offre de mon sang au couteau des Idolâtres. N'est-ce point le moment qu'un prodige va me guider vers la voie nouvelle, me hausser par-dessus mon misérable espoir de pélerin toujours déçu ? »

Il attendait l'événement, considérant tous les horizons de la chrétienté, prêtant l'oreille aux rumeurs du monde. Près de Rome, à Anagni, Boniface VIII avait été molesté par Nogaret, puis il était mort (1). Clément V, élu pape après l'éphémère pontificat de Benoît XI, allait se rendre à Lyon. Etait-ce l'intention du Très-Haut qui désignait au trône de Rome cet archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth (2) ? Lull, sans en être convaincu, voulut tenter sa chance sitôt qu'il sût la nouvelle, Montpellier et Bordeaux ! Ce voisinage

---

(1) Suite des démêlés de Philippe le Bel et de Boniface VIII, et dont l'origine remonte à 1296 (impôts mis par le roi sur les églises de France). La querelle apaisée en 1297 se ranime, en 1298, par l'intervention du pontife dans les affaires intérieures du pays. Le roi fait arrêter un évêque, Saisset, de Pamiers, et demande à l'archevêque de Narbonne de le dégrader canoniquement. Le pape menace le roi d'excommunication (Bulle *Ausculta, fili*). Il en résulte un conflit aigu sur le principe de la suprématie des pouvoirs temporels et spirituels. Philippe, le 11 février 1302, fait brûler publiquement la bulle, et convoque les Etats généraux l'année suivante. Le pape, menacé d'un concile général devant lequel Philippe se propose de le traduire, prépare une seconde bulle proclamant la déposition du roi. Celui-ci prévient le geste. Guillaume de Nogaret, Sciarra Colonna, à son service, pénètrent dans Anagni où est Boniface VIII, avec des hommes d'armes et aux cris : « Vive le roi de France, mort au pape ! » Boniface est frappé au visage : encore un peu, il eût été tué par Sciarra Colonna. Les agresseurs sont chassés de la ville par les paysans, mais le pape, alors âgé de 86 ans, ne se remet point d'une telle émotion et, peu de temps après, il meurt. — Son successeur Benoît XI veut le venger par de nouvelles excommunications. Il meurt après un mois de règne, peut-être empoisonné.

(2) Au moment où Ramón Lull composait, à Montpellier, le *Traité du Mystère de la Trinité*.

Digitized by Google

frappait son esprit. Il ne concevait pas que la Providence mît, si près de lui, l'héritier de Saint-Pierre sans qu'elle ne marquât en ce fait, une instruction évidente, un visible devoir d'agir, pour le « Croisé infatigable ».

Il part, chargé de mémoires et de textes persuasifs. Il rejoint sur les routes le pape, s'en fait écouter, encore que distraitement. Avant d'arriver au Rhône, il a deviné que son espoir n'est toujours que fumée. Clément V est une créature de Philippe le Bel ! On n'en peut rien attendre, pour le divin Tombeau. Que va-t-il faire à Lyon ? Recevoir les ambassadeurs de la chrétienté. Délibérer avec le roi de France, sur mille points de politique temporelle et bien que l'on dise : « La tiare et le trône vont se concerter pour secourir les chrétiens dans le Levant ! » Lull, feignant de prêter crédit à un si beau zèle, parle donc d'une levée en masse, d'une croisade africaine : il propose ce qu'il appelle une force militaire et religieuse. Le pape retient sa réponse, et demande, les yeux à demi fermés : « Quelle force ? »

— Les Templiers ! assure Ramón, les Templiers ! Ils n'ont pas la volonté, je le sais, d'agir seuls et sans Rome. Mais si Rome crie « Debout ! » ils se lèveront.

Clément V ne dit rien. Il ne peut rien dire. Les Templiers... (1).

(1) En 1307, les chevaliers du Temple sont arrêtés, torturés et la connivence du pape et du roi de France ne fait, en ceci, aucun doute. Plus d'un historien établit que, si Bertrand de Goth reçut la tiare, c'est qu'il l'achetait en promettant la destruction de l'Ordre militaire des Templiers. Le pape prononça au concile de Vienne, en 1311, la dissolution de l'Ordre. A ce même concile, furent condamnées plusieurs erreurs nées au sein de l'Ordre des

Digitized by Google

***

L'hiver de 1305 ramène Lull à Paris. Dans son désarroi, il considère qu'aux rivages de la Seine, il y a pour lui, des forces à recueillir et des forces à proposer à autrui. Il n'a pas oublié ses longues méditations de Montpellier et cette pensée, qui, à vrai dire, s'est installée en lui : « Ne dois-je point sauver l'Europe d'abord ? »

Par quel moyen ?

Par l'éloquence, par la foi militante, et par des armes de raison.

La raison !... Il en est obsédé. Il a bien vu qu'au fond de lui-même, l'ancien chevalier d'amour divin, l'auteur de *Blanquerna* et du *Libre del Ordre de Cavalleria* se transforme, se modèle, différent de ce qu'il fût, comme une argile où se serait posé un doigt artiste toujours, mais aux ongles durs et tranchants comme des arguments de sèche logique.

Il emporte sous son bras, dans ses caisses, des copies du *Livre de l'Entendement* et de *La Dispute*. Il en veut discuter avec tous et chacun. Il n'ignore pas qu'à propos de ces œuvres hardies, on peut lui déclarer la guerre. Il veut devancer le risque, parler haut le premier, attendre de pied ferme les contradicteurs. Il éprouve le besoin impératif de conférer avec ce Duns Scot qui éblouit les étudiants. Il arrive plein d'ardeur dans la ville où la jeunesse,

---

Franciscains, celle des *spirituels* qui regardaient presque Saint-François comme une nouvelle incarnation de Jésus, celle des *béguins* ou *béguards;* celle des *fraticelli*, qui abolissaient la propriété et déclaraient que tout devait être commun, la famille comme les biens : le communisme au XIV[e] siècle !

Digitized by Google

tout aussitôt, l'acclame. Mais, d'abord, il se ménage une retraite. Il lui faut construire et construire encore ! Thomas d'Aquin a voulu concilier Aristote et le christianisme, la raison et la foi. Son ambition a été de fixer, sur tous les points, l'orthodoxie philosophique et religieuse dans un système définitif. Il a dit qu'il n'appartient pas à la raison seule de démontrer les vérités de la foi. Elle n'en est, déclare-t-il, que le préambule : *naturalis ratio subservit fidei.* Il rejette le nominalisme avec le réalisme platonicien. Il pose ces principes : Dieu n'est pas l'objet d'une connaissance innée ; son existence doit être démontrée *a posteriori.* Remonter à l'infini dans la série des causes secondes est impossible : la nécessité s'impose donc d'un premier moteur. Forme pure et sans matière : tel est Dieu, infini et parfait, principe de tout bien, nullement créateur du mal. L'âme humaine n'est pas périssable ; mais elle n'existe pas avant le corps. Le bonheur dans la possession de Dieu est la fin de l'homme, par les moyens de la foi, de l'espérance et de la charité. Soit. — Cependant, faut-il suivre aveuglément Thomas d'Aquin ? Son absolutisme théocratique effraie. Il interdit le droit de parler et de penser librement en matière religieuse.

Lull, perplexe, se juge, en vraie grandeur, en lui-même, et tel qu'il est devenu. Il porte, quand même, attachées aux épaules, les ailes franciscaines dont les Dominicains ne veulent pas. Mais il n'est plus le Franciscain pur, le prêcheur aux palombes. Un esprit de controverse souffle en lui. Il le croit légitime. Il n'a pas la candeur de le supposer venant de Satan. Dans le *Libre de l'Entendement,* il ouvre toutes grandes les « fenêtres de son âme » à cette bise et ne se plaint pas de ce qu'elle paraisse en

Digitized by Google

troubler la paix. Déjà on lui a dit qu'il frôlait les limites de l'orthodoxie, que son goût d'une liberté dangereuse le portait vers un impuissant essai de théologie rationnelle. Tels de ses ennemis, à Montpellier même, ont bondi devant cette affirmation : « Si elle nous était scientifiquement prouvée fausse, nous quitterions notre foi. » N'était-ce point ce qu'il avait déclaré aux docteurs arabes pour leur démontrer, à la fin, que la leur était insoutenable ? Ne tendait-il point à l'exaltation de la seule Foi en posant, d'abord, cet axiome, absurde en soi, qu'elle pourrait être détruite par la science d'un raisonnement ?

Non, il n'était point coupable envers Dieu, en se tenant sur ce terrain, quoi qu'on lui eût déjà objecté, et quoi qu'on lui fît entendre de reproches, vraisemblablement, et avant peu ! Il continuait, pourvu de cette lance à peine forgée, à faire, en loyal soldat du Christ, la chasse aux Averrhoïstes qui séparaient la raison et la foi en deux domaines distincts, en disant : « Ceci peut être vrai selon la foi, et vrai selon la raison. » Il n'appelait pas que l'auxiliaire de la science pour croire, ce qui eût été hérétique et digne du bûcher : il était le chrétien qui, servi par la foi, *croyait* à l'existence de Dieu et qui, consécutivement, appuyé sur sa philosophie, *comprenait* que Dieu existe. Où paraissait le crime en une si saine méthode ? Quel blâme encourir pour dresser, vers le ciel, un escalier parti de la terre et où les degrés alternatifs s'appellent *Foi, Entendement, Foi, Entendement ?*

Avancer avec bravoure un système ainsi fortement charpenté, souple, élastique et pourtant si stable sur ses bases qu'on n'en pouvait craindre l'effondrement, apporter cette architecture puissante

Digitized by Google

dans le Palais de la Théologie, s'en servir pour écrire une autre *Somme,* moins inexorablement tyrannique et où le droit de penser ne se trouverait pas enchaîné dans un si étroit esclavage... Projet formidable et qu'un Ramón Lull vieillard pouvait mûrir alors, en son cerveau, car l'énormité de l'entreprise n'était que moindre considération pour faire reculer un tel laborieux !...

Rien ne semble plus pouvoir jamais sortir des ténèbres de l'histoire pour nous confirmer qu'en réalité, ce nomade de soixante-quatorze ans eût la tentation d'édifier, sur son œuvre géante, une autre œuvre monumentale qui eût peut-être dépassé la première en ampleur. On ne peut, sur ce point, s'en tenir qu'à l'hypothèse, mais à le voir entrer, si vaillant, dans le Paris de 1305, il est permis d'admettre que cette hypothèse n'est pas invraisemblable. Eût-il donné suite, pratiquement, à cette « ferveur philosophique » qu'il eût perdu le bénéfice de la béatification, et, — lorsque Rome croira le temps venu, — de la sanctification. Mais il eût, agissant ainsi, extraordinairement anticipé sur son époque, mérité le titre de premier annonciateur de Descartes qui, lui aussi, devait se servir de l'échelle aux barreaux solides sous les pieds, en écrivant : « ... Conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, *comme par degrés,* jusques à la connaissance des plus composés, en supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres... (1) »

(1) Mais ni Lull ni son époque n'étaient prêts à concevoir le doute méthodique et à y rattacher cette théorie cartésienne que le jugement est un acte de liberté. La théologie avait encore de longs jours devant elle !...

Digitized by Google

⁂

Nous espérons bien que le lecteur d'un ouvrage tel que celui-ci ne ressentira aucun ennui à suivre Lull dans ses aventures de philosophe et ne reprochera pas à l'auteur d'avoir scrupuleusement étudié cette phase toute intellectuelle avec autant de respect qu'il en mit à retracer les épisodes d'une autre période d'une vie, où le romanesque et le sentiment tenaient une plus large place. Nous avons vu les pages de notre livre, brusquement, perdre cette senteur de péché qui pouvaient leur concéder, près de beaucoup, un agrément particulier. Nous fûmes témoin d'un profond revirement, dans une existence qui semblait composée pour servir de matière à un littérateur tout juste épris de galanteries. Nous nous sommes tout-à-coup aperçu que nous avancions dans une atmosphère éthérée et, de plus en plus, saturée de ce que l'on qualifie l'odeur de sainteté. Nous pûmes assister à quelques combats où l'amour au service des sens n'intervenait plus, mais où l'amour pour la dévotion de Dieu entraînait le combattant sur des champs de bataille bien différents des alcôves où il avait eu Cupidon pour écuyer.

Nous le retrouvons cette fois, redescendu dans la lice, plus passionnément chrétien que jamais, nullement satisfait de lui-même et de ses convictions après les avoir pourtant répandues en tant d'œuvres, et depuis tant d'années. Il faut que l'on se résigne à assister à un nouveau soubresaut de cet étonnant caractère qui s'acharne vers la perfection, à travers les obstacles et les entraves et qui, jusqu'à la dernière minute où il aura conscience de lui-même,

Digitized by Google

luttera toujours pour le Mieux et pour le Plus-que-parfait.

Il est donc tout indiqué d'accompagner fidèlement Ramón Lull dans ces sentiers de philosophie où, à cette heure, il se plaît tant à aventurer son goût de la Connaissance, tout comme nous l'avons suivi pas à pas lorsqu'il errait chez les Musulmans pour les amener au Christ, ou vagabondant chez les belles pour s'en assurer la conquête. Si l'on a bien compris que cette biographie n'est point faite pour amuser la curiosité égrillarde des amateurs de récits exclusivement descriptifs des élans et des péchés de la chair, on entrera avec confiance, derrière le Palmasan errant, chez Duns Scot, le *Doctor Subtilis*, pour y entendre parler de doctrines, d'hérésies et de dogmes stricts, puisque aussi bien Lull n'est plus docile qu'aux élans de son esprit, amoureux de sublimes vérités, dût-il, en les cherchant, pécher autant que s'il harcelait encore quelque adorable Ambrosia de Castello.

Scot avait alors 32 ans. Il lui restait deux années à vivre. On l'appelait le *subtil* parce que nul n'eût pu l'être plus que lui. Qui donc, en effet, eût su, avec autant d'art, critiquer les démonstrations insuffisantes ? Il accueillit son vénérable visiteur avec une effusion sincère. Dans le quartier des Ecoles, il s'était choisi, au fond d'une ruelle, un logis silencieux et peu sain. L'air et la lumière ne tombaient dans la chambre que par un étroit châssis. La lampe, en ce lieu isolé des bruits du monde, était allumée tout le jour et souvent toute la nuit. Le voyageur qui avait respiré sur le sommet de Randa, sur les libres mers, aux déserts africains, dans les forêts de l'Inde, au milieu des étendues de l'Asie nordique, crut, au premier pas, perdre connaissance

Digitized by Google

entre ces quatre murs où était ménagée une niche pour une étroite couchette et qu'encombraient, sur quarante rayons, des copies d'ouvrages anciens et contemporains, autant dire innombrables.

Toutefois, il sut, sans rien laisser deviner de son malaise, s'accommoder des circonstances, et assis sur une chaise de paille, se convainquit en peu d'instants qu'il était en présence d'un des hommes les plus extraordinaires et les plus admirables de son temps. Tout de suite, comme s'ils se connaissaient de longue date, ils avaient abordé les hauts problèmes. Par leurs travaux, n'avaient-ils pas, au reste, pénétré dans l'intimité de leurs âmes ? Les livres, depuis longtemps, avaient rapproché Scot et Lull. Ils ne perdirent pas un instant à se mesurer. Tous deux savaient leur taille et leur valeur. L'essentiel était de traiter des questions de l'heure, celles qui semblaient aussi pressantes au septuagénaire barbu et robuste qu'au jeune philosophe imberbe et blême, rongé déjà par la maladie qui l'emporterait bientôt.

Sur une table restait ouvert un ouvrage que Ramón ne voyait pas pour la première fois. Il en avait apprécié la substance en une copie qui trouvait toujours place, depuis deux ans, dans ses modestes bagages de coureur de routes : *Grammatica speculativa : in universam logicam questiones,* à tous égards, méritait cet honneur, non moins que le *Tractatus de rerum principio,* le *Tractatus de primo principio,* et la *Theoremata subtilissima* qui, signés de la même main fiévreuse et pourtant si calme, reposaient sur une étagère, à l'aplomb même du châssis d'où coulait, sur les choses poussiéreuses, un jour mélancolique et gris.

Ils dialoguaient, heureux, tout autant, des points

Digitized by Google

de contact de leurs pensées que de leurs désaccords. Lull venait de raconter sa première vision de la Vierge. — Je la vis aussi, et une fois, révéla le théologien. J'était très jeune, et mes maîtres me croyaient stupide. Ils me rejetaient au dernier banc, comme niais et incapable. Je la priai. Elle se présenta à moi. Je lui demandai l'intelligence. Elle dit : « Tu la possèdes. Sers-moi. » Dès ce moment, mon intelligence s'éveilla. »

Et maintenant ils riaient d'un plaisant souvenir. Quelques années auparavant, Lull étant à Paris, et Scot y enseignant déjà, le vieil homme, sans se faire connaître, s'était glissé au premier rang parmi les disciples du jeune maître. Et celui-ci, voyant cet être de misérable aspect, croyant qu'un paysan avait fait méprise en se mêlant aux écoliers, avait cru le déconcerter en lui jetant, sans préambule, cette insidieuse interrogation : « *Dominus, quæ pars ?* (1) » Ce à quoi Lull avait répondu, sans hésiter une seconde et au grand étonnement de Duns : « *Dominus non est pars, sed totum* (2). »

Ils ne parlèrent que peu de leurs voyages, quelque désir qu'eût le docteur subtil de s'entendre reconstituer les étapes d'une longue carrière d'apostolat. Au surplus, une parenthèse les jeta soudain dans le champ philosophique, lorsque Scot rappela qu'en 1300, il avait longtemps commenté Aristote et Jean Lombart, à Oxford, devant 30.000 auditeurs !

Lull exposa la doctrine du *Livre de l'Entendement.*

(1) « Dieu, quelle partie ? » Façon simplifiée de dire : « Dans quelle partie de l'enseignement théologique est-il traité de Dieu ? »

(2) Lull, dédaignant de répondre *sur le fait*, avait répliqué par cette vérité : « Dieu (Le Seigneur) n'est point *partie*, mais il est le *tout*. »

Digitized by Google

Son « ami », qui était resté impassible, sourit enfin, et dit : « Vous venez donc ajouter un maillon à la chaîne de ceux qui veulent concilier la raison et la foi. Saint-Anselme, le scolastique platonicien, se contentait de dire : *credo ut intelligam*. Je crois pour comprendre. Pour lui, vous le savez, la foi était nécessaire à l'intelligence. Thomas, le scolastique péripatéticien, était moins ambitieux. A son sens, la raison conduit à la foi après l'avoir préparée, mais elle n'en démontre pas les vérités. Tenez, ouvrons la *Somme*. »

Scot s'inclinait, maniait le livre avec l'aisance d'un initié qui en eût connu toutes les pages : « Lisons, dit-il, la question 32 et son article 1^er^. On y apprend que vouloir prouver la Trinité par la voie naturelle serait déroger à la foi. Ce texte suffirait à établir que Thomas n'a pas réconcilié la foi et la raison. Plus tard, on en conviendra mieux encore qu'aujourd'hui. »

Il repoussait la *Summa theologiæ*.

— Voyez-vous, mon Maître, nous souffrons tous beaucoup ; les disputes font grand mal et nous serons tous morts avant que ne règne l'ordre entre les nominalistes, les réalistes et les conceptualistes (1). Disons tout bas que c'est le propre de la philosophie de conduire tous ceux qui l'aiment à se déchirer comme des chiens.

---

(1) *Nominalisme*. — Les individus sont des réalités. Les idées générales ne sont que des mots. Le principe de certitude ne repose que sur les sens. La science n'a qu'une valeur toute relative. La raison impuissante ne peut être conciliée avec la foi.

Réalisme. — Admission de la réalité des idées générales et de leur existence antérieure aux choses. Les universaux (*a*) n'ont pas une existence substentielle en dehors des choses : ils existent dans les individus et par eux. Plus simplement dit, le réalisme ne voit

Digitized by Google

— Comment vous placez-vous, au milieu d'eux ? Je le sais, mais je désire me l'entendre redire par vous.

— Je relève le réalisme que l'on a voulu renverser, et je suis suivi. Les universaux, c'est-à-dire les genres et les espèces, je les reconnais, *a priori*, comme des réalités dans l'esprit. Je dis donc : « L'universel est un être réel. » Et je suis absolu en ajoutant : « L'universel est le seul être réel : les individus ne sont rien. » Vous jugez ainsi que mon réalisme n'est pas, entier, celui de l' « école ». *C'est le mien.*

— Et les idées, Maître Scot ?

— J'en distingue deux classes, les sensibles, toutes contingentes, et les absolues.

— Comment accordez-vous les sensibles et la science ?

— A la vraie science, elles ne peuvent apporter aucune base.

— Mais le témoignage des sens ?

— J'en écarte la certitude.

— Les absolues ?

— Ce sont les seules qui soient réelles.

— Elles s'imposent donc à la raison ?

---

que réalité dans l'univers, et il trouve dans la raison seule son critérium de certitude.

a). — Universaux : ce qu'il y a de commun dans les individus d'un même genre et d'une même espèce (*Logique*).

Conceptualisme. — Combat l'un par l'autre les deux autres systèmes. Il prend au nominalisme l'axiome : « Rien n'existe, sinon le particulier et l'individu », pour l'opposer au réalisme, puis se servant du réalisme contre le nominalisme, il atteste que les arguments ne sont pas de purs mots, car alors ils ne seraient *rien*. Quant aux universaux, les conceptualistes les tiennent pour des « conceptions » de l'esprit.

Digitized by Google

— Oui, et au point qu'elle les estime incontestables.

— Comment concevez-vous la réalité des notions générales ?

— Comme entités.

— Qu'appelez-vous entités ?

— Ces idées absolues dont je viens de vous parler, ces types éternels qui résident dans l'intelligence divine.

— Mais la raison peut-elle les expliquer, ces idées absolues, ces entités ?

— Elle en est bien incapable, Maître. Non seulement la raison ne peut pas démontrer les vérités révélées, l'Incarnation, la Trinité au sujet de laquelle j'ai rouvert, il y a un instant, la *Somme* de Thomas, mais encore elle n'entend rien, et ne peut rien entendre, à la création du monde, à l'immortalité de l'âme. L'âme est une force en acte, qui a conscience d'elle-même et en elle-même. Elle est un terme de la création.

— Et avant son hymen avec le corps ?

— Elle possède déjà sa particularité.

— C'est donc elle qui définit l'individu ?

— Oui, comme entité positive. Ici, je ne récuse ni Thomas, ni Platon.

La lampe pâlissait, faible point lumineux au milieu de la grisaille crépusculaire qui peu à peu enveloppait les philosophes. Ils oubliaient le monde, s'entretenaient de l'individu, dans sa matière ou substance, dans sa forme, et dans le composé de ces deux éléments. Ils traitaient de la liberté de l'homme devant la volonté de Dieu. Ils considéraient aussi la liberté de Dieu et s'accordaient à admettre que Thomas avait tort en prétendant que « Dieu trouve dans son intelligence les lois de son

Digitized by Google

action, car, ce serait le soumettre à une sorte de destin (1) ».

La nuit était tout à fait venue qu'ils discutaient encore à propos de Bonaventure, le cordelier, le Docteur Séraphique et qu'ils prévoyaient de bien grandes querelles, au spectacle de l'antagonisme, déjà si manifeste, des Dominicains et des Franciscains. Le captieux dialecticien, — *omnibus sophistis argutus magis atque captiosus,* devait-on graver avant peu sur sa pierre tombale, — retenait Ramón Lull dans les mailles d'un filet tissé d'une fine mais incassable soie dorée. Leur amitié croissait de seconde en seconde. Ils se promettaient de lutter côte à côte, pour l'Immaculée-Conception, puisqu'il était dit qu'en Sorbonne, des adversaires se proposaient de rouvrir le débat où ils avaient été tant de fois battus (2).

(1) P. JANET et G. SÉAILLES, *Histoire de la Philosophie*, page 1003

(2) Pour ajouter à ce qui fut dit, épisodiquement, au cours de cet ouvrage, concernant le dogme de l'Immaculée-Conception et les controverses qu'il souleva, rappelons que Tertullien et Origène disaient que la Vierge avait enfanté comme toutes les femmes, mais sans homme. Saint-Basile, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Chrysostome, Saint-Cyrille d'Alexandrie la considéraient comme affectée de l'imperfection humaine. L'Eglise grecque répudia d'abord la doctrine de l'I.-C., née avec Paschase Radbert, abbé de Corbie (844-881), en son traité *De partu virgini*, où il établit qu'elle n'avait pas péché. C'est l'opinion de Saint-Anselme de Cantorbéry (1033-1109), en son œuvre *Cur Deus Homo* ».

Duns Scot, franciscain, professe que l'Immaculée-Conception est admissible, probable en soi, possible à la toute-puissance de Dieu, mais reconnaît que cette doctrine n'est pas généralement admise. Son opinion devient le dogme des Franciscains, de même que celle de Thomas d'Aquin fait dogme, — à l'époque, — pour les Dominicains : « Elle a été sanctifiée dans le sein de sa mère. Le foyer de la concupiscence est resté en elle, jusqu'à la conception du Fils de Dieu, moment auquel il a été totalement détruit. Elle n'a jamais commis ni péché mortel ni péché véniel. Le Christ a été conçu sans que la pureté de sa mère fût altérée. Il n'a pas porté atteinte à la virginité de sa mère en naissant. Elle a conçu et enfanté étant vierge et est restée vierge après l'enfantement, etc. » (*Somme*, Questions XXVII et XXVIII, *passim*).

Digitized by Google

Et dans le plan des réalités, le maître à la barbe fleurie trouvait près de ce docteur si jeune un enseignement qui, bien que cruel pour son indéfectible espérance, le réconfortait. Scot ne croyait pas urgent le devoir d'aller convertir les Infidèles. Il approuvait la grandeur, la noblesse du martyre, mais certifiait que le plus pressant labeur attendait l'ouvrier du Seigneur, dans le sein de la chrétienté même.

Lull soupirait, en s'entendant redire ce dont il avait été obligé de convenir, humilié, en s'écoutant penser depuis un an. Mais il songeait qu'à Paris, et près d'un tel compagnon spirituel, il servirait bien les desseins de la Providence, jusqu'à ce qu'elle disposât de son dévouement, toujours prêt, sur tel autre terrain qu'elle aurait la générosité de lui désigner.

Dans la rue, passait, bruyant, roulant des invectives et des chansons, le flot des écoliers descendant de la studieuse montagne. Les maîtres, souriant de cette allègre et juvénile rumeur, et oubliant toute métaphysique, ne songèrent plus qu'à la beauté de la vie toujours renaissante, à ce perpétuel soleil levant qu'est la jeunesse, et, dans l'obscurité de la chambre aux livres, tous deux si proches de leur tombeau, se donnèrent l'accolade.

Digitized by Google

VINGT-ET-UNIEME EPISODE.

1306.

LA FOIRE DU LENDIT

Reyna ! Aquella sciencia qui més val en lo mon es teologia, car per teologia ha hom conexença e amor de vos e de vostre fill e vé hom a perdurable repos; aprés teologia es filosofía la millor sciencia del mon, car per ella ha hom conexença de la entitat de les coses e de lures proprietats e natures, e filosofía es lo mirall en que teologia relúu et significa et demostra sa semblança.

(Reine ! Cette science qui vaut le mieux au monde est la théologie, car par théclogie, l'homme a connaissance et amour de vous-même et de votre fils, et l'homme atteint un durable repos; après théologie, philosophie est la meilleure science du monde, car par elle, l'homme a connaissance de l'entité des choses et de leurs propriétés et natures, et la philosophie est le miroir où se considère la théologie, et par lequel elle signifie et démontre son visage.)

(LIBRE DE SANCTA MARIA, Chapitre 16 : *De la valeur*, paragraphe 9.)

Ce furent, pour Ramón Lull, quelques mois de bataille joyeuse. Avec Scot, il tenait vaillamment tête, du haut de la chaire, à des contradicteurs divers et nombreux. Les jeunes gens se pressaient dans

Digitized by Google

les salles trop étroites et la griserie de la scolastique, chaque jour, s'emparait des disciples et des maîtres.

Le vieillard se plaisait à Paris, la ville des 33 paroisses et des 4.000 tavernes, et il en connaissait, autant dire, toutes les rues, les ruelles et les culs-de-sac, aux alentours d'Outre-grand-pont, d'Outre-petit-pont, et dans la Cité. Sans redouter les fatigues de l'âge, avec ses « apprentis théologiens », il parcourait tous les quartiers, éloigné de son logis par des causeries et controverses interminables, au milieu d'une jeunesse dont il était l'idole. Ses auditeurs ne le quittaient qu'au pied de sa maison, rue aux Escrivains, qui ouvrait dans la rue de la Harpe. Alors, comme il s'engageait dans le passage exigu, ils l'acclamaient encore, et leur hommage se prolongeait alors qu'il avait déjà monté la vis tournante et inséré sa grosse clé dans la serrure.

Cependant, il n'était pas dans la nature du « vieux prêcheur » de considérer jamais sa vie comme ayant atteint son but. L'agrément même de l'existence combative qu'il menait en France reportait souvent son esprit vers d'autres luttes, moins aisées, singulièrement plus périlleuses. Il était loin d'avoir fait table rase de ce qu'il vivait jadis, l'évangélisation, le voyage au service de Dieu, et, devoir suprême, l'appel à la Croix. Il savait qu'il ne pourrait faire déferler toute la mer chrétienne sur la rive sarrasine, mais ne se défendait pas du scrupule, renaissant et tenace, qui l'incitait à se souvenir de la beauté du sacrifice inutile, et de tout ce que pouvait contenir de sagesse l'acte, en soi-même déraisonnable, d'aller, seul, délivrer Jésus !

Il tenait cachée cette perplexité, ce désir de retourner aux chemins délaissés. Et Duns Scot,

Digitized by Google

brillant, irrésistible, exerçait sur son âme une action telle qu'il revenait toujours, après examen de conscience, à la nécessité de ne point se séparer encore d'un tel animateur.

Certain soir de mai 1306, Lull reçut un terrible coup au cœur. Son « ami » décidait de quitter Paris, pour aller enseigner dans les Flandres, quelques mois avant de rendre visite à des Allemands, théologiens et philosophes, soucieux de s'entendre éclairer par lui, sur tout un ensemble de points essentiels. Ce départ, brusquement résolu et sitôt effectué, laissa le champion de l'Immaculée-Conception dans un grand désarroi. A des signes physiques qui ne le trompaient pas, il comprenait qu'il ne reverrait plus le *Doctor subtilis*. Quand il se retrouva seul dans sa chambre où, si souvent, Duns s'était attardé, devant une pauvre chandelle, en des conversations éblouissantes, l'errant regarda son fidèle bâton, dont il ne s'était jamais séparé, et, à travers la muraille, considéra, un long instant, le vaste déploiement d'un rivage rocheux, calciné de soleil, où se dressaient des coupoles blanches et des minarets fuselés.

Plus d'une semaine, il s'enferma, rouvrit ses livres anciens, évoqua ses pieuses aventures d'autrefois. Des étudiants, inquiets, vinrent aux nouvelles. Il les accueillit, leur promit de reparaître bientôt dans leurs classes, les bénit en songeant à ses petits-fils, mais ne leur dit rien de ses secrètes pensées. La détresse où il se voyait, la claustration prolongée, les mauvais repas que lui préparait une voisine presque aussi âgée que lui, tout contribuait à nuire à sa santé. Le 5 juin, il se coucha. Non qu'il fût malade, mais il se sentait vide d'énergie, incapable

Digitized by Google

d'opter, accusant sa vieillesse de rompre, en lui, et un à un, les ressorts de l'action effective.

C'est dans cet état déprimé que le trouva Guillaume d'Ockam, ce même jour. Ils se connaissaient bien et le Baléare estimait cet Anglais, élève de Scot, longtemps son disciple fervent, aujourd'hui son contradicteur. D'Ockam avait voulu savoir pourquoi l'on ne rencontrait plus le Maître partout où il était choyé et attendu. Assis près du chevet, il fut éloquent et sut restaurer quelque confiance chez le rude athlète, un instant abattu. Lull admit, en écoutant le rénovateur du nominalisme, qu'un tel abandon n'était pas digne de son caractère, mais, cette fois, il exposa l'intimité de sa pensée, et dépassant de beaucoup le fait qui, apparemment, motivait ses soucis, en vint, presque malgré lui, à sa grande surprise, à découvrir au fond de sa pensée, les motifs, encore inaperçus, de son découragement.

Pour tout dire, ce n'était point uniquement la passion de s'en aller chez les mécréants qui le harcelait. La raison profonde, la cause-mère de son malaise, prenaient une autre forme. Il s'apercevait qu'écarté de lui ce magnifique flambeau qui s'appelait Duns Scot, une autre lumière s'éveillait dans sa conscience, une clarté soudaine dont il n'eût jamais pu croire l'existence possible, une sorte de lueur crue qui éclairait brutalement la foule des théologiens du temps, l'armée des casuistes, l'amoncellement de leurs ouvrages et de leurs thèses, et qui lui montrait, malgré toutes ses richesses et ses splendeurs, la vanité et peut-être le néant de toute scolastique. Se trompait-il ?... Cette révolution quasi instantanée, en son jugement, était-elle conséquence de son amer déboire ? Déraisonnait-il en dépréciant

Digitized by Google

ainsi ce dont il avait écrit, au *Livre de Sainte-Marie* : « c'est la science des sciences » ?

— Je vieillis, Guillaume d'Ockam, répéta-t-il à deux reprises.

— Non, certes, Maître, répliquait le jeune philosophe. Il me semble plutôt que vous rajeunissez.

— Et comment donc ?

— Je ne vous le dirai pas aujourd'hui. Il est tard. Vous êtes fatigué. Mais voici que s'approche la Fête du Lendit : c'est le 12 juin que les étudiants s'en vont à la plaine de Saint-Denis avec le recteur. Je viendrai vous chercher.

— C'est loin.

— Vous ne craignez pas les distances, puisque vous prévoyez d'aller à Tunis. Et puis, nous aurons des mules ou des chars à bancs. D'ici ce jour, promettez-moi de sortir de ce nid de hibou, d'aller vous chauffer au soleil sur le bord de la Seine. En nous portant au Lendit, je vous dirai pourquoi vous voilà plus jeune qu'il y a un mois.

-- J'irai donc.

— Bonne parole. Et prions Dieu qu'il nous donne beau temps pour la fête des parchemins !

⁂

Notre unique intention ne serait-elle pas d'écrire la vie d'un saint apôtre, que l'occasion nous serait précieuse pour tracer un tableau pittoresque des plaisirs de la jeunesse studieuse, au commencement du XIV^e^ siècle. Il est à peu près certain que l'on nous en saurait gré et c'est là ce qui nous rend si pénible le devoir d'avertir que, si l'on veut bien connaître ce qu'était, alors, le fameux Lendit, on

Digitized by Google

sera obligé d'aller en chercher la description dans de nombreux ouvrages, conçus essentiellement comme des romans, et où plus d'un auteur a reconstitué cette fête en puisant dans les documents d'époque les plus colorés, voire même en y ajoutant des accents vifs... et personnels.

On sait bien que nous nous proposons un autre objet et qu'il faut oser séparer les jolies, — trop jolies aquarelles, — de la fiction et les eaux-fortes, — trop sévères eaux-fortes, peut-être, — de l'histoire. Tout au plus, ne nous refuserons-nous pas le plaisir, auxiliaire utile, de quelques « touches » de paysage ou de mœurs, qui tiennent étroitement à l'action et qu'un historien, exagérément rigide, n'éliminerait pas de son récit sans le démunir d'une partie de son ornement.

⁂

Ils s'étaient mis en route d'assez bon matin, pour éviter l'encombrement des rues, l'inconvénient des foules qui se dirigeaient vers la plaine. En se montrant si prudents, ils perdaient l'agrément d'un spectacle que beaucoup de Parisiens recherchaient tout d'abord, celui du départ des écoliers, entourant le recteur de l'Université sur la montagne Sainte-Geneviève. C'était renoncer à l'un des aspects les plus beaux de la réjouissance, mais on ne saurait être partout. Lull et d'Ockam se privaient donc de la cavalcade du premier moment et de ce tapage traditionnel qui, en manière d'hommage, accueillait le maître des maîtres, lorsque, sur sa mule, il apparaissait en chape rouge, coiffé du bonnet doctrinal, entouré de ses doyens, procureurs et suppôts.

Digitized by Google

On retrouverait tout ce monde au Lendit et de façon à n'être point incommodé par l'affluence, car d'Ockam avait pris soin, eu égard à l'âge de son compagnon, de s'assurer d'une fenêtre, dans certaine maison muée en auberge pour la circonstance, et d'où, appuyés au balcon de bois, ils pourraient voir évoluer les cortèges et s'amuser tout le populaire, de très haut, comme il convient à des philosophes.

Ayant, en vérité, tout prévu pour faire la promenade agréable à son malade déjà presque guéri par ses soins, l'Anglais, pratique, avait loué, la veille, deux bons chevaux qui s'étaient rangés sous les encorbellements, devant la maison de Ramón, un peu après l'aube. Le vieux Sénéchal, et sans manquer l'étrier, se mettait aussitôt en selle, et avec une assurance où l'on pouvait trouver la preuve qu'il s'y tiendrait fort bien, à l'aller comme au retour. Cette petite expédition au pays de la bonne humeur lui faisait grand bien, moralement. Il le dit à Guillaume le nominaliste, comme ils croisaient les rues de la Pelleterie et de la Lanterne, avant de s'engager, pour passer le grand bras, sur la planche de Mibrai. Il lui était agréable de se sentir fouetté au visage par l'air frais, bien que la journée s'annonçât chaude, et il approuvait entièrement l'idée de gagner Saint-Denis, les premiers.

Quand ils eurent remonté la rue des Arsis, ils prirent soin de tourner par la rue de la Buffeterie, pour déboucher bientôt dans la rue Saint-Denis, qui les conduisit, droite comme un syllogisme bien fait, jusqu'à la porte du même nom. De là, laissant à leur dextre le Bourg-l'Abbé et la chapelle du Saint-Sauveur, ils s'orientèrent aisément à travers les campagnes et neuf heures n'avaient pas sonné qu'ils touchaient déjà le terme de leur court voyage.

Digitized by Google

Les chevaux bien enfermés et la clé en poche, par crainte des voleurs, ils montèrent dans la chambre retenue pour eux et se mirent à la fenêtre dont le cadre se décorait d'un rosier tout chargé de pétales pourpres, car c'était, pour lui, la saison de remercier Dieu de ses dons par ses couleurs et ses parfums.

— Serons-nous mal ici ? demanda Guillaume.

— Nous y serons très bien, attesta Ramón en respirant une rose qui se penchait vers lui. Et maintenant, dites-moi pourquoi je suis plus jeune qu'il y a un mois.

D'Ockam ne répondit pas dans l'instant même. Il feignit de s'intéresser aux travaux d'ouvriers qui, tardivement, et avec une grande fièvre, dressaient des mâts à peu de distance, tandis que des marchands de parchemins assuraient avec des pieux la solidité de leurs petites boutiques alignées comme des jouets d'enfants. Après quelques minutes seulement, il parut sortir d'un rêve amusé et dit :

— Vous êtes plus jeune, mon bon Maître, parce que vous êtes en bon chemin pour en finir avec toute la scolastique.

Lull sursautait :

— Que signifie ceci ? Est-ce entendre que vous la jugez entièrement inutile ?

— Oh ! non pas entièrement, mais il faut nous accorder là-dessus. Vous avez souffert par elle, comme tous ceux qui ne sont pas tout à fait éblouis par le miroir du *distinguo*. Vous avez pensé qu'elle pourrait être un exercice quelque peu oiseux et qui détache le vrai philosophe de sa mission.

— J'en conviens, mais je ne puis me résoudre à la tenir toujours pour néfaste.

— Eh mais ! Elle ne l'est pas tant qu'on puisse la dire le grand fléau du genre humain. Pourtant,

Digitized by Google

vous avez bien senti qu'elle est désormais malade, puisque vous en êtes venu au doute méthodique, si bien que les Dominicains vous ont, en Sorbonne, semoncé assez vertement.

Lull se souvenait. Depuis six mois, on le chicanait pour ses propositions du *Livre de l'Entendement*. On était allé même jusqu'à le menacer des foudres de Rome. On lui tenait rigueur parce que, dépassant les limites de la scolastique permise, il avançait, disait-on, en cette œuvre et dans ses propos quotidiens, des arguments que l'on considérait comme des offenses au dogme formel. Il s'irritait, à chaque attaque, de voir ainsi méconnaître le droit de discuter en dehors de certaines frontières. Il protestait contre ces tyrannies. Il en appelait témérairement à la liberté. Après avoir été en retard sur son temps, lorsqu'il voulait conduire les peuples au Sépulcre, il se mettait dans le cas de le devancer en prétendant, à divers égards, et bien timidement, affranchir la philosophie.

A son compagnon, il rappela ces joutes récentes et lui demanda : « Est-ce de cela que vous voulez parler ? »

— Oui, consentait Guillaume, et de bien mieux encore, qui vous dépasse, quelque grand que vous soyez parmi nous. Ramón Lull, l'avenir ne le verra peut-être pas très clairement, mais en écrivant l'*Entendement*, vous avez servi les philosophes des siècles futurs. Vous avez marqué le moment où l'on commence à secouer le harnais et à mordre le frein. N'eussiez-vous fait que cela, que vous seriez grand déjà.

— Expliquez-vous.

— Je m'explique. Vous avez écouté Scot, qui est le Docteur irrésistible. Mais il y a de la magie

Digitized by Google

dans ce qu'il dit et c'est pourquoi vous avez subi le charme. J'ai passé par là. Je fus son élève. Je ne le suis plus. Je l'ai quitté, avec violence, comme on s'arrache d'un amour. Il le fallait. Je ne demande maintenant qu'à vivre pour m'arracher de moi-même, et m'élever plus haut que je ne suis en ce moment, au-dessus de moi-même. J'y parviendrai, je l'espère. M'expliquer, Maître ? Ah ! c'est difficile. Partons d'une base qui tombe sous le sens. Les temps sont changés, n'est-ce pas ? Vous avez eu une âme qui était sœur de l'âme de Louis IX, et, aujourd'hui encore, vous voulez mourir en Afrique, aussi martyr qu'il y fut un saint. Vous n'écoutez en ceci que votre seule foi et votre conscience. C'est louable. Cependant, les Etats, et surtout la France, ont changé de face et d'âme. Philippe ne rêve que loi, justice, finances, administration : nous allons vers le triomphe des légistes. Les scolastiques voient la fin de leur règne.

— Vous le pensez vraiment ? Comment le pensez-vous ?

— Je le pense ainsi. Quelle est la politique du roi, des rois d'aujourd'hui, des rois de demain ? Une vaste tentative pour exploiter l'Eglise au profit de la royauté. L'Eglise a bientôt tout perdu, malgré sa puissance apparente, avec sa folle prétention à la domination universelle. C'est elle qui a détourné les princes de la Croisade. Ils ont assez à se défendre contre elle : ils n'ont plus le loisir de la défendre contre les idolâtres. Eux et leurs légistes ne veulent plus faire de l'Eglise que la pensionnaire des trônes.

— Que devient la scolastique, objet de notre entretien, en ceci ?

— Je ne la perds pas de vue. Le pape Clément V

Digitized by Google

s'est installé l'année dernière, en Avignon, sous la sujétion du roi de France.

— Eh bien ?

— Ecoutez-moi. C'est un signe. Les cours deviennent rebelles à la loi pontificale qui se laisse éloigner de Rome et tenir en laisse par un prince temporel. Voilà le fait. Quelles conséquences entraîne-t-il ? Demain les philosophes suivront les conducteurs de peuple. A l'heure présente, ils subissent l'autorité des bulles, les disciplines dogmatiques. Bientôt, ils penseront en dehors de Rome, libres, et ils construiront des philosophies dépouillées de scolastique, au risque du bûcher et de l'excommunication. Mais qu'importe le fagot et l'interdit !... Nous ne nous en tenons point à ces contingences. Ce que nous devons reconnaître, vous et moi, — deux théologiens, — c'est que la philosophie veut faire éclater les liens où elle est prisonnière. Souvenez-vous ! Pétrarque, il y a deux ans, a commencé à attaquer l'abus de la syllogistique. Il raillait ceux qui étudient comment on évite l'erreur, et non comment on recherche la vérité. C'est un autre fait. Croyez-vous, vraiment, mon Maître, que les penseurs futurs se contenteront toujours des vérités taillées en syllogisme par un Thomas et qu'ils ne passeront pas outre au système indéformable du dominicain : critique, réponse, conclusions, preuves ? Je suis bien assuré du contraire !

Ramón, assailli par une multitude d'arguments pour ou contre, détachait son regard de cet homme qui prophétisait avec tant de confiance, et il s'efforçait de s'intéresser aux évolutions d'une foule sans cesse accrue qui commençait à se répandre sur la plaine, dans la radieuse clarté d'un beau jour estival. Au loin, une nuée de poussière marquait,

Digitized by Google

contre l'azur sans nuages, l'approche d'un cortège, et parfois le vent apportait des bribes de chants confondus.

— Ce sont les étudiants qui arrivent, précisa Guillaume, et, tendant le bras dans une direction latérale, il ajouta : « Je crois bien que, de ce côté, ce sont les corporations. »

Lull se rejetait en arrière, et pressant les épaules au dossier de la chaise, interrogeait, en confessant tout d'abord :

— Votre hypothèse peut correspondre à quelques vues qui sont en moi, mais elle les dépasse. Je connaissais bien Duns Scot. Qui êtes-vous, philosophiquement ?

— Vous n'ignorez pas qui je suis. Vous êtes venu m'entendre. Vous savez que je ne suis plus scotiste. Ma philosophie ? Je vous la rappellerai par morceaux, car vous êtes homme à la recoudre sans peine. Je dis : La connaissance intuitive de nos états intérieurs est plus certaine que toute connaissance sensible. Mais par cet acte intuitif, nous ne saisissons que notre essence, que nos états internes. De quelle force immatérielle naissent en nous, sensations, sentiments, actes de la pensée et de la volonté ? Ce n'est ni l'expérience qui nous le dira, ni l'expérience qui nous le montrera (1).

— Vous me paraissez définir une... conscience empirique ?

— C'est exact, et j'agis mieux là qu'en me perdant en disputes verbales. Le nominalisme, c'est l'empirisme. Nous dédaignons les idées générales.

— Et la science ?

---

(1) *Quodlib.*, 1, 10. D'Ockam se montre ici précurseur de Luther.

Digitized by Google

Malgré lui, Lull pensait aux Musulmans, et au Prophète qui, dans les solitudes du désert, avait dit à son troupeau : « La connaissance prime la foi. » Et le Dieu des chrétiens ? Approuvait-il si complètement le mépris du savoir, le goût de la logique qui analyse ?

Le vieillard répéta, car Guillaume semblait réfléchir :

— Et la Science ?

La réponse tomba, tranchante :

— Elle n'a pour nous qu'une valeur relative.

— Et la raison ?

— *Il faut la séparer de la foi, car il n'y a, entre elles,* AUCUNE *conciliation possible !*

— Que faites-vous du « général » ?

— Il n'existe pas dans les choses, mais dans l'esprit.

— Et que faites-vous des idées ?

— Elles ne sont pas substantielles en Dieu. Voyons-y seulement la connaissance que Dieu a des choses *particulières*.

— Alors, seules les choses particulières existent ?

— Vous l'avez dit, Maître.

— Les choses individuelles sont donc seules réelles ?

— En effet.

— Ainsi, et si je comprends, nous ne pouvons connaître que par l'intuition.

— Oui, celle des sens ou celle de la conscience.

— C'est terrible !

Lull se rejetait en avant, voulait détourner sa pensée de cette redoutable proposition. Il regardait s'avancer, sous leurs bannières, les boulangers, les

Digitized by Google

pâtissiers, les marchands de cire. Mais le démon de la controverse le ramenait au sujet :

— Donc, à votre sens, la science n'est qu'une logique formelle ! Et d'où viennent ses principes ?

— De l'induction.

— Un instant... Tout ceci admis, comment définiriez-vous la raison ?

— Pure, elle n'existe pas. Elle est relative, comme toute vérité.

— Parce qu'elle est fondée sur l'intuition de l'individuel ?

— Oui.

— Oh ! Guillaume, c'est terrible ! Je vous répète que c'est terrible !

D'Ockam eût éclaté de rire s'il n'avait à temps vu le visage torturé du vieillard et l'affreuse pâleur qui venait de s'y étendre. Il se retint et prenant, entre ses paumes, la main du Maître que, sans le vouloir, il avait peut-être blessé, ne s'efforça plus que de le distraire. Il est vrai que le moment convenait à apporter aux perplexités de Lull une diversion pleine d'intérêt. Enfin arrivée de Paris, l'escorte des hauts personnages universitaires se déployait en demi-cercle et, après la longue clameur des étudiants qui, rués de toutes parts, débordant sur les deux côtés, s'ingéniaient tous, mais de façon bien impossible, à s'assurer une place dans les premières rangées, le recteur, descendant de sa mule, s'avançait entre les boutiques volantes, souriant, adressant à la ronde de bonnes paroles sans distinguer entre l'artisan, le marchand, le clerc ou le laïc. Il s'en allait tout droit aux échoppes décorées d'oriflammes et de fleurs où on l'attendait avec impatience pour le saluer de mille manières courtoises et lui donner à apprécier la qualité des parchemins

Digitized by Google

qu'il y venait choisir, en connaisseur. Derrière lui, marchaient des docteurs et des élèves qui ne trouveraient point indigne de servir l'Université en transportant, tout à l'heure, dans de longues charrettes, tout ce que le recteur aurait désigné comme digne d'être acheté. Sur ces parchemins, — et nul ne pouvait l'oublier, — seraient copiées de riches productions de l'intelligence qui devaient être transmises aux siècles, et où les générations des générations trouveraient la preuve que le XIII[e] siècle ne se désintéressait point des trésors de la pensée.

C'est à cette transmission de la richesse de l'esprit que songeait Lull en suivant des yeux, de loin, et à travers le rideau de roses épanouies, les Maîtres qui se déplaçaient, d'étal en éventaire, palpant, appréciant la matière où serait moulée en belles lettres et lettrines, entre les vignettes et les culs-de-lampe ornés, la substance spirituelle du temps et de tous les temps. Etait-il vrai que Guillaume d'Ockam ne mentît point en prétendant que, sur tous ces velins choisis, les scribes ne transcriraient que des arguties et des subtilités superflues, dont les étudiants de l'avenir riraient, à les retrouver sur les rayons perdus des bibliothèques, en supputant tout le gaspillage de vain savoir que faisaient les casuistes ennemis, aux trois quarts aveuglés par les œillères scolastiques ?...

Il redit, comme pour lui-même : « Oui, Guillaume, c'est bien terrible ! »

— Pas autant que vous le croyez, mon Maître, reprenait doucement l'Anglais. Est-ce le relatif qui vous épouvante ?... Mais il est en tout ! Vous haïssez les Arabes. Pourtant vous ne pouvez les détester absolument. Nous leur devons beaucoup. Ne nous ont-ils pas transmis Aristote ?

Digitized by Google

Maintenant, il riait franchement, car il voyait bien que l'émotion se dissipait chez son vénérable interlocuteur. Il questionnait, mi-badin, mi-sérieux :

— Voyez-vous en moi un destructeur ?

Lull ne se retenait pas de répondre :

— Ne rompez-vous pas avec la continuité de l'Histoire ? Depuis les premiers pères de l'Eglise...

— Oh ! Maître Ramón, je ne les ruine pas ! Je propose seulement une notion que je crois très saine : inutile de réaliser les abstractions ; *sufficiunt singularia*. Tout le réalisme de Scot concourt à l'absurde. Comment consentir avec lui que l'universel est une réalité distincte de l'individu, non réellement, mais formellement ? L'universel ? Il se réduit à un acte de l'intelligence : il ne peut répondre à la réalité objective. Je le définis : *conceptus mentis significans univoce plura singularia* (1). Et je dis que, de ce point de départ, commence la mort de la vieille scolastique. Oh ! n'ayez aucune crainte ! Derrière moi, je sèmerai des disciples qui ne la laisseront pas mourir sans essayer de la sauver coûte que coûte. L'âge de la logique grammaticale et verbale n'est pas terminé. Mais ce qui a déjà reçu le coup qui sera mortel, c'est l'espérance de prouver les dogmes de l'Eglise en satisfaisant toute la raison de l'homme. Ni vous ni moi ne verrons la philosophie et la religion se séparer, mais l'heure de cette désunion sonnera. Alors, on se tournera vers l'*individu*, qui est la seule réalité véritable. Et les mystiques se coucheront dans la tombe qu'ils auront, d'ailleurs, creusée de leurs mains.

---

(1) Conception de l'esprit figurant, sous un seul terme, plusieurs choses de nature singulière.

Digitized by Google

Terrifié, Lull balbutiait :

— Je suis trop vieux ! Mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas déjà retiré la vie ?

L'impitoyable Ockam laissait apercevoir un monde philosophique nouveau. Il ne suffisait pas que l'idéal chrétien, sous sa forme active, — la marche vers Jérusalem, — eût périclité. Cet avertisseur qui, vraisemblablement, pensait avec sagesse, annonçait un immense conflit où sombrerait tout l'idéal mystique de *Blanquerna,* du *Livre de Contemplation !*

— Je suis trop vieux.

Ramón était tenté de se redresser, de repousser la chaise, de descendre l'escalier, de repartir, à pied, sans rentrer dans Paris, vers la seule destinée dont il n'aurait jamais dû interrompre le cours, celle du saint homme qui, tout étranger aux courants de l'esprit, passif esclave de sa Règle, suit son chemin de foi enfantine et de chaste amour, et s'en va chercher Dieu, indifférent aux querelles d'écoles, aux vilenies des puissants, aux faiblesses des pontifes, jusqu'à ce que le Christ et la Vierge viennent à sa rencontre, et lui disent : « C'est bien. Tu t'es assez fatigué. Arrête-toi. Maintenant, voici la porte du ciel. »

Une rose s'effeuillait sur sa main tremblante. Les étendards corporatifs passaient devant la fenêtre. Des chants éclataient partout. Les garçons et les filles s'étreignaient pour la danse. Le recteur était parti. La jeunesse s'amusait, oublieuse de tous les formalismes.

Lull ferma les yeux. Par-dessus cette joie répandue, il entendait le bruit des vagues, la voix de l'océan qui l'appelaient, l'invitaient au voyage, au beau voyage.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIEME EPISODE

1306-1307.

LA CONTROVERSE D'ALGER

> Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Cette lumière est comme un foyer dans lequel se trouve un flambeau, un flambeau placé dans un cristal, cristal semblable à une étoile brillante; ce flambeau s'allume avec l'huile d'un arbre béni, *d'un olivier qui n'est ni de l'Orient ni de l'Occident*, et dont l'huile brille quand même le feu ne la touche pas. C'est lumière sur lumière. Dieu conduit vers sa lumière celui qu'il veut, et propose aux hommes des paraboles : car il connaît tout... Dieu donne la nourriture à qui il veut, et sans compter.
>
> (LE KORAN, Chap. 24 : *La Lumière*, Sourates, 35 et 38.)

Et il était reparti. Qu'eût-il fait, dans une ville où il prenait tous les rhéteurs en méfiance et où le son de sa propre voix, dans la chaire, lui semblait troublé, voilé, entaché de quelque imperfection, qui y dénonçait le métal impur ! La conversation avec Guillaume d'Ockam aurait pu le désemparer, écraser la proue de sa barque sur un dernier récif, briser les rames entre ses mains. Au contraire, il était

Digitized by Google

rentré dans Paris, étonné du calme de son cœur et c'est avec une aisance satisfaite, avec une joie tranquille que, rue des Escrivains, devant la maison, au moment de se séparer de lui, il avait dit à son docteur de corps et d'âme : « Je ne sais pas si le nominalisme est toute la vérité, mais je sais que je m'en irai bientôt. »

L'avant-veille de son départ, comme s'il doutait de revoir jamais Paris, du matin jusqu'au soir, il en avait parcouru le dédale. Il s'était arrêté dans l'ombre de la Sainte-Chapelle, longtemps, en demandant conseil au bon roi Louis. Il avait observé le travail des ouvriers qui, pour les « légistes » dont parlait l'Anglais, agrandissaient le Palais de Justice. En contournant le Temple, il se sentait obsédé par une certitude : derrière ces hauts murs, ces cours immenses où le criminel trouvait droit d'asile, la justice du roi entrerait bientôt et frapperait. Les jours des Templiers étaient comptés. Tout indiquait que leur puissance serait avant peu abattue. Le peuple même les détestait et se détournait de leur enceinte, plus redoutable que tutélaire.

On le vit, près de la tour de Nesle, au milieu des bateliers et des charrettes, regardant baigner les chevaux, traversant le ponceau aux cinq arches basses jusqu'à la poterne où se tenait le hallebardier farouche. Il alla au lieu dit « Le terrain » derrière Nostre-Dame, et il y pria la Vierge avec ferveur pour qu'elle daignât éclairer sa route, puis au Louvre auquel on ajoutait de nouveaux murs. Enfin, exténué, mais heureux de se reconnaître encore apte à soutenir une longue marche, il s'en fut s'asseoir au Pré-aux-Clercs, sous le rempart de Philippe-Auguste, près d'une tournelle. Des étudiants passaient, qui ne manquaient point de le saluer. Au

Digitized by Google

fond, les tendres lueurs du couchant erraient sur la Seine ; par ailleurs, contre le ciel rose, se profilaient les combles et les tours de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, flanquée de poivrières et ceinturée de beaux arbres, derrière son enclos crénelé.

Lull était parti emportant ces aimables visions sous les paupières, descendant sans hâte, mais d'un pas sûr, du côté de la Savoie et de cette attirante Gênes d'où il n'oubliait pas qu'avaient appareillé, pour l'Orient, les chevaliers de la troisième croisade. Un navire le déposait à Bougie, aux derniers jours de 1306 et on l'en chassait aussitôt. Alors, il se retournait vers Alger.

⁂

Le récit des aventures africaines du vagabond illuminé pourrait, par la répétition même, montrer quelque monotonie, et c'est un danger dont nous devons nous garder. Par bonheur, sous la similitude des épisodes, apparaît une variété d'incidents qui doit nous permettre d'éviter la redite. C'est ainsi que le séjour de Lull, à Bougie et à Alger, en 1306 et 1307, se distingue de ses précédents voyages, sinon par les vexations que le « Croisé incorrigible » y subit, au moins par quelques circonstances nouvelles qui peuvent réclamer ici la qualité de l'inédit. S'il est vrai que nous voyons, dans Bougie, le chrétien violemment molesté dès son arrivée et providentiellement sauvé par l'intervention d'un marabout qu'avait séduit le caractère de cet homme de fer et de feu, s'il est exact que, dans le passé, nous eûmes déjà l'occasion d'apprécier la douceur sarrasine, en telles occasions où l'on

Digitized by Google

eût pu s'attendre à de brutales explosions de fanatisme sanguinaire, il nous semble que, disposant d'arguments récemment acquis, Ramón vécut cette fois, en terre infidèle, une vie différente et digne, tout au moins, d'un rapide commentaire. Ces arguments, il les avait trouvés dans cette grande bataille livrée, depuis peu, entre sa conscience et son amour de Dieu. Il revenait, chez les Arabes, encore tout secoué par ce combat où il avait, autant dire, et bien que très chrétiennement, opposé la raison et la foi. Il ne parlait plus en apôtre Saint-Paul, voire même en Saint-Augustin. Il admettait mieux que jamais la possibilité de discuter entre hérétiques et enfants du Christ. C'est ce qu'il dit aux docteurs musulmans sitôt qu'à Alger, il put les approcher.

Il les flatta en consentant quelques rares vérités qu'il eût niées farouchement cinq ans auparavant. Il débarquait sur leurs rivages en faisant, bien qu'à grand regret, abstraction de cette fièvre d'extermination qui, longtemps, avait été son premier mobile, lorsqu'il tournait les yeux vers l'Orient impie. Désormais, il comprenait et acceptait de reconnaître que, sans le savoir, il avait toujours été un pacifique et un doux, nullement guerrier, mais plutôt frère et ami de ceux qui lisaient le Koran. Il s'était aperçu qu'avec le temps, les haines s'étaient bien adoucies entre la chrétienté et l'Islam. Dans la lutte, des âmes également généreuses avaient appris à se connaître. Ce n'était pas sans raison que, dès la troisième croisade, Saladin envoyait des prunes de Damas et d'autres fruits aux rois européens, et recevait d'eux des bijoux. Il y avait une évidente intention de Dieu en ce fait que Richard, un jour, s'était montré dans Chypre revêtu d'un manteau parsemé de *croissants* d'argent et en cette autre circonstance extraordinaire,

Digitized by Google

qu'il avait fait proposer sa sœur en mariage à Maleck-Adhel. Les deux époux devaient régner sur Musulmans et Chrétiens et gouverner le royaume de Jérusalem. Avec le temps, on oubliait tous ces indices de paix latente, de réconciliation possible, et aussi que Saladin acceptait de connaître les statuts de la chevalerie, et que Maleck-Adhel envoyait son fils à Richard pour qu'il fût fait chevalier, dans l'assemblée des barons de la chrétienté. Les instruments arabes avaient bien des fois souligné de leurs vibrations rauques le tendre chant des ménestrels chrétiens. Il se produisait, chaque jour, dans un sens pacificateur, un changement heureux. On n'en était plus au temps du massacre et de l'anathème pur et simple. On voulait bien dialoguer, essayer de s'entendre.

A Alger, tolérant la controverse bien plus largement qu'il ne l'avait admise dans le passé, sachant maintenant assouplir son cri de foi jusqu'à lui donner le ton apaisé de la conversation en tête-à-tête, habitué à cet exercice par ses polémiques avec les Dominicains et autres réguliers qui le harcelaient à Paris, Lull avait trouvé bon accueil. On estimait son savoir et son zèle. On le protégeait lorsque des furieux levaient le bâton sur sa tête. On s'accordait à penser avec lui que la guerre ne peut répandre la religion, mais que la persuasion spirituelle est une force respectable. La discorde était logiquement l'ennemie de l'entente. Les relations pacifiques convenaient à des créatures d'égale bonne foi.

Ramón Lull, parmi les lettrés sarrasins, se consolait donc de ses anciens échecs de prêcheur et de la nonchalance des chrétiens. Il transformait de plus en plus, en lui, l'idéal du croisé, souscrivait à cette évidence que le heaume et la cotte de mailles

Digitized by Google

devaient le céder au livre et à la parole. Et il demandait à ses amis mécréants : « Accepteriez-vous de voir venir, dans vos contrées, beaucoup d'hommes comme moi ? » Ils répondaient : « S'ils étaient tout comme vous, nous n'aurions que plaisir, car il est agréable de considérer sagement, avec un contradicteur sage, ce que peut être la vérité et ce que peut être l'erreur. »

Alors, il se réjouissait, car il pensait à la possibilité de créer partout, aux pays de la vraie Foi, des Miramar où seraient formés des missionnaires, assez habiles pour ne point froisser les Arabes avec des affirmations de toutes pièces et pour les amener à accepter la réalité du vrai Dieu presque sans qu'ils s'en aperçussent.

Ce n'était pourtant pas que ses joutes théologiques ne fussent très ardues et très épineuses. Les Arabes savaient admirablement discuter. Maîtres casuistes, ils retournaient, prestement, comme un pan de burnous, une proposition, — et des meilleures ! — pour en examiner l'envers et y trouver ce qu'ils appelaient le défaut de la trame. Lull, tout expert qu'il fût en ces jeux où il fallait gagner la partie à moins que d'être disqualifié sans appel, se trouvait parfois, au fond des bibliothèques de mosquées, serré contre le mur d'un raisonnement strict et c'étaient là des instants assez tragiques, où, sous le regard narquois des docteurs, il réclamait, pour vaincre, des moyens à toute sa science. A la fin, il ressaisissait l'étoffe discutée, la haussait dans la clarté d'une argumentation limpide, et démontrait, aux plus méfiants, qu'elle était bien tissée de fil en fil.

Ces débats, renouvelés chaque jour, aiguisaient à l'extrême ses merveilleux dons critiques, mais il

Digitized by Google

se fût fait reproche de tirer vanité de victoires scolastiques pourtant si flatteuses, s'il avait perdu de vue le but qu'il se proposait d'atteindre en s'embarquant à Gênes : convertir et convertir encore, baptiser des chrétiens. Durant quelques mois, en 1307, il s'était retenu de montrer à quel point il dédaignait d'être admiré comme un savant. Il cachait son impatience de descendre vers le peuple et d'y agir, efficacement, sans feindre, comme tous les « porteurs de la Parole » en mettant son doigt sur les fronts des humbles, sur le cœur des ignorants, et en leur disant : « Tu pleures en m'écoutant ? Donc, tu es pour le Christ. N'hésite plus. Suis-moi. » Quelques conversions secrètement obtenues ne satisfaisaient pas sa pieuse ambition.

D'entre ses auditeurs, certains, persuadés par sa voix, s'étaient ralliés à la Foi du Sauveur. Ils continuaient à s'asseoir au milieu des docteurs musulmans et, adroits à donner le change, étaient les premiers à entraîner Ramón dans des discussions difficiles. Mais ils ne songeaient qu'à leur propre avantage et tiraient grand profit, chrétiens sans que nul ne le sût, des réponses péremptoires qu'il donnait à toute question.

Une situation si ambiguë ne pouvait manquer de se dénouer par un coup d'éclat. Un jour, avec une douzaine de marabouts, dont la moitié était de ses disciples inavoués, Lull remontait, d'une mosquée située près du rivage, vers les hauteurs de la Kasbah, lorsque, s'étant reposés près d'une fontaine, tous se prirent à commenter un point de doctrine qu'ils avaient tout à l'heure laissé en suspens, devant le Koran ouvert. Avec une éloquence assurément sublime, l'Illuminé, sous les branches retombantes d'un figuier, un grand souffle venu

Digitized by Google

de la mer obliquant et faisant frissonner sa longue barbe blanche, hacha en mille pièces l'argumentation, cependant bien ingénieuse, du philosophe Hamar, provocateur de la controverse passionnée. Ce qu'entendant, les six convertis n'hésitèrent plus, et jetant leurs sandales dans l'eau de la vasque, crièrent d'une même voix : « Il a raison. »

Hamar, présent à la scène, suffoqué, appuyé contre l'arbre, saisissait un pan de son manteau et s'en cachait le visage pour qu'on ne vit pas sa douleur. Car il aimait ce docteur Ramón et il ne prévoyait que trop les malheurs dont l'imprudent allait être accablé. Déjà, les cinq autres Musulmans ameutaient la foule, hurlaient furieusement, bondissaient comme des chats-tigres, arrachaient la barbe du vieillard par poignées. Il n'était plus question d'écouter cet abominable perturbateur, ni de respecter avec lui les préceptes de la courtoisie. Il avait empoisonné la croyance de saints religieux, corrompu leurs âmes. Le danger de la peste chrétienne était trop réel pour qu'on n'y prît point garde.

— « Assommez-le ! »

En un instant, de toutes les ruelles, une multitude accourue entourait l'ennemi de la foi koranique. Une grêle de pierres volait et, dans la furieuse bastonnade, les matraques se brisaient sur les épaules des maudits de Mahomet. Lull allait périr. Hamar le sauva. Il l'étreignait, fraternellement, luttait avec lui, car l'errant, lassé d'aventures, suppliait : « Ami, laissez-moi mourir. »

— Conservez la vie à cet homme ! ordonnait le philosophe avec une véhémence désespérée, en repoussant les agresseurs, en faisant à la victime un rempart de son corps.

Digitized by Google

La colère publique ne s'apaisait pas, mais après la première ruée, on croyait comprendre pourquoi le docteur arabe réclamait la pitié. Un tel chien ne pouvait acquitter d'un coup tous les crimes dont il était chargé. C'est pour lui qu'avaient été inventés ces instruments de torture qui font regretter aux scélérats de n'avoir pas suivi le chemin du bien. On lui couperait, à loisir, les poignets et la langue !

Escorté de menaces et d'insultes, les joues et le crâne ensanglanté, le malheureux fut conduit au magistrat, qui voulut décider la mort immédiate. Mais Hamar implora tant et si bien que Lull se retrouva, à demi évanoui, dans le cachot des voleurs. Il y vécut un jour, sans recevoir de nourriture. Puis il fut battu pour avoir tracé, au-dessus de ses bourreaux, le signe de la croix. En expiation de cette faute, on le conduisit, pour l'y attacher, sous les latrines, et il est difficile de détailler quelles exécrables humiliations il endura dans ce lieu infâme...

... Après plusieurs semaines de cette existence à laquelle la mort eût été cent fois préférable, il y fût apporté quelque adoucissement. Lull comprenait, avec dépit, qu'on ne le supplicierait pas et qu'on s'en tenait à la volonté de son sauveur : « Conservez la vie à cet homme ! »

— Ainsi Dieu me refuse tout, pensait-il, même le droit de lui offrir mon sang et ma chair ! Il m'accorde le martyre le plus épouvantable, celui de me maintenir sur cette terre pendant peut-être tout un siècle, torturé dans mon âme, et d'heure en heure, par la ruine de toutes mes espérances de chrétien.

Il s'irrita de se voir conduit dans une cellule propre, claire, aérée, où l'on n'avait oublié ni la table, ni l'écritoire, ni même du « papier », pour

Digitized by Google

que le captif y pût consigner ses pensées (1). Sans délai, il essaya de l'un et de l'autre. L'encre était bonne et le papier ne buvait pas trop. Il y consigna que les Arabes d'Alger l'avaient écouté puis maltraité. Pour sa famille, il relata l'apparent progrès qu'il avait favorisé à la cause du seul Dieu, et la catastrophe qui achevait de s'en suivre. Il dit toute sa confiance en la puissance inégalable du saint Evangile et, d'un ferme paraphe, souscrivit son épitre sans préciser le moment où il rentrerait dans Palma. Ce qui lui semblait certain, c'est qu'un jour ses geôliers desserreraient les maillons de sa chaîne et lui rendraient la liberté. Il eût plutôt souhaité l'achèvement de ce décevant chemin de croix. Mais, soumis aux décrets de la divine Providence, il tolérait de vivre puisque ses ossements ne devaient pas encore blanchir, comme ceux de ses « enfants » de Miramar, aux portes du désert.

Et tout en traçant son épître, le désir d'extérioriser tout ce qui chantait maintenant en lui le reconquérait avec une singulière autorité. Il n'avait plus l'occasion de convaincre par le verbe, mais savait bien que rien ne s'égare de ce qui souffle

(1) Que l'on ne voie pas un anachronisme en ce *papier* inattendu. En même temps qu'on usait du parchemin, on employait le papyrus d'Egypte, voire le papier de coton, en Europe, et dès le X^e^ siècle. Les Vénitiens en avaient appris la fabrication à Constantinople. Depuis des temps immémoriaux, on faisait, en Chine, du papier avec le bambou, l'écorce de mûrier, la paille, et même le chiffon. C'est aux Chinois que les Arabes avaient emprunté les procédés de fabrication de ce papier qui allait permettre à Ramón Lull de se distraire en sa captivité. Les fabriques arabes étaient à Ceuta, et on en trouvait aussi en Espagne. Papiers grossiers, spongieux, bons seulement pour les écrits passagers. Ce détail explique comment il se fit que, malgré tous ses efforts, lorsqu'il revint en Europe, Lull ne put conserver ses manuscrits d'Alger, à la suite d'une aventure tragique qui sera racontée en son temps

Digitized by Google

dans l'Esprit du juste. Il composerait donc un ouvrage encore et peut-être plusieurs, dans cette prison, et, le jour où le ciel y consentirait, le papier des Arabes passerait sous les yeux de ceux qui le pourraient à propos déchiffrer. C'est ainsi que fut commencée l'œuvre intitulée l'*Ordre des Clercs* et, presque simultanément, *Plaisante vision*.

Ces pages eussent été couvertes fort vite, sans doute, si la solitude du reclus n'avait été troublée, bien qu'agréablement, par les visites du docteur Hamar, qui ne pouvait oublier les belles polémiques de la mosquée. Cet ami dévoué, accouru pour consoler le captif et l'ayant trouvé plus satisfait qu'un lion en liberté, prit l'habitude de venir fréquemment converser avec lui. Il lui disait que le roi s'affligeait de devoir le tenir ainsi enfermé, car il avait, sur ouï-dire, apprécié toute la valeur d'un tel prisonnier.

— Quel dommage, ajoutait le tentateur, que vous ne saisissiez pas l'occasion pour vous fixer au milieu de nous ! Je vous assure que la vie serait pleine de charmes pour vous, si vous l'acceptiez selon les formes que nous sommes prêts à vous proposer. Nous vous décernerions des honneurs dignes de vos talents. Je sais déjà où se trouve la riche maison que vous réserve notre prince. Vous auriez des femmes. L'Islam n'est pas si éloigné de vos croyances que vous ne puissiez faire entrer en compte tous ces avantages, pour vous déterminer à devenir Musulman demain.

Lull, vingt ans plus tôt, eût saisi à la gorge quiconque se fut avisé de l'entretenir, sur ce ton, des paradis d'Allah. Il se contentait de serrer son ami contre sa poitrine et de lui dire : « Si vous le préférez, nous pourrions, de temps en temps, essayer de nous mettre d'accord sur la Trinité et sur l'In-

Digitized by Google

carnation. » Alors, le vieil Arabe se laissait tomber en travers du banc, riait comme un enfant, et frottant ses paumes sur la laine de son vêtement, répondait : « Ah ! je serais bien fâché si le seigneur de ces terres ordonnait qu'on vous reconduisît dans un bateau d'Italie ou de France. Vous manqueriez à mon cœur et à mon esprit. Prions ensemble votre Dieu et le mien pour qu'ils vous maintiennent incarcéré de longues années dans ces murs. Vous êtes ma plus chère amitié sous les étoiles ! Parlez maintenant. Je vous écoute ! Dites-moi d'abord, car je suis très impatient de le savoir, si l'union du Verbe incarné s'est faite dans le suppôt ou dans l'hypostase ! (1) »

Quelles heures exquises ils vécurent ainsi !

Ce n'était plus là une prison, mais un « Portique », et, mieux encore, une chambre mitoyenne au réduit parisien que Duns Scot éclairait des seules lumières de son esprit. Faisant constamment assaut de courtoisie, l'un et l'autre s'estimaient au point que les gardiens racontaient volontiers, dans la ville, à leurs parents et camarades : « On ne sait plus si c'est celui-ci ou celui-là qui a mérité d'être tenu sous les verroux. Le chrétien domine tellement notre marabout qu'un soir, nous nous tromperons : nous

(1) L'hypostase, la personne, et le suppôt, sont une même chose quand il s'agit de l'incarnation. Et le docteur arabe, très renseigné des théologies chrétiennes, ne l'ignorait pas, tout en raillant. — Au reste, la signification du mot hypostase n'a pas toujours été clairement définie. Les Pères grecs, avant le concile de Nicée et jusqu'au temps de Saint Basile, prennent la nature φύσις et l'hypostase ὑπόστασις, l'une pour l'autre. C'est cette confusion qui, dans la suite, devait donner naissance à tant d'hérésies, que le Docteur Hamar n'était pas sans connaître, et qu'il désignait implicitement à l'attention de son compagnon, en évitant, par délicatesse, d'en parler de façon trop ouverte.

Digitized by Google

ouvrirons les portes au captif et nous enfermerons notre docteur ! »

Lull ne dominait pas, bien que l'on dise, mais sa logique clivée en pointe de diamant exerçait une telle attirance sur son hôte que ce dernier en restait de plus en plus fasciné. Robuste en sa foi, ancré solidement sur sa croyance, il ne craignait point d'en être détaché. Son plaisir ne comportait, pour lui, aucun risque. Aussi voulait-il le savourer tout entier, en raffiné de l'intelligence. Bientôt, il estima insuffisant de s'en tenir à l'agrément du dialogue et proposa à son partenaire de jouter par le moyen, moins impromptu, des écrits. Ramón accepta avec empressement. Ils choisirent une thèse particulièrement subtile et commencèrent à la soutenir, de toute la force de leurs dialectiques contraires. Ils préparaient l'attaque et la réplique, en des combats verbaux, et lorsqu'ils étaient seuls, ils attaquaient, plume d'oie en main, la citadelle ennemie. Le jour suivant, ils confrontaient les résultats. Hamar perdait une tour ou la regagnait. Lull emportait un bastion ou une courtine. Parfois, ils se trouvaient face à face, de force égale, chacun, debout et chargé d'armes, sur les remparts de même taille, qu'ils avaient construits pendant la nuit. On ne pouvait imaginer une existence plus agréable... Le Baléare disait : « Il pourrait me répondre en me faisant couper en morceaux, lorsque je le presse trop sur l'échiquier et il a la mansuétude de me rendre, sans grincer des dents, les pièces que je lui enlève par les bons coups où Jésus guide ma main. » Et l'Algérien pensait : « Il est aussi dévoué à Dieu que je le suis moi-même. Je finirai bien par le vaincre sous d'évidentes raisons. Le Prophète m'en fournira les moyens, avant qu'il soit peu ! »

Digitized by Google

C'étaient des âmes claires et droites, toutes deux sincères, et de celles qui, par leur bon vouloir, agréent aux Dieux de toutes les religions.

Hélas ! Le bonheur parfait n'a qu'un temps. En décembre 1307, le roi fit grâce à Ramón Lull. Pour tout dire, Hamar avait voulu et demandé que le prisonnier fût reconduit au port. Honnête, loyal, sachant de quel bien il se privait, pesant dans sa conscience l'intérêt et le devoir, il s'était démontré que son ami devait lui être retiré pour aller servir, dans son pays, chez ses coreligionnaires, l'œuvre d'avancement du monde vers ses buts spirituels. Généreusement, il concevait que ce flambeau ne pouvait briller toujours, pour sa seule délectation de casuiste, entre les murs d'une cellule sarrasine. Sans rien révéler à celui qu'il verrait, en pleurant de regret, retourner en Europe, il avait, près du prince, imploré la clémence et obtenu le pardon. Il eut le courage de paraître se réjouir lorsque, tel après-midi où ils ajoutaient un chapitre à leur œuvre commune, il entendit entrer, dans la chambre carrée, après un grand vacarme de verroux tirés et de chaînes détachées, les magistrats qui apportaient la remise de peine. Lull s'était dressé, tout à coup, pâle et tremblant. Il n'espérait pas encore la liberté. Intimement, il songeait qu'il eût aimé terminer cet ouvrage avant de revoir la mer et la chrétienté. Les juges qui avaient signifié l'ordre se tenaient de chaque côté de la porte étroite, pour surveiller les derniers gestes de celui qu'ils allaient mener au navire gênois.

Il y eut un affreux silence et qui dura. Dehors, des marchands glapissaient et, du haut de quelque minaret proche, un muezzin appelait les fidèles à la prière. L'Illuminé abaissait un triste regard sur

Digitized by Google

les pages amoncelées, couvertes d'écriture, et il considérait aussi les pages jaunes, encore vierges, où Hamar et lui auraient juxtaposé demain leurs arguments. Son cœur battait avec violence. Il comprenait que la décision de son départ venait, non point du roi, mais de Dieu. Il s'inclinait devant la détermination du ciel. Il articula, seulement, avec un douloureux effort pour s'exprimer sans faiblesse :

— Ami, désirez-vous conserver les feuillets de ce travail ?

Le docteur d'Islam porta à sa gorge une main qu'agitait l'émotion.

— Vous voulez donc les emporter ? demanda-t-il.

— Je ne sais... oui, peut-être. Mais vous les auriez bien gardés ?

— Je les aurais gardés, précieusement.

— Prenez-les donc.

— Non, Lull, joignez-les à votre bagage. Je comprends qu'ils vous soient chers.

— Hamar, vous en serez privé.

— Oui, frère, mais qu'ils vous suivent ! Ils ont plus de prix pour vous que pour moi. Celui qui nous les a dictés le veut ainsi.

Sur les joues de ces vieillards, des larmes roulaient. Ils ouvrirent les bras et, cœur contre cœur, se dirent adieu, pour toujours.

Et puis, ensemble, ils firent une liasse des manuscrits. Hamar détacha son manteau et le déploya sur les épaules de son ami. Ils sortirent. Dans la rue, le musulman accompagna le chrétien pendant quelques pas, mais quand au détour d'une ruelle, d'en haut, il aperçut le miroitement des eaux bleues où se posait le soleil, il ne commanda plus à sa détresse et, levant la main pour un suprême geste d'affection, il élargit vers l'étendue un geste

Digitized by Google

lent et trois fois répété, puis se jeta derrière une maison, sans tourner la tête.

Les hommes d'escorte pressaient le pas. Ramón maintenait sur sa poitrine *Plaisante vision,* l'*Ordre des Clercs* et la *Controverse d'Alger,* et il priait, en paraphrase d'un passage de son livre *Doctrina pueril* : « Mon Dieu, vous voyez quel digne homme je dois quitter avant de l'avoir amené jusqu'à vous ! Dieu de gloire, maintenant que j'ai travaillé pour cette âme, servez-vous de sa ferveur et de sa dévotion pour la convertir et redresser son erreur, afin qu'elle n'aille pas dans l'enfer, et qu'elle acquière assez de mérites pour vous aimer, vous servir et vous obéir !... (1) »

(1) *Doctrina pueril*, chap. 71. *De Mafumet* (Mahomet), par. 13.

Digitized by Google

VINGT-TROISIEME EPISODE

1307-1314.

LES BARREAUX DE LA CAGE

Tant avets creguda et multiplicada, Sènyer, en mi la coratgia e la fervor de vos amar e servir, que tot mon cor es esdevengut en suspirs e en amors, e tots mos ulls son en lagremes e en plors, e totes les mies cogitacions e les mies ymaginacions els meus apercebiments e tots los meus remembraments e tots los meus desigs e tot la meu temps nom poden bastar a vos a amar ni a vos a servir.

(Tant s'étaient accrues et avaient multiplié en moi, Seigneur, le courage et la ferveur à vous aimer et à vous servir, que tout mon cœur était devenu soupirs et amours, et tous mes yeux n'étaient que larmes et pleurs, et toutes mes pensées et mes imaginations et mes vues et tous mes souvenirs et tous mes projets, et tout mon temps ne pouvaient suffire à vous aimer et à vous servir.)

(LIBRE DE CONTEMPLACIO, 23e distinction : *Le courage et la ferveur qui sont dans l'homme*, paragr. 13.)

Au point où nous en sommes venu, — nous le savons bien et nous ne cherchons pas à dissimuler le danger auquel nous sommes exposé, — nous pourrions, si nous ne nous montrions très attentif,

Digitized by Google

accumuler, à la suite, des détails dont on dirait qu'ils sont fastidieux, parce qu'ils reconduisent par les mêmes voies et rappellent des situations analogues à celles où nous vîmes déjà Lull se débattre contre son destin toujours adverse. Aussi bien, comprenant que l'agrément de ce récit serait amoindri par de trop évidentes longueurs si nous nous en tenions, en biographe minutieux et esclave du devoir, à noter, au fil des jours, les déceptions et les découragements des presque dernières années de cette vie si bien remplie, nous prenons le parti, — qui sera approuvé, car il est sage, — de synthétiser la période 1307-1314, de telle manière que rien d'essentiel n'y soit négligé, mais que tout le superflu, quelque intéressant qu'il soit en lui-même, en reste écarté avec soin.

Qu'est devenue la vie du Docteur Illuminé, dès l'instant que le compatissant Hamar lui a fait ouvrir les portes de la prison algérienne ? Une véritable captivité dans une cellule plus vaste, mais aux horizons non moins fermés. Il nous est arrivé, au cours d'un des précédents chapitres, de parler d'une cage où le malheureux, errant en vain dans l'univers pour y faire agréer son rêve périmé, se sentait captif et ligoté. Plus que jamais, l'image est d'à-propos. Lull, sorti des geôles d'Afrique, rentre, en Europe, dans une cage où il va tournoyer pour briser définitivement ses ailes, une cage dont les barreaux s'appellent Pise, Gênes, Avignon, Montpellier, Paris, Vernon, Vienne, Palerme, Girgenti, Syracuse, Palma, Messine, et Palma encore, pour un suprême adieu à sa famille, à ses amis, à son domaine de Manacor, à sa terre natale et au monde chrétien. Toute une année distrait par le galant tournoi des idées critiques et par tant de lances rom-

Digitized by Google

pues, de la plus gente façon, avec le bon marabout d'Islam, l'ex-Sénéchal, qui tant de fois avait demandé à l' « esprit de chevalerie » les moyens d'appuyer son éloquence apostolique, reparaît dans une société qui lui semble évoluer avec une rapidité vertigineuse, en dehors de tout ce qu'il aima, de tout ce qu'il défendit, et bien plus selon la volonté des « légistes » prévus par d'Ockam, que celle des porte-étendards brodés du Signe dont fut ébloui Constantin luttant contre Maxence. Devant ces dures réalités que tout lui confirme, ce pauvre et magnifique oiseau va redescendre, redescend du ciel où il planait si haut. Il pourrait s'attacher, comme une chauve-souris, à quelque pan de mur et attendre la nuit du dernier sommeil, qui ne saurait tarder à venir, pour s'envoler, enfin, jusqu'au zénith où le recevront les âmes de ceux qui, en d'autres et plus nobles âges, voulurent mourir pour Dieu. Cependant, obéissant à près de cinquante ans d'habitude, le vieil aigle voyage encore, à basse hauteur, au-dessus des universités bruyantes de la gaieté des jeunes gens, des terrasses d'où les papes, dans leurs châteaux d'exil, regardent venir l'orage des temps; on le voit passer sur les toits du Louvre, et il vient se poser contre une fenêtre, dans un palais viennois, où, à l'automne de 1311, se tient un important concile. Il traverse la mer, sans s'effrayer de la longueur de l'étape, et s'en va, à deux reprises, jusqu'aux rochers siciliens, à la pointe extrême de l'Europe, aux belvédères d'où « ceux de la Vérité » considèrent de plus près « ceux de l'erreur ».

Il traverse l'île aux palmes musiciennes, mais leur chanson non plus que la voix de ses petits enfants ne sont encore assez séduisantes pour le

Digitized by Google

retenir... Il reviendra, mais pour repartir et aller périr au large...

... C'est l'infortune et la gloire de ceux qui, hors de la vue des hommes ordinaires, s'élèvent par l'amour pur et la passion du sacrifice, d'être frappés en plein essor, dans leur délirante ascension vers la lumière. Le mythe païen d'Icare trouve son équivalent dans la vie et la mort de tous les grands martyrs tombés pour le Christ.

⁂

Le navire qui ramène Lull est saisi par une violente tempête, au large des côtes pisanes et, jeté sur des rochers, s'y disperse en morceaux. Bien des voyageurs succombent. Ramón n'est sauvé que par lui-même : ce n'est point là une mort pour lui. Il nage, et comme autrefois César, hausse ses manuscrits au-dessus du flot, d'un bras, tandis que, de l'autre, il se soutient sur la vague furieuse. Il touche terre, mais son admirable effort n'est pas récompensé. S'il a conservé son existence, il a perdu ses œuvres de prisonnier. L'eau a si irrémédiablement désagrégé les cahiers du mauvais papier arabe que, dans les mains de leur auteur affligé, l'*Ordre des Clercs, Plaisante vision, La Controverse d'Alger,* ne sont plus qu'une pâte informe dont il fait abandon sur le rivage.

A Pise, il reçoit l'hospitalité chez les Dominicains qui paraissent oublier leurs griefs et peut-être n'accueillent cet homme hardi qu'afin d'essayer de corriger en lui ce qu'ils tiennent pour un égarement de doctrine. Chez eux, il compose *Le Livre de la Dispute avec Hamar,* vraisemblablement une recons-

Digitized by Google

titution de l'ouvrage si lamentablement ruiné par les sels marins. Et cette œuvre à peine recopiée, il l'envoie au pape. Clément V n'y égarera sans doute qu'un coup d'œil distrait. Il a, pour le présent, d'autres préoccupations. Il prépare la « surprise » — qui n'en sera pas une — des Templiers, d'accord avec Philippe le Bel. Le 14 septembre 1307, dans quelques mois, les sénéchaux et baillis du royaume de France vont recevoir l'avis de se tenir prêts et en armes pour le 12 octobre. Et ce jour là, sitôt le crépuscule, ils agiront. Les chevaliers du Temple seront saisis et bientôt torturés.

Tandis que s'élabore ce coup de force, Lull, à Pise, entretient les magistrats d'un sujet sur lequel il réussit à les intéresser. Il leur expose le principe de la « nouvelle croisade », sans armes, uniquement par les forces de l'esprit. On créera des collèges, on enverra des missionnaires. Il faut de l'argent et l'on en peut trouver. Cela est si certain qu'en effet l'on en recueille. Les marchands gênois, à qui Lull va rendre visite, l'écoutent, et, comme l'on dit aujourd'hui, souscrivent. Parmi eux, Messer Perceval Espinola, modèle du chrétien militant, verse la somme la plus élevée. Les femmes des « négociants de la mer » se prennent d'intérêt pour le projet. Elles groupent 35.000 florins en quelques mois.

Lull croit revivre. Il rayonne alentour, pendant deux saisons encore, pour rassembler d'autres subsides, mais avec des chances inégales. Ainsi s'écoule l'année 1307 et le début de 1308. Il revient à Pise, fait ses comptes, et, à l'argument financier, s'aperçoit qu'il faut joindre l'argument moral, s'il veut être écouté par le pape. Car il est positivement dans ses intentions d'aller en Avignon, dire au pontife :

Digitized by Google

« Saint-Père, vous voyez bien qu'il y a encore des chrétiens disposés à ne pas oublier le Tombeau. » Ainsi établit-il un texte qu'il fait signer par un grand nombre de ses amis pisans, et où sont exprimés des vœux pour la création d'un « ordre de chevaliers chrétiens ».

L'argent en sûreté dans une banque, il prend route avec la supplique, et, après la traversée par le Rhône, atteint « Babylone » (1).

Il sait ce que sont les accueils des papes. Néanmoins, cette fois, il a confiance : il apporte un écho de la voix populaire, et de l'or. Sa désillusion n'en est que plus amère, lorsqu'il se voit en présence d'un Clément V distrait qui, pour comble, s'avise de lui remémorer quelques écrits suspects, et n'est pas éloigné de le considérer comme un hétérodoxe.

Il s'en va, aigri, mais, longtemps, se tient aux abords de cette ville où il n'a pu se faire entendre. Il y rentre, il en ressort. Il tourne autour du palais. Il tente des travaux d'approche près des cardinaux. Le duel, à la fin, le lasse. Il en reconnaît l'absurdité puisque l'on est résolu à faire la sourde oreille. Il attendra. Il n'est pas près de mourir. L'argent est à Pise, à Gênes. Une occasion s'offrira où il sera plus facile de faire comprendre au pape ce que représente de beaux florins, qui sont de bon aloi, et par dizaines et dizaines de milliers.

De monastères en couvents, il s'achemine vers une retraite qui lui est chère : Montpellier. Sur les routes, il met ses idées en bon ordre : travailler pour la paix universelle, tenter l'accord fraternel

(1) C'est ainsi qu'appelaient Avignon ceux qui déploraient d'y voir la papauté comme en captivité, depuis peu d'années. Le pape hors de Rome, c'était « la captivité de Babylone ».

Digitized by Google

entre tous les hommes, unir les chrétiens et les *autres,* pour le bonheur de tous, réconcilier le soleil et la lune, les pontifes et les rois (1). Les astres ne s'accordent-ils pas dans le ciel ? Tout doit être sauvé par l'amour d'abord, puis par la grande et saine logique de la science. Il se souvient de son *Art general* où, par des alphabets ingénieux et des figures géométriques, on peut trouver réponse à tous les problèmes, même ceux que l'on présume les plus impossibles à résoudre. La guérison de toutes les misères dont souffre l'humanité EST LA. Il faudra bien que la malade en convienne, et y ait recours.

Attendrissant optimisme !... Il y a des créatures de Dieu qui ne vieillissent jamais ou qui, tout au moins, après avoir cru céder aux effets de trop d'échecs démoralisants, se retrouvent soudainement, dépouillées de leurs soucis, revêtues du blanc manteau de lin qui est, sous la couleur de l'innocence, le vêtement des néophytes.

C'est dans cet appareil que Ramón Lull arriva, un soir, devant sa bien affectionnée cité de Montpellier où il devait vivre jusqu'à la fin de 1309, en y perdant peu à peu, dans une plus quiète considération des choses, des faits et des hommes, ce chaleureux regain d'enthousiasme qui, en Languedoc, avait allégé les pas du voyageur.

(1) Cette comparaison du soleil et de la lune était fréquemment employée au moyen-âge pour désigner le pape (pouvoir spirituel réclamant de larges pouvoirs temporels) et les rois, de qui l'Eglise s'efforçait de rogner les pouvoirs temporels ou tout au moins de se les subordonner.

Digitized by Google

***

Une grande douleur l'attend dans la ville des studieux. Le Docteur subtil, Duns Scot, est mort en Allemagne et la fatale nouvelle vient d'être sue des écoliers. Lull pleure son ami. Il n'essuie ses paupières lourdes de larmes que pour regarder, dans le champ des souvenirs, la multitude de tombes ouvertes sous ses yeux depuis qu'il a un cœur pour aimer. Si âgé, il n'avancera bientôt plus que dans un vaste cimetière. Que de compagnons chers sont partis ! Scot s'en va bien avant d'avoir vu mûrir tous les fruits de son automne. Un étudiant qui rentre à Montpellier après un long voyage dit que, sous un ciel lointain, un autre maître des haultes connaissances est malade et pourrait mourir bientôt. Il s'agit d'Arnaud de Villeneuve dont Ramón se souvient bien, et de qui il a reçu de précieux secrets (1).

— Je resterai seul sur les ruines d'un monde que j'avais voulu surélever, magnifier, sauver...

Il travaille, rectifie ça et là, dans ses œuvres anciennes, se trace des tâches pour l'avenir. Ce

(1) Arnaud de Villeneuve était, en effet, malade à la fin de 1308, mais ce savant, né vers 1240, ne devait mourir qu'en 1313. Il avait longtemps enseigné la médecine et étudié l'alchimie à Paris, à Barcelone, à Montpellier. Frappé de censure pour avoir formulé des propositions peu orthodoxes, il s'était réfugié près de Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile. Sa fin fut tout accidentelle. Envoyé en France pour soigner le pape Clément V, malade à Avignon, il devait périr dans la traversée. Il est assez curieux d'observer que ce quasi excommunié était appelé par un pontife pour le guérir. — Arnaud de Villeneuve ne fut pas, comme il a été écrit parfois, le maître de Ramón Lull, mais on s'accorde à penser qu'ils se connurent et pour un temps, essayèrent, sinon réussirent ensemble, à surprendre, dans la fusion des métaux, le secret de la pierre philosophale.

En ce qui concerne la « méthode pour opérer le Grand Œuvre

Digitized by Google

vieillard devrait se hâter de concrétiser son rêve d'action, car la raison impose que sa tombe peut être ouverte imminemment ; il attend, il patiente, il laisse venir l'heure favorable. Il compte sur le temps, qui peut faire mourir les papes et les rois, transformer les âmes des uns et des autres. Sa con-

---

du rajeunissement », il est fort intéressant d'ouvrir le *Manuscrit alchimique. — Révélation des teintures* essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales, composé en allemand par le Frère Basile Valentin, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et traduit par le sieur Jean Israël, médecin Allemand, divisées en sept chapitres. La traduction Israël, en français, parut en 1646, mais demeure toujours d'une rareté extrême. Le manuscrit que nous avons le bonheur de posséder contient, parmi d'autres textes hermétiques, une méthode de rajeunissement due à Arnaud de Villeneuve. C'est celle, vraisemblablement, dont il allait essayer les effets sur le pape Clément V, lorsque la mort le surprit en mer. On sera peut-être curieux de la connaître et la voici :

« Le célèbre Arnaud de Villeneuve, médecin en France vers la fin du XIII[e] siècle, inventa une méthode pour parvenir à l'usage de certains remèdes propres à opérer ce grand prodige du rajeunissement, sans aller chercher dans les pays étrangers, les heureuses fontaines qui ont le plus contribué à de si grands effets, selon les exemples que l'on en peut rapporter.

« Il veut qu'on renouvelle cette œuvre admirable tous les sept ans, sur les corps naturellement sains et bien organisés. Quant à ceux qui sont seulement trop ou trop peu resserrés, il ordonne qu'on les tempère par l'usage d'une once de moelle de la meilleure casse; prise en entrant à table, une fois par semaine, et trois fois avant que de commencer la méthode, la casse étant favorable, suivant ce médecin, contre toutes les humeurs viciées.

« Dès le premier jour de l'opération, on mettra sur le cœur, pendant le sommeil, un emplâtre d'une once de safran oriental, de deux onces de roses rouges, de deux gros de santal rouge, d'un gros de bois d'aloès et autant de bois d'ambre. Les drogues bien pulvérisées s'incorporeront avec une demi-livre de cire blanche et se malaxeront dans une quantité suffisante d'huile rosat. Au réveil, on lèvera cet emplâtre pour le rouler afin de l'enfermer dans une boîte de plomb, jusqu'au moment de s'en resservir en rentrant au lit.

« Cette œuvre consiste à vivre, quelque temps, de poules, préparées d'une certaine manière. Les tempéraments sanguins pendant seize jours, les phlegmatiques durant vingt-cinq et les mélancoliques pendant trente. Par cette raison, on aura autant de poules que le tempérament l'indiquera; on les mettra dans un lieu spa-

Digitized by Google

fiance est émerveillante. Et les jeunes gens, à l'université où il leur fait, parfois, une classe, admirent qu'un tel homme porte avec tant de calme sérénité le fardeau des années et la lourde charge de projets gigantesques.

Il a un jardin, dans la ville haute. Singuliè-

---

cieux où l'air soit pur et l'eau claire, et dans lequel il n'y ait ni herbes ni autres choses à manger, pour qu'elles ne puissent être nourries que de l'aliment destiné. Cet aliment se fera avec autant de bonnes vipères qu'il y aura de poules. On fouettera ces reptiles dans un tonneau à l'effet de leur couper aussitôt la tête et la queue, puis les ayant écorchés, on les trempera dans du vinaigre et on les frottera de sel avec une étoffe rude; ensuite, les ayant mis par morceaux, on les jettera dans une grande marmite avec deux livres de fleurs de romarin, de fenouil, de calament et d'anet, autant des unes que des autres et l'on y ajoutera une demi-livre de l'herbe de cumin. La marmite étant aux deux tiers pleine d'eau pure, on la fera doucement bouillir jusqu'à la cuisson des vipères

« Alors on versera une quantité de froment bien nettoyé et suffisant à la nourriture des poules pendant les jours arrêtés. On fera cuire ce blé jusqu'à ce qu'il soit rempli de la qualité de ces reptiles, couvrant la marmite pour y mieux conserver leurs esprits et la tenant élevée sur un trépied où elle agira également à feu doux jusqu'à ce que le tout s'épaississe ; en cas de besoin. on y pourra remettre de l'eau. La marmite ôtée de dessus le feu, on étendra ce blé pour le sécher, dans un lieu bien aéré, crainte de corruption et quoique chaud. On en donnera aux poules, leur en faisant de petites pelotes avec du son que l'on pétrira dans le bouillon.

« Ces poules ainsi engraissées pendant un ou deux mois, la personne en mangera à tous les jours une : on la fera cuire dans une quantité d'eau pour faire deux bons potages d'un pain de farine pure de froment bien fait et de deux jours au plus. A souper, on ne prendra qu'un potage comme à dîner, avec le reste de la poule ou deux à trois œufs frais bouillis dans l'eau à l'ordinaire, que l'on mangera avec un peu de ce pain, buvant du vin blanc, ou clairet, à cause de leur légèreté. Cette opération est plus salutaire au mois d'avril et de mai, à cause du renouvellement de la nature. Lorsque les jours en seront achevés, on se baignera trois fois dans une semaine de deux jours l'un, dans une eau claire et tiède où l'on aura mêlé une décoction de fleurs de romarin, de sureau, de camomille, de melilot, de roses rouges et de nénuphar, de chacune une livre. On y joindra des racines de bistorte, de brione, de couleuvrée, d'aulnée, de patience et d'iris, de chacune une poignée, nette et concassée, le tout mis dans un

Digitized by Google

rement cet enclos ressemble au jardin de son père, à Palma. Et l'on y trouve, aussi, un banc de pierre, incurvé comme celui où Elisabet de Heril, douce et noble mère, s'asseyait près du « chevalier de la conquête ». Sous le feuillage, la nuit, et fréquemment, Lull prend place, pour songer, dans la quiétude de la cité endormie. Et il écoute un chant qui

sac de toile de lin bouilli une ou deux « ondes » dans un grand chaudron plein d'eau de rivière dont on fera la décoction. Le bain se prendra à jeun et jusqu'au col et l'on s'y asseoira sur le sac de ces fleurs pour y rester une heure au moins, et ce sac servira seul aux trois bains. Sortant de l'eau, on avalera un gros de bonne thériaque dans six cuillerées de vin, d'infusion de fleurs de romarin et de cumin et l'on se mettra dans un lit tiède pour y reposer et dormir. S'il survenait une sueur, on la soutiendra comme l'effet favorable de ce remède, et après avoir reposé, sué et dormi, on mangera modérément.

« Pour achever cette opération, on usera, pendant au moins vingt jours, de la confection qui suit : il faut prendre quatre onces de chaux d'or dissous philosophiquement : bois d'aloès, bois des trois santeaux, semences de perles, saphirs, hyacinthes, émeraudes, rubis, topaze, corail blanc et rouge, baume très pur, râpure d'ivoire, des os, du cœur de cerf, de chacun un demi-gros, ambre et musc des meilleurs, six gros de l'un et autant de l'autre. Pulvérisez le tout d'une manière impalpable et l'incorporez avec conserve de citron, de bourrache, de romarin, de chacun une once; ajoutez une livre de sucre fin pour former ce candit avec du sucre rosat autant qu'il en faudra pour mettre cette confection dans un vase de porcelaine ou de faïence que l'on couvrira bien.

« Il en faut prendre les matins à jeun, et les soirs en se couchant, environ une demi-cuillerée d'argent, et l'on connaîtra, dans peu, le prix de cette œuvre rare pour réparer la caducité la plus décrépie.

« La sagesse incréée n'en a déclaré l'effet admirable aux hommes que pour les sages qu'elle a créés. » Cet art merveilleux de rétablir la nature n'est pas dans le volume in-folio des ouvrages du célèbre Arnaud de Villeneuve, imprimé à Lyon et à Bâle au XIII[e] siècle. Un ancien manuscrit latin tombé, dans le XVII[e], à M. Du Poirier, premier médecin de l'hôpital de Tours, qui le prêta à M. l'abbé de Vallemont, au château de la Bourdaisière, en Touraine, renferme ce secret d'une nouvelle manière de rajeunir les hommes.)

A la Faculté de médecine de Montpellier, parmi les portraits de diverses grandes figures médicales qui illustrèrent ce célèbre centre d'enseignement figure une effigie d'Arnaud de Villeneuve (Peinture sur toile, d'un artiste anonyme, Salle Ranchin).

Digitized by Google

lui plaît : celui d'un rossignol. Jusqu'au mois de juillet, l'oiseau virtuose lui donne concert. Ne sont-ils pas, l'un et l'autre, des lyriques, et qui peuvent se comprendre ? Lull aime ce compagnon ailé, mais lui reproche seulement de laisser s'attrister et s'alanguir son chant lorsque l'été s'avance. En entendant la voix du rossignol se faire de plus en plus douloureuse et plaintive, il se souvient d'Aristote qui écrivait dans son *Histoire des animaux* : « Vers la fin de l'été, cet aimable chantre différencie ses accents. Ils ne sont plus ni si variés ni si précipités, ni si subtilement modulés. Ils se font plus simples. »

— Mais moi, je veux jusqu'à ma dernière heure d'hiver, atteste Lull en regagnant sa chambre, rester fidèle à la forme éperdue et joyeuse, ô mon Dieu, ô Sainte Madame la Vierge, sous laquelle j'ai chanté votre bonté divine et votre incomparable grâce ! »

***

Il est à Paris en 1310. Un brusque désir d'aller contredire des Averrhoïstes l'a rejeté sur les chemins. En réalité, ce n'est pas un caprice, mais un raisonnement qui l'éloigne de Montpellier. Il sera, pour lui, du plus haut intérêt de reprendre, devant ses auditeurs parisiens, la comparaison des philosophies arabes et de celles qui s'accordent avec la foi chrétienne. Il ne foncera plus, à poings fermés, sur l'hérésie des mécréants. Il a vécu près d'Hamar, à Alger et il sait bien que tout n'est point matière absolument méprisable dans le savoir, immense et raffiné, des sectateurs de Mahomet. Au surplus, il rentre dans ses intentions de se servir de ces ensei-

Digitized by Google

gnements qu'il va donner à Paris pour implanter dans les esprits la pensée que l'union des croyances n'est pas un paradoxe fou et que le salut de tous les peuples tient dans la généreuse harmonisation de tout ce qui aspire, en eux, vers le bien, la vérité et la sagesse de Dieu.

Il ne lui semble pas qu'on le comprenne bien. La jeunesse l'écoute avec déférence, mais il ne retrouve plus les élans de jadis ; il ne se sent plus ce qu'il fut : le maître dont toute parole était d'or pur. Ainsi doit-il convenir bientôt que, sur les bancs scolaires comme partout, un souffle rude a passé, qui a emporté certain impondérable dont on pouvait dire qu'il était comme un pollen vivant. La fécondation des idées ne s'accomplit pas, avec cette simplicité toute naturelle, que Lull constatait, peu d'années auparavant entre l'éducateur et les disciples. Ceux-ci interrogent des horizons plus nouveaux. La distance s'élargit d'instant en instant entre l'auteur du *Livre de Science* et ces hommes de vingt ans qui ont ouvert les œuvres de Roger Bacon (1) pour y découvrir ce hardi pressentiment de la méthode expérimentale : « Il n'y a que deux voies pour arriver à la connaissance, l'expérience et le raisonnement. Le raisonnement tout seul peut convaincre, mais il ne persuade pas, et il n'exclut pas toujours le doute... On peut, sur les vérités de fait, se passer de l'observation si l'on sait user de l'expérience (2). »

Le Docteur Illuminé est surpris. Des indices irritants l'avertissent qu'il n'a plus, comme on dit, l'oreille de l'adolescence studieuse. Il n'est pas jusqu'à des hasards malheureux, offensants, qui ne

(1) Mort en 1294.
(2) *Opus majus.*

Digitized by Google

viennent ajouter à la mauvaise impression dont il est redevable à Paris. Plusieurs fois, comme il se promène aux berges du fleuve, de misérables petits drôles, crottés de vase et loqueteux, interrompent leurs jeux en le voyant passer songeur, sa grande barbe blanche éparpillée sur la poitrine par le vent taquineur. Ils l'entourent, sans égards pour ses quatre-vingt ans et l'insultent en répétant le bêlement de la chèvre et du bouc : « Bee, bee ! »

— Abominable graine ! pense-t-il en pressant le pas. Est-ce là une génération qui promette un bon blé ? Je ne le crois pas. C'est pitié de voir cette jeunesse perdre le respect des vieillards. N'y aurait-il bientôt plus d'enfants honnêtes ? Et vers quelle catastrophe marchons-nous, pour le temps où ces chenapans seront des hommes ?

Ainsi, comme tous les octogénaires, il prophétise la décadence des mœurs et déplore la disparition des bons usages qui ne sont plus.

Déçu, attristé, il se retranche dans son ancien logis qu'il a pu retrouver, par chance, sans locataire. Scot et Ockam, — ce dernier voyage à l'étranger, — n'y rentreront plus, mais ses idées, les fées de son imagination, y accourent en foule. Il les accueille comme des amies bien chères et qui n'ont point vieilli. Il leur fait place, s'entoure de leurs grâces et de leurs forces qui s'ajoutent à la sienne. Il leur demande le sujet d'un beau livre. Elles le lui proposent aussitôt. Avec elles, qui se penchent sur ses feuillets et lui dictent, sans ratures, et le mot et la phrase, il compose le *Traité des Douze principes de la philosophie*. Puis il coiffe son plus beau chaperon, achète un manteau neuf et s'en va chez le roi à qui il dédie son ouvrage. C'est par courtoisie qu'il se décide à aller saluer, avec ce prétexte, le

Digitized by Google

souverain aux yeux bleus, froids et durs. Il sait trop qu'il ne pourra pas plus s'en faire entendre en 1310 que lors de ses précédentes entrevues. C'est le 2 août qu'il le rencontre, à Vernon. Il reconnaît, aussi fermé, aussi glacial, ce long visage encadré de cheveux blonds et bouclés, cette pâleur de mort, ces traits réguliers. Philippe le Bel et lui sont de même taille, grands, larges d'épaules, mais combien diffèrent leurs cœurs et leurs âmes ! Le roi reçoit le manuscrit, assure qu'il a lu et médité l'*Art general*. La reine se dit toujours ravie de tenir *La Philosophie d'amour* à son chevet. Mais si Lull expose ses conceptions nouvelles, s'il laisse entendre que sa croisade n'est plus que celle de l'esprit, que son seul but est de s'employer à la fondation de collèges de missionnaires pourvu qu'on lui donne quelque argent, le prince a un oblique sourire et parle aussitôt des difficultés de son trésor. Une heure après, il est parti à la chasse...

Le « croisé spirituel » ne s'attarde pas dans un château où sa présence est un anachronisme. Rue aux Escrivains, il reprend la plume, à la veille de Noël 1310, après avoir achevé quelques œuvres de moindre importance et il improvise *De la naissance de l'Enfant Jésus*. C'est un cri de sa foi franciscaine, un exutoire pour tant de ferveur qu'il porte en lui. En traçant ces pages, il se sent loin des passions du monde, au-dessus des trônes et des cathèdres magistrales, isolé dans une autre cellule où il n'entend plus rien que sa pieuse inspiration, sur le sommet d'une autre montagne de Randa, toute idéale ! Trop généreux, sitôt achevé ce chant d'amour chrétien, au début de l'été de 1311, il le porte à la reine qui consent à en accepter l'hommage. Il dépose les fruits de son génie au pied des

Digitized by Google

grands de la terre, dans l'espoir peut-être que leur senteur et leur saveur, à la fin, les convainquent qu'un si patient jardinier mériterait d'être mieux écouté.

Mais qu'il conserve ou non cette illusion, elle est bien vaine. Philippe ne s'en laissera jamais toucher...

***

L'annonce du grand Concile de Vienne qui doit avoir lieu en octobre tire Lull de sa songerie béate et féconde. Le roi Philippe va se rendre là-bas avec une armée. Le pape s'y portera sans doute et un peuple de cardinaux, d'évêques, de laïcs et de clercs encombrera les routes de l'Est pendant des semaines. L'infatigable voyageur ne craint pas les longueurs de l'étape. Il décide aussitôt qu'on le verra, en cette occasion solennelle, chez les Viennois. On dit de ces gens qu'ils ont le caractère sympathique. Il ira s'en rendre compte, à pied, comme il convient à un pèlerin de la foi. Si quelque charrette lui offre un banc ou un lit de paille, au hasard de la rencontre, il ne refusera pas le présent, mais il tient à l'honneur de cheminer le plus possible, avec des compagnons que le hasard lui fera assurément rencontrer, de bonne qualité et de bonne humeur.

Pourtant, et puisqu'il lui en reste tout juste le loisir, il ne veut pas quitter Paris avant d'avoir mis la dernière main à une œuvre qu'il a déjà commencée et à laquelle il a donné le titre : *De Ente*. En septembre 1311, il paraphe la conclusion de ce véritable mémoire qu'il se propose de présenter au

Digitized by Google

Concile. La substance en est claire et les termes en sont éloquents. Il y est demandé l'institution de collèges à Rome, à Paris, à Tolède, l'agrégation, en une masse homogène, de tous les ordres religieux militaires (1), le prélèvement permanent d'une « dîme ecclésiastique » qui constituerait un fonds destiné à alimenter les besoins des fondations de propagande. D'autres considérants enrichissent cette requête adressée aux princes du Spirituel et du Temporel et qui sera soutenue, par son auteur, devant l'assemblée des prélats et des mandataires des rois.

Et, cette fois, pressé par le temps, il dit adieu à Paris. Quelque persuadé qu'il soit d'être encore loin du terme de sa carrière terrestre, il a le pressentiment qu'il ne reverra plus l'Ile-de-France. Avec reconnaissance à la ville magnifique, il la parcourt, plusieurs jours durant, comme pour assouplir ses jarrets en vue des rudes marches vers Vienne. Il grave dans son souvenir tous les aspects du vieux quartier de la Montagne, et se laisse gagner par une émotion de vieil écolier, dans la rue Galande, la rue du Fouare, la rue Saint-Hilaire et le clos Bruneau. Il rencontre des étudiants et des maîtres et répète avec eux, en prenant congé, la formule usuelle : « *Nos fuimus simul in Garlandia !* (2) »

(1) Lull, on le voit, ne se laisse déconcerter par aucun des événements dont il a été pourtant témoin, et il rêve d'une unification des Templiers — pour ce qu'il en reste ! — des Hospitaliers et des quelques autres ordres qui, par leur constitution, pouvaient mériter le titre de « militaires » !

(2) « Nous fûmes condisciples dans la rue Galande. » Ainsi disaient ceux qui, se retrouvant dans le monde, se souvenaient d'avoir, en même temps, étudié à l'Université de Paris.

Digitized by Google

***

Septembre 1311 est un beau mois, chaud, ensoleillé, inviteur au voyage. Lull passe les portes un matin et salue la campagne charmante. Il s'en va, d'un pas souple encore, pour réorganiser la société chrétienne. Les gîtes du soir sont toujours à son gré, son appétit s'accommode de tous les repas, et lorsqu'il est fatigué, il se trouve, à propos, un arbre au feuillage ombreux sous lequel il y a une pierre pour s'asseoir.

Oh ! la belle promenade où les simples gens, dans les villages, donnent à boire au passant et lui disent, le gobelet vidé : « Serez-vous bientôt rendu ? » — Non point, répond Lull. Je m'en vais jusqu'à Vienne qui n'est pas ici !

Malheureux ceux qui ont vécu tous leurs jours, blottis dans des maisons et au coin de la même rue, sans connaître la pittoresque et toujours changeante aventure des routes toutes droites et de la fourche des carrefours, où l'on hésite et s'égare un peu. Ceux-là ne savent pas tout ce qu'ils ont perdu de plaisir sain et exaltant en se voulant sédentaires et enracinés dès leur jeune âge. Etre nomade, c'est exister vraiment. Partir, c'est vivre un peu plus ! S'en aller ainsi, encore et toujours, pour la plus grande gloire de Dieu, c'est jouir deux fois de la variété des jours et anticiper sur son Paradis !

Il suffit d'une croisée de chemin pour que l'on se découvre un ami que l'on ignorait. Celui-là vient du nord et celui-ci du sud. Tel sort d'un couvent du Rhin et l'autre d'un monastère d'Italie. On se reconnaît frères du même idéal, du même vœu, dès

Digitized by Google

que l'on s'est aperçu à quelque distance, sous le radieux soleil ou derrière le rideau de pluie. On s'attend, on se rejoint, on se nomme, on accorde ses pas et l'on continue à longer la lisière des bois, le piège des fossés boueux, les plaines nues, besace contre besace, et le bâton posé sur terre à la même cadence ! On parle, on se dit les nouvelles que l'on a pu glaner et l'on ne se retient pas de supputer l'avenir. Ainsi on couvre quelques lieues qui semblent courtes, car, tout en bavardant, c'est comme si l'on s'en partageait la longueur. Et puis, quelque raison imprévue, soudaine, fait que l'on se disjoint. Les courages ne sont point les mêmes. On est plus ou moins impatient d'arriver. L'un préfère séjourner ici alors que l'autre se décide à aller dormir plus loin. Bref, comme on s'était trouvé, on se quitte. Et l'on se dit, sur le ton fraternel : « Il est possible que nous nous revoyons ! » au moment que l'on se sépare. Et, parfois, la supposition se confirme le lendemain ou le jour suivant. Soit que le devancier ait enfin cédé à sa fatigue, soit que le retardataire ait rencontré d'autres errants agiles qui l'ont entraîné sur la poussière et les ornières trop fréquentes, on reforme la compagnie, on reprend les relations interrompues, quitte à les rompre une heure après, parce qu'un capricieux propose, à qui veut le suivre, un raccourci qu'il regrettera d'avoir pris, lorsqu'au crépuscule, il se verra hors de la bonne route.

Rien, non, rien au monde, n'équivaut en agrément le bonheur de s'en aller, ainsi, sous le ciel, avec ou contre le vent et de voir, dans cet aimable jeu des chances et des risques quotidiens, tout le symbole de ce qui fait notre jouissance et notre peine, sur le plus long chemin de la Vie.

Digitized by Google

Un jour, Lull, entendant marcher derrrière lui, se retourne et aperçoit, qui avance à bon train, un jeune moine dont l'avenant visage, aussitôt, le séduit. Ils échangent leurs saluts, et les voilà qui dialoguent. Ce nouveau venu a déjà beaucoup parcouru de pays et, à la grande joie de Ramón, il lui apprend que, parti de Sicile deux ans plus tôt, il a essayé d'aller évangéliser les Arabes. Il est revenu d'Afrique, découragé, jugeant l'entreprise insurmontable. Il n'a pu qu'y briser ses armes contre un mur épais et où toute brèche ouverte se refermait bien vite, comme par une malice diabolique. A son sens, les Sarrasins sont bel et bien des Barbares et leur Koran ne se différencie guère des croyances monstrueuses que peuvent pratiquer les peuplades les plus sauvages.

Lull s'efforce de réagir contre un mépris si absolu. Il sait excellemment que les Musulmans ne doivent pas être réduits au niveau de la bête, quels que puissent être détestables leurs errements. Il dit qu'ils ont produit des philosophes dont le génie, tout perverti qu'il soit, n'en est pas moins remarquable.

— Qui ? Avicenne ? Averrhoès ? D'immondes hérétiques !

— Mettons-nous d'accord sur le mot hérétique, mais ils ne furent pas immondes ! Et il n'y a point qu'eux. Connaissez-vous les noms d'Algazel et de Fakhr-Eddin-Rhazy ?

— Non !

— Eh bien, ce sont de grands maîtres.

— Dans la plus opaque erreur !

— J'en conviens, mais il n'empêche qu'ils introduisirent, les premiers, la logique dans les discussions religieuses et que leur splendide mélange de la philosophie et de la théologie a altéré, dans

Digitized by Google

un sens très heureux, la religion islamique. On ne peut conquérir le monde en un jour. Voici de bien nombreuses années que je me bats pour le Christ. Je n'espère pas le voir régner partout avant ma mort. Mais cela sera. J'ai connu des docteurs arabes qui vous feraient revenir de vos préjugés. Nous irons doucement pour toucher leur cœur. Mais nous y atteindrons. La brèche, moi qui vous parle, je l'ai ouverte et elle ne s'est pas refermée. J'ai confiance que des jeunes hommes peuvent faire beaucoup, chez les mécréants, pour notre sainte cause. Moi-même, loin de m'avouer vaincu, j'ai résolu de retourner chez l'Infidèle et d'y poursuivre mon œuvre utile. En attendant, je vais à Vienne, dire au pape et à toute l'Eglise ce qui doit être entendu. Je veux modifier le jugement de ceux qui pensent comme vous pensez.

Alors, il lui fit entendre, par cœur, de longs passages de son mémoire.

Et le moine, ayant écouté, regarda ce vieillard enthousiaste, puis lui dit sur le ton d'un scepticisme déguisé :

— Vous êtes bien le plus extraordinaire des hommes que j'aie jamais rencontré !

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce que vous êtes la Croisade vivante, et que la Croisade est morte !

***

Formulé en cette phrase lapidaire, le reproche d'être trop vieux — qu'il connaît bien, puisqu'il lui est arrivé de se l'adresser à lui-même — n'irrite point Ramón Lull, mais multiplie son courage,

Digitized by Google

active son pas, exaspère sa volonté de vaincre. Il arrive à Vienne et, au Concile, se fait entendre. Avec une autorité magnifique, il donne à comprendre son but véritable et démontre que l'on peut, que l'on doit y marcher avec lui. Il n'a plus, dit-il, ayant considéré la physionomie du temps présent, la « *Stultitia Crucis* », la folie de la Croix dont parlait déjà Saint Paul. C'est à peine s'il déroule son mémoire. Il l'expose, l'amplifie, lui communique, en le fleurissant d'inspirations ardentes, tout le caractère d'un plaidoyer pour la vie ou la mort de la chrétienté. Il réussit à émouvoir. On admire ce grand aïeul, si fort, si brave, si passionné, si jeune ! Ce qu'il suggère est si vivant dans sa substance, si logiquement construit dans sa forme, qu'on décide, lorsqu'il est retombé, exténué sur son banc, de lui accorder la création de trois collèges, ceux qu'il demande, sans préjudice de trois autres qui seront institués à Bologne, à Oxford, à Salamanque, sitôt que l'on aura de l'argent. Cet argent, on le recueillera de diverses manières, dont la moins hypothétique est la dîme ecclésiastique qui, improbable, faisait sourire le moinillon sceptique, sur les routes d'Autriche.

Ce jour-là, le Docteur Illuminé reçoit une récompense tardive. Il marque une victoire en marge d'une longue liste où se superposent ses défaites. Il découvre qu'une partie de sa pensée peut encore traverser le cerveau des hommes et y laisser une empreinte, une leçon. Avec une satisfaction profonde, il réhabilite, dans son jugement aigri naguère, tout ce début du XIV^e^ siècle qu'il croyait irrémédiablement gâté par « l'esprit nouveau ». Il associe des faits capitaux : d'une part, la découverte qu'il fit en Afrique : les Musulmans

Digitized by Google

sont accessibles à la critique fraternelle; l'Evangile et le Koran peuvent être placés sur le même pupitre, pour la discussion sans violences; d'autre part, l'événement viennois : l'Eglise n'a pas désespéré d'attirer les Infidèles sur son sein; elle va préparer les moyens d'aller rechercher, jusque dans les sables du désert, ses enfants perdus.

Et il songe : « Si je mourais demain, Dieu me recevrait peut-être avec douceur, et pour le bien que j'ai tenté de faire en cette ville, consentirait à oublier un peu du mal que je fis dans mes égarements d'autrefois. »

***

Il ne quitte Vienne qu'en décembre 1311, revient à petites journées, du côté de la France, avec l'intention de remonter en ce Paris qu'il ne croyait plus revoir (1). L'hiver, la fatigue d'un effort trop continu, l'immobilisent dans une bourgade dont le nom ne fut pas conservé. Il repart en avril 1312 et une nouvelle vient au devant de lui sur les routes. Il est instruit que, le 3 avril, la suppression du Temple est un fait accompli. Déjà, au Concile, le pape avait prononcé la dissolution de l'Ordre (2).

(1) Tels historiens écrivent qu'il y revint en effet, et pour quelques mois, afin d'entretenir le roi de questions pratiques relatives à la création des collèges obtenus par lui au concile de 1311.

(2) Parmi les travaux les plus récents et les plus dignes d'intérêt, on pourra consulter très utilement, paru en 1925 (Librairie ancienne Honoré Champion) : *Le Dossier de l'affaire des Templiers*, par M. Georges LIZERAND, docteur ès-lettres, professeur au Lycée Michelet. Cet ouvrage a paru dans la « Collection des classiques de l'Histoire de France au moyen-âge », sous la direction de M. Louis Halphen. On y trouve, parmi nombre d'autres pièces

Digitized by Google

Maintenant les rois et leurs sergents passent aux actes. En France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, les biens et domaines des Templiers seront confisqués par les princes.

Lull, en une prescience, comprend que cette justice sommaire ne s'en tiendra pas là. Il entrevoit, pour les persécutés, le bûcher, la mort prochaine (1). Les Hospitaliers devaient recevoir une part importante, dans la répartition des richesses du Temple. Il est à craindre que rien ne leur soit attribué. Donc, quel est le devoir d'un Lull qui, précisément, compte sur le concours financier du grand Ordre partiellement héritier ? Aller rappeler le pontife à l'équité et à l'observation de promesses faites à Vienne.

Il se met en route, touche Avignon, puis passe en Italie où il va s'employer, pendant tout 1312, à ajouter, à ses trésors pisans et gênois, à plaider pour la « finance » de son œuvre comme il a longtemps prêché pour la gloire de Jésus. Jusqu'en Sicile et puis à Malte, et de retour dans la péninsule italique, il se fait le banquier de Dieu, visite les monastères, les marchands, les principicules, les

---

le mémoire de Jacques Molay sur la réunion des deux ordres du Temple et de l'Hôpital; la proclamation-réquisitoire de Philippe le Bel, avec les instructions relatives à l'arrestation et à l'interrogatoire des Templiers; des spécimens de l'interrogatoire des divers témoins par l'Inquisiteur de France, lorsque le procès était encore dans les mains du pape; l'inventaire des biens d'une des maisons du Temple; un choix copieux de ceux d'entre les documents juridiques qui « donnent au procès sa véritable physionomie », les dépositions finales, parmi lesquelles trois de Molay.

Voir aussi, de M. G. LIZERAND: *Clément V et Philippe IV le Bel.*

(1) Le 11 mars 1314, ce bûcher était dressé à Paris. Un procès, savamment machiné par Philippe a presque empli l'année 1313. — A l'emplacement où se trouve aujourd'hui la statue d'Henri IV sont enfin brûlés le grand-maître Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay.

Digitized by Google

évêques, tous ceux qui peuvent enrichir la « mission » et faire vivre les « collèges », soit par la dîme régulière, soit par les dons.

Il a encore assez de loisirs pour terminer un ouvrage sur l'incarnation, *De Natali puero,* et pour s'attarder, dans certains milieux franciscains où se glissent des erreurs, d'ailleurs dénoncées au Concile. Quand il y rencontre ceux que l'on appelle les *Spirituels,* il les dissuade de croire que François est une nouvelle réincarnation du Christ ; si ce sont des *béguins* ou de *béguards,* il leur montre leur odieuse faute d'affranchir l'homme, parfait selon eux, de l'observation de toute loi humaine (1) ; et s'il est en présence de *fraticelli,* il les blâme d'abolir la propriété et de déclarer que tout doit être en commun, famille et biens (2). A plus forte raison semonce-t-il les Pélagiens qui, s'avisant de ranimer les doctrines d'un hérésiarque breton du v^e^ siècle, déclarent follement : « Tout être peut, par ses moyens naturels, arriver à la béatitude. Nous nions la nécessité de la grâce et l'existence de l'ordre surnaturel. »

Enfin, en janvier 1313, il se détermine à rentrer à Palma. Dans la paix familiale, il préparera d'autres labeurs.

***

Après les embrassements du retour, sa famille est déçue et se répand en larmes. On lui a dit : « Vous avez quatre-vingt-un ans. Vous avez assez

(1) Une *béguine* fut brûlée en place de Grève (1313).
(2) Voir, première allusion en note, XX^e^ ÉPISODE, *Dans la Chambre aux Livres* (début).

Digitized by Google

erré dans le monde. Vous nous resterez. » Il a répondu : « Mon œuvre n'est point terminée. L'âge ne compte pour rien. Je suis fort. Je ferai mon testament et repartirai bientôt. »

C'est le 26 avril 1313 qu'il signe l'acte où il répartit son avoir. Les biens domaniaux, les maisons, vont à ses enfants Dominique et Madeleine de Sentmenat, mais il en distrait une part de revenus au profit des frères prêcheurs, des frères mineurs, des dames de Sainte-Claire, des dames de Sainte-Marguerite, de celles de la Pénitence, des orphelins, des fabriques de toutes les églises paroissiales, sans oublier la belle cathédrale de Palma. Il maintient à son vieil ami, le banquier François Renouardi, le soin d'encaisser les sommes produites et de les affecter selon ce qu'il prescrit en termes circonstanciés. Quant à sa fortune spirituelle, il en assure la conservation, prévoit la copie en leur langue originale et en latin, de ses œuvres principales, sur du beau parchemin. On en enverra des exemplaires au monastère de la Chartreuse, à Paris, à Messer Persival Espinola, à Gênes, dans un certain nombre de maisons religieuses qu'il désigne. Il a préparé, chez son gendre Pere (1) de Sentmenat, un grand et solide coffret empli, jusqu'au couvercle, d'ouvrages précieux, de manuscrits rares : ce trésor sera déposé dans le monastère de la Réal, aux portes de la ville.

Ce devoir accompli, il se partage entre Palma, Pollenza et Manacor. Les conseils de ses amis se heurtent à sa volonté de partir un jour qu'il veut prochain. Il faut la caresse de ses petits-enfants, le

(1) Pierre.

Digitized by Google

lien de leurs bras autour de son cou, leurs têtes pressées contre son cœur pour qu'il admette un délai. Par mille ruses et artifices, on s'évertue à le convaincre qu'il est malade, affaibli. Ce sont autant d'aiguillons qui le stimulent. S'il est tenté de s'assoupir à la veillée, il se redresse, se contraint, anime son verbe, raconte de belles histoires lointaines et ce sont ceux qui voulaient affectueusement l'envoyer dormir qui, passée la mi-nuit, succombent au sommeil. C'est un homme de fer. On comprend qu'on ne l'enchaînera pas. On lui arrache seulement la promesse de ne pas retourner aux pays mauresques avant d'être revenu encore s'asseoir au foyer familial. Il en donne volontiers l'assurance. Et l'on espère ! Qu'il s'en aille, sur quelque point d'Europe, mais qu'il rejoigne Palma dans un an. Alors, il sera peut-être assez usé pour convenir qu'il n'a plus l'âge du pèlerin. Il devine ce tendre calcul, et en rit. Il sait bien qu'après être reparu au milieu des siens, il s'en ira, comme l'hirondelle s'envole au loin, lorsque la saison est échue, où elle doit émigrer.

En septembre, il devient impossible de le retenir. Secrètement, il a reconnu en lui les signes de la lassitude. Il conçoit que, s'il ne prend pas le large, il s'asseoira au coin de la cheminée, en octogénaire qui avoue sa faiblesse, et il y mourra, comme un petit marchand de la rue Sainte-Eulalie au milieu des objets de son commerce. Ce n'est point là le but qu'il se propose. Une fièvre d'action, un violent besoin de réagir contre l'aveulissement de son courage le conduit au port. Il y débat, avec le maître d'un beau bateau, le prix de son passage en Sicile. Encore un peu, il porterait lui-même, sur son dos, son bagage jusqu'au bâtiment.

Digitized by Google

Puisqu'on ne peut plus le retenir, on lui souhaite, en sanglotant, le bon et prompt retour.

A Palerme, à Girgenti, à Syracuse, il travaille activement. Il estime qu'en outre des collèges prévus à Vienne, on en pourrait préparer d'autres, sur cette terre avancée à la pointe extrême de l'Europe. Il y aurait monotonie à le suivre, dans ses démarches, dans ses conférences où il associe le spirituel au temporel, où il sert Dieu en parlant monnaie. On peut concevoir, sans qu'elle soit commentée, cette existence de pionnier qui, pendant des mois, ne lui laisse aucun répit et où il a conscience qu'il joue forte partie. Quand il a bien sollicité, bien imploré, bien démontré aux religieux et aux laïcs qu'il y va du salut du monde présent et futur, il s'interroge pour savoir s'il ira à Bologne, à Salamanque, à Oxford, dans les autres villes où doivent être formés des missionnaires. Mais une autre intention s'est peu à peu précisée en lui. Il se représente que ce voyage de cité en cité prendrait une bien plus haute valeur s'il le faisait précéder d'un séjour encore chez les Sarrasins, où il se donnerait pour objet de rencontrer de nouveaux docteurs Hamar, aussi libéraux que le premier. Ceux-là, avertis par lui, se tiendraient prêts à recevoir les jeunes messagers du Christ. Il serait entendu qu'un premier trait d'union, un égal désir d'atteindre à la vérité, aurait pour effet de supprimer tout risque de malentendu. Les Arabes accueilleraient les chrétiens, non point le bâton, mais le livre à la main. Personne ne pouvait réaliser cet accord préalable, sinon un Ramón Lull, qui désormais doit savoir comment approcher les Infidèles.

En mars 1314, il est rentré à Palma. L'espoir de sa famille est une fois de plus mis en échec.

Digitized by Google

Jamais on ne vit vieillard plus robuste, plus enthousiaste. Il faut renoncer à entraver un Illuminé plus que jamais impatient de marcher au devant du soleil, et qui parle d'aller atterrir à l'ouest de l'Afrique, d'y suivre le rivage vers l'Est, d'y visiter toutes les mosquées, d'y faire appel à toutes les intelligences, à toutes les bonnes volontés, puis, le Nil traversé, de remonter en Palestine et de faire une halte solennelle à Jérusalem, sur l'emplacement du calvaire, pour y proclamer, possible bientôt, la fraternité du Croissant et de la Croix !

Le 14 août, ayant modifié son itinéraire, il s'embarque pour se rendre tout d'abord à Tunis (1). Une grande multitude de citadins et de jurats l'accompagne jusqu'au port, en l'acclamant et en chantant des cantiques (2). Il marche dans les rues, de

(1) Il est dit, dans un texte contemporain conservé à la maison de ville de Palma : « ... a 14 de Agost 1314, se embarca Mestra Ramón Lull en una nef per transfretar e anar en Bugia, en laquel embarcada tingue gran acompanyament de gent e particularment los Jurats... fent gaen sentiment de la sua anada e embarcamente al cap de un mes scrigue une carta als Jurats de aquesta manera : « *cels magnifics e savis Senyors los Jurats de Mallorques. Sit nomen Dñi, benedictum. Magnifics et savis* Senyors e germans en Christo. Faslos a saber de la nostra arribada en lo port segur de Bugia per la bondat et gracia de mon Deu et Senyor. » Il apparaît, d'après ce texte, qu'effectivement Lull aurait touché Bougie avant de se rendre, probablement sur le même bord, à Tunis. On remarquera qu'il ne dit point être dans l'intention de séjourner en cette escale, et c'est sans doute ce détail qui a pu créer quelque disparate, chez les auteurs lulliens, concernant l'itinéraire. Admis que Lull n'ait abordé à Bougie que pour repartir aussitôt à Tunis, puis qu'il y soit revenu, à pied, ainsi que nous le relatons, il se trouverait que les opinions contradictoires seraient, somme toute, réconciliées. A dire vrai, que Bougie ait précédé Tunis ou réciproquement, ce n'est là qu'un assez médiocre détail. — Ce qu'il importe et ce qui est certain, c'est que le Docteur Illuminé revint de Tunis à Bougie, pour y trouver la mort.

(2) Parmi les amis qui l'escortèrent lors de ce départ, on cite Luis S. Martini, Andréal Roig, Juan Borras, Antonio Aguilo, Amator Ferrer.

Digitized by Google

la ville haute à la ville basse, en tenant deux de ses arrière-petits-fils par la main. Bien des gens pleurent. Il monte à bord et lorsqu'il s'approche du bastingage pour saluer une dernière fois la foule, son geste d'adieu a toute la noblesse d'une bénédiction.

On relève l'ancre, on dénoue les amarres. C'est la fin du jour. Un croissant de lune déjà se découpe sur le champ mauve du ciel. Tandis que frémissent les voilures, il l'aperçoit et, au moment où la coque se détache du rivage, il hausse encore la main vers le signe d'Allah. Mais, dans cette main, il y a un crucifix, et tout le monde comprend ce que, de loin, dit à ses frères chrétiens celui qui s'en va sur la mer pour consommer l'œuvre d'amour universel.

Le bon vent l'emporte... A la cathédrale, les cloches, sonnant à toute volée, délèguent au voyageur les échos d'un carillon éperdu !

Digitized by Google

VINGT-QUATRIEME EPISODE

1314-1315.

LE BUT

Ramón le fou de la folie de la croix, porte en lui tout l'idéal du christianisme : la conversion des Infidèles, l'union des schismatiques orientaux, la conquête et la possession de la Terre Sainte d'outre-mer, la confusion des systèmes doctrinaux qui sont dans l'erreur, et il soupire : « Tant s'allonge le jour, Seigneur, qu'il faut bien que je prenne martyr pour votre amour au milieu du peuple, en confessant la sainte foi chrétienne. Je me sens tout entier languir et mourir du désir... d'être tourmenté comme le lion et d'autres bêtes sauvages... entouré de chasseurs » (1).

(Introduction (moderne) de *Arbre de Sciencia*. Edition de MALLORQUE, 1917, page 9.)

— Aimé, dit l'Ami, à mesure que mon *aimer* est dans un amour plus grand, il me fait plus fortement peiner et languir, soupirer et pleurer, et il accroît mon désir de m'approcher le plus possible de tes honorabilités, de tes valeurs et de tes louanges.

(*L'Ami et l'Aimé* : Traduction Marius ANDRÉ, Paris, XCMXXI.)

En arrivant à Tunis, Ramón Lull pensa : « C'est ici que le bon roi Louis mourut de la peste

(1) Le passage entre guillemets est un emprunt, écourté, au *Livre de Contemplacion*, chap. 136, par. 21.

Digitized by Google

en 1270 ! Que n'étais-je déjà à ses côtés ! J'avais trente-huit ans. Je servais déjà Dieu. J'étudiais le latin et l'arabe. J'errais parmi les oliviers de Miramar. Ce n'était pas l'œuvre la plus louable quelque dévouée qu'elle fût au Seigneur. Je n'ai pas compris tout mon devoir. Le plus digne eût été de ne pas s'attarder dans l'inquiétude de l'avenir et de courir, avec les Croisés, souscrire à la tâche du présent. Ah ! que de fautes dans ma vie, et de combien d'années disposé-je encore, pour les racheter toutes ? Lorsque j'y songe, j'en pleure ! Comme j'avais seize ans, et tout en frivolité et sottise vaine, je me traînais dans les plaisirs à Barcelone, et j'aurais pu partir, jeune écuyer, le 28 août de 1248, d'Aigues-Mortes, pour aller, avec les chevaliers de la Croix, à Chypre, à Damiette, avec le roi de France et le comte d'Artois. Que ne me vit-on à Mansourah ! Je savais manier l'épée et j'étais fort. J'aurais dû vivre quatre ans dans la Palestine, avec Louis, à Sidon et autres places, lorsqu'il y préparait une action de guerre. Je serais revenu à Palma en 1254 et j'aurais dit à tous qu'il fallait se lever pour partir, car Dieu le voulait. Et que faisais-je pendant que tant de généreux compagnons mouraient de maladies malignes ? Je respirais l'air pur de l'île Baléare et je croyais, hélas, que c'était vivre ! »

Une fiévreuse hâte, aussitôt, le poussait jusqu'au quartier des mosquées et des écoles. Il s'assurait, en un confiant monologue, que, s'il avait failli à la mission de porter le glaive en Terre sainte, il remporterait pacifiquement la victoire, à l'aide de la seule parole, au déclin de ses jours, que la Providence généreuse voudrait bien prolonger encore un peu. Toute l'histoire des chocs de l'Islam et de la chrétienté se recomposait dans sa mémoire et,

Digitized by Google

dans le ciel de Tunis, il voyait écrit, sur l'azur, des noms illustres, ceux des grands Normands qui avaient tenu, jadis, cette ville, celui aussi de cet Abd-el-Moumen qui, en 1159, les en avait chassés. Il apportait le verbe réconciliateur, et, dans l'instant, il allait le faire entendre.

Sans peine, il découvrit le logis du plus illustre marabout. Vêtu en Arabe, il s'en fut demander un entretien à ce personnage vénéré. Le religieux, impassible, écouta. Il n'était pas sans connaître la légitime notoriété du fameux docteur Hamar, d'Alger. Il s'étonna d'apprendre que, pendant des mois, ce maître ait consenti à discuter avec un chrétien.

— Pourtant, nous nous accordions sur le principe de l'union entre tous les enfants de Dieu, objecta Lull, sans se décontenancer.

— Elle n'est pas possible, rétorquait le Musulman, avec dureté.

— Elle est nécessaire.

— Ce ne serait qu'un mensonge et une feinte.

— Préférez-vous donc la haine à l'amour ?

— Nous ne pouvons aimer ceux que nous haïssons.

— Nous sommes prêts à vous aimer. Votre croyance et la mienne recommandent la fraternité parmi les hommes.

— Le Koran ne dit pas de chérir ceux qui suivent le Christ.

— L'Evangile étend la charité aux pires des créatures. Souvenez-vous de ce qu'a dit votre Prophète : « Les deux biens plus souhaitables sont la science et la *charité,* et les deux choses les plus détestables sont l'ignorance et l'*égoïsme.* »

Digitized by Google

L'hôte, le front barré d'un pli profond, la lèvre amincie par le dédain, ouvrait le Livre de sa foi. Il posa un doigt sec sur une page, et dit :

— Voici. C'est le chapitre des *Femmes*. Il fut donné à Médine et compte 175 versets. Lisez le 139e : « On nous a déjà révélé dans le Koran que, lorsque vous êtes là pour écouter les signes de Dieu, on n'y croit pas : on les prend en dérision. *Gardez-vous donc de vous asseoir avec les Infidèles,* jusqu'à ce qu'ils parlent sur un autre sujet : autrement vous deviendriez leurs semblables. Dieu réunira ensemble les hypocrites et les Infidèles dans la géhenne. »

Puis, tourné vers le Docteur Illuminé : « C'est la vérité même. Si nous vous parlons du Koran, où sont les signes de Dieu, vous ne croyez pas, et vous riez. Nous asseoir au milieu de vous pour parler de la foi, c'est nous perdre. Parlons d'échanges, de monnaies, des biens matériels de la terre. Mais n'abordons pas les choses sacrées. Si vous l'osez, vous trouverez tout l'Islam debout et farouche. Nous ne voulons pas devenir vos semblables. Nous ne voulons pas être réunis dans la géhenne avec les hypocrites et les Infidèles que vous êtes. »

Lull ne détachait pas ses yeux de ceux de l'inexorable croyant. Il reprit :

— Il faut que les religieux de tous les pays comprennent qu'ils sont puissants, et dépassent en autorité les gens de guerre. Voulez-vous donc que les siècles voient d'autres massacres, devant les temples et les mosquées ? Nous pouvons briser les armures, faire tomber en pièces les cuirasses et les lances, si nous disons seulement : « Dieu est bon quelque soit son nom. Les hommes sont frères dans la diversité de leurs confessions. Consultez

Digitized by Google

votre Koran, au chapitre du *voyage nocturne* (1) et cherchez, dans cette Sourate, le verset 71 que je n'aurais garde d'oublier : « Le jour où nous appellerons tous les peuples à comparaître devant nous avec leurs chefs, ceux à qui on aura mis leur livre dans la main droite liront ce livre, et ne seront pas lésés d'un seul brin. »

— Ce livre, c'est le Koran.

— Non, certes, et vous interprétez trop hardiment. Ce livre, c'est le livre où sont inscrites les actions de chacun. Il n'est point que d'observer la loi des livres écrits et porter hypocritement, dans sa main droite, au matin du Jugement, un Koran ou un Evangile, ne sauvera aucun pécheur. Le livre où Dieu abaissera son regard sera celui des vertus observées, des vices choyés et des péchés commis. Et n'est-ce point pécher que de repousser un ami, qui vient et qui propose : « Aimons-nous, apprenons à nos frères que l'amour seul compte ici-bas ? »

— Je ne veux rien entendre de ces paroles de miel et de fiel.

— Réunissez vos docteurs. Tolérez que je m'adresse à eux, que j'évoque devant eux ces entretiens magnifiques où Hamar et moi construisions l'humanité fraternelle. Autorisez un vieux pèlerin de Dieu à s'exprimer, loyalement, sans feinte, devant ceux qui ont votre croyance. Et je tiens pour juste prophétie qu'ils sortiront de leurs bancs pour venir à moi, mettre leurs mains dans mes mains, et dire, confiants : « Nous allons essayer de jeter un pont entre le Saint-Sépulcre et la Mecque ! »

— C'est une folie, et ce serait un crime.

Plusieurs heures, la discussion dura. De répli-

(1) Chap. 17.

Digitized by Google

que en réplique, le Mahométan élevait, toujours plus haut, l'épais créneau qu'il se glorifiait de maintenir, face à l'appel chrétien, autour de lui, autour de tous ceux dont les âmes, dans Tunis, étaient commises à ses soins. Vingt fois il avait fait appel au Livre et répondu par la rigueur des textes à la ferveur des implorations.

Lorsque Lull se retrouva dehors, sous les arcades blanches, devant une vaste cour carrée où le soleil torride faisait fumer la terre nue, il crut défaillir de douleur. Une trop noble espérance venait d'être bafouée. Tout le rêve formé dans la prison algérienne se dissipait au seuil de la mosquée tunisienne. Celui qui avait écarté, avec une âpreté si hostile, la suggestion des amicales controverses, ne pouvait qu'avoir modelé ses disciples à son image. Sectaire aveugle, croyant exclusif, sans doute poursuivait-il de sa réprobation le « chien » qui prétendait découvrir une commune mesure entre les religions humaines. Vraisemblablement, prévenu qu'un empoisonneur chrétien rôdait dans la ville, se préoccupait-il déjà de le faire surveiller, de lui interdire toute propagande. Aussi bien convenait-il d'être prudent, de ne point rechercher les moyens de se faire écouter par les Bergers. Mieux valait s'adresser, ici, au Troupeau, aux hommes de peu, aux artisans des métiers, aux travailleurs des campagnes. Ce que le docteur éminent n'avait pas compris, l'humble créature, l'ignorant au cœur simple l'entendrait et l'assimilerait peut-être.

Le missionnaire renonça donc à prêcher devant le mirhab, se retira dans les faubourgs, vécut de la vie des plus pauvres, s'avança loin de la ville, rusa pout tout dire, avec une extrême prudence. Sans perdre un instant, et toute sa vaillance recon-

Digitized by Google

quise après un si amer déboire, il s'ingénia à convertir, unité par unité. Pendant plusieurs mois, jusqu'en décembre 1314, il se maintint dans cette situation difficile et parfois périlleuse. Lorsqu'il se sentait découvert, il prenait de la distance, disparaissait pendant la nuit, couvrait de longues étapes, arrivait dans une autre bourgade, et recommençait sa discrète propagande. Derrière lui, il laissait des adeptes, tisserands, charrons, laboureurs, bouchers, portefaix. Et il songeait : « C'est à l'imitation de notre Seigneur que je me consacre maintenant. Il parlait à ceux qui raccommodaient les filets, et c'est avec eux qu'il s'est approché des grands. »

Quand il eut battu toute la contrée à cinq lieues à la ronde, il fut informé, par ceux même qui l'avaient écouté, que son œuvre occulte ne serait plus tolérée longtemps. Des traîtres, glissés parmi les néophytes, dénonçaient aux marabouts tout le mal qu'un chrétien déguisé faisait à l'Islam. Brave, téméraire, mais narguant le sort, il rentra dans Tunis, et y fut immédiatement inquiété. Détenu plusieurs jours, il crut qu'un procès expéditif ne rouvrirait les portes de sa prison que pour l'envoyer à la mort. Dieu, cependant, veillait sur lui. On le tira, un soir, de sa geôle étroite, pour le conduire, fort à l'ouest de la cité, et l'abandonner dans la plus complète pénurie. On lui dit que s'il revenait sur ses pas, il serait tué, étranglé sans jugement. Un instant, il admit que ce serait là une fin très méritoire, mais, considérant la vaste entreprise pour laquelle il s'était mis en route, il tourna le dos à Tunis damnée et marcha vers le point du ciel où le soleil se couche.

Digitized by Google

⁂

— Mourir où deux de mes enfants de Miramar sont morts, opinait-il, eût été une joie. Puisque les magistrats de cette ville m'ont épargné, je reviendrai là, chercher la récompense du supplice, s'il est vrai que je me sois trompé et que l'Arabe s'obstine partout à rester sourd à mes exhortations. Mais cela n'est point certain encore. J'ai eu une grande malchance, mais il est impossible que je ne retrouve plus, jamais et nulle part, des hommes de la qualité de mon ami Hamar que je veux aller saluer dans Alger.

Après avoir fait de longues prières à Carthage, il partit, sans craindre les mauvaises aventures. A petites journées, il avançait, non sans rechercher l'occasion de converser utilement avec les religieux islamiques. Il ne rencontrait, hélas, près d'eux, qu'un accueil froid et réservé, que des arguments rigides et des refus. Tous s'en référaient à la loi écrite et n'acceptaient pas qu'on la mit en parallèle, et encore moins en discussion. Tous, lorsqu'il tendait la main, cachaient les leurs sous les plis du manteau et disaient : « J'en jure par la nuit quand elle étend son voile, par le jour quand il brille de tout son éclat, par Celui qui a créé le mâle et la femelle, vos efforts ont des fins différentes, mais celui qui donne et qui craint, qui ajoute foi à la belle parole de révélation, à celui-là, *seul,* nous rendrons facile la route du bonheur. Mais celui qui est avare de ses biens et dédaigne tout le reste, *qui regarde comme un mensonge la belle parole de révélation,* à celui-là nous rendrons pénible la route qui conduit à l'adver-

Digitized by Google

sité... *C'est nous qui nous chargeons de diriger les hommes. A nous appartient la vie future et la vie d'ici-bas.* Je vous ai déjà avertis du feu qui flamboie ; il n'y sera jeté que le misérable, qui traite d'erreur la révélation et se détourne d'elle. L'homme pieux selon le Koran, *seul,* y échappera (1). »

Et ils le chassaient.

Glaner des âmes sur les chemins, recueillir des brebis pour les conduire à Jésus, au milieu des montagnes et dans les huttes de terre battue, c'était le seul recours du pélerin harcelé, insulté, menacé par les prêtres de la fausse religion. Il gémissait de se voir si mal compris et demandait au Seigneur si cette épreuve durerait, s'il lui refusait son appui, encore et toujours, et s'il se cachait quelque égarement dans la conviction que l'Infidèle et le Chrétien puissent en venir à s'embrasser sans se mordre ! Sans accepter que son échec fut préentendu au ciel, il n'accusait que son inhabileté à faire briller, aux yeux de ceux qui disaient « non », la lumière divine avec la flamme claire de ce « flambeau d'amour » qu'il portait de ville en bourgade.

S'attardant à tel lieu, ou traversant tel autre sans s'y fixer, selon qu'il trouvait un bon ou un mauvais accueil, il longeait le plus souvent la mer. Ainsi avait-il vécu, un mois, dans la cité de Saint-Augustin, l'antique Hippone. Mais, plus loin, il obliqua vers l'intérieur et soutint d'exténuantes fatigues dans les montagnes de l'actuelle Kabylie. Au milieu d'un peuple rude, il eut la douce surprise de se faire mieux écouter que dans les agglomérations et cités du rivage. Quand il redescendit sur Bougie, il était quelque peu réconforté, bien que rompu dans

(1) Le *Koran*, chap. 92. *La Nuit.*

Digitized by Google

tous ses membres. Il avait acquis une fois de plus la certitude que les âmes candides et nues, dépouillées de la lourde tunique des dogmes aux plis rigides, étaient celles à qui Dieu remettait la mission d'instruire un jour, dans le sens de la sagesse et de la bonté, tous les docteurs trop savants et tous les scoliastes trop drapés dans leur orgueil dur et froid.

***

Aux premiers jours de mai 1315, il pénètre dans Bougie et, différant d'abord le soin d'approcher les muftis, répand la parole dans le peuple. Il ne proclame pas sa croyance sur la place publique. C'est un à un qu'il ramasse les épis de sa gerbe. La tactique, plus lente peut-être, est plus sûre que l'apostolat du haut des bornes. Au surplus, il apprend que le roi tient tous les chrétiens en grand mépris. C'est donc sans éclat qu'il prépare et fait des conversions. Son enseignement n'a jamais été plus lucide, plus persuasif. Il rassemble ainsi des disciples, et sitôt les premières semaines, avec une rapidité qui l'enchante. Alors seulement, il se préoccupe d'entrer en rapport avec quelque haut religieux, pour lui dire ce qu'il a dit à Tunis, et pour trouver enfin une oreille complaisante. En questionnant avec adresse autour des mosquées, il apprend qu'un certain Abou-el-Atik, d'esprit particulièrement libéral, serait homme à l'accueillir. Il voit un heureux présage en cette coïncidence que le mot Atik signifie « noble ». Et il cherche, dans la ville, ce « frère » à qui il va ouvrir son cœur.

Abou-el-Atik l'écoute avec bienveillance et lui

Digitized by Google

répond : « Unir les vôtres et les nôtres est un beau vœu. Cet espoir ne m'est pas étranger. Mais, sans comprendre pourquoi il y contredit de toutes les manières, je n'ose pas croire que Dieu permette sa réalisation prochaine. J'ai déjà reçu des chrétiens en cette maison. Je les ai entendus parler. Il nous haïssent plus encore que nous les abhorrons. Il faudrait leur apprendre d'abord que nous ne sommes pas des reptiles. Et si nous leur offrons l'amour, il faudrait qu'ils cessent de nous cracher au visage. Je ne suis pas un grand docteur en cette ville, mais je puis tenter de convaincre mes amis, que vous êtes franc et loyal en proposant à l'Islam l'alliance spirituelle avec le chrétien. Alors, il sera bon que vous fournissiez la preuve du consentement de tous ceux de la Croix. L'apportez-vous, cette preuve ?

— Je l'apporterai si, retournant près du pape et des rois, je leur révèle que vous voulez bien entamer le dialogue.

— Alors, vous serez couvert de gloire dans la durée des générations et des siècles. Nous pourrions, de part et d'autre, cesser de nous insulter des termes : idolâtres, hérétiques, et ce serait grand bienfait pour tous. Votre mission aura été la plus sublime des missions. Et, chacun fidèle à sa foi, nous pourrons dire : « Si le mot *Christ* peut être traduit, chez les Musulmans, sous un sens où est reconnue la part d'émanation divine qu'il contient, ceux de l'Islam le prononceront sans grincer des dents. Si le mot *Allah* peut être prononcé, chez les chrétiens, avec cette acception qu'il intègre la notion de Dieu, père de tous les êtres, ceux de l'Evangile n'en feront plus, dans leurs chaires et dans leur cœur, un vil objet de réprobation. Et tout ce qui, dans nos livres ennemis, conseille la communion

Digitized by Google

des créatures, pourra être lu, indifféremment, dans la mosquée et dans l'église. »

Ils convinrent de se revoir. Abou-el-Atik rassemblerait, chez lui, quelques religieux, un soir prochain et, puisque l'intention de deux hommes de bien était louable en soi, il était à présumer que Dieu la servirait, en cette première confrontation.

Lull s'en va, les tempes brûlantes. Il sent l'heure décisive. Seul, il pourrait vaincre dans le beau tournoi qui se prépare. Mais si Hamar venait d'Alger, la victoire serait plus aisée. La distance n'est point si considérable qu'il ne puisse être prévenu à temps. Abou-el-Atik ne saurait réunir les siens avant quelques jours. Un messager peut aller chercher le docteur fraternel, lui porter une supplique telle qu'il fasse toute diligence et accoure à Bougie pour assister à l'entretien, plus capital, dans l'histoire du monde, que tous les conciles du passé.

Sur un marché, l'Illuminé perd toute prudence. Il parle à très haute voix ; il appelle le dévouement de l'auditeur inconnu, qui va, dans l'instant, se lancer sur les chemins, et porter une lettre « en Alger ». Il élargit son ardente improvisation. Il dévoile à tous que le temps de la haine va prendre fin, que tous les enfants de Dieu pourront se dire de la même famille. On ricane, on l'insulte. Loin de se retirer, il ouvre les bras sur cette foule narquoise et irritée, veut dissiper le malentendu. Une pierre l'atteint au visage. Il chancelle, se redresse. Qu'importent l'offense et la blessure, puisque tous ces gens vont le comprendre enfin, et regretter leur méchanceté !...

Mais les hurlements s'exaspèrent. Des gardes se frayent brutalement passage dans la populace,

Digitized by Google

s'assurent du perturbateur, le traînent devant le roi. Sur leurs pas, des dénonciateurs ont pénétré dans les cours. Ils reconnaissent le « chrétien » qui est déjà venu, dans la ville, en d'autres temps, disent-ils, pour y apporter le trouble. Or, le Prince est au milieu de son conseil. Il s'inquiète de la rumeur : on l'informe de ce qui la motive. Il fait introduire le captif, lui reproche, avec sévérité, sa faute et sa récidive. Sans débat, la mort du coupable est résolue. A peine une heure durant, il est conduit à la prison. On l'y vient charger de fers pour l'emmener au lieu du supplice. C'est sur le bord de la mer, à l'entrée d'une ruelle, qu'un poteau a été dressé. Le roi lui-même a voulu voir mourir le condamné. Chemin faisant, Lull bénit Dieu qui lui donne la couronne du martyre, qui lui tend le fruit de ses travaux et de ses peines. Exultant de joie, il prêche sa foi en le Christ sauveur.

— Déments et aveugles, clame-t-il, sous les matraques, Mahométans obscènes, vous tuez avec moi la paix qui allait être donnée au monde ! Nous allions préparer le salut du genre humain. Ma vie n'est rien. Je suis prêt à mourir depuis que je suis venu, sur mes genoux, m'humilier devant la toute-vérité de mon Jésus. Les Princes de Tunis m'ont fait chasser de leur royaume, parce qu'ils craignaient d'être vaincus dans la dispute que je faisais à leur aberration qui est la vôtre. Ils n'ont pas voulu m'entendre et vous me fermez la bouche. Vous me tuez, et je vous en sais grâce. Voici mon dernier chemin. Rien n'a pu vous persuader de votre illusion, ni le ciel, ni la terre, ni la mer, qui partout reflètent et montrent le vrai Dieu ! Vous séjournerez dans la bestialité, vous respecterez la loi coupable, vous préférerez la volupté du mensonge au pur froment de

Digitized by Google

la vertu. Vous transmettrez à vos enfants une religion qui est une hérésie. Secte mahométane, tu périras... Et vous, Seigneur mon Dieu, vous pardonnerez à ceux qui frappent votre serviteur. Attachez-moi à ce bois ! Retirez-moi le souffle et le sang, Infidèles ! Ramón Lull n'a tant parcouru le monde que pour expirer sur votre rivage, sous la bénédiction de Notre-Dame la Sainte-Vierge, « mare de vertut et dona mia, Regina de gloria, mare del Fill de Deu !... » (1).

Le roi regarde le bourreau, qui entend l'ordre muet. Deux violents coups d'alfange et, frappé à mort, Lull s'affaisse dans ses liens.

Un geste du juge tout puissant et l'arme tombe aux pieds de l'exécuteur, qui allait l'abattre encore sur le crâne ensanglanté.

— Qu'on le donne au peuple !

On coupe les cordes ; dans la poussière, le corps inanimé s'effondre et chacun de ramasser des galets. Lapider ce qui n'est peut-être déjà plus qu'un cadavre, c'est le plaisir promis à ceux qui, sur le marché, naguère, jetaient des fruits avariés au visage du champion de la Croix...

... La nuit tombe, que des enfants, encore, en passant, ramassent un caillou et l'ajoutent au monceau des pierres d'où, par un hasard extraordinaire, la tête du supplicié se trouve partiellement dégagée. Les yeux, grands ouverts, regardent le ciel et quiconque s'approche pour achever l'agonisant, recule à cette vue, puis se sauve, secoué d'un frisson.

(1) Mère des vertus et ma dame, Reine de gloire, mère du Fils de Dieu...

Digitized by Google

***

Au port de Bougie abordaient, en ce temps, de très nombreux navires chrétiens, qui y venaient faire commerce de toutes les rives de la Méditerranée.

Or, ce même jour où le Docteur Illuminé avait été supplicié, arrivait un bâtiment gênois qui s'arrêtait au rivage dans le moment même où le bourreau faisait son œuvre. A peine à terre, les mariniers connaissent la douloureuse nouvelle. Ils vont la porter à leur capitaine, Stefano Colon et à Luigi Pastorga qui est le second maître de la nef. Ceux-ci connaissent bien le nom de Lull. Ils n'hésitent pas à courir à la résidence royale et à demander au souverain, qui les reçoit, la faveur de recueillir la dépouille mortelle d'un saint religieux admiré de toute la chrétienté. Permission leur en est accordée, et dans la nuit sombre, sans guide, ils errent sur la rive pour retrouver l'infortuné Ramón. On les égare, par une cruelle malice, et déjà ils désespèrent de s'orienter dans ces ténèbres lorsque, soudain, devant eux, se dresse une sorte de clarté assez lumineuse pour leur désigner, à sa base, un amas de cailloux. Cette douce flamme est violette et blanche. Elle s'élargit, du sol, comme une grande fleur qui tremble, et dont les contours s'estompent.

Le miracle, ainsi, leur désigne l'emplacement où gît la victime des fanatiques. Ils le dégagent, s'inclinent sur la poitrine découverte, ont le bonheur de constater que le cœur n'a pas cessé de battre. Penchés sur les lèvres, ils y recueillent le murmure d'une prière. Les bons Ligures emportent Lull, l'étendent sur une litière au milieu de leur pont,

Digitized by Google

s'efforcent de le ranimer, et mettent à la voile avant l'aube. Ils partent vers Gênes, en toute hâte. Ils pensent encore qu'au terme du voyage, le vieillard vivra, et qu'il sera possible de le sauver. Mais, aux premiers feux du jour, écoutant la respiration si courte, palpant les extrémités déjà si glacées, ils ne doutent plus que la mort soit prochaine. Bien que le vent leur devienne peu favorable, ils font cap sur Palma. Chacun, à tour de rôle, veille le mourant. A l'heure méridienne, c'est Stefano Colon qui se tient à son chevet. Il s'est nommé, en parlant tout près de l'oreille de Lull, et, plus tard, il racontera cette stupéfiante histoire : « Le moribond a ouvert les yeux, et puis, épargnant les mots, m'a dit : « N'oublie pas... il y a un autre continent à l'occident du nôtre... Colon, tu le sauras, en toi ou ta descendance. » Je n'ai pas compris et je continue à ne pas comprendre ce que le malheureux me disait. Je connais la mer de l'ouest. Et, des continents, je n'en vois point sur ces eaux. Le Docteur Illuminé rêvait dans son délire » (1).

Au crépuscule, un jeune homme éponge le front du blessé qui tourne péniblement la tête, le considère avec une grande tendresse, et lui dit : « Qui es-tu ? » L'adolescent, ému aux larmes par ce regard qui pourrait être le dernier, répond : « Je suis Castello, et de mon nom chrétien, Ambrosio. C'est mon premier voyage sur la mer. Mon aïeul possédait

(1) Le Docteur Illuminé ne rêvait pas. Il annonçait la découverte de l'Amérique, en 1492, par un Christophe Colomb qui serait, en effet, de l'authentique descendance de Stéfano Colon, le coureur des mers en 1315. La rencontre est saisissante de ce Colon gênois et de ce Prophète, 177 ans avant que l'équipage de Christophe ne crie « Terre, terre » devant le continent nouveau. (Voir aux Annexes, page 394).

Digitized by Google

plusieurs navires et a vécu à Palma de Mayorque. » Lull, si blême pourtant, a peut-être pâli encore. Ambrosio de Castello jette un cri. On accourt. Est-ce l'instant suprême ? Mais le supplicié, qui a entendu et le cri et le commentaire, sourit, trouve la force d'ébaucher un signe de dénégation, de hausser un peu le bras et de balbutier : « Non, je veux seulement bénir cet enfant. »

C'est plus tard que l'on sut ce qu'avait été sa pensée secrète en remerciant Dieu d'avoir amené près de lui, aux approches de la mort, un Ambrosio de Castello, de la lignée de cette Ambrosia dont, autrefois, l'horrible sein découvert s'était montré à lui comme l'image même de son âme rongée par le péché...

Le 29 juin 1315, jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, on naviguait devant les côtes de Cabrera, peu avant le crépuscule, lorsque Luigi Pastorga qui tenait, entre les siennes, la main droite du martyr, la reposa doucement sur la couverture, ota son bonnet, et, s'agenouillant, récita la prière des morts.

Le Juste avait rendu son âme à Dieu.

Les gens de mer, assemblés autour de lui, s'émerveillèrent, tard dans la nuit, d'un prodige que rien de naturel ne pouvait expliquer. Bien que le vent fût très vif et soufflât du sud où toute terre était fort éloignée, une senteur de lys et de roses parfumait tout le navire. Et une abondante pluie d'étoiles filantes, comme jamais on n'en avait pu admirer de plus belle, rayait l'immensité céleste, « à croire, disait-on, que les plus claires âmes du Paradis viennent au devant de cette âme si radieuse, qui remonte au ciel. »

Digitized by Google

VINGT-CINQUIEME EPISODE

1315.

POUR LE MARTYR, TOUTES LES PALMES DE PALMA !

> Aci jau l'Amic mort per l'Amat e sa amor... Amic humil pascient leyal ardit ensenyat larc san e ple de tot be e qui illumina molts amadors a honrar e servir son Amat e sa amor.
>
> (Ci-git l'Ami mort pour l'Aimé et son amour... Ami humble, patient, loyal, courageux, il enseigna l'art saint et plein de tout bien et qui illumina de nombreux amants (de Dieu) à honorer et à servir son Aimé et son amour.)
>
> (Ramón LULL : *Arbre de Filosofia d'amor.*)

C'est maintenant l'heure où l'aurore se laisse à peine deviner et, enfermés dans leur chambre, Stefano Colon et Luigi Pastorga délibèrent sur un désaccord qui s'est élevé entre eux.

Stefano en est revenu à la pensée qui l'animait au départ de Bougie. Il a eu le privilège inappréciable de recueillir sur son navire le corps d'un saint homme, qui sera partout vénéré dans le plus loin-

Digitized by Google

tain avenir. Il estime que si la Providence l'a conduit à écarter les pierres sur cette pauvre chair mutilée, si elle a remis le cadavre de Ramón Lull à un Gênois, c'est qu'elle veut voir cette relique portée à Gênes.

Pastorga soutient la thèse contraire, Lull était palmasan. Il doit être remis aux mains de ceux qui, à Palma, attendent son retour. On ne peut, sans pécher, déposséder Mayorque de son trésor, de sa gloire et la volonté divine est si manifeste que, la veille, obéissant à un ordre d'en-haut, ils ont fait changer la voilure sitôt que la fin du vieillard leur parut imminente.

Colon résiste et Luigi lui tient tête. C'est un pénible combat où deux vieux amis s'affrontent pour la première fois, depuis qu'ils s'en vont sur la même coque, parmi les écueils et dans la tempête.

Ils sortent, se séparent, se rejoignent sur le pont, interrogent le vent. Pastorga observe que le ciel lui-même commande d'aller à la grande Baléare. Le vent est contraire pour le voyage vers l'Italie. D'autres raisons, d'ordre pratique, imposent de toucher à Palma. A Bougie, on n'a point renouvelé la provision d'eau et elle se fait rare. Mieux encore, la veille, on a rencontré, presque bord à bord, un bateau de Pise qui a signalé les pirates dans les parages sardes. Va-t-on, pour une vaine gloriole, exposer un bien infiniment précieux, le livrer à nouveau aux Sarrasins, qui le jetteront à la mer, comme une carcasse de bête ?

— Soit, consent, à regret, Stefano Colon. Ecoutons le vent et tes conseils. Mais promets-moi qu'à Mayorque, avant de rien révéler, nous nous entretiendrons encore sur ce grave sujet.

Digitized by Google

— S'il te plaît, et j'espère te convaincre au dernier mot.

Ce jour-là, au moment de l'heure la plus chaude, ils ancrèrent à Porto-Pi (1). Et les deux maîtres du bord reprirent, où ils l'avaient interrompue, leur délicate conversation.

Luigi est d'un caractère plus faible. Bien qu'il se soit promis de ne pas céder, il se fait moins tenace d'instant en instant, et, la nuit venue, se couche, torturé par le remords. Il a accepté que l'on repartît sans apprendre aux Mayorquins que le saint est près d'eux, emprisonné par des chrétiens.

Levé le premier pour la manœuvre, il se confirme que Dieu a entendu sa prière et béni son repentir. Pas un souffle de vent. Comment gagner la mer ? Il faut attendre... Ainsi s'écoule la moitié du jour...

Et, dans la conscience d'un enfant, une voix s'élève. Ambrosio de Castello, surpris, puis troublé, comprend l'affreux calcul du Gênois. Il court à Palma, et à l'évêque Guillaume de Villanueva apprend toute la vérité.

Les cloches appellent le peuple qui afflue de toutes parts. La nouvelle se répand dans la ville comme le feu dans les broussailles sèches. Le vice-roi descend au port, en même temps que les processions y arrivent. Jurats, primates, clergé, moines, et la masse des citadins, accablés par la douleur,

(1) Lieu situé à 4 kilomètres de Palma et qui, à l'époque, servait de port à une partie des navires marchands touchant l'île, bien que Porto-Pi fut, à proprement dire, le port « militaire », fermé par une chaîne de fer. C'est là, en outre, que se rendaient les bâtiments en provenance de divers points de l'Orient, dont les équipages étaient soumis à une quarantaine dans la « tour des Pélaires ».

Digitized by Google

arrachent les palmes, dépouillent les arbres et leurs ramures, en font un tapis sous les pas des porteurs qui, par les rues basses et les gradins, s'en vont jusqu'à la *Ca* Lull, dans la ville haute, où l'Illuminé dormira une dernière nuit.

Le lendemain, un autre et plus magnifique cortège, où se mêlent en grand nombre les *pagesos* (1) venus du fond des campagnes, se forme derrière le cadavre, qui est transporté, visage découvert, au lieu choisi pour terme à un voyage et si long et si beau. On avait pensé l'ensevelir dans la chapelle de Saint-Marc, en l'église Sainte-Eulalie où reposaient Elisabet de Heril et don Ramón le chevalier de la conquête. Mais les Franciscains ayant justement fait valoir que Lull le Docteur avait revêtu leur robe et était frère mineur, on acquiesça à leur requête lorsqu'ils demandèrent que, dans une épaisse caisse de chêne préparée par leurs soins pieux, le corps fut déposé à la sacristie de l'église de San Francesch (2).

---

(1) Paysans mayorquins.

(2) Selon une autre version, qui ne manque pas de vraisemblance, Lull aurait été d'abord enterré à la chapelle de l'église Sainte-Eulalie, et c'est là que se seraient produits les premiers « miracles » dont parle la légende. Postérieurement, la requête des Franciscains serait intervenue et c'est alors seulement que les restes de Lull auraient été portés à l'église Saint-François de Palma.

— « La tradition, admise par la majorité des biographes, place la mort de Ramón Lull, le 29 juin 1315, alors qu'il était en mer, au large de Mayorque. Nous ne pouvons admettre l'exactitude de cette date : 1° à cause des lettres du roi Jayme II d'Aragon, qui y déclare avoir encore vu le Docteur, le 29 octobre de la même année; 2° à cause des deux dernières œuvres que Lull composa à Tunis au mois de décembre suivant, et qui sont les dernières nouvelles *certaines* que nous tenons de son temps vivant. D'autre part, l'explication que l'on trouve reproduite sur une gravure adjointe au *Libre de consolació d'ermità*, — qui est au British Museum — établit que Lull acheva ses jours à Mayorque l'an MCCCXV, c'est-à-dire, en comptant l'année depuis l'*Incarnation*, avant le 24 mars

Digitized by Google

Tout le jour défilèrent sous les voûtes de ce sanctuaire les magistrats palmasans, les évêques, les représentants du roi, les auditeurs royaux, les bourgeois dans leur costume de deuil, les Juifs convertis, les prêtres de toutes les paroisses, les religieux de tous ordres, et la noblesse confondue avec le peuple.

***

« Depuis, bien des miracles se produisirent dans l'église franciscaine. Des malades guérirent et maint écrit en fait foi (1). » Lull se sauva lui-même, un jour qu'un grand incendie détruisit une partie de la sacristie. Le cercueil de bois fut entièrement épargné. Mais c'était un avertissement et on l'enferma dans un sarcophage de pierre.

Au XV[e] siècle — 29 juin 1448 — eut lieu une translation, dans la nouvelle chapelle de la « Puritat de Maria ». Le corps, nullement anéanti après

---

suivant. En sorte que la mort a dû se produire entre le mois de décembre et le mois de mars, peut-être le jour de la « Conversion de Saint Paul », le 25 janvier, et probablement à Mayorque, et non en mer, dans un délai plus ou moins long après le retour d'Afrique. » (Moss. Salvador Galmès. *Vida Compendiosa del B[t] Ramón Lull.*) — Cet historien apporte là une opinion qui bouleverse en effet tous les dits de la tradition. Nous ne pouvions passer cette opinion sous silence, car selon ce qu'on vient de lire, il y a apparence qu'elle s'appuie sur des textes consistants. Malheureusement nous n'avons pu réussir à nous informer, dans ces textes mêmes, sur ce point contesté. Nous nous sommes donc limité à nous rallier à la donnée sur laquelle s'accordent la tradition et la littérature relative au sujet Ramón Lull, tout en obéissant à ce devoir de conscience qui nous imposait de consigner la proposition de Moss. S. Galmès.

(1) Déclare le Rév. P. franciscain François Marsal, en son ouvrage *Ars Generalis ultima venerabilis Magistri, ac doctoris illuminati Raymundi Lulli maioricensis, tercii ordinis sancti Francisci* (1643).

Digitized by Google

133 ans de sépulture, fut exposé toute une journée à la vénération des fidèles. Puis, dans un autre cercueil fermé de trois clefs, il fut disposé au fond d'une niche recouverte de drap vermeil et que surmontaient les armes de la cité. Trente ans plus tard, et par on ne sait quelle crainte des voleurs de reliques, Lull, qui n'avait point terminé ses voyages, retourna, une nuit, et secrètement, dans la sacristie, mais les Jurats et le lieutenant du roi ayant eu connaissance du fait, s'en irritèrent et obligèrent les Frères à renfermer la dépouille du martyr dans un troisième cercueil, scellé et chargé de cadenas.

En 1482, les Jurats estiment que toutes précautions ne sont pas prises contre un malheur éventuel. Ils font ouvrir une logette plus profonde dans le mur de la sacristie et installer un épais parement avec tout un dispositif de fermetures savantes dont ils conservent les clefs et les sceaux. Ce n'est point tout. En 1492, alors que l'arrière-petit-fils de Stefano Colon découvre l'Amérique, on creuse dans un bloc d'albâtre une urne longue et magnifique que l'on exhausse, hors de toute atteinte, contre les parois de la chapelle où on la voit encore aujourd'hui.

Peut-être imagine-t-on que le Docteur Illuminé va pouvoir reposer dans une paix durable. On s'illusionne en le pensant. Lorsqu'il est parlé, à Rome, du procès de canonisation, en 1611, il devient nécessaire de reconnaître les reliques. Toutes les autorités s'assemblent : on descelle l'urne, on la descend, on l'ouvre (1). On ouvre, de même, les coffres de bois. C'est l'occasion de fêtes solennelles.

(1) Le lundi 5 décembre 1611, en présence des jurats Leonardo Zaforteza, Juan-Auguste Garau, Jacob Morell, Miguel-Juan Cabrer, Juan-Baptisto Domenge, Juan Fiol, de l'illustre C. Coloma, repré-

Digitized by Google

Lull est-il maintenant assuré de n'être plus troublé ? Hélas, le 12 juin 1915, on se souvient que l'on n'a jamais fait l'inventaire de ses ossements ! C'est un oubli qu'il convient de réparer sans retard : on ne néglige rien dans cette mensuration macabre, pas même des restes de tendons momifiés (*restes de tendons momificats*). On étiquète « les clavicules, les côtes, fracturées à gauche, cinq vertèbres lombaires et les deux dernières, dorsales, de grandes masses de tissus blancs totalement momifiés recouvrant les os, neuf autres vertèbres dorsales normalement articulées, reliées entre elles par des débris de ligaments. « Le crâne, les fémurs, les tibias, les péronés, les humérus, deux côtes droites que l'on retrouve, — probablement la huitième et la neuvième, dit-on, — sont l'objet d'une attention particulière. Le crâne est « de forme gracieuse et parfaite, montre des sutures bien ossifiées et des alvéoles dentaires sans dents ». On recherche les traces des blessures et l'on reconstitue, aussi exactement que l'on peut, l'assassinat de juin 1315, à Bougie. On termine un minutieux procès-verbal en s'étonnant de ne pas retrouver « sept vertèbres cervicales, une dorsale, la clavicule droite, deux côtes gauches, dix côtes droites, les cubitus, les radius, tous les os des mains et des doigts, les tarses, les métatarses et les doigts des pieds (1) ».

Cette enquête terminée, — sera-ce la dernière ?

---

sentant le roi, de Miguel Martinez del Villar, chancelier, du ministre provincial Juliano Oliver « et tous les couvents réunis en procession sous la croix ». Une si grande multitude de peuple envahit l'église qu'il fallut l'expulser, et à grand'peine. (D'après Francisco Marsal, *op. cit.*)

(1) Document officiel signé Bartomeu Vanrell i Camps et Miquel Sureda i Blanes (Ciutat de Mallorca, dia 12 de juny de 1915).

Digitized by Google

— on donne à Ramón Lull un beau cercueil de cèdre et une épitaphe empruntée à l'*Arbre de Filosofia d'amor* :

Ací jau l'Amic mort per l'Amat e sa amor...
Amic humil pascient leyal ardit ensenyat
L'arc sant e ple de tot be e qui illumina
Molts amadors a honrar et servir
Son Amat e sa amor.

Ci-git l'Ami mort pour l'Aimé et son amour...
L'Ami humble, patient, loyal, hardi, enseigna
L'art saint, rempli de tout bien et qui illumina
Beaucoup de fidèles pour honorer et servir
Son Aimé et son amour.

Le cercueil fermé de deux clés, couvert de sceaux, après les fêtes dites du Centenaire, fut inséré dans l'urne d'albâtre, et le tout prit place dans une crypte, devant le grand autel, conformément aux intentions d'un évêque de Palma, Mgr Pere Juan Campins.

Le crâne, cependant, fut isolé et on le conserve, sauf le maxillaire inférieur, dans un reliquaire d'argent.

***

Telles furent les aventures admirables de Ramón Lull, le Docteur Illuminé, soldat de Dieu, croisé éperdu d'amour divin, pécheur impénitent devenu saint homme s'il en fut, pendant sa vie et après sa mort.

Digitized by Google

COMMENTAIRES MÉTAPSYCHIQUES
SUR
DIVERSES PARTICULARITÉS DE LA VIE DE RAMON LULL

En élaborant cette « Vie d'Illuminé », nous avons été frappé par le parallélisme qui s'y établit entre diverses particularités de caractère « miraculeux » et les phénomènes dont la définition, les manifestations et l'étude emplissent aujourd'hui de nombreux ouvrages, où le *fait supranormal* est considéré, soit du point de vue métapsychique, soit selon la doctrine spirite.

Plus nous avancions dans la préparation de notre œuvre, plus ces similitudes s'imposaient à notre pensée. A dater du moment qui correspond au huitième épisode de ce livre (rédaction du chapitre 34 du *Libre de Contemplació en Deu*), nous avions été mis en éveil par tels indices qui se confirmaient, s'amplifiaient, de fiche en fiche, jusqu'à totaliser un ensemble probant d'où il ressortait, — en une constatation que nous croyons absolument nouvelle, — que Ramón Lull était de la race des grands médiums. Comme tant d'autres saints réputés par de nombreux prodiges, et dont les existences, reconstituées par un psychiâtre ins-

Digitized by Google

truit à l'école de Charles Richet, pourraient être réunies en un bien beau *Traité d'hagiographie métapsychique,* le Sénéchal du roi Jayme 1er possédait, et à notre sens, d'une façon indubitable, certains de ces dons, encore déplorablement niés par la science classique, mais qu'étudièrent, en marge des Sorbonnes, d'illustres savants, tous dignes de foi.

La médiumnité lullienne nous devint, à la fin, si évidente que, méditant une refonte complète de notre premier plan, nous envisageâmes, plutôt que de composer les pages que l'on vient de lire, l'hypothèse d'un travail critique sur l'extraordinaire personnalité du « Docteur », vue du laboratoire d'où l'on s'efforce, actuellement, d'éclairer les plus ténébreux mystères de la *Psyche.*

Après mûre délibération, nous crûmes pourtant nous retenir sur ce penchant qui, durant quelques semaines, avait eu pour nous un attrait irrésistible. Nous réfléchîmes que nous courions le risque de disperser, en des spéculations où le public ne nous suivrait pas sans malaise, l'admirable substance d'une des plus belles biographies qui se puissent imaginer. Nous nous décidâmes donc à ne pas déflorer, par des commentaires trop intimement dépendants d'une science encore dans la pénombre, un récit où nous gardions témérairement l'espoir d'introduire tant de lumière séraphique, tant de célestes parfums, autour d'un personnage dont l' « odeur de sainteté » reste telle qu'un jour prochain l'Eglise l'élèvera au rang de Saint-Benoît de Sublac et de Saint-François d'Assise.

Notre réserve, que, tout bien pesé, nous ne regrettons pas, ne saurait toutefois nous interdire, — maintenant que notre livre est terminé sous

Digitized by Google

l'aspect que nous lui prévoyions au premier jour, — de revenir, en quelques pages et pour un exposé sommaire, vers Ramón Lull médium, avec l'intention de fournir, d'une assertion qui peut être jugée hardie, des preuves nécessaires et suffisantes.

Nous ne nous dissimulons pas qu'ainsi faisant, il pourra nous advenir de surprendre, et même d'affliger une partie de nos lecteurs, qui auraient préféré voir conserver, à l'Illuminé de Palma et de Tunis, intactes et purement mystiques, la couronne de l'apôtre et le nimbe du martyr. Près de ceux-là, qui, pour des raisons toutes poétiques à moins que religieuses, prendraient un peu ombrage de notre commentaire « métapsychique » sur un *sujet* qui, sans doute, ignorant de ses facultés, obéit uniquement à sa foi, nous nous excusons, en les assurant qu'à vrai dire, nous n'innovons pas en cet exercice délicat de rechercher, sous l'auréole d'un saint, l'explication strictement humaine, psychophysiologique, de son édifiante carrière et des « miracles » dont elle s'illustra. Si, comme nous l'avons regretté tout à l'heure, la *Vie des Saints en tant que médiums* n'est pas encore écrite, il ne manque point, à ce titre même, d'études particulières sur divers béatifiés ou sanctifiés, en tête desquels il convient de situer d'importants travaux sur Thérèse d'Avila. Le Christ lui-même n'a pas échappé à la considération de plusieurs auteurs qui, en France ou à l'étranger, ont appliqué, à son sublime « cas », les méthodes de la critique et de l'analyse métapsychiques. Et il est notoire que de très nombreux spirites décernent l'épithète de médium au crucifié du Golgotha tout aussi bien qu'à la prisonnière de Rouen, Jeanne d'Arc, brûlée comme hérétique et relapse, sainte depuis peu d'années.

Digitized by Google

***

I. — L'une des caractéristiques de la dictée médiumnique, obtenue par le moyen de l'écriture, soit de la main même du « sensitif », soit par l'auxiliaire de la planchette dite oui-ja, est, très fréquemment, une forme typique de syntaxe où l' « Esprit » ne redoute pas, et au contraire, affecte comme à plaisir la répétition des termes et des tours de phrases, procédé qui donne à l'expression de la « pensée inspirée et transmise » un aspect signalétique, que l'on peut dire quelque peu puéril parfois, en tout cas foncièrement différent des constructions normales du langage, dans son expression coutumière. Cette observation est vérifiable, non seulement dans les messages que l'on considère comme émanant d' « Esprits » intellectuellement pauvres et constitutionnellement incapables de s'élever à l'éloquence et au respect des grammaires, mais encore dans telles communications que l'on dit provenir d' « Esprits » éminents, fréquemment affublés de noms illustres dans les histoires de tous les temps. Il y a là une idiosyncrasie, une disposition particulière, propre à beaucoup de ces « communicateurs », quelle que puisse être leur nature, désincarnés au dire des spirites, forces biopsychiques et subconscientes agissant dans l'organisme du médium, déclarent les métapsychistes prudents. La règle n'est d'ailleurs pas générale, mais, lorsque l'on rapproche et serre de près une importante série de « communications » de toutes provenances, on s'aperçoit que cette règle est d'une application assez fréquente.

Cette constatation faite, il est, pour le moins,

Digitized by Google

curieux de la voir renforcée, par des signes inattendus, que l'on peut aisément apercevoir si l'on prend la peine de lire avec quelque attention l'un des premiers ouvrages de Ramón Lull, ce *Libre de Contemplació* qu'il commença, aux premiers temps de ses repentirs, vers 1270, alors qu'il n'avait encore qu'à peine 38 ans. Il serait du plus haut intérêt de rechercher, dans ses écrits antérieurs, si les mêmes signes sont visibles, car on peut présumer qu'au cas de médiumnité « inspirante », l'auteur, si pieux et si ardent, à l'époque, pour la cause de Dieu, avait déjà laissé percer, et de longtemps, la même « façon d'ordonner ses pensées » dans les poèmes d'amour qu'il adressait aux belles. Il est possible, aussi, que l'explosion médiumnique ne se soit produite qu'après le commencement de l'illumination, à la faveur de sentiments entièrement nouveaux dans cette âme ravagée, sans compter l'observation d'une sévère chasteté qui devait, en rachetant bien des erreurs de la chair, servir à souhait la naissance et l'épanouissement du « don psychique ». (Ce fait est vérifiable chez nombre de médiums, mais on cite des médiums débauchés, très éloignés de tout esprit de sainteté, et de qui il est impossible de dire que leur faculté naquit, ou fut entretenue, du fait de la continence, de l'honnêteté, et, généralement soit dit, d'une pratique attentive des vertus.)

Quoi que l'on puisse induire de ces hypothèses, il semble peu niable que le « système de répétition et d'accentuation » si communément employé dans les écrits médiumniques, et généralement dans beaucoup d'écrits inspirés, — voir les Prophètes et la Bible ! — intervient consciemment ou non dès les pages de début du *Livre des Contemplations* et ne

Digitized by Google

cesse de se manifester pendant les 366 chapitres de cette œuvre monumentale. La forme-type peut être définie par cet exemple, prélevé au chapitre 3, paragraphe 22 : « Bien grande merveille est que les gens parfois se réjouissent dans le bien, et parfois se réjouissent dans le mal, car, s'ils se réjouissent dans le mal, qui fait l'occasion qu'ils doivent être réjouis dans le mal ? » Toute personne, même médiocrement experte en matière de « messages », reconnaîtra là une structure et un « balancement », un rythme usuel chez bien des médiums (1).

A nous proposer de signaler au passage tout ce qui peut nous laisser deviner une médiumnité en action, chez Lull, nous ne pouvions négliger cette première donnée qui, déjà, porte à réfléchir dans un sens favorable à notre suggestion, sans que toutefois nous puissions encore assurer qu'elle la confirme.

Mais que pense-t-on de cette partie du chapitre 34, sur les « métaux », dont on retrouvera une version française dans le cours de notre ouvrage :

(1) Ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de signaler cette étrange façon qu'adoptent les « Esprits » — ou le subconscient des médiums, — pour construire leurs phrases, dans les messages qu'ils produisent. Déjà, dans *Réincarné* (pages 174 et suivantes), nous écrivions : « Les Esprits ont bien raison de mépriser nos grammaires, nos syntaxes, nos règles. Ils usent de la répétition, parlent en versets et donnent, à bon nombre d'expressions, des sens qui ne nous sont pas coutumiers. » (Propos attribué au baron Renevel, l'un des principaux personnages du livre.) Et, un peu plus loin, en reproduisant le « message de Paul Leclayre au sujet du mariage de François et d'Elvire », nous faisons remarquer l'anormale répétition et les ingénieuses déformations du mot *vagabond*, en *vagabondage*, *avagabonderie*, *vagabondement*, etc. En note nous donnions des traductions approximatives de ces néologismes « astraux » et ajoutions : « En acceptant ces traductions et amplifications du mot *vagabond*, dans ces sens très élargis, le lecteur comprendra mieux pourquoi l'Esprit l'emploi avec fréquence. »

Digitized by Google

« Beneyt siats vos, Sènyer Deus, qui avets volgut que los uns sien de natura ques pusquen fondre e estendre, e los altres de natura que no fonen ni sestenen... Com vos ajats creats los metals per servir als homens, l ome qui es ric e avar, e molt deu esser reprès, per so car posa tota sa entencio e sa amor en les riquèes, e no guarda la entencio per que vos avets fet l ome senyor de les riquèes : car vos no avets dades les riquèes als homens per tal que l'ome sia ric; enans les los avets donades per tal que l ome vos servesca ab elles. »

N'est-ce pas tout à fait la coupe d'un « message de l'au-delà » ?

Cette seconde supposition, nous en convenons, ne suffirait pas à appuyer la thèse de Lull *illuminé*, dans le sens de *médium enregistreur d'inspirations inconscientes*, de quelque source qu'elles puissent surgir.

Néanmoins, on va voir qu'elle constitue un excellent point de départ pour d'autres observations de même ordre, et de beaucoup plus persuasives.

⁂

II. — En juillet 1274, Lull, retiré sur le sommet de Puig de Randa, a une vision. Un berger lui apparaît qui, bientôt, prend l'aspect du Christ et lui remet une croix dont la forme fond entre les mains du solitaire, sitôt qu'il l'a reçue (1). Le « visiteur » prend la parole, et au phénomène visuel se

(1) Les Franciscains, résidant aujourd'hui au monastère de la Randa, relatent qu'une tradition accepte l'hypothèse d'une croix réelle et non d'un fantôme de croix. Le bois, disent-ils avec une conviction bien touchante, en aurait été réparti entre un très grand nombre d'églises, pour y être joint au trésor des reliques.

Digitized by Google

greffe un phénomène auditif, sous deux aspects qui ne diffèrent en rien de l'hallucination telle que la considèrent les aliénistes, ou de la voyance et de la clairaudiance telle que l'envisagent, à des points de vue différents, les métapsychistes et les spirites. Pour expliquer les faits, diverses solutions s'offrent: 1° l'invention pure et simple d'un fait, consigné aux écrits lulliens, et repris par la légende. — On a peine à croire que, pour servir sa cause, Lull ait « singé » les grands visionnaires, sans avoir vu. Donc il est vraisemblable qu'il a vu et entendu; 2° la théorie miraculeuse, à la façon que la conçoit l'Eglise. Présence réelle du Christ, remise d'une croix de matière durable, en somme, le miracle que Dieu veut et qui n'appelle aucun examen de la critique humaine. — A cette version, bien des contemporains de jugement infiniment respectable peuvent encore se rallier, mais ils ne sauraient demander à la science d'y souscrire les yeux fermés; 3° la théorie métapsychiste ou spirite : *a*) le phénomène de matérialisation d'une image, probablement d'origine ectoplasmique, le phénomène d'audition analogue à celui qui est constamment observé chez les médiums auditifs, avec extension aux témoins de la séance (*Voix*: Osborne Léonard, Slate, etc.); *b*) mêmes phénomènes avec l'adjonction des « Esprits » désincarnés, comme l'affirme le spiritisme sous toutes ses formes. — A notre sens, c'est de ce troisième côté qu'il faut chercher les moyens d'analyse des phénomènes Lull, ainsi que de toute la phénoménologie sacrée et profane, libre à chacun de se ranger parmi les métapsychistes ou parmi les spirites, *avec* ou *sans* l'intervention d'une Intelligence invisible, d'un Esprit. Nous tenons comme peu niable que l'ermite des Baléares ait été médium,

Digitized by Google

sitôt qu'on nous apprend l'émerveillante vision de 1274 et le dialogue qui s'en suivit. Ce n'était pas, à vrai dire, la première fois que Messer Ramón accueillait le Christ en son logis. On n'a pas oublié qu'au moment de sa plus violente crise de sexualité, aux heures où il composait ses derniers poèmes amoureux pour la belle Ambrosia de Castello, le Crucifié s'était présenté à sa vue, à cinq reprises en peu de jours. La médiumnité s'affirmait-elle en ces circonstances avec assez de netteté pour que le voyant en restât si fortement bouleversé ? Il est possible. Notons que, simultanément, des faits d'audition se produisaient, tout comme plus tard, à la Randa. Prudemment et sagement, nous n'avons pas voulu faire figurer ces manifestations de 1261-1262, dans notre commentaire, avant d'en avoir trouvé une réplique, qui nous semble confirmative, dans les événements survenus au crépuscule du 15 juillet 1274. Ces derniers, par leur précision, font cesser nos premières réserves et, mis en présence d'un très beau cas double, de vision et d'audition, obtenu dans des conditions psychologiquement — et physiologiquement — excellentes pour la production du phénomène, nous devons moins douter du premier cas, que nous pouvions jusqu'alors imputer, à l'illusion, née de l'exaspération des passions où vivait le trop hardi conquérant des cœurs.

Nous voici donc prévenus que Ramón Lull, selon les plus fortes vraisemblances, et même presque indiscutablement, est un « sujet ». Rien de ce qui, dans sa vie, se produira désormais de « surnaturel » ne peut échapper à notre examen, en tant que « supranormal » : que nous soyons métapsychiste ou spirite, il nous appartient et relève de notre observation.

Digitized by Google

Depuis notre premier constat (répétition verbale caractéristique du message médiumniquement obtenu), nous avons fait un pas appréciable. Nous sommes avertis, prêts à déceler le phénomène psychique sous le « miracle » éventuel. Nous n'y manquerons pas.

***

III. — Après avoir vu et entendu le Christ, Ramón Lull voit et entend l'ange. Ce second visiteur vient s'asseoir dans la chambre, près de la table de travail. Les pensées naissent dans le cerveau de l'auteur qui compose son *Art Major*. Elles ont une vigueur particulière, rare et étonnante, si l'on considère la rapidité avec laquelle fut élaboré cet ouvrage, — s'entend pour la partie qui fut traitée à Puig de Randa. Nous n'aurions pas à retenir la présomption de l' « ange collaborateur » si Lull ne laissait apparaître, en certains de ses écrits, l'aveu que, non seulement, comme tous les chrétiens, il croit à cet ange (l'ange gardien), mais que, plus favorisé parmi tous, il a eu l'occasion de *voir* le conseiller invisible, à ses côtés. Nous ne prétendons pas avancer que les écrits de la Randa sont, en tout, et mot sur mot, des dictées médiumniques, mais nous inclinons à penser que l'ermite travaillait avec la confiance d'être constamment aidé, précisément parce que la présence de l'ange n'était pas pour lui une hypothèse, mais une certitude, une réalité et non une fiction (Idéoplastie ? Matérialisation d' « Esprit » ?).

Que dit-il, en effet, dans son ouvrage *Doctrina*

Digitized by Google

pueril qui, à en juger par la table chronologique des œuvres de Ramón Lull, aurait été, avec le *Libre de Cavalleria*, le *Libre de Clericia*, et *Art de Confessió*, composé avant le *Libre de Contemplació?* (1). Il y parle de l'ange, chapitre 98 (*De Angels*). Ses déclarations sont orthodoxes de point en point, mais on va voir qu'il y ajoute des considérations personnelles qui démasquent le « voyant » instruit de plus d'un secret, et qui, pour parler, ne se contente pas des croyances communes sur les visions, fantômes, etc. : « Mon fils, chacun a un ange qui lui conseille de faire de bonnes œuvres, et qui l'aide contre le démon. Chacun a un démon qui lui conseille de faire le mal, et aussi mon fils, tout homme est tenu d'obéir à son ange, de lui faire chaque jour quelque honneur, et chaque année une fois lui faire fête. » (Verset 3.)

« Tout ce que fait l'homme, le bon ange le voit, partout où l'homme va. Et, mon fils, l'homme fait grand déshonneur à l'ange s'il ne lui obéit pas, s'il obéit aux démons qui lui sont contraires. C'est une grande vilenie que de faire, devant l'ange, péché de luxure et autres. » (Verset 4.)

« Mon fils, les bons anges portent en paradis les âmes des hommes qui meurent en sainteté et bonnes œuvres, et les anges prient Dieu et servent

(1) Tels auteurs considèrent, il est vrai, que l'ouvrage *Doctrina pueril* put être écrit un peu avant la fondation du monastère de Miramar qui est de 1276 (voir plus loin) et en même temps que les *Contemplacións*, peut-être entre 1273 et 1275. La mention de l'apparition « réelle » des « anges », dans *Doctrina pueril* serait donc, auquel cas, comme la consignation d'un fait tout récemment constaté par l'auteur, alors que, depuis peu de temps (1re vision du Christ), il était favorisé du don de voyance.

Digitized by Google

Dieu, et chaque ange prie Dieu pour chaque homme que Dieu lui a remis en garde. » (Verset 5.)

« Quand tu es étendu dans ton lit et que la cloche sonne pour que tu ailles prier Dieu, alors, le bon ange te conseille de te lever et d'aller faire grâces au Dieu qui t'a créé et t'a donné le matelas et le lit où tu as dormi la nuit. Et le malin esprit te conseille de dormir, pour que tu ne rendes pas grâces à Dieu. » (Verset 7.)

« *Bien des fois, mon fils, il se produit que les anges prennent,* DANS L'AIR, *la forme d'un homme ou d'une autre chose, et ainsi de même font les démons. Et sais-tu pourquoi ? Pour qu'ils puissent conduire les hommes à obéir à leurs volontés. Si les anges se transfiguraient en formes qui ne sont pas convenables, comment pourraient-ils les conduire à de bonnes œuvres ? Et que les hommes sont coupables quand ils sont désobéissants (envers les bons anges) !* » (Verset 9.)

***

IV. — Nous signalons, au cours de notre XII[e] épisode, que, selon certains auteurs, Raimón Lull, au monastère de Miramar, aurait enseigné à l'un de ses jeunes disciples, sans doute prédisposé, les moyens d'atteindre à l'état d'extase. Nous ne voulons qu'avec une extrême réserve soupçonner, dans cette particularité, qui fut assez typique pour retenir l'attention de quelques historiens, une sorte d'entraînement vers l'état de transe, tel que le définissent et l'observent les métapsychiques dans leurs laboratoires, les spirites dans leurs séances. Rien

Digitized by Google

là d'extravagant, en principe, si l'on veut bien se souvenir que plusieurs saints réputés, — et Thérèse d'Avila peut-être plus que tous autres, — ont eux-mêmes déterminé, en termes qui ne laissent aucun doute sur la nature *entransée* du phénomène, ce qu'était leur « évasion vers en-haut » dans les instants où, quasi-sortis d'eux-mêmes, ils allaient au devant de Dieu.

Il y a des présomptions d'autant plus solides pour étayer notre hypothèse, touchant l' « élève médium » formé par Lull, que ce dernier écrit, dans son *Libre de Blanquerna,* des pages bien explicites sur la qualité de son propre état contemplatif, en certaines circonstances. A l'entendre, il est hors de conteste qu'à Miramar, il eût des visions de bons... et de mauvais « Esprits ». N'oublions pas que son héros Blanquerna, c'est lui-même. Le livre, — qui est admirable, — fut composé à Montpellier en 1284 et Lull, à la faveur des charmants dessins d'une intrigue véritablement romanesque, saisit l'occasion d'une description de monastère, pour évoquer et retracer au long ses heureux souvenirs de 1276, alors que le pape Jean XXI (16 novembre) venait à peine d'approuver, par bulle de Viterbe, la fondation du collège de langues orientales. (Bulle : *Laudanda tuorum progenitorum vestigia*). Que trouvons-nous, en effet, au chapitre 59 : *En qual manera fo Blanquerna sacristà* (paragraphes 3, 4 et 5) ? « Un soir, après complies, Blanquerna en oraison et dévotion, pleurait abondamment, et pensait que *ses* anges pourraient venir à la messe, honorer le saint sacrifice de Jésus-Christ... Puis, il s'en fut dormir, et il rêva ce qu'il avait médité éveillé. Car, par l'influence de la grande cogitation qu'il en avait fait, *on lui fit voir* en rêve qu'il chantait la messe et que les saints

Digitized by Google

Michel et Gabriel la servaient. Deux ou trois fois (1) il s'éveilla pendant la nuit, mais en se rendormant, il retournait à cette même vision. Quand, à la minuit, il se leva, entendant sonner la cloche, il fut à l'église et dit matines avec les moines. Puis après la prière, il se souvint de ce qu'il avait rêvé. Ensuite, il se revêtit pour chanter la messe. Sitôt qu'il fût devant l'autel, une vision lui fit reconnaître à chaque angle un ange ayant des ailes, l'un tenant en main une croix et l'autre un livre. Blanquerna fut très émerveillé de cette vision. Il pensa bien qu'il avait vu un mirage, et voulut sortir de ce doute. Pour cela, il interrogea ses vertus conseillères : *Justice* lui rappela son indignité de voir les anges ; *Prudence* lui fit entendre que le fait de trop penser et aussi la faiblesse d'une cervelle déprimée par l'abstinence, les veilles, le jeûne, pouvaient avoir des fantaisies et autres vanités à la ressemblance de ce qui est vrai. *Vaillance* renforça son courage contre l' « imaginative » qui, parfois, imagine de façon désordonnée, ce désordre ayant pour effet que la *vue corporelle* prend quelques vaines apparences pour images de vérité. Par toutes ces vertus, Blanquerna fut aidé et il sortit du doute où il était entré et, ensuite, il se reprit à chanter la messe très dévotement, comme il en avait coutume. »

... « Une nuit, Blanquerna était tout seul dans l'église et pensait aux démons *comme aux horribles figures qu'ils ont l'habitude de prendre* lorsqu'ils veulent donner de l'épouvante aux hommes. Ainsi songeant, il sentit son courage pénétré par une

(1) Répétition classique de certains rêves prémonitoires. — Voir, de même, Songe prémonitoire, *Blanquerna*, chap. 66. *Sancta Maria, ora pro nobis.*

Digitized by Google

grande peur et terreur, à se voir seul en ce lieu et eut l'idée d'aller se coucher au dortoir... Mais il réfléchit que Vaillance et Prudence pouvaient le protéger aussi bien dans l'église comme au dortoir. Ainsi, luttant contre la peur et la tentation, il se souvint de la grande puissance de Dieu. »

⁂

V. — Au monastère de Miramar, Ramón Lull produit plusieurs ouvrages, avec une facilité d'invention qui déconcerte. Parmi ces travaux figurent *Le Livre du Saint Esprit* et *Le Livre du Gentil et des trois Sages* (*Libre del Gentil e los tres Savis*), l'un et l'autre conçus sur le plan de la controverse. Nous avons pris soin de lire ces pages généralement dialoguées et, en toute impartialité, nous devons dire qu'ici et là, les entretiens des savants latin et grec avec le Sarrasin, et ceux de l'entité « Intelligence » avec l'Israélite, le Chrétien et le Maure, nous ont semblé d'une formation intellectuelle visiblement apparentée avec telles conversations de caractère médiumnique dont on trouve de si remarquables exemples dans la littérature spirite depuis trois quarts de siècle. Nous ne voulons en aucune façon l'affirmer, mais nous tendons à croire que Ramón Lull, à Miramar, put composer sous quelque influence étrangère (subconscient = *métapsychique;* Esprit désincarné = *spiritisme*). Ce ne serait là qu'une nouvelle expression de cette faculté médiumnique dont nous avons proposé l'hypothèse, en considérant les œuvres élaborées sur le haut plateau de la Randa. — On remarquera (voir notre présent ouvrage : « Douzième épisode », le rappel très

Digitized by Google

caractéristique, et singulièrement développé, de l'interprétation du sens occulte enfermé dans les signes, indéchiffrables au commun des mortels, qui décorent l'envers des feuilles (*Livre du Gentil et des trois Sages*).

⁂

VI. — Nous dirons maintenant pourquoi nous estimons trouver les preuves de la médiumnité, chez Lull, en ce fait que, lapidé et abandonné sous les pierres, il dénonça sa présence de loin, à ses sauveurs chrétiens, par une colonne lumineuse.

« L'on a veu reluire les saincts personnages d'une lumière pendant qu'ils viuoient (vivaient). Ceste lumière n'estoit qu'un signe de leur saincteté, et de la vertu diune (divine) qui les accompagnoit et guidoit en leurs actions. La Vierge saincte Agnes, Martyre de Iesus-Christ, condamnee pour peine d'estre menee à un cordeau, pour ne vouloir renoncer sa foy chrestienne, fut enuironnee d'une lumière, ce dit S. Ambroise, afin d'empescher que le fils du preuost ne la violast. Le religieux Euthymus estoit illustré d'une grande lumière *en forme de colonne,* lors qu'il celebroit le seruice divin. Le semblable se dit de S. Martin, qui benissant l'autel, sembla aux assistans, se dit Venantius Fortunatus, que de sa teste sortoit un grand globe de feu. Les quarante Martyrs desquels parle S. Basile, furent veus par le soldat qui les gardoit, tous reluisans en clarté... Les corps des quarante Martyrs, jettez en l'eau par les Payens furent après la consommation du Martyre veus sur les eaux comme estoiles luysantes, et par ce signal furent

Digitized by Google

recueillis des chrestiens et enterrez. La face de sainct Martin après son deceds, dit Sulpice Seuere, seroit deuenuë fort claire et luisante. Et puis estant saincte Romule trespassee, son corps devint si lumineux qu'il esblouïssoit les yeux des regardans. Le corps de Vernere, martyrisé par les Iuifs, et jetté en une caverne, fut descouvert par une lumière, qui apparut au lieu où il auait esté mis... Des chasses et reliques des Saincts, dit sainct Grégoire de Tours, des lumières et globes de feu seroient quelquesfois sortis. Et l'Abbé Bracchion priant en l'Eglise de saint Martin de Tours auroit veu sortir du feu de la châsse de S. Martin, qui montoit jusques au haut de la voute du Temple. Ce feu semble un si grand mystère au successeur de S. Martin, qui est S. Grégoire, qu'il ne le peut comprendre... Nicephore Calixte asseure qu'on descouvrit l'image de nostre Dame cachee sous un cipres au moyen de la clarté qui procedoit de l'image. Le semblable aduint n'y a pas long temps en l'une des isles de Canarie. Car on trouua en une grotte l'Image de la Vierge Marie, par le moyen d'une lumière non accoustumée qui sortoit de la grotte... La vraye croix faite apporter par saincte Radegonde de la ville de Hierusalem, jetta de nuict, à une vigile de Pasques, telle lueur que l'Eglise du Monastère de Poictiers, où Saincte Radegonde estoit recluse, en fut tout illustree... Du chef d'Ascamus fils d'Enée sort une flamme qui semble, dit Virgile, brûler son chef et son front, combien qu'elle ne fist que les lescher seulement, sans qu'Ascanius en fust offensé. Et Servius Tullius fils de l'esclaue Ocrisia est embrase du feu qui luy court, dit Tite Live, par les temples (tempes), et par la teste, sans mal lui faire... Aussi Lucius Martius haranguant à ses soldats en Hespa-

Digitized by Google

gne, après la mort des deux Scipions, fut veu estinceler en feux qui sortirent de sa teste et encouragea, par ce signe, des soldats desconfortez de la mort de leurs capitaines. Et a Saluidiène encores enfant la teste sembla arde... D'un Balamir, de la suitte d'Attile Roy des Hugres, furent veuës sortir du corps comme des bluettes de feu. » (*Discours et Histoires des Spectres, visions et apparitions des Esprits, Anges, Demons et Ames, se monstrans visibles aux hommes,* par Pierre Le Loyer, MDCV.)

De cette longue mais utile citation, on peut déduire que les phénomènes de luminosité supranormales étonnèrent tous les âges du monde. Si l'on concède même une très large part d'imagination aux narrateurs, si l'on écarte ce que la légende transmise peut avoir amplifié et parfois même inventé, il n'en subsiste pas moins un ensemble de témoignages d'où la science a le droit de tirer une moyenne. Et cette moyenne, fût-elle extrêmement prudente, aboutit à donner l'assurance que les irradiations humaines sont un fait scientifique. Au reste, ce n'est plus là une vérité contestée et il y a déjà quelque temps, à ne retenir qu'un exemple, que la « gloire », le « nimbe » des saints personnages et du Christ ont été expliqués par la théorie de l'aura et sa vérification rigoureusement expérimentale.

De Lull gisant sous les projectiles, se dégageait un fuseau fluidique d'une amplitude assez grande pour simuler, à distance, la « colonne » dont s'émerveillèrent ceux qui ramassèrent le mourant, et, après eux, les générations d'historiens religieux. Les raisons physiologiques, et certainement psychophysiologiques de cette projection, ne se laisseront peut-être pas définir, avant longtemps, par les métapsychistes qui, dans leurs laboratoires, étudient

Digitized by Google

les phénomènes lumineux de la médiumnité, sous tous leurs aspects, et jusqu'au fantôme. Toutefois, ce que l'on sait déjà, c'est que l'état médiumnique *favorise*, dans une importante mesure, l'extériorisation de cette faculté radiante qui, selon toute vraisemblance, réside en chaque individu, à des degrés plus ou moins exaltés ou atténués.

On peut en outre, pour expliquer la colonne lumineuse dressée au-dessus de Lull bientôt prêt à rendre l'âme, faire appel à la théorie du lent dégagement du corps astral, qui, avancée en doctrine par les spirites, a pu être contrôlée expérimentalement en maintes expériences où intervenait la photographie. Admise cette seconde hypothèse, il conviendrait de la faire rentrer dans le cadre des manifestations qui précèdent, accompagnent ou suivent la mort, et il n'en résulterait pas, nécessairement, que Lull fut médium.

⁂

VII. — Les Gênois, naviguant au Nord, dans les parages même des Baléares, délibèrent et ne savent encore s'ils vont restituer aux Palmasans le cadavre du martyr ou faire voile, avec cette relique, dans la direction de leur patrie.

C'est alors que, sur le pont et la mer, se répand une odeur suave, un parfum que rien n'explique. Le fait est-il exact ? Nous l'avons mentionné, pour en avoir trouvé trace, mais sans qu'un témoignage absolument positif nous autorise à garantir son authenticité. Nous devions faire cette déclaration au moment où, doutant du phénomène de l' « odeur de sainteté » survenu entre Bougie et Porto-Pi, nous

Digitized by Google

allons produire un document indubitable d'où il appert que le médium Ramón Lull, bien des siècles avant le fameux médium Stainton Moses, avait la faculté de provoquer, de façon passagère ou *durable,* des effluves (émissions fluidiques, vibrations, exsudats ?) affectant le sens olfactif.

P. F. Bonaventura Armengual, dans son ouvrage : *Vitæ, Doctrinæ, et martyrii Raymundi Lulli Doctoris illuminati Archielogium* (1643) signale plusieurs cas d'odeur supranormale, dans la vie et après la mort du Docteur. Nous y ferons un choix. C'est d'abord au moment de la première apparition du Christ.

« Circa hoc tempus in morbum incidit Lullius, cumq; nec cibum, nec potum, nec somnum capere posset, in lectulo ponitur, alicujus, quietis, et commoditalis capiendæ causa, sed variis morbi generibus non multo post tempore angitur : unde eum consolaturus in die conversionis S. Pauli apparuit Christus Crucifixus tanto cum fulgore, tanto cum *odore et suavitate, ut nec odoratissima quæque thura, nec ulla gratia floris, lætitia frondis, unguenta odorem in longiqua juculantia;* a quacunq : *arbore, flore, animali,* SUDARA, *aut artifice temperata manu comparare possent.* » De ce texte, il ressort que Lull, malade, ne pouvant ni manger ni boire, non plus que dormir, étant au lit, vit, le jour de la conversion de Saint-Paul, apparaître le Christ éblouissant, et accompagné d'une odeur telle que nulle fleur, nul feuillage, onguent, voire même nul animal, nulle *sueur,* n'auraient pu en produire de comparable.

Le plus curieux est que, dans la suite des temps, à certaines époques et heures, le lit où avait gémi Ramón exhalait encore cette odeur, ainsi qu'en

Digitized by Google

témoignent divers procès-verbaux soussignés de notaires et de jurats. Nous parlerons de celui qui fut dressé en 1609 en présence de Petrus Ribot, notaire public à Mayorque, et qui commence par cette phrase : « Cunctis pateat evidenter, et sic notum quod anno 1609, die 25 Octobr. Petrus Ribot notarius publicus, et Civis Majoric. etc sciens, et attendens, ut a majoribus acceptum est antiquissima traditione, tam verbo, quam scriptis fide dignis geminatissime confirmata, quod in quodam cubiculo domus Andreæ Caselles, dum in ea vivebat, et morabatur præfatus clarissimus Raymundus Lullus circa annum 1265, quadam nocte prostato in lecto, lachrymis, atq ; suspiriis, mæmore animi parumper exhausto, meditanti calamitatem suam, et longum a salute digressum, præteritæq ; vitæ damna consideranti suspirando, plangendo, et lachrymando Christus Crucifixus apparuit (1). » Il est ajouté que, depuis lors, au voisinage du lit, et à dates régulières, se manifeste encore l'odeur « miraculeuse », vers la cinquième heure de la nuit, « divine saveur, très suave, composite, faite d'arôme d'Orient, de baume, de rose, de violette, odeur que l'on peut, pour sa qualité, dire surnaturelle et qui est perçue par toutes les personnes enfermées dans le petit espace (de la chambre), si bien que les déclarations anciennes se confirment par la concordance des observations actuelles, Dieu l'ayant ainsi voulu ».

Ces « observations » s'apparentent avec des constats analogues faits de tout temps, et en tous pays. L' « odeur de sainteté » est un phénomène

(1) Rappel de la tradition verbale et écrite suivant laquelle Lull, malade et déplorant ses fautes passées, vit apparaître le Christ auprès de son lit, le jour du 25 janvier.

Digitized by Google

supranormal, mais nullement surnaturel et que réclame la métapsychique.

Robert-Louis Stevenson, dans sa courte et pourtant inoubliable nouvelle « *Will o' the Mill* » — qui figure au volume *The Merry Men* — relate comment Will perçut la senteur de l'héliotrope, la fleur favorite de sa femme Marjory, bien que, depuis la mort de celle-ci, aucun pied d'héliotrope n'ait été conservé dans le jardin (1). On sait, car toutes les publications spirites ont rappelé l'épisode, comment l'Impératrice Eugénie, dans la jungle du Zoulouland, put retrouver un monceau de pierres marquant l'endroit où avait été enterré le prince impérial. Elle y fut conduite, dans la brousse épaisse, avec Sir Evelyn Wood, par un persistant parfum de violettes, la fleur préférée de son enfant.

Sept mois après la mort de Saint Thomas d'Aquin, en 1274, dans un monastère cistercien, près de Naples, le Supérieur, craignant que le corps lui fût dérobé, en fit une exhumation secrète pour aller l'enterrer dans un lieu plus sûr. Mais un parfum « d'une douceur céleste » se dégagea de la tombe et emplit la chapelle, si bien que tous les moines accoururent et que le corps fut solennellement remis à sa place.

Dans l'histoire des saints personnages, les cas analogues sont quasi innombrables. La Bible en est remplie. Et... en 1836, les deux savants Billot et Deleuze, mentionnaient dans leur *Correspondance*

(1) On consultera avec intérêt l'excellent petit ouvrage : *The Physical Phenomena of Spiritualism* (An historical Survey), où M. W. Leslie Curnow fournit de nombreux exemples pour toute une série de phénomènes. (*The Two Worlds*, Manchester, 1925.)

Digitized by Google

que, souvent, au cours de leurs expériences magnétiques, se dégageaient de délicieuses odeurs qui se répandaient dans l'appartement. Le médium Stainton Moses, à qui il a déjà été fait allusion en ces lignes, fait observer qu'en outre de ces senteurs si agréables apportées, — ainsi en juge-t-il, — par de « bons Esprits », il se rencontre que des odeurs beaucoup moins pures empuantent la salle des séances, et que c'est là un méfait des « mauvais Esprits ».

En janvier 1854, à la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), pendant une séance chez un Mr. Robbins avec le médium Thomas Lake Harris, toute la maison est saturée d'une émanation de gomme aromatique et de camphre, jusqu'au troisième étage et le « contrôle », — l'Entité qui guide la séance, — fait savoir qu'il a amené l'esprit d'un Juif qui, en son temps vivant, était marchand d'épices. Le juge Edmonds en 1859 est au lit, souffrant d'une affection de la gorge. Deux ou trois fois par jour, la pièce se parfume d'une senteur caractéristique et le patient est guéri par cette véritable « fumigation astrale » ainsi qu'il est expliqué, en séance, par un « Esprit » consulté.

Les brises odoriférantes sont fréquentes dans les assemblées de spirites et le phénomène qui, selon la légende, aurait pris naissance, sur le pont du navire gênois, près du grabat où reposait les restes de Lull, ne peut s'expliquer que par les mêmes causes, d'ailleurs fort mal connues, mais toutes dénonciatrices d'une médiumnité (1).

(1) Références sur ce sujet : Mrs Acworth, *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques de Londres, vol. XI, p. 59. — Juge Edmonds, *Memorial Edition*, 1874, p. 172. — *Impératrice Eugé-*

Digitized by Google

Quelques derniers mots pour en terminer avec la question de Lull « médium ». — On comprendra pourquoi nous ne faisons pas état de la scène *in extremis* (où le Pélerin prédit, à un ancêtre de Colomb, la découverte de l'Amérique), pour induire de cet épisode que le Sénéchal du roi Jayme possédait le don prophétique (métagnomie développée jusqu'à certaines connaissances sur l'avenir). L'hypothèse ici se reposerait sur des bases trop frêles. On sait quelle obscurité règne sur la famille des Colomb et leur origine. Rien ne prouve que le capitaine du bateau, qui ramenait Lull à Palma, ait été un arrière-grand-père du Christophe fameux. Mais, d'autres signes, épars dans la vie du Docteur Illuminé, laisseraient entendre que la « vue sur l'avenir » ne lui était pas tout à fait impossible. Nous n'avons pas eu occasion d'y faire allusion au cours de notre ouvrage, autrement que de façon très épisodique, au moment où Lull se hâte si vite d'aller porter sa supplique au pape Célestin. Il se rendait alors près du Pontife avec l'assurance très forte qu'il arriverait trop tard bien que le nouveau pape fût à peine monté sur son trône. Et, de fait, Lull,

---

nie, Revue *Light* (Londres), 1920, p. 365. — Mrs Everitt, *Light*, 1915, p. 475. Voir aussi le livre de Morell Theobald : *Spirits Workers in the Home Circle*. — Fielding Ould : *The Wonders of the Saints*, pages 113, 114. — T. L. Harris : *A Lyric of the Golden Age*. Introduction, page XV. — Leaning : *The Psychic Senses* (*Light*), 1921, p. 83. — Mrs Marshall : *Spirit People*, p. 18, et *Spiritual Magazine*, 1867, p. 448, et *Dialectical Society's Report*, p. 201. — Rev. P. H. Newnham, *Phantasme of the Living*, vol. I, pages 190, 191 — Staínton Moses : *Human Nature*, 1874, p. 313. — R. L. Stevenson : *The Merry Men*, p. 111. — Mr. W. Towns, *Spiritual Magazine*, 1872, p. 491. — Les rares et très sommaires travaux où est abordée, en France, la question de « l'odeur de sainteté » s'en réfèrent généralement aux sources étrangères ici rappelées.

Digitized by Google

quelque diligence qu'il y apportât, ne put achever son voyage avant la mort de celui à qui il allait réclamer le geste d'appeler les chrétiens aux croisades. C'est sans surprise qu'il apprit ce soudain trépas. Il en était secrètement instruit et ne se rendait à Rome que pour acquitter un devoir impérieux, et... risquer sa chance une fois de plus.

Enfin, disons qu'aux derniers paragraphes de notre douzième épisode, on a pu lire qu'une certaine conseillère, appelée « Intelligence » donnait à Lull le sens mystérieux des inscriptions (?) tracées derrière les feuilles du millepertuis. Il ne faut voir là, — si l'on considère l'opération mentale du point de vue métapsychique, — qu'une excitation cérébrale particulière, bien connue de quiconque s'occupe du mécanisme de la vision et de l'inspiration chez les médiums dignes du nom. Il va de soi que, derrière les feuillages, aucun signe graphique défini n'était lisible. Le regard du voyant prenait simplement *appui* sur les figures confuses, sur les altérations du tissu végétal, pour y composer, en lui-même, des images où il reconnaissait, par vision intérieure, les signes hébraïques ou arabes. Il est même très possible qu'il y ait *lu*, plus tard, des phrases entières, et toujours par cette même opération du mental qui favorise aux clairvoyants la perception d'objets, de figures humaines, de paysages, de textes, de dessins, lorsqu'ils demandent un auxiliaire aux moyens *provocants* même les plus décriés : tels que le marc de café, le blanc d'œuf, la bougie et sa flamme, etc. Quoi qu'il en soit, s'il en fut ainsi, et si Lull excita sa verve imaginative par l'examen des millepertuis inspirateurs, il s'est produit là un phénomène de suggestion très directement assimilable à d'autres phénomènes qui dépendent intimement de la mé-

Digitized by Google

diumnité, telle qu'elle est envisagée par la science moderne (1).

---

(1) Si d'autres travaux ne nous en avaient pas retiré le loisir, nous aurions aimé poursuivre cette étude sur la médiumnité du Docteur Illuminé. Il n'est pas dit qu'un jour, retournant aux îles Baléares, nous ne nous y consacrerons pas, bien que la seule révélation d'un semblable projet soit de nature à effrayer quelque peu les charmants, dévoués et si nombreux collaborateurs que nous avons pu rencontrer dans l'Ile aux Palmes, lors de notre première visite.

Mais il est un autre sujet, du même genre, qui nous tenterait également beaucoup. En composant le présent livre, nous avons eu l'occasion de citer, à diverses reprises, le Koran et la pensée du Prophète. Nos recherches ont concouru à attirer notre attention sur un fait qui s'est confirmé dans notre esprit, de sourate en sourate. Mahomet en fait confidence tout le premier. Il était inspiré. Un conseiller « Gabriel » le hantait, lui dictait la « vérité koranique ». Qu'est, au surplus, ce conseiller, sinon un « Guide », à la manière de ceux dont les spirites parlent ? Et, par ailleurs, dans le Koran, combien ne relève-t-on pas de passages où, vue sous un angle à peine différent, plus d'une théorie kardeciste apparaît en pleine lumière ! Oui, l'étude du « spiritisme koranique » — soit dit à défaut d'une définition meilleure, — serait passionnante, si l'on y situait au centre, un Mahomet médium. Nous l'aborderons peut être un jour, en nous souvenant de cette phrase du Dr Mardrus : (*Le Koran*, Fasquelle, éditeur, 1926), qui corrobore pleinement notre intuition sur les « dons » du fondateur de l'Islam : « La transmission de la parole d'Allah au Prophète, la « descente » des versets, lui fut faite au fur et à mesure de son apostolat. Non point directement comme au Moïse sinaïste. Elle lui fut « soufflée » par un intermédiaire, par un Messager, le plus mystérieux à la fois et le plus illustre des intermédiaires dont fasse mention l'histoire des religions ».

Digitized by Google

RAMON LULL ALCHIMISTE

On a pu remarquer que nous avons accepté de tenir compte du « doute historique », dans l'épisode relatif au séjour du Docteur Illuminé chez le roi d'Angleterre, pour ce qui a trait à la *fabrication de l'or,* par notre héros, à la Tour de Londres. Cette réserve courtoise s'imposait à notre probité de biographe. En effet, nombre d'auteurs approchant de près ou de loin l'Eglise romaine protestent avec force, dans tout le cours de la littérature lulliste, contre l'hypothèse que le croisé errant fut alchimiste. Au temps présent, les écrivains qui ont étudié le personnage, en Espagne et en France, s'accordent généralement pour affirmer que si Lull s'occupa du « grand art », ce fut pour en rire et le déconseiller. Les uns et les autres se disent autorisés à émettre une telle opinion par le fait que, ça et là, dans son œuvre, l'ardent polygraphe chrétien paraît tenir en médiocre estime les utopistes de la transmutation.

Quoi qu'il en soit, au pays même de Don Ramón, il ne fait pas bon avancer que l'ex-Majordome des Baléares prit au sérieux les pratiques de son ami l'alchimiste Arnaud de Villeneuve. Il nous souvient d'avoir abordé la question, à Palma même,

Digitized by Google

près d'un savant ecclésiastique, particulièrement spécialisé sur le « problème Lull » où il reste encore bien des inconnues à élucider. Touchant le chapitre précis de l'alchimie, nous reçûmes de notre interlocuteur l'assurance formelle que la recherche de l'or n'entraîna jamais l'illustre et pieux Palmasan sur les traces de Roger Bacon et d'Albert le grand.

On pourrait donc penser qu'il eût été opportun, en ce livre, de « glisser » sur l'épisode londonien, plutôt que de lui donner le développement, même réticent, qu'on lui voit. Néanmoins, nous croyons que cette partie de notre œuvre est, dans sa proportion et son détail, précisément ce qu'elle devait être, car si la thèse d'un Lull faiseur d'or a ses adversaires, elle a aussi ses partisans. Le fait est, par ailleurs avéré que, pour une raison ou pour une autre, le Docteur fut retenu près du roi anglais, et quelque peu par violence. Il est hors de doute que le prince demanda à son hôte de lui procurer des ressources par son « art »; à dire vrai, il en avait alors un besoin extrême.

Mais il y a mieux. Aux écrits qui attestent le dédain de Lull pour l'alchimie, on n'est pas embarrassé d'en opposer d'autres et qui s'appuient sur des références à ne pas écarter sans considération. Parmi l'un des plus récents ouvrages dont nous parlons, figure celui qui fut publié, à Palma, en 1891, et en deux volumes, par la Société archéologique lullienne. On trouvera cette publication à la Bibliothèque Nationale, sur la cote « Oo, 1214 ». Il s'agit de la « Vida del Beato Raymundo Lulio, martir y doctor iluminado » et l'auteur en est le Rev. Père D. Antonio Raymundo Pascual, moine cistercien.

Où ce cistercien a-t-il recueilli les documents

Digitized by Google

dont il fait état ? Les a-t-il bien lus ? Est-il pleinement assuré qu'ils traitent tous d'alchimie ? Autant de nuances dont nous voulons épargner l'examen au lecteur. Pas davantage, nous ne nous aviserons de considérer si ce religieux a cherché, ou non, à grandir ou à diminuer la figure du Docteur. Nous ne faisons point là une insinuation calomnieuse. Nous nous garderons d'y insister. Mais l'historien a parfois d'assez pénibles devoirs lorsqu'il veut respecter toute la vérité. C'est un fait que les Franciscains, — auxquels était lié Ramón Lull, — ont eu à souffrir cruellement dans leur vénération lullienne, vexations provenant d'un autre Ordre, dont certains frères se portèrent à des excès fâcheux, jusque sur le sommet de la Randa. Lull mort, et ceux qui l'estimaient ayant voulu ajouter à sa gloire de martyr, il se trouva qu'à Rome même, autour des Papes, telles oppositions de « réguliers » concoururent à rendre suspectes maintes pages de l'Illuminé (1).

Il n'y a donc rien d'invraisemblable à flairer, de prime abord, dans le document que nous allons exposer, l'une de ces perfidies dont ne sont pas exempts les plus fidèles serviteurs de Dieu. Mais, à l'examen du livre composé par le Rev. P. D. A. R. Pascual, on découvre bien vite, tout à son honneur, que l'auteur est de parfaite bonne foi, et que, par son œuvre, il veut seulement léguer aux temps un magnifique exemple de vertus apostoliques. Ainsi la méfiance de l'historien n'a-t-elle plus à s'exercer et, par voie de conséquence, sommes-nous

(1) Nous avons vu que Lull fut même très âprement desservi à Rome, en son temps vivant.

Digitized by Google

tenu de faire, dans notre ouvrage, une place à la liste des œuvres d'alchimie que le P. R. Pascual attribue à Lull, en prenant, pour lui-même, la garantie de dire que cette nomenclature fut d'abord dressée par Alfonso de Proaza, lulliste :

1. — *Liber de quintis essentis.*
2. — *Liber de quæstionibus super eo motis.*
3. — *Liber testamenti.*
4. — *Liber de numero philosophorum.*
5. — *Diadema Roberti.*
6. — *Clausura testamenti.*
7. — *Codicillus.*
8. — *Lapidarium.*
9. — *Magia naturalis ad Regem Angliæ Eduardum.*
10. — *Magia naturalis parva.*
11. — *Apertorium.*
12. — *Liber experimentorum.*
13. — *Liber de inventione secreti occulti.*
14. — *Ars curatoria.*
15. — *Proprietarium.*
16. — *Liber aphorismorum.*

C'est un mystère de savoir comment cette énumération se concilie avec la phrase suivante : « Elementativa habet veras conditiones, ut una species non transmutet se in aliam speciem. Et in isto passu cognocitur, quod alchimistæ habent occasionem flendi. » (*Ars magna.* Pars 9. Sect. 8. *De Elementat,* cap. 1). Et c'en est un autre que d'accorder cette déclaration de Lull avec un texte bien troublant, emprunté à l'ouvrage : « Révélations des mistères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales, composé en allemand

Digitized by Google

par frère Basile Valentin, religieux de l'ordre de Saint-Benoit. Citons : « Vraie et naturelle calcination des métaux, et propre à la dissolution philosophique. Eaux avec lesquelles les Philosophes font leur dissolution... Second menstrual : Prenez la partie de l'eau que vous avez rectifiée sur le cinabre par cinq fois et, dans une livre de cette eau, il faut mettre trois onces de sublimé... Le sublimé étant fait, vous en prendrez comme il est marqué cy-dessus, trois onces que vous mettrez dans une livre de la dite Eau distillée sur le cinabre par trois fois, puis vous mettrez votre vaisseau au B. M. (bain-marie) pendant 4 jours et tout le sublimé se convertira en eau, alors vous distillerez par la cornue au feu de cendre, et vous aurez un menstrual parfait, *bien que* « *Remond Lulle* » *loué fort le premier.* Mais quand à moy j'ay trouvé une bien plus parfaite dissolution en celuy-cy (1). » Il est dit plus loin, au chapitre : Séparation du Pur et de l'Impur : « Faites un feu doux du commencement en augmentant peu à peu et sur la fin fort, et votre (produit) passera par le bec de la cornue avec le menstrual, ce qu'aucune eau du monde ne peut faire... ce que « Remond Lulle » certifie en la pratique de son *Testament,* quand il dit que, par le Dieu vivant, jamais les corps ne passeront par le bec de la cornue, sinon avec notre..., etc. » Ailleurs, Valentin analyse une certaine matière noire qui se forme au cours de la préparation de l'*Elixir des Sages* et il

(1) Nous possédons, dans notre bibliothèque alchimiste, une copie manuscrite française — et d'époque ancienne, — de cette « Révélation des teintures », traduction du Docteur Jean Israël, et d'une rareté extrême. Nous l'avons déjà mentionnée par ailleurs, dans cet ouvrage, à propos de la maladie du pape Clément V.

Digitized by Google

observe en passant : « C'est ce noir plus noir que le noir même du Bienheureux « Remond Lulle », et cette « tête de corbeau » dont parlent les Philosophes. » (Voir, plus loin, note relative à ce *noir*.)

Et puis, il existe un autre document bien connu : « *Le Testament de Ramón Lull* (1), très savant philosophe, contenant en trois livres toust l'art chymique. Le I^er^, la théorie du Testament, le II^e^, la pratique, et le III^e^, le Codicile, au moyen duquel on procède en cet art (2). » Des lullistes assurent que cette œuvre est faussement attribuée au Docteur Illuminé. Pourtant, dans son fameux traité de « l'Œuvre secret de la Philosophie d'Hermès », le savant d'Espagnet renvoie au « Testament » et surtout au *Codicille* de R. Lull « le maître par excellence où tout est enseigné de la manière la plus ingénue. » Lull aurait donc été un grand « Adepte » et n'aurions-nous plus qu'à attendre le moment où les bibliophiles de Palma, à qui nous devons les précieuses éditions des « obres originals del Illuminat Doctor Mestre », se détermineront à publier les œuvres d'alchimie, après la *Doctrina pueril, Contemplació, Blanquerna,* et *Arbre de Sciencia*. Ce faisant, ils n'entacheraient pas d'on ne sait quel satanisme la mémoire de Ramón qui, en prologue à son « Testament », écrivait tout d'abord : « Dieu tout puissant qui existez glorieusement, c'est pour l'amour de vous et en votre honneur que nous commençons le présent Art afin qu'il devienne manifeste aux enfants de vérité, et que ce traité soit pour eux le complément de cette tant excellente

(1) Collection Dr Lucien-Graux, un vol. in-4°, copie manuscrite, de la fin du XVIII^e^ siècle.

(2) Numéros 3, 6 et 7 de la Liste Pascual (?)

Digitized by Google

et noble partie de la Philosophie, qui leur sera déclarée et enseignée par nous (non tout à fait clairement, mais quelquefois un peu obscurément), dans notre traité abrégé de la Transmutation, non seulement parfaite, mais même plus que parfaite, à laquelle Transmutation les Sophistes ne peuvent jamais parvenir et diffament sans raison cette Illustre Science... C'est donc au nom de la Majesté et de la Puissance et de la Sagesse céleste que nous voulons, fils de Doctrine, vous manifester et vous éclairer le don qui nous a été fait, et nous vous en donnerons l'intelligence par un progrès nécessaire sans lequel on ne peut obtenir la pleine et entière connaissance de cette chose qui est une, et compositive de ces Etres qui sont la matière de la nature, lesquels ont été trouvés par les dissolutions, et ne peuvent être vus par les voies ordinaires. Et à cause que la Doctrine dissolutive désire ardemment parvenir à la fin de la consommation, vous, mon Dieu, qui êtes l'éternelle et la suprême Puissance, daignez illuminer les chrétiens qui croient en vous afin qu'ils voient et connaissent la vérité de cet art exercé autrefois par les Anciens. »

Le « Testament » est-il, à proprement dire, alchimique ? Tout le début de la théorie se maintient à un plan de hautes généralités qui laisse bien au-dessous de lui les manipulations usuelles du Magistère. Puis, tout en paraissant redescendre vers le Laboratoire, le langage s'enveloppe de réticences qui, parfois, donnent fort à penser. On lit, par exemple : — « 28. Il faut savoir que cette terre que nous habitons n'est pas un véritable élément, mais qu'elle est élémentée par le cinquième élément. » Cela, c'est de l'alchimie au premier chef, et de la plus subtile. Nous sommes tentés, mais nous nous

Digitized by Google

en retenons, — car nous ménageons notre découverte pour un travail que nous ne voulons pas défiorer, — de penser que Ramón Lull, comme d'autres chercheurs d'autrefois (Paracelse, Thomas Vaughan), a surpris, peut-être capté, manié, discipliné, certaine matière dont se préoccupent tels métapsychistes d'aujourd'hui, et qu'ils réussissent aisément à photographier. A maintes reprises, dans le *Testament*, nous verrons l'auteur laisser échapper une part d'une vérité qu'il entend pourtant tenir étroitement secrète, mais à le lire entre les lignes, *en sachant ce que nous savons*, on a la forte impression qu'on devine l'énigme des énigmes et qu'on pénètre le sens occulte de l'abracadabra, pour y découvrir ni plus ni moins que l'ECTOPLASME.

N'insistons point sur cette parenthèse, et constatons seulement que, plus on avance dans la « partie pratique » de l'ouvrage, plus on y voit se préciser, sous les mots, l'enseignement du chercheur de P.P. (1). Et le but ne tarde plus à être défini lorsque l'on en arrive au chapitre « De quelle chose la matière convenante et plus prochaine doit être extraite pour faire le Magistère ; et de la conversion d'un élément en un autre ». Dès lors, Lull s'exprime « très ouvertement » en alchimiste.

Il circule, en outre, divers manuscrits (2) où un auteur inconnu, sous le titre : *Le Grand œuvre* ou Principe de la Philosophie hermétique, se flatte d'avoir rassemblé des éléments épars dans les écrits de notre Ramón. Or, le recueil expose les procédés de la chrysopée, enseigne la calcination des sept

(1) Pierre philosophale.
(2) Nous possédons l'une de ces copies, du début du XVIII[e] siècle.

Digitized by Google

métaux pour en extraire la quintessence, décrit la « séparation des quatre éléments du chaos », aborde le magistère à l'or et à l'argent, indique les régimes à suivre pour arriver à l'élixir, à la « poudre de projection » et à la médecine universelle. Ce manuscrit se complète par seize canons pour enseigner l'application de l'or potable en panacée à toutes les maladies qui atteignent l'humanité. Un canon spécial est même consacré à la guérison des démoniaques au moyen de l' « élixir du philosophe » et du millepertuis appelé chasse-diable (1), dont les fumigations associées au principe hermétique éloignent les mauvais esprits et rappellent les entités bénéfiques.

L'art transmutatoire est exposé là tout au long, à la suite d'une préface où l'auteur reconnaît avoir mis beaucoup de lui-même en une compilation dont le plan ne nous permet plus de discerner ce qui y appartient, en propre, à Lull. Ce que nous pouvons uniquement en retenir, c'est la fréquente citation du nom du Docteur Illuminé, c'est aussi l'appui pris par l'écrivain anonyme, et au moyen de citations, sur les travaux alchimiques de celui qu'il nomme « Raymond Lully ». Il est répété « ... comme dit Raymond Lully, en tous ses livres qu'il a faits... le bon docteur illuminé de Dieu, qui en a plus parlé que nul autre, et en a fait un livre dit : *La quintessence,* bien que ne l'a jamais mise au clair » (2). On trouve, dans la préface adressée au

(1) On se souvient que Lull, à la Randa, reçut la révélation de sa mission en consultant des signes gravés sur des feuilles de millepertuis.

(2) Autres références du même ouvrage, rappelant les recherches alchimistes de Lull : « ... Lully, en son *alphabet* divin, quand il

Digitized by Google

roi de France : « Je sais et suis certain et m'en crois, que Votre Majesté non a le mauvais courage du roi Edouard d'Angleterre, quand Raymond Lully, duc de Mayorque, alors étant en Angleterre, lui fleurissait en cette science et autres dont il a composé cent-vingt-quatre livres de toutes sciences et arts... Lully lui équipa huit cents nefs et le roi, feignant y aller (à Tunis, pour battre les Infidèles), fit le contraire, car il vint descendre en Guyenne et en Normandie... Comme le duc de Mayorque se complaignait du dit roi, Edouard lui dit que n'eut d'autre souci que de faire or et argent, et qu'une autre fois, il irait (à Tunis). Mais le duc, connaissant maintenant sa malice, se déroba de lui. »

Notre récit a suivi à la lettre ce canevas transmis par la tradition depuis le XIII[e] siècle.

Le travail dont nous venons de parler et où Lull est si fréquemment cité n'est pas une exception. On se fatiguerait à relever dans la littérature alchimique les rappels constamment faits des écrits du Docteur, en cette matière. Et devant cette quantité d'allusions... et de précisions, on ne parvient pas à comprendre comment et pourquoi les historiens de Lull, ont si souvent écarté, comme une

---

parle du mercure vulgaire... R. L. dit que jamais les corps ne passeront par l'alambic sinon avec notre argent vif qui est l'eau mercuriale... Ce mélange d'eau-de-vie et de tartre appelé *nobile tartarum* par R. L... Au livre de *Quintessence*, R. L. enseigne que, moyennant le vinaigre distillé avec son corps salcigineux, il se peut tirer une âme de l'or... je lai fait expérimenté et trouvé vrai... R. L., philosophe qui plus a parlé, en la mêlant aux livres parlant d'alchimie, pour l'offusquer (dans le sens *offuscare :* empêcher de voir et d'être vu). Somme toute : pour traiter d'alchimie à *mots couverts*, et spécialement dans son livre *Lucis mercuriorum*;... cette terre noire que Lully appelle *nigrum nigrius nigro*, etc... »

Digitized by Google

abomination, l'idée que l'auteur de *Blanquerna* se soit entouré, à l'occasion, de minières, d'alambics, de creusets, et de mortiers. On reste stupéfait d'entendre protester lorsqu'il est dit que sont authentiquement composés par Lull ces ouvrages dont des copies manuscrites sont entre nos mains, et ainsi intitulés : « Ce sont les secrets expériments de R.L. qui ne sont *point compris en ses œuvres, trouvés, en l'île de Mayorque, par un de ses compagnons* en l'année 1333. — C'est le treizième et fort grand Experiment des Minéraux, donné à R. L. par Arnaud de Villeneuve, à Naples, et, depuis, recouvert par un de ses parents, en l'île de Mayorque. — De l'or potable. »

Bref, nous avons relaté la captivité à la Tour de Londres en entourant notre récit d'une sorte de réserve, par pure condescendance pour des auteurs d'excellente intention, mais dont nous sommes bien obligé de dire, *in fine*, — et pour respecter aussi notre conscience, — qu'il nous est impossible de partager l'opinion trop prudente. Nous ne savons pas si le « tort » d'avoir pratiqué l'alchimie peut nuire à Ramón Lull dans le procès qui, un jour, considérera s'il a des titres suffisants pous passer de l'état de béatitude à celui de la sainteté, mais nous savons fort bien que les instructeurs de cette cause sont parfaitement informés sur l'exacte part d'intérêt que prit le « Beato » au Grand œuvre.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Lull fut alchimiste et si, dans trop de dictionnaires où il est parlé de sa vie et de ses œuvres, on commet la faute de reconnaître en lui un alchimiste presque exclusivement, par contre, ce n'est pas une moindre erreur que de s'obstiner, contre l'évidence, à nier que cet homme aux connaissances

Digitized by Google

universelles se soit, de façon d'ailleurs inévitable, senti attiré par la Pierre Philosophale, et ait dissimulé sous les branches maîtresses de son opulent Arbre de Science une branche encore, dont il ne comptait les fruits dangereux qu'avec circonspection, au souvenir de son ami Arnaud de Villeneuve, qui lui avait, dit-on, appris à les cultiver.

Digitized by Google

RAMÓN LULL
ET ARNAUD DE VILLENEUVE

La question se pose de savoir si Ramón Lull fut véritablement le disciple assidu d'Arnaud de Villeneuve ou s'il ne le rencontra qu'en diverses rares circonstances de sa vie errante, quitte à s'être informé, par la lecture, des théories et méthodes opératoires du fameux savant dont le nom est si intimement mêlé à l'histoire du Grand Art.

Sur ce problème, les opinions sont partagées. Tels auteurs tiennent pour la seconde hypothèse en s'appuyant sur le fait que l'existence vagabonde du Pélerin de la Croix lui interdisait une longue fréquentation de celui que, par ailleurs, on lui donna pour maître. Tels autres, tout en admettant que Lull ne pût vivre longtemps dans l'ambiance de l'hermétiste, inclinent à croire que, fortement préparé par ses études personnelles et par sa magnifique intuition, l'ancien Sénéchal-Majordome n'eut point besoin de vivre longtemps près d'Arnaud pour s'assimiler la substance essentielle de sa pensée et pour en dégager, à son profit, des vues qui devaient, sur certains terrains de recherches, le conduire vraisemblablement plus loin que ne s'était avancé son « maître » dans la connaissance des mystères cachés de la nature.

Digitized by Google

Quelques éléments positifs permettent tout au moins d'affirmer que l'assertion est fondée relativement au fait que Arnaud de Villeneuve et Ramón Lull se rencontrèrent, travaillèrent côte à côte, et sans qu'il soit possible, — ni même nécessaire, — de certifier qu'ils collaborèrent en une longue intimité, il reste avéré qu'ils ne furent point étrangers l'un à l'autre et qu'ils profitèrent de toutes les occasions où leurs destinées se recoupaient à la surface du monde, pour se tenir mutuellement au courant de la nature de leurs travaux et des succès de leurs recherches. Plus philosophe qu'expérimentateur, plus chrétien que « magicien », Lull vivait davantage dans la haute spéculation de l'esprit que sous la fumée des laboratoires. Mais curieux de tout savoir, très convaincu que, signataire de l'*Arbre de Science*, il se devait de ne répudier rien qui, de près ou de loin, touchait à la science même èt à son avancement, il ne pouvait écarter de lui la chance de fréquenter un investigateur si remarquable, en toutes les circonstances où le rapprochement était possible entre eux. Aussi bien, tout résolu qu'il fût à situer à l'arrière plan de ses préoccupations les opérations de la cornue et du fourneau, devait-il s'intéresser, en esprit profondément encyclopédique, aux enquêtes savantes de cet ancêtre des chimistes. Tout lui était bon à connaître, à seule fin qu'il le fît servir à la gloire de Dieu et s'il lui advint, dans ses écrits, de malmener les nécromanciens téméraires, qu'il devait présumer inspirés par Satan, il y apparaît, tout au contraire, qu'il ne nie pas l'utilité des efforts de ceux qui, inspirés dans la stricte mesure que le Tout-Puissant le permet, ont interrogé la matière pour y trouver la signature de l'Esprit divin. Il y aurait peut-être là, si les partisans de la thèse « Lull

Digitized by Google

alchimiste » et leurs adversaires s'y mettaient d'accord, un moyen terme qui ferait cesser une longue et vaine querelle. On admettrait que le « Croisé attardé » n'attacha à l'alchimie et à ses œuvres qu'une valeur secondaire dans l'ensemble des connaissances indispensables à quiconque veut se tenir le plus près de Dieu, mais qu'il n'en fit pas, ainsi qu'il advint pour les Vaughan, les Paracelse, et leurs émules, la Science des Sciences.

Lull ne fut pas sans savoir, à n'écouter que la rumeur du temps, l'accusation portée contre Arnaud de Villeneuve, accusation grave à une époque où les bûchers s'allumaient d'eux-mêmes sous les pieds ligotés des suppôts du Malin. Ne disait-on pas que cet Arnaud s'était rendu coupable du crime le plus hideux, le plus répréhensible, celui d'avoir frayé avec les Puissances infernales, jusqu'à obtenir d'elles le moyen de créer, en une sacrilège imitation de Dieu, cette créature humaine, cette caricature d'homme, ce monstre que Gœthe, bien plus tard, devait faire danser au-dessus des chaudières du Docteur Faust, l'homonculus ? Un auteur, Mariana (1), fit à Arnaud ce procès infamant. D'autres n'y manquèrent point, pour leur part. Il résulterait de ces dénonciations diverses que le très réputé alchimiste « en était arrivé à un tel degré de folie qu'il se vantait d'avoir créé un homme par la chimie et lorsqu'il avait vu, dit-il, l'embryon se former dans le vaisseau chimique, avec tous ses membres et ses

(1) Mariana, *Historia general de España*, Madrid, 1263 (lib. XIV, cap. 9) « Ay quiem diga, por lo menos el tostade lo testifica, que intento con simiente de hombre y etro simples que mezclo en cierto vaso, de formar un cuerpo humano, yque aunque no salio con ello, lo elevo muy adelante. »

Digitized by Google

organes, il n'avait pas poussé plus loin l'expérience, de crainte que Dieu ne fût obligé de donner une âme raisonnable à cette créature (1).

Si l'imputation est exacte, Lull se fût, certes, trouvé parmi ceux qui blâmaient Arnaud de Villeneuve. On conçoit mal qu'il eût approuvé semblable et si monstrueuse entreprise. A moins que l'on accepte qu'il y souscrivit en y voyant une réplique de ce qu'il avait pu vérifier lui-même, sous un autre et plus aimable aspect, par la « matérialisation » à ses côtés, de l'ange, qui, sur le sommet de Randa, était venu lui dicter ses premiers ouvrages. Mais c'est là une hypothèse bien hasardeuse, qui impliquerait chez l'ermite de Palma une notion positive concernant la réalité d'un phénomène où l'on est aujourd'hui inévitablement tenté de reconnaître, par assimilation avec des expériences modernes, tous les caractères de l'ectoplasmie observée par de nombreux métapsychistes. Nous persistons à penser que Lull ne s'expliqua pas l'ange apparu, pas plus que la vision du Christ dans la maison de son père, par des théories aussi formelles, aussi scientifiques. L'intervention d'en haut lui suffit à tout justifier et il ne chercha aucune théorie psychologique pour percer le mystère de la « voyance » et celui de la « matérialisation ». On est donc conduit à déduire qu'il ignora tout du grief fait à Arnaud d'avoir fabriqué un « petit homme ». S'il en avait été averti, il se serait bien gardé de revoir jamais un tel sorcier, — car il ne les aimait point — et ainsi en vient-on à cette déduction finale, que si Lull a continué à s'intéresser aux travaux de Villeneuve, c'est

(1) Kircher. *Mundus Subterraneus*, 1 vol. in-f. Amst., 1664, T. II, p. 277, *ac.*

Digitized by Google

que ce dernier les a maintenus dans la ligne d'une orthodoxie assez régulière et autorisée pour qu'on ne puisse l'assimiler à un familier du Diable : ce qui tendrait à infirmer complètement les propos de Mariana et des accusateurs de l'alchimiste Arnaud.

Mais ce n'est là, somme toute, qu'un détail annexe. Nous l'avons noté et considéré quelque peu parce qu'il nous semblait opportun de ne point le passer sous silence. L'essentiel est pour nous, toutefois, d'essayer de fixer quelles furent exactement les relations de ces deux hommes. Et, comme contribution utile à l'histoire de leurs rapports, nous ne saurions mieux faire que de rouvrir un excellent ouvrage (1), publié par le Docteur Marc Haven, le distingué historiographe de Cagliostro, ouvrage paru en 1896, où nous lisons, touchant les pérégrinations d'Arnaud de Villeneuve, les détails suivants qui nous intéressent directement.

« Son voyage d'Espagne dura cinq ou six ans, de 1280 à 1286 environ. D'Espagne, il passa peut-être par Montpellier, mais sans s'y arrêter. En Italie, il connut les sectes pythagoriciennes de Padoue et de Naples, les universités tout aristotéliciennes de l'Italie du Nord. C'est pendant ce voyage qu'il suivit les cours des maîtres italiens dont il cite les noms dans ses ouvrages. C'est aussi à Rome qu'il rencontra celui qui devait être son disciple, Ramón Lull, venu de Paris à Rome en 1286. Au dire de A. Germain, Ramón Lull aurait même déjà passé à Montpellier en 1276, c'est-à-dire à une époque où Arnaud y habitait, mais rien ne

(1) Marc Haven, *La vie et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve*. Paris, chez Chamuel, 1896.

Digitized by Google

prouve qu'à cette époque, il ait connu Arnaud, plus célèbre alors comme médecin que comme chimiste. En Italie, au contraire, les études, les expériences publiques, les traités composés par Arnaud de Villeneuve eurent tous trait à l'alchimie et, dans toute la péninsule, il s'acquit une réputation spéciale et très grande de philosophe hermétique. La fameuse transmutation qu'il accomplit devant J. André à Rome fut faite en 1288 et sans doute Ramón Lull était présent, car, venu à Rome en 1286, il resta en Italie jusqu'en 1289, époque à laquelle Arnaud revint aussi, et cette même année, ils demeurèrent ensemble à Montpellier.

Du même ouvrage, nous détachons les indications bibliographiques qui suivent et que nous avions pu contrôler au cours de la classification des documents qui servirent à la confection de notre présent livre.

Ramón Lull, dans ses *Experimenta,* rapporte que la XIII[e] expérience lui a été enseignée par Arnaud et dans la XIX[e], il avoue aussi que l'enseignement d'Arnaud lui a été précieux pour la fixation des huiles, à laquelle il ne parvenait pas. Dans son *Lapidaire,* il déclare que, pour le convaincre, Arnaud exécuta devant lui la transmutation du plomb en or excellent, comme, dit-il, on put s'en convaincre au désert du Mont-Coret (Référence : R. Lulli, *Libelli aliquot chemici.* Basileæ, Typ. C. Waldkirchii, anno 1600. 1 vol. in-16, cf. p. 182 et 212).

Ce dernier détail, plus que tous autres, prouverait que Lull se « mit à l'école » chez Arnaud de Villeneuve. La controverse ne porterait plus que sur une question de durée, acquis le fait qu'il y eut entre eux des relations de maître à élève.

A défaut de précisions sur ce point, ce qui res-

Digitized by Google

tant, somme toute, le plus important, ressort de ces données certaines, c'est d'une part que Ramón Lull ne marqua point d'antipathie pour la personne de Arnaud de Villeneuve et le tint pour une grande lumière d'où il pouvait tirer de brillants reflets pour lui-même, et d'autre part, c'est la preuve que ce même Ramón Lull, au contraire de ce qu'on avança trop systématiquement dans toute une partie de la littérature lulliste, s'intéressait à l'alchimie et faisait une respectueuse discrimination entre elle et les basses pratiques de la sorcellerie puérile... et malhonnête. En ceci, il se trouvait, au reste, pleinement d'accord avec celui qui fut, dans une mesure indéterminée, son maître ès-sciences occultes, puisque, nous rappelle M. Marc Haven, Arnaud de Villeneuve protestait au nom de la science, de la religion et de la société, contre les sorciers et les sorcelleries, les interrogateurs du démon, et les criminels qui se cachaient sous le masque de la sorcellerie pour commettre leurs méfaits.

Cette disposition d'esprit, si identique à celle que montra Ramón Lull toute sa vie, ne pouvait établir, entre ces deux chercheurs des vérités divines et humaines, que des liens de sympathie, voire d'amitié « confraternelle » plus nombreux et plus intimes.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PREFACE

PROLOGUE

Devant l'épée, conseillère des plus nobles courages. 7

PREMIER EPISODE

1240. -- L'enfant de feu ardent 20

SECOND EPISODE

1256. -- Au verger inépuisable 27

TROISIEME EPISODE

1261. -- La médaille ambrosienne 37

QUATRIEME EPISODE

1261-1262. -- La beauté de cendre 55

CINQUIEME EPISODE

1262. -- Sur la nef du divin pilote 68

SIXIEME EPISODE

1265. -- La sagesse de Ramón de Penyafort 76

SEPTIEME EPISODE

1265-1271. -- « Ad majorem Dei gloriam » 85

HUITIEME EPISODE

1271. -- L'or, l'argent et le fer 94

NEUVIEME EPISODE

1271. -- « Amin » 105

Digitized by Google

Pages

DIXIEME EPISODE

1271-1275. -- Le Docteur illuminé 111

ONZIEME EPISODE

1275. -- Les pigeons et le faucon 135

DOUZIEME EPISODE

1276-1278. -- Miramar 144

TREIZIEME EPISODE

1278-1281. -- Le plaidoyer pour la Croix 155

QUATORZIEME EPISODE

1282-1292. -- La flamme errante 197

QUINZIEME EPISODE

1292. -- La flamme vacillante 206

SEIZIEME EPISODE

1292-1298. -- L'arbre de science 215

DIX-SEPTIEME EPISODE

1298-1299. -- Kassan, Khan de Tartarie 229

DIX-HUITIEME EPISODE

1299-1303. -- « Vox clamantis in deserto ! » 243

DIX-NEUVIEME EPISODE

1304. -- François d'Assise et Thomas d'Aquin 258

VINGTIEME EPISODE

1304-1306. -- Dans la chambre aux livres 267

VINGT ET UNIEME EPISODE

1306. -- La Foire du Lendit 283

VINGT-DEUXIEME EPISODE

1306-1307. -- La controverse d'Alger 300

VINGT-TROISIEME EPISODE

1307-1314. -- Les barreaux de la cage 316

Digitized by Google

Pages

VINGT-QUATRIEME EPISODE

1314-1315. -- Le but 346

VINGT-CINQUIEME EPISODE

1315. -- Pour le martyr, toutes les palmes de Palma ! 363

Commentaires métapsychiques sur diverses particularités de la vie de Ramón Lull 371

Ramón Lull alchimiste 397

Ramón Lull et Arnaud de Villeneuve 409

Digitized by Google

PARIS, IMP. P. DUPONT (B.). — 113.2.27

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

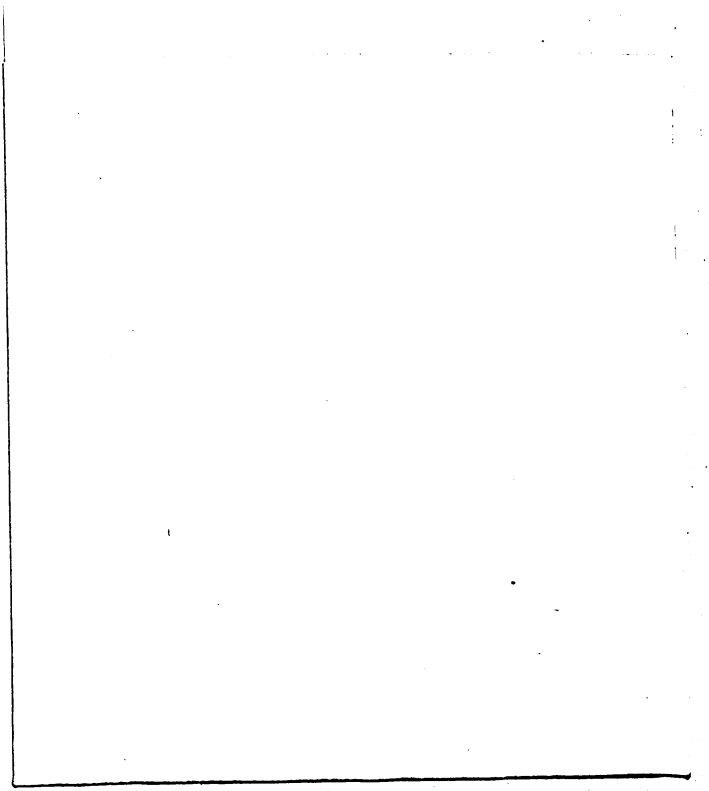
Digitized by Google

Date Due

Library Bureau Cat. no. 1137

Digitized by Google

PQ 2013
.K15 D6



Digitized by Google

ALF Collections Vault
3 0000 143 911 463

Digitized by Google